



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

NYPL RESEARCH LIBRARIES



3 3433 08172465 4

*DM

MERCURE

Handwritten text, possibly a signature or name, written diagonally across the page.

Handwritten text, possibly a signature or name, written horizontally at the bottom of the page.

MERCURE DE FRANCE DÉDIÉ AU ROI,

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES,

C O N T E N A N T

Le Journal Politique des principaux événemens de toutes les Cours; les Pièces fugitives nouvelles en vers & en prose; l'Annonce & l'Analyse des Ouvrages nouveaux; les Inventions & Découvertes dans les Sciences & les Arts; les Spectacles; les Causes célèbres; les Académies de Paris & des Provinces; la Notice des Édits, Arrêts; les Avis particuliers, &c. &c.

SAMEDI 6 JANVIER 1781.



A P A R I S

Chez PANCKOUCKE, Hôtel de Thou
rue des Poitevins.

Avec Approbation & Brevet du Roi.

T A B L E

Du mois de Décembre 1780.

P IÈCES FUGITIVES. <i>Le Songe heureux, Conte,</i> 3 <i>Le Mârier, Conte,</i> 49 <i>Réponse de M. Rigaud à la</i> <i>Lettre sur le Canal sous-</i> <i>rain de Picardie,</i> 53 <i>La Consultation,</i> 97 <i>Air de M. Hinner,</i> 101 <i>Qui l'eût Pensé, Conte,</i> 103 <i>Vers sur la Mort de l'Im-</i> <i>pératrice - Reine de Hon-</i> <i>grie,</i> 145 <i>Réflexions sur les Journaux,</i> 146 <i>Vers à Mlle de Béthune,</i> 193 <i>A Mlle Laguerre,</i> 194 <i>Enigmes & Logogryphes,</i> 16, 63, 100, 158, 196 NOUVELLES LITTÉR. <i>Roland Furieux, Poëme Hé-</i> <i>roïque de l'Arioste,</i> 17 <i>Annales Poétiques,</i> 66 <i>Les Loix Criminelles de Fran-</i> <i>ce,</i> 71 <i>Les deux Oncles, Comédie,</i> 77 <i>Réflexions sur l'état actuel de</i> <i>l'Agriculture,</i> 111 <i>La Henriade de Voltaire,</i> 115 <i>Mémoires de Clarence Welldo-</i> <i>ne,</i> 127	<i>Les Récréations Dramatiques,</i> <i>premier Extrait,</i> 161 <i>Second Extrait,</i> 199 S P E C T A C L E S. <i>Académie Roy. de Musiq.</i> 84, 116 <i>Comédie Françoisse,</i> 39, 86, 223 <i>Comédie Italienne,</i> 88, 133, 224 V A R I É T É S. <i>Lettre au Rédacteur du Mer-</i> <i>cure,</i> 43 <i>Réponse de M. de Charnois,</i> 98 <i>Réplique pour M. de Voltaire,</i> <i>contre M. de Charnois,</i> 137 <i>Réflexions sur la dernière</i> <i>Séance de l'Académie de</i> <i>Bordeaux,</i> 226 SCIENCES ET ARTS. <i>Lettre de M. D * * *, à M.</i> <i>Rigaud,</i> 44 <i>Lettre au Rédacteur du Mer-</i> <i>cure,</i> 139 <i>Seconde Lettre de M. Ri-</i> <i>gaud sur le Canal souterrain</i> <i>de Picardie,</i> 181 <i>Gravures.</i> 46, 93, 141 <i>Annonces Littéraires,</i> 48, 95, 141, 191, 236

De l'Imprimerie de MICHEL LAMBERT,
rue de la Harpe, près Saint-Côme.

MERCURE DE FRANCE.

SAMEDI 6 JANVIER 1781.

PIÈCES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

V E R S

A l'Ombre de l'Impératrice-Reine de Hongrie

LA plus auguste Souveraine
Et la plus digne de nos pleurs,
Sur ses heureux États répandit ses faveurs ;
Le Temps, de sa faux inhumaine,
Vient de trancher le fil de ses beaux jours.
Gloire & fécondité couronnèrent sa vie ;
Par ses Vertus , THÉRÈSE fut chérie ;
Par ses Exploits , on la craignit toujours.

(*Par M. Mouret de Saint-Firmin, Ancien
Commissaire de la Marine.*)



*ÉPITRE à M. le Baron DE GRENAUT,
sur le choix qu'ont fait de lui, pour leur
Capitaine, MM. de la Compagnie de l'Arc
de Dijon, le 30 Avril 1780, jour du
Tirage de l'Oiseau.*

Sous l'aspect riant des Gémeaux,
Dans ces beaux lieux que de ses eaux
L'Ouche amoureux baigne & caresse,
Où le Plaisir, les Jeux, l'Amour,
Doivent, des hameaux d'alentour,
Conduire une vive jeunesse
Au son du fifre & du tambour;
C'est aujourd'hui qu'un trait rapide,
Lancé dans le vague de l'air,
A travers son plumage verd,
Ira frapper l'oiseau timide.

CONSERVATEUR respectueux
D'un exercice utile & sage,
Que chérissent nos bons ayeux,
Souffrons que leurs fils généreux
Nous en tracent la noble image.
Cet Art de tous fut le premier
Qui, du Chasseur & du Guerrier,
Venoit instruire le courage.

DE FRANCE.

Ainsi vit-on l'un des Henris. *

Placés au Trône d'Angleterre ,

A l'Arc donner encor du prix ,

Quoique déjà de longs fusils

Fissent entendre leur tonnerre.

IL est bien vrai , l'Arc en ce jour

N'offre plus rien de redoutable ,

N'est plus une arme formidable

Que dans les mains du tendre Amour ;

Et dans vos agréables fêtes ,

O mes aimables Chevaliers ,

Ce sont des fleurs , non des lauriers

Qui viennent couronner vos têtes.

De nos Beautés heureux vainqueurs ,

Vous ne voulez d'autres conquêtes

Que la conquête de leurs cœurs.

On ne voit point dans vos trophées

D'amas sanglant de durs cimiers ,

De cuirasses , de boucliers ;

Il vous suffit que , redressées ,

Les plumes de votre chapeau

Galamment s'offrent réhaussées

Des aîles du tranquille oiseau

Que vos flèches auront percées.

Mais n'est-ce que pour signaler

Dans le coup-d'œil votre justesse ,

* Henri VIII favorisa singulièrement cet exercice.

Et v^otre force & v^otre adresse,
 Qu'on voit ces Jeux vous rassembler ?
 Je fais un motif plus sublime :
 Avec le nom de Citoyens,
 Cette union, de votre estime
 Resserre encore les liens.

AINSI voulant goûter les charmes
 D'une aimable Société,
 Nos Chevaliers, loin des alarmes,
 O Baron plein d'aménité !
 Vous ont fait le Chef de leurs armes,
 Certains que votre urbanité,
 Dans son influence nouvelle,
 Va donner de nouveaux attraits
 A l'amitié douce & fidelle,
 Et leur offrir le vrai modèle
 De la concorde & de la paix.

MAIS déjà le moment s'avance,
 Où partageant le haut des cieux
 Phébus voit commencer vos Jeux.
 Marchez : les vents ont fait silence ;
 Puisse leur souffle impétueux *
 Ne point écarter de leur route
 Vos traits lancés avec vigueur !
 Puisse Diane qui m'écoute,

* Jusqu'à ce jour le temps avoit été fort pluvieux, & les vents n'avoient cessé de souffler.

DE FRANCE.

7

En diriger le coup vainqueur !
 Puisse nous, par ses soins propices,
 Voir dans ces murs, sous vos auspices,
 Entrer ce soir un Empereur,
 Dont le palais sur sa façade
 S'éclaire en longs filets de feux, *
 Laisse, des flancs d'un chêne creux,
 Le vin s'échappant en cascade,
 Enivrer un peuple nombreux,
 Parmi les chants, les sauts joyeux
 Et du Faune & de la Menade !

*A Madame DE LA PORTE, Intendante
 de Lorraine.*

AIR : Laire-la-la-lan-la-laire, laire-la, laire-lan-la.

LORSQU'ON veut par tous les mortels
 Se faire ériger des Autels,
 La Porte apprend ce qu'il faut faire;
 Laire, la, laire-lan-la-laire,
 Laire-la,
 Laire-lan-la.

Des plus grands Hommes les vertus,
 Et tous les attrails de Vénus;
 Voilà ses vrais moyens de plaire;
 Laire, &c.

* Illumination qui est d'usage, avec le haut-bois & le tambour que l'on donne au peuple.

A iv

SON esprit solide & brillant ,
 Comme le soleil bienfaisant ,
 Jamais ne nuit, toujours éclairé.
 Laire , &c.

POUR ses amis elle fera
 Plus que l'on n'en demandera.
 Pour des amans , c'est le contraire.
 Laire , &c.

SON éloge seroit complot
 Si ma Muse en ces vers rimoit
 Ce qu'en dit la Province entière.
 Laire-la , &c.

(Par M. le Comte de Viermes.)

*Explication de l'Énigme & du Logogryphe
 du Mercure précédent.*

LE mot de l'Énigme est l'Énigme ; celui
 du Logogryphe est *Pincette* , où se trouvent
pin , Pet , pie , Pie , peine , pinte , pêne ,
pince , pic , pic , (de Ténériffe) pente , petit ,
été , Nicée , Nice , (en Provence) cep , épi ,
inepte , net , le Tien , type , tête , teint , Cité ,
épice , Cène , tic , cent.



É N I G M E.

POURSUIVI, recherché, vois quelle est ma
misère.

Parmi quatre mortels je suis signal de guerre ;
Un seul m'accueille-t-il ? les trois autres jaloux ,
A l'instant contre moi vont se réunir tous.
Ma perte est résolue , & pourtant incertaine ;
Étant bien secondé , je me défends sans peine ;
De tel qui me poursuit , je puis avoir raison ;
Je vais rarement seul , & suis un peu poltron ,
Mais sans manquer de cœur. Ceci te paroît rare ,
Oh ! je suis , je l'avoue , un être fort bisarre ,
Comiquement construit , presque tout contrefait ;
Placé dans un rang vil , en un mot un valet.

(*Par M. C. D. G. , Officier au Régiment
de Boulonnois.*)

L O G O G R Y P H E.

MON père , pour les biens qu'il procure aux
mortels ,

Chez plus d'un peuple eut jadis des Autels ;

Moi , sa compagne inséparable ,

Je n'offre aux yeux rien d'adorable ;

Même pour eux je deviens un fléau

Quand l'aquilon sauvage ,

Soufflant sur mon passage ,
 Me fait rentrer dans mon tuyau.
 Au reste , je présente au sage
 Des vanités du monde une légère image.
 Mais admirez un prodige nouveau !
 Dans mon sein je porte mon père ,
 Sans pouvoir devenir sa mère ;
 Même il arrive assez souvent ,
 Qu'exerçant sur lui ma puissance ,
 Je l'étouffe au moment qu'il reçoit la naissance ,
 S'il n'est secouru par le vent.
 Item , chez moi loge une enchanteresse ,
 Qui n'est ni femme ni Déesse ;
 Être sans réalité ,
 Qui n'a jamais existé
 Que dans ces Contes ridicules
 Que lisent des enfans crédules.
 Trouvez encor le logement
 D'un volatile ;
 Puis une ville
 Qu'habite le Normand ;
 Et puis encore ,
 Si je subis un changement léger ,
 Lecteur , je t'offre un mets dont Pythagore
 Ne vouloit pas manger.
 (*Par M. P. D. , de Dol en Bretagne.*)



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

LETTRE d'un Membre du Congrès Américain à divers Membres du Parlement d'Angleterre. A Philadelphie ; & se trouve à Paris , chez l'Auteur , maison de M. Bertin , rue S. Martin , au coin de celle Grenier-Saint-Lazare.

C'EST dans les Mémoires & dans les Lettres des Contemporains, que l'étude de l'Histoire est surtout intéressante. Les Auteurs des Mémoires & des Lettres ont été souvent Acteurs dans les faits qu'ils racontent ; ils en ont été presque toujours les témoins : leurs récits sont pleins des impressions que produisoient les événemens au moment qu'ils arrivoient ; ces impressions sont une partie de l'Histoire même , & c'est celle qui répand le plus d'intérêt sur toutes les autres. On a cru que les passions des Contemporains devoient rendre leurs récits suspects , & cela est vrai sans doute à certains égards ; mais leurs passions dévoilent bien plus de vérités qu'elles n'en cachent. Les Historiens en ont une dont il faut se défier davantage , c'est celle de montrer du talent, de produire de l'effet & d'obtenir une grande réputation. Avec cette passion, ils cherchent dans l'Histoire non ce qui est vrai, mais ce qui prête davantage au talent , & il s'en faut bien que ces deux choses-là s'accordent toujours ensemble. Dans les Mémoires & dans les Lettres des Contemporains, où l'on cherche peu le talent, c'est toujours la vérité qui a le plus d'intérêt ; même avec un talent mé-

A vj

diocre on fait un grand plaisir. Le Lecteur croit toujours qu'on lui dévoile des secrets, & l'on fait combien nous aimons à recevoir des confidences. Sans en excepter même le Cardinal de Rets & Madame de Sévigné, Voltaire a certainement plus de talent que tous ceux qui nous ont laissé des Lettres & des Mémoires sur le dix-septième siècle. Je doute cependant que la lecture *du siècle de Louis XIV* par Voltaire, fasse autant de plaisir que celle des Mémoires du Cardinal de Rets, de M. de la Rochefoucault, de Madame de la Fayette, de l'Abbé de Choisi, que la lecture sur-tout des Lettres de Madame de Maintenon & de Madame de Sévigné. Il peut se faire que le grand talent & le génie même ne soient pas toujours ce qui fait le plus de plaisir dans les Ouvrages.

C'est un moyen de donner plus d'intérêt à l'Histoire, que de l'écrire sous cette forme, singulièrement attachante, des Lettres & des Mémoires ; & si l'Ecrivain a de la souplesse dans l'imagination & de la variété dans le talent, cet artifice lui réussira, sur-tout dans des Lettres qu'il supposera écrites par de grands Personnages. Les Mémoires ressemblent encore un peu trop aux Histoires. On les adresse à des amis, mais on les écrit pour la postérité. Cette prétention ne se suppose guère dans des Lettres, & l'on croit volontiers que c'est le sentiment du moment qui les a dictées.

Les Lettres sur les Américains, dont nous allons rendre compte, paroissent avoir été écrites d'après des vues semblables. L'Auteur suppose une correspondance entre un Membre du Congrès Américain & quelques Membres du Parlement d'Angleterre. Les Personnages sont bien choisis ; ils peuvent à-la-fois & raconter les événemens qui se passent sous leurs yeux, & en trouver les causes dans les principes des Corps législatifs dont ils sont Membres. L'Ecri-

vain qui a imaginé cette correspondance, avoit un modèle d'autant plus précieux qu'il n'a pas été imaginé; c'est le Recueil de Lettres connu sous le nom de Lettres de Cicéron, quoiqu'elles ne soient pas toutes de ce grand Homme. Ceux qui étudient les Anciens, savent que c'est un des monumens les plus curieux & les plus intéressans de l'Antiquité. On y lit des Lettres où quelques amis s'entretiennent familièrement entr'eux, sans autre objet que d'épancher leurs sentimens & d'énoncer leurs opinions; & les opinions & les sentimens qu'ils expriment, sont les causes qui vont changer la destinée d'une partie du Monde; ils ont l'air de ne parler que de leurs affaires, & ce sont celles de presque tout l'Univers; ils écrivent comme ils parloient, tout annonce qu'ils ne travailloient pas plus leurs lettres que leur conversation; mais ce que Brutus & Cicéron n'ont écrit que pour Atticus, mérite l'admiration de tous les siècles; plusieurs de ces Lettres sont des chefs-d'œuvres d'éloquence, & rien ne prouve mieux que les expressions les plus simples suffisent pour montrer une grande ame & un génie éloquent.

On doit être juste. Il étoit impossible de s'élever, par l'imagination seule, au ton de ces hommes qui s'entretiennent entr'eux de la destinée du Monde dont ils étoient les Arbitres. Les objets même dont il est question dans ces Lettres, n'ont pas encore assez de grandeur pour offrir des scènes semblables à l'imagination. Le Congrès Américain n'est pas encore si imposant que le Sénat de Rome. Les Tyrans de l'Amérique ne montrent pas le génie & le caractère de César; mais il est utile au talent de se proposer les plus grands modèles, pourvu que le goût sache donner de justes proportions aux choses que l'on traite.

Dans les premières Lettres de ce Recueil, le Membre du Congrès trace le tableau des premiers mou-

venemens qui ont séparé l'Amérique de l'Angleterre. On y trouve à-peu-près toute l'Histoire des effets du Bil sur le thé, celle des campagnes de Burgoyne. Les Américains, dit le Membre du Congrès, savent qu'on se moque d'eux en Angleterre. On les opprime & on les plaïsante ; on trouve sur-tout très-plaisant qu'ils osent former des armées de soldats sans uniforme, & d'hommes presque nuds. Il est bien vrai que beaucoup d'Américains manquent d'habits, mais ils ne sont pas nuds, ils sont vêtus de leurs armes. Le Membre du Congrès compare les Anglois aux Athéniens. Les Athéniens se moquoient beaucoup de Philippe, qui étoit borgne. Philippe leur fit voir à Chéronée que s'il lui manquoit un œil, il ne lui manquoit pas au moins des bras. Cette comparaison n'est peut-être pas d'une grande justesse. Les Anglois en général se battent mieux qu'ils ne plaïsantent ; ils ressemblent peu aux Athéniens ; & dans cette affaire, s'il y a quelqu'un qui joue le rôle de Philippe, c'est assurément les Anglois.

Le Membre du Parlement d'Angleterre parle à son tour de tout ce que les Anglois pensent de cette guerre. Il peint assez bien le choc des opinions & des intérêts ; & c'est dans ces combats du parti de la Liberté contre le parti de la Couronne, que le cœur humain tout entier se montre aux regards du Philosophe ; c'est dans des intérêts aussi grands que tous les vices & toutes les vertus se développent ; mais de pareils tableaux demandent les pinceaux de Tacite ; ceux de Hume ont paru souvent trop foibles dans l'Histoire d'Angleterre, & Hume est cependant un très-grand Historien.

Les Personnages de cette correspondance, suspendent souvent les récits des faits qui se passent sous leurs yeux, pour agiter des questions de politique & de législation.

L'Espagne & la France ne s'étoient pas encore

déclarées en faveur de l'Amérique, & nos Correspondans cherchent à deviner le parti que prendront ces deux Empires; ils devinent ce qui est arrivé. L'intérêt de la Nation Française, celui de l'Europe, disent-ils, doit forcer le Cabinet de Versailles à former un Traité d'Alliance avec les Américains. En vain les Anglois se plaindront qu'on attente à leurs droits, & qu'on viole les Traités qui maintenoient la paix entr'eux & la France. En allant porter la guerre en Amérique, ils la font sur leur route à tous les Vaisseaux de l'Europe. Tous les Pavillons sont insultés par leurs Pavillons. Des Nations nobles & généreuses n'ont pu, dans leurs Traités, donner aux Anglois le droit d'affecter la domination & l'empire. La paix qu'ils réclament ne seroit qu'une guerre dans laquelle ils attaqueroient toujours sans qu'on les attaquât jamais. Des prétentions aussi injustes ne pourront en imposer au Ministre sage & éclairé qui fait respecter & aimer le Cabinet de Versailles dans tous les Cabinets de l'Europe; & si le Roi de France déclaroit la guerre à cette Puissance, ennemie de toutes les Puissances qui ne veulent pas se soumettre à son orgueil, quelle que fût l'issue de cette guerre, il seroit toujours glorieux de l'avoir entreprise, & la France mériteroit la reconnoissance de toute l'Europe.

On établit un parallèle entre les principes que les Peuples modernes & les Peuples anciens ont suivis avec leurs Colonies.

Le Membre du Congrès prétend que l'Angleterre, après la perte de ses Colonies, qu'on suppose inévitable, sera précisément dans la même position où se trouva Carthage après avoir évacué l'Espagne. Les Alliés de Carthage l'abandonnèrent: les armées qu'elle soudoyoit se vendoient à des Puissances qui pouvoient mieux les payer; elle perdit ses richesses en perdant ses Colonies; sa gloire & sa puissance

en perdant ses richesses. Sans examiner cette prédiction en particulier, nous observerons que toutes celles qui sont fondées sur de semblables rapprochemens, n'ont jamais un assez grand degré de certitude. Quelques rapports qu'il y ait entre un peuple ancien & un peuple moderne, il y a sûrement entr'eux beaucoup plus de différences encore, & la plus légère suffit souvent pour faire à deux peuples qui se ressemblent beaucoup, des destinées très-différentes.

Un des Correspondans fait entendre que les malheurs dont l'Angleterre est menacée, viennent surtout de ce que le génie & l'audace du Lord Chatam l'ont élevée à une fortune qu'elle n'a pas de quoi soutenir par elle-même; il compare Chatam à un Monarque qui n'est puissant que par son génie, & qui ruine ses États pour avoir voulu les élever à la hauteur de son caractère. On doit être juste; même envers des ennemis, & cette générosité doit être facile à des François. La puissance de l'Angleterre n'a jamais dépendu des talens d'un de ses citoyens; elle a son principe dans le caractère même de la Nation, dans la nature de son gouvernement, qui doit la rendre puissante lors même qu'elle ne peut pas la rendre heureuse. Des hommes tels que Milord Chatam font sans doute beaucoup pour l'élévation de l'Angleterre; mais c'est l'Angleterre qui fait des hommes tels que Milord Chatam. C'étoient les Paul Emile & les Lucullus qui faisoient la conquête du Monde; c'étoit Rome qui faisoit les Lucullus & les Paul Emile.

L'Auteur de cet Ouvrage en avoit fait imprimer un autre quelque temps avant la guerre de la Grande-Bretagne avec ses Colonies; il y prédisoit cette guerre, & il est dans celui-ci l'Historien des événemens qu'il a prédits dans l'autre. Sans vouloir diminuer en rien l'honneur que cette prédiction fait à sa

sagacité, nous oserons dire qu'elle n'a rien qui tienne du prodige. Pour être prophète dans cette affaire, il suffisoit de connoître les rapports dans lesquels l'Angleterre étoit avec ses Colonies, & toute l'Europe connoissoit ces rapports. L'avenir se laisse voir quelquefois de la manière la plus sensible dans le présent qui doit le faire naître.

Si tu te trouves embarrassé sur quelque point de législation, dit un des Membres du Parlement d'Angleterre au Membre du Congrès, ouvre l'Esprit des Loix : c'est la France qui a produit le Philosophe qui a été le plus digne d'être notre Législateur & le vôtre. Heureux si le génie de Montesquieu préside aux destinées de l'Amérique!

L'Auteur de ces Lettres montre par-tout le plus grand respect pour le nom de Montesquieu ; & par malheur c'est une chose que l'on doit remarquer aujourd'hui parmi les Écrivains François. Personne ne peut ignorer la vénération que les Anglois ont toujours eue pour l'Auteur de l'Esprit des Loix : mais l'Auteur des Lettres sur les Américains, rapporte un fait que nous n'avons trouvé nulle part. Dans toutes les Séances du Parlement d'Angleterre, dit-il, on pose l'Esprit des Loix sur une table : on le consulte s'il arrive qu'on soit embarrassé sur quelque point de la Constitution ; & quand on s'est bien assuré de l'avis de Montesquieu, ceux des Députés de la Nation Angloise sont rarement partagés. L'Auteur auroit dû dire où il a pris ce fait. Il ne nous paroît pas vraisemblable, quoique nous sachions qu'on cite souvent l'Esprit des Loix dans le Parlement d'Angleterre.

Ces Lettres se font lire avec plaisir. Le style manque souvent de correction & toujours d'élégance ; mais il a quelquefois de l'énergie, & presque toujours du naturel. L'Auteur a des connoissances

ces ; il n'est pas même étranger à ce sentiment de liberté qui est comme une espèce de vertu qui consacre les Ouvrages, & qui, presque inconnu des modernes, est dans la législation ce que le goût, qu'on appelle *antique*, est dans l'Éloquence & dans la Poésie. L'Auteur cite beaucoup Montesquieu, qu'il paroît avoir assez bien étudié ; il tâche même d'en imiter le style, & il a tort en cela : on ne prend pas plus le style que le génie d'un grand Ecrivain : il n'y a que les Ecrivains médiocres qu'il soit possible d'imiter, & cela prouve assez bien qu'il ne faut imiter personne.

Quant à la manière dont l'Auteur a envisagé son sujet, il n'en a sûrement pas vu toutes les ressources.

Qu'on nous permette ici de la considérer avec quelque étendue ; nous passerons les bornes d'un extrait, mais il sera moins question de l'Ouvrage que de son sujet. Tout ce qui regarde l'Angleterre & l'Amérique a un grand intérêt aujourd'hui pour tous les François ; & s'il est quelque moyen d'intéresser les hommes, c'est sans doute de leur parler de leurs ennemis & de leurs amis.

L'Auteur ne présente les faits qu'en résultats, & la nature, aussi bien que la forme de son Ouvrage, demandoit qu'il en développât tous les détails ; tous les détails sont intéressans & importans pour les Contemporains ; la postérité ne les rejette que parce qu'elle ne cherche dans l'Histoire que des lumières, & qu'elle n'a besoin que des résultats qui l'éclairent.

On espère trouver dans ces Lettres des faits qui pourront nous faire mieux connoître tous ceux qui se sont rendu célèbres en défendant la liberté de l'Amérique, les Washington, les Lee, les Franklin & les Hancock ; l'Auteur ne nous apprend rien de particulier sur tous ces hommes, qu'on est si avide de connoître. Il pouvoit nous conduire sur le tombeau

beau de Montgomery , nous tracer le tableau des honneurs rendus par l'Amérique à cette victime illustre de la liberté ; il a négligé ce moyen de nous offrir une scène antique dans une histoire de nos jours : un homme de talent & d'une imagination sensible , auroit pu nous faire verser des larmes sur un tombeau élevé en Amérique.

L'Auteur ne nomme pas le Docteur Francklin sans respect ; mais pour lui rendre un digne hommage , il falloit peindre ses talens , ses vertus & son caractère. C'étoit un assez beau portrait à tracer , que celui d'un homme dont le génie , également propre à donner des lois à une Société , & à deviner celles de la Nature , a mérité à la fois la gloire des Solon & des Licurgue , & celle des Képler & des Newton ; gloire unique , peut-être , & qui réunit ce que le génie des anciens & des modernes a eu de plus beau. Il falloit peindre encore dans son esprit la finesse du goût moderne , & dans son caractère la simplicité des mœurs antiques.

Les Contemporains devoient se montrer jaloux , ce me semble , de dérober quelquefois à l'Histoire l'honneur de tracer de pareils portraits.

L'Auteur n'a pas tiré non plus assez de parti de cette circonstance si glorieuse pour la France , des secours qu'elle a donnés à l'Amérique ; ce sera une belle chose dans l'histoire de nos Rois d'avoir , dans l'intervalle de deux siècles , défendu deux peuples de l'oppression , & d'avoir fait usage d'une Puissance presque absolue pour établir des Républiques. Un Écrivain qui paroît aimer la liberté , devoit un hommage particulier à ces deux Rois , dont le premier est Henri IV. On eût dû tâcher de nous apprendre encore comment les Troupes d'un Monarque s'étoient conduites dans les armées d'un peuple libre : il falloit nous montrer les Soldats de la France sous les drapeaux du Congrès ; les Poètes se servent de ces

contrastes pour frapper l'imagination ; les Philosophes pour éclairer l'esprit. En lisant un Ouvrage sur l'Amérique, des Lecteurs François devoient désirer sur-tout qu'on leur parlât beaucoup de ce jeune homme qui, le premier, s'est dérobé à sa patrie pour ouvrir une nouvelle route de gloire à ses compatriotes ; l'enthousiasme chevaleresque de M. de la Fayette a rechauffé plus d'une fois l'enthousiasme de la liberté dans le cœur des Américains ; & l'on est affligé de ne voir presque jamais M. de la Fayette dans des Lettres sur l'Amérique.

Une chose qui pouvoit répandre encore un grand intérêt sur cet Ouvrage, c'est le tableau des Hordes Sauvages mêlées aux Troupes de l'Europe dans la guerre de l'Amérique. De ces hommes qui ont tous également presque toute l'indépendance de la Nature : les uns sont sortis de leurs forêts pour prêter à la Liberté le secours de leurs flèches & de leurs massues ; les autres ont employé ces armes du Sauvage en faveur de la tyrannie. On auroit aimé à retrouver ici leur Discours remplis des images de la Nature, dont ils ont toute l'énergie ; leurs harangues auroient formé un beau contraste avec le langage froid & subtil des Européens ; avec ces Discours travaillés, où l'on s'étudie à retenir tous les mouvemens de l'ame, de peur, ce semble, d'en laisser échapper la vérité. L'homme Sauvage devient tous les jours plus rare sur le globe. A peine il y a deux siècles, il possédoit encore un monde presque tout entier : il ne lui en reste plus que quelques coins ; & on l'y poursuit encore. Il est probable qu'il sera enfin chassé de par-tout, & qu'il disparaîtra. Mais il importe extrêmement d'en multiplier les portraits, & sur-tout d'en avoir des portraits ressemblans. Dans nos temps modernes, nous ne connoissons plus que par des relations, & l'homme tel que le fait la Nature, & l'homme tel que sa-

voient le faire les grands Législateurs de l'antiquité.

Voilà , sans doute , ce qu'on eût du faire pour ne point mériter le reproche de n'avoir pas saisi ce que le sujet présentoit au premier coup-d'œil ; mais que d'objets plus intéressans encore on eût pu trouver dans le même sujet , en l'étendant par la méditation !

La Constitution d'Angleterre semble menacée de sa chute , & des Constitutions libres s'élèvent en Amérique. Quel moment pour un Écrivain qui a médité sur les Loix , & qui sait en parler ! L'Histoire des Empires n'a point d'époques plus intéressantes que celles de leur chute & de leur naissance ; & lorsque dans le même moment , les uns commencent & les autres finissent , les malheurs du peuple qui tombe , sont des leçons pour les Peuples qui s'élèvent : c'est le moment de recueillir & de semer des lumières ; la voix du Philosophe , presque toujours entendue avec indifférence , se fait alors écouter avec autorité. L'imagination des Peuples , frappée des grands événemens qui les agitent , s'ouvre aux vérités qui leur promettent des jours plus heureux & plus tranquilles. C'est au moment où plusieurs villes de l'Italie combattoient pour leur liberté , que les discours de Machiavel sur Tite-Live , donnèrent aux Italiens quelques-uns de ces grands principes des Anciens sur les Constitutions & sur les Loix ; c'est dans la révolution qui chassoit Jacques II de son trône , que le vertueux Syney & le sage Locke combattirent les principes du lâche Filmer , & apprirent aux Anglois à mieux connoître leurs Droits & leur Constitution : le Philosophe alors exerce l'empire d'un Législateur ; tous les Peuples sont comme les Romains , dans les grands malheurs ils se soumettent à la dictature du génie.

C'est dans une de ces époques qu'a écrit l'Auteur de ces Lettres.

Ce n'est pas le moment, sans doute, où l'on doit admirer davantage la Constitution de l'Angleterre; mais c'est celui peut-être où l'on peut mieux la connoître. C'est lorsqu'un édifice paroît s'ébranler, qu'il faut en fonder les fondemens; les ressorts & la composition d'une machine se débloquent à nos regards dans ses mouvemens réguliers & rapides; mais si le mouvement s'arrête, se ralentit ou se désordonne, tous les ressorts exposés à nos yeux, laissent voir quel en est le mécanisme. C'étoit le moment de décomposer la Constitution d'Angleterre, & de juger si elle est en effet prête à se détruire, ou si elle a en elle-même de quoi se remonter, & reprendre la régularité de ses mouvemens. Cette grande question s'agite tous les jours dans le Corps législatif de cette Constitution; mais c'est par les passions & par les intérêts qu'elle y est débattue: on y débite de beaux plaidoiers; mais des Orateurs éloquens peuvent être aisément de mauvais Juges. Il eût été digne d'un Ecrivain Philosophe de prononcer le jugement que doivent en porter les Nations de l'Europe. Déjà, il est vrai, des Philosophes ont osé promettre une durée sans fin à la Constitution d'Angleterre; ils n'ont pas craint de dire qu'il y a actuellement sur la terre un Ouvrage de l'homme qui sera éternel; mais quoiqu'énoncée par des Philosophes, cette opinion semble bien peu philosophique. La Constitution d'Angleterre a résisté aux attaques violentes d'Henri VIII, au despotisme heureux & brillant d'Elisabeth, aux principes absolus, mais imprudens, des Stuarts. Ne peut-elle pas succomber si elle est attaquée par des Princes, qui n'auront ni l'imprudence des Stuarts, ni la grandeur & les talens d'Elisabeth, ni la férocité d'Henri VIII? Les imprudences d'un Prince, font mépriser le pouvoir qu'il veut rendre absolu; la grandeur personnelle

nourrit & entretient la fierté du Peuple qu'il soumet ; sa cruauté même peut élever le courage de ceux qu'il opprime : ce n'est pas au milieu des bourreaux & des bûchers qu'une Nation fière devient esclave. La Dictature sanglante de Sylla fit revivre un moment la liberté de Rome. Mais le Chef d'une Constitution libre, peut être à la fois adroit dans la politique, & médiocre dans ses talens & dans ses vices ; cette réunion n'est pas rare dans les hommes : & voilà l'homme le plus dangereux pour la Constitution d'un Peuple. Le règne d'un Prince médiocre abaisse naturellement le caractère de la Nation ; elle perdra d'abord sa grandeur ; & défendra mal ensuite sa liberté. Elle verra toujours le Prince qui est foible, & ne verra pas la puissance qui sera absolue : le Prince sera élevé au pouvoir suprême par la médiocrité même de ses talens. Jusqu'à présent, la liberté des Anglois a été invincible en Angleterre : lorsqu'elle a paru abattue, elle s'est relevée plus fière qu jamais, en touchant le sol de cette Isle orageuse. Mais si on l'attaque en Amérique, se défendra-t-elle de même ; si les Américains sont soumis, leurs fers ne seront-ils pas portés bientôt par les Anglois ? Le Philosophe qui a tant de peine à découvrir les causes des événemens passés, ose à peine porter ses yeux sur l'avenir. Mais tel est cependant l'avantage des Sociétés gouvernées par des Loix fixes & constantes ; celui qui connoît bien ces Loix, peut prédire leurs révolutions, comme celui qui connoît les loix du mouvement & de la Nature, peut prédire les révolutions des corps célestes.

L'espérance qui embellit la jeunesse des Empires comme celle de l'homme, offroit à l'Auteur de ces Lettres, des objets plus intéressans encore en Amérique.

D'abord, l'examen des droits des Colonies Angloises, méritoit d'être plus approfondi qu'il ne l'a été jusqu'à présent. Je sais qu'on a peine à entrer dans l'analyse & dans l'étude aride d'une multitude de chartes ; je sais qu'on doit répugner à chercher les droits de l'homme dans des titres donnés & reçus presque au hasard ; mais telle est pourtant la manière la plus universelle de juger ; ce que nous avons écrit dans nos Codes, nous paroît plus sacré que ce que la Nature a gravé dans nos ames. Nos droits éternels sont les derniers qu'il faut réclamer.

Mais les Américains ont-ils ce courage & cette énergie de caractère, qui sont à la fois la meilleure preuve & la plus sûre défense des droits de l'homme à la Liberté ? Nous le croyons ; mais tel est leur malheur, que depuis dix ans qu'ils sont sous les armes, leur courage en Europe est un problème pour beaucoup de gens. On voit qu'ils connoissent le prix de la Liberté, mais on doute qu'ils en aient l'amour & l'enthousiasme. On les poursuit le fer & la flamme à la main pour les asservir à une Puissance irritée, & ils se battent avec prudence dans cette position qui pevroit les réduire au désespoir. Ils semblent se confier moins en leur courage que dans la distance qui les sépare de l'Angleterre, & qui force leurs ennemis à les aller chercher à travers un Océan couvert d'orages. Dans cette cause où la justice du Ciel paroît intéressée à les défendre, ils semblent croire que c'est aux vents & aux tempêtes à détruire leurs ennemis ; ce sentiment seroit beau ; mais il est plus beau encore à l'homme libre de se croire lui-même l'instrument & le fléau dont le Ciel veut se servir pour détruire les tyrans & la tyrannie. Il ne faut pas prendre pour un succès, l'adresse qui échappe à une défaite ; celui qui veut vaincre, fait bien que c'est un art qu'il faut apprendre dans

dans les défaites, & il paie volontiers de son sang de pareilles leçons. Quand on ne combat que pour défendre quelques portions de terre, quelques jouissances peu nécessaires, on peut ne pas sentir le besoin d'opposer toutes ses forces à son ennemi : mais celui qui combat pour sa liberté, ne mesure pas ainsi son courage ; il en montrera beaucoup plus même qu'il ne lui en faut pour vaincre. Il ne lui suffit pas d'échapper aux tyrans, il veut les exterminer. Il ne veut pas seulement vivre libre, il veut mourir pour la Liberté ; ce sentiment ne paroît pas naturel ; aussi a-t-il produit des prodiges toutes les fois qu'il s'est trouvé dans l'homme. C'est ce qui a transformé rapidement des Peuples pasteurs, agricoles & marchands, en des Peuples de Héros ; c'est ce qui a fait fuir plus d'une fois des troupes disciplinées & couvertes de fer, devant des hommes nus & sans discipline. Eh ! comment les Américains sentiroient-ils ce besoin sublime de faire à la Liberté le sacrifice de leurs vies, lorsque leurs femmes ne savent pas lui faire le sacrifice des voluptés & des fantaisies du luxe ? On assure que des vaisseaux Américains sont sortis de nos ports, chargés uniquement des objets qui servent à la parure de nos femmes. Les modes de Paris sont entrés dans l'Amérique menacée d'être esclave, & ravagée par les fléaux d'une guerre civile. On voit d'autres exemples dans l'Histoire des Républiques anciennes. Là, au moindre besoin de la Patrie, toutes les citoyennes lui offroient avec joie le sacrifice de tous leurs ornemens ; & les diamans, les pierres précieuses qui paroient les femmes, étoient, dans tous les tems, regardés par la République, comme une partie de son trésor. Quelle parure pour les femmes Romaines ; que le deuil qu'elles prirent toutes à la mort de Brutus ! Les Américains ne se passionneront jamais pour la Liberté, si

Sam, 6 Janvier 1781.

B

leurs femmes la regardent avec indifférence. C'est donc à elles que leurs Législateurs doivent d'abord s'adresser. On a beau faire, la Nature a voulu que l'homme préférât à tout, le bonheur que les femmes lui donnent; il y a en nous un sentiment dont elles se serviroient toujours, d'une manière sûre pour nous inspirer tous ceux qu'elles ont intérêt de nous donner. Elles ont l'empire d'une passion avec laquelle elles se rendront toujours maîtresses de toutes les autres. Les plus belles Constitutions tomberont rapidement, si les Législateurs n'ont pas eu la sagesse de placer le plus grand intérêt des femmes dans la Liberté & dans les vertus qui les maintiennent. C'est par elles qu'ils peuvent être sûrs de conserver le pouvoir des Lois sur les hommes: ce n'est même que par elles qu'ils peuvent l'obtenir. L'homme est naturellement indocile & rébellé; il falloit qu'il fût fort, & sa force & sa fierté ferment son ame à tout ce qui veut y pénétrer pour modérer ses passions & ses volontés. Mais il est un Être doux & facile, que la Nature semble avoir fait pour la soumission, & que le Législateur peut former & façonner à son gré. Assez foible pour recevoir toutes les impressions qu'on veut lui donner, elle est toute puissante pour communiquer ensuite à l'homme toutes celles qu'elle aura reçues. Ce mélange surprenant de force & de foiblesse, est sûrement une des grandes Lois de la Nature dans ses vues & dans son plan sur l'espèce humaine; c'est sur cette Loi naturelle que doit être élevé tout le système de la Législation sociale. Je n'ai point de goût pour les idées singulières; & je suis persuadé que le génie même n'est qu'un bon sens très-fort, très-rapide & très-étendu; mais ce ne seroit pas, je crois, un paradoxe, de dire que sans une certaine foiblesse que la Nature a mise dans le cœur & dans l'imagination des femmes, il n'y auroit jamais eu ni morale ni législation. " Que parlez-vous de justice & de

« Lois, disoient les Athéniens encore barbares à
 « leurs premiers Législateurs ; défendez le vol &
 « la violence à ceux qui n'ont ni le courage de
 « braver les périls, ni la force de les vaincre ; la
 « justice & la vertu peuvent être très-bonnes, mais
 « c'est pour la foiblesse : la gloire de l'homme est
 « de s'en passer. » Ces barbares auroient probable-
 ment toujours raisonné de même, si Thésée n'a-
 voit pas su inspirer d'autres idées aux jeunes fem-
 mes de l'Attique ; & , si on lit avec attention l'His-
 toire de Poligonne dans la vie de ce Héros : si l'on
 remarque les adorations & les hommages que rece-
 voit la beauté dans cette ville d'Athènes consacrée à
 une Déesse, qui étoit la Divinité de la Sagesse, on
 reconnoîtra peut-être sans peine, combien les femmes
 ont contribué à la civilisation & à la Liberté des Athé-
 niens, le Peuple à la fois le plus libre & le plus poli qui
 ait existé sur la terre : on verra quels étoient les moyens
 des Législateurs pour prendre de l'empire sur les fem-
 mes, & , par les femmes, ensuite sur les hommes.
 Communément nous ne croyons devoir aux fem-
 mes que notre bonheur : on voit que nous leur
 sommes encore redevables de nos vertus ; mais ces
 choses n'ont été bien comprises que par les Législa-
 teurs de l'antiquité. Parmi nous, un Écrivain qui,
 dans la pureté de ses intentions, parle avec recon-
 noissance des bienfaits que nous recevons d'elles, &
 avec justice de ceux qu'elles ont droit d'attendre de
 nous, est exposé au reproche de vouloir leur plaire
 aux dépens de la raison & de la vérité. On l'accuse
 de galanterie, lorsqu'il ne consulte son cœur que
 pour y trouver les mouvemens des premiers senti-
 mens de la Nature : on est prêt à dire qu'il a voulu
 faire sa cour aux femmes dans une dissertation sur
 les Lois. Nos Politiques modernes, qui professent le
 plus grand mépris pour ces vieilles Législations où
 l'on s'occupoit de mœurs & de vertus, ne voient

pas sans pitié le Législateur Licurgue s'occuper profondément de la manière dont les jeunes Lacédémoniens recevront les caresses de leurs époux. Mais Licurgue savoit que le Législateur est, pour ainsi dire, un Prométhée qui doit créer des hommes, & que l'amour est le feu du Ciel dont il doit se servir dans cette création.

S'il étoit vrai qu'il manquât aux Américains quelque chose de cette vigueur nécessaire à des Peuples qui défendent leur Liberté, de deux choses l'une, ou la cause en seroit dans le commerce qui les a jusqu'à présent occupés jusqu'à cette guerre; dans le caractère & dans les mœurs de leurs femmes; dans quelques-unes enfin de leurs institutions civiles & politiques; ou c'est l'influence du climat qu'il faudroit en accuser. Dans le premier cas, le remède ne seroit peut-être pas très-difficile. Le mal produit par des Institutions, peut être corrigé par des Institutions nouvelles; exaltées d'abord elles-mêmes par la Législation, les femmes pourroient exalter les courages qu'elles ont amollis. Dans le second cas, il seroit peut-être inutile de tenter aucun remède. Les Loix de l'homme ne peuvent pas être opposées à celle de la Nature. Une cause qui agit à chaque instant, qui agit pendant des siècles, toujours de la même manière, toujours nécessairement, ne peut pas être arrêtée & détruite par des causes qui, de leur nature, ne peuvent agir, ni avec la même constance, ni avec la même force. Les hommes se lassent, se négligent; ils ne sont pas faits pour lutter contre les immuables Loix de la nécessité. Mais alors quelle découverte que celle de Christophe Colomb! il auroit découvert un monde pour les tyrans; en faudroit-il davantage pour décider la question qu'un de nos premiers Philosophes vient de faire proposer par l'Académie de Lyon?

Après avoir examiné si les Américains, par leur caractère, sont dignes d'avoir des Constitutions libres,

il faudroit examiner leurs Constitutions mêmes ; elles ne sont pas encore entièrement fixées , & ils en ont répandu les plans dans l'Europe. On diroit qu'avant de leur donner la dernière sanction , ils ont voulu exposer leurs Tables de Lois à l'examen & à la critique des hommes éclairés , comme autrefois le Sénat de Rome exposa les Tables des Décemvirs à l'examen de toute la République. Il seroit beau de voir les lumières répandues chez toutes les Nations , consultées & rassemblées pour la Législation d'un seul Peuple. Le premier , le plus grand objet de toutes les Législations , est de dérober l'homme à l'empire de l'homme , pour le mettre sous l'empire de la Loi ; mais ce n'est que par les hommes que les Lois peuvent être exercées , & l'empire même de la Loi ramène celui de l'homme. Jusqu'à présent aucun Peuple ne paroît avoir trouvé les meilleurs moyens pour sortir de ce cercle vicieux , qui semble naître de la nature des choses. C'est-là le grand problème de toutes les Législations. Dans les Monarchies , c'est la vertu du Prince qui résout ce problème ; & pour qu'il n'y ait là d'autre empire que celui des Lois , il ne faut qu'une seule chose ; il faut seulement que tous les Princes aient les vertus des Trajan & des Marc-Aurèle. Dans les Républiques où les vertus sont si nécessaires , on a cependant moins de confiance dans la vertu. Là , on ne sait se confier aux hommes , que lorsqu'on les a tous mis également dans l'impuissance d'attenter aux Lois. Le problème , comme on voit , s'y complique & s'y embarrasse davantage. Ce n'est même guère que dans les Républiques qu'il est question de ce problème. Éclairés des lumières & de l'expérience de tant de siècles , les Législateurs du nouveau Monde sont-ils parvenus à le résoudre ? S'ils y ont réussi , il falloit apprendre aux hommes cette découverte : elle leur seroit bien plus utile que celle du nouveau Monde où elle auroit été faite. Mais si

Les Législateurs de l'Amérique n'ont pas été plus heureux que ceux de la Grèce & de Rome ; il falloit analyser & juger leur Ouvrage ; & peut-être quelques feuilles imprimées à Paris , auroient fait effacer & graver des Lois dans les Codes du nouveau Monde ; & la France auroit eu la double gloire de secourir l'Amérique de ses lumières & de ses forces. Quel Ouvrage que la Constitution d'un Peuple libre ! elle ne fait pas seulement , pendant plusieurs siècles , la destinée de tous les hommes qui naissent sous son empire , elle affermit ou ébranle les droits du genre humain. L'exemple le plus dangereux pour la terre , est celui des malheurs d'un Peuple libre. Alors les tyrans perdent leurs remords , & les esclaves en ont , s'ils osent gémir. Alors les Écrivains , sans conscience , cherchent à donner à la tyrannie l'autorité de la raison ; & les Lois n'ont plus même en leur faveur , les réclamations impuissantes des malheureux & des sages.

FLORE FRANÇOISE , ou Description succincte de toutes les Plantes qui croissent naturellement en France , disposée suivant une nouvelle méthode d'analyse , & à laquelle on a joint la citation de leurs vertus les moins équivoques en Médecine , & de leur utilité dans les Arts ; par M. le Chevalier de la Marck. A Paris, de l'Imprimerie Royale , 3 vol. in-8^o , avec huit Planches de gravures en taille-douce. Prix , 21 liv. broché , & 24 liv. relié. Se vend à Paris , chez Gogué & Née de la Rochelle , Libraires , quai des Augustins , près le Pont Saint Michel.

Tout ce qui végète est le sujet de la Bo-

tanique : cette Science embrasse l'Univers. La terre & les eaux servent également de soutien aux Plantes. Au milieu des déserts on apperçoit la pointe du jonc qui perce les sables arides, & quelque soin que nous prenions pour étouffer leurs germes dans nos habitations, les herbes remplissent les intervalles de nos pavés; elles croissent sur le toit de nos maisons, & l'activité vivante dont la Nature jouit à la surface du globe, se reproduit par-tout avec une fécondité dont le règne végétal donne l'exemple le plus frappant. La Science qui apprend à connoître les fleurs dont nos prairies sont émaillées, les fruits qui enrichissent nos campagnes, les arbres dont les branches entrelacées nous offrent leur ombrage, ne doit-elle pas être la plus agréable de toutes celles que l'homme peut cultiver? C'est sous cet aspect que le Philosophe considère l'étude des plantes; mais quelle surprise, lorsqu'en approchant de plus près, il en cherche les principes dans les Auteurs? Tout le charme disparoît; il n'y trouve que des détails arides; que des divisions sans fin, des descriptions inintelligibles & tronquées, un langage barbare, en un mot, des catalogues froids & insipides, au lieu d'observations.

On a trop multiplié les difficultés. Il étoit temps qu'une main secourable se présentât pour aider ceux qui se destinent à étudier cette partie de la Nature; l'Ouvrage de M. le Chevalier de la Marck remplit ces vues.

Avant que cet Académicien eût écrit, pour reconnoître une plante, il falloit apprendre plusieurs systèmes & en choisir un, avoir présente à la mémoire la distribution des classes, des ordres, & la formation arbitraire des genres, retenir un nombre immense de caractères. Aujourd'hui la simple intelligence des termes de l'art, expliquées dans le premier Volume de la Flore Française, dirige l'étudiant dans sa marche; c'est un fil qui ne l'abandonne plus, & au moyen duquel il parcourt sûrement toutes les routes de ce labyrinthe. Les réflexions suivantes le feront aisément connoître.

L'Ouvrage qui offre un moyen pour parvenir à la connoissance des plantes, & auquel l'Auteur a donné le nom de *Méthode Analytique*, est fondé tout entier sur ce principe: Qu'un assemblage quelconque de plantes peut toujours être divisé en deux à l'aide de deux caractères saillans, dont l'un conviendra exclusivement à tout le premier membre de division, & l'autre à tout le second. D'après ce principe, l'Auteur, par une première opération, partage en deux groupes, bien distincts, la totalité des plantes qui entrent dans son plan. Il subdivise ensuite chaque groupe en deux autres moins composés, & poursuit cette espèce de méthode continue, jusqu'à ce qu'il soit parvenu à isoler toutes les plantes sur lesquelles il opère. Il résulte de ces recherches un tableau, dans lequel tous les caractères que

l'Auteur a employés se trouvent opposés deux à deux dans autant d'accolades. L'Observateur est conduit d'une accolade à l'autre par un numéro de renvoi ; & s'il a suivi exactement la marche qui lui est tracée , en choisissant toujours entre les deux caractères celui qui convient à la plante observée , il parvient d'abord au nom du genre , où il trouve une nouvelle analyse qui le mène au nom de l'espèce. L'Auteur a joint à sa Nomenclature particulière , celle de MM. Tournefort & Linnée. Au-dessous de cette Nomenclature se trouve la description de tout ce qu'il y a de plus remarquable dans le port de la Plante.

Les autres Botanistes , gênés par les caractères , qui servent comme de base à leurs systèmes ou méthodes , ont été obligés d'employer ces caractères même dans les cas où leur existence est équivoque , & où ils jettent l'Observateur dans l'incertitude. M. de la Marck , par la liberté qu'il s'est donnée de combiner indifféremment tous les caractères les uns avec les autres , a dû choisir toujours les plus saillans & les moins susceptibles d'égarer.

Ceux qui suivent les systèmes ou méthodes ordinaires , font , à la vérité , un ou deux premiers pas qui sont éclairés , en supposant qu'ils arrivent facilement à la classe , & ensuite à l'ordre auquel appartient la Plante , ce qui n'est pas toujours vrai ; mais on se trouve ensuite transporté au milieu d'une

B v

multitude de genres dont les définitions n'ont rien de bien saillant, au risque de les lire routes, si la Plante que l'on observe appartient au dernier de ces genres. M. de la Marck ne propose jamais à choisir qu'entre deux caractères opposés, & qui impliquent contradiction dans le même individu.

Enfin, ceux qui opèrent d'après la méthode ont encore l'avantage de faire eux-mêmes, dans le cours de l'analyse, la description de la Plante, & de peser, pour ainsi dire, sur chacun de ses caractères, en sorte qu'il est impossible d'avoir fait usage de cette Méthode pendant un certain tems, sans s'être gravé dans la mémoire les traits les plus propres à caractériser les Plantes, & sans avoir acquis des connoissances de Botanique aussi solides qu'étendues.

L'Auteur de la *Flare Françoisse* a donc eu le louable dessein de simplifier l'étude la plus compliquée, & il a eu le mérite d'y réussir complètement en plusieurs points. On convient que son procédé peut conduire d'une manière assez facile à la connoissance des Plantes; mais on lui reproche d'en laisser ignorer la science; on appelle sans doute de ce nom le mécanisme des systèmes & l'ensemble de leurs rapports; mais celui qui sera venu à bout de connoître les Plantes avec le Livre de M. le Chevalier de la Marck, apprendra ensuite facilement & en peu de tems les divisions méthodiques faites pour les Auteurs; & n'aura-t-il pas beaucoup

gagné, si la marche a été plus rapide & plus aîlée?

Tous ceux qui s'intéressent vraiment aux progrès de cette Science, applaudissent aux recherches immenses dont le travail de M. de la Marck est le fruit, & ils font des vœux pour que cet Académicien, & le Savant auquel les Jullieu ont transmis leur nom & leurs talens, rendent enfin la Botanique aussi intéressante qu'elle est utile. L. N.

Almanach Littéraire, ou Etrennes d'Apollon, 1781, petit in-12 de 248 pages. Prix 1 liv. 4 sols broché. A Paris, chez la Veuve Duchesne, Libraire, rue S. Jacques; Pissot, quai des Augustins; Durand neveu, rue Galande; Esprit, au Palais Royal, &c.

Ce Recueil, commencé en 1777, se perfectionne d'année en année. On trouvera dans le Volume que nous annonçons, un mélange fort agréable. A de jolies pièces de vers, à des morceaux de prose très-intéressans, succèdent des anecdotes attachantes, des variétés curieuses, une notice raisonnée des principaux Ouvrages. Chacune de ces notices offre pour l'ordinaire un trait saillant, & l'on y voit régner le ton le plus honnête. Pour entrer dans quelques détails sur cet Almanach dont le succès paroît assuré, nous dirons qu'on lira avec plaisir *Félicie, nouvelle*,

Bvj

par M. d'Arnaud; que *Diane & Endymion* ;
Conte en vers , par M. la Dixmerie , est
plein de détails agréables. En voici la fin :

Le sourire de la beauté
Fait d'un amant trembleur un Héros intrépide.

Endymion le deviendra ;

Déjà Diane en voit le doux présage ;

On ne dit point ce qu'il fit par delà ;

Mais si la Fable est un sûr témoignage ,

La nuit fut longue ce jour-là.

On nous saura encore gré de transcrire les
Bouts-rimés remplis à table , par M. Feutry :
ce ne sont pas les moins heureux que l'on
ait faits.

On découvre souvent dans les antiques *Fables*

De consolantes vérités ,

Même au présent siècle applicables.

Rappelons-nous d'Augias les étables ,

Dabord les environs en furent infestés.

Ces mortelles vapeurs empoisonnoient l'*Elide* ;

Arrivé un demi-Dieu ; c'étoit le grand *Alcide* ;

Du fleuve *Alphée* il détourne le cours ;

L'onde emporte les immondices.

Par ces travaux pénibles & propices ,

D'un peuple entier il conserve les jours.

Tels nous voyons chez le François, *volage*

Du *Necker* les flots introduits

Enlever les abus par le vice produits :

Eh bien ! l'*Alphée* en fit-il davantage ?

Il nous reste à parcourir les anecdotes & les variétés, elles sont bien choisies. Nous les prendrons au hasard.

« Voltaire faisoit beaucoup plus de cas de la poétique de certain Écrivain célèbre, que des Poésies composées par le même. Cet Auteur, disoit-il, est comme Moïse, qui conduisoit les autres à la terre promise, quoiqu'il ne lui fût pas permis d'y entrer. »

« Fontenelle, qui avoit fort connu le Cardinal de Fleuri avant son Ministère, surpris, dans une visite qu'il lui fit quelques années après, de lui voir la même sérénité & la même gaieté, lui dit : mais, Monseigneur, est-ce que vous seriez encore heureux ? »

« Un homme très-médiocre ayant présenté un jour à l'ancien Evêque de Mirépoix, (Boyer) un Livre contre l'Incédulité, ce Prélat lui dit vivement : ah ! Monsieur, que m'apportez-vous là, & de quoi vous êtes vous avisé ? Savez-vous qu'il faut être un Bossuet ou un Paschal pour attaquer les Incédulés, sur-tout aujourd'hui, & qu'il ne suffit pas d'être un Saint ? »

« Piron disoit, en parlant de Corneille & de Racine : je voudrois être Racine, & avoir été Corneille. »

« Un jeune Comtois qui avoit fait de bonnes études, s'occupoit dans les momens de loisir que lui laissoit son emploi, à com-

» poser une Tragédie. Il connoissoit l'Abbé
 » de Voisenon, & soumit l'Ouvrage à son
 » Jugement. Mon cher ami, lui répondit
 » en souriant l'Abbé de Voisenon, la pen-
 » dre des Bureaux est mortelle pour les
 » Muses. »

» « Lorsque M. de Bougainville, homme
 » de Lettres estimable, & connu sur-tout
 » par sa Traduction de l'Anti-Lucrèce du
 » Cardinal de Polignac, se présenta pour
 » être reçu de l'Académie Française, la
 » santé de cet Écrivain étoit en fort mau-
 » vais état. Dans le cours de ses visites, où
 » il ne manqua pas de parler de sa frêle
 » existence, il ne trouva de contradicteur
 » que chez Duclos. Monsieur, lui dit-il,
 » on peut d'autant mieux me faire entrer
 » dans l'Académie, qu'avec une santé aussi
 » misérable que la mienne, je ferai bien-
 » tôt place à un autre; vous devez vous
 » appercevoir que je n'ai pas long-tems
 » encore à vivre. — Votre raison n'est pas
 » excellente, répondit assez durement Du-
 » clos. Sachez donc, Monsieur, qu'il n'est
 » pas du ressort de l'Académie de donner
 » l'extrême-onction. »

» « Frédéric le Grand, passant dans la grande
 » salle à Sans-Souci avec un de ses Gène-
 » raux : Général, lui dit le Roi, vous dînez
 » ici dans deux jours avec trois cents
 » Chambellans. — Sire, je ne croyois pas
 » que vous en eussiez autant. — Je ne parle
 » pas de ces espèces qui portent la clé d'or,

« mais de mes braves Chambellans qui
 « m'ouvriront les portes de la Silésie. »

En voilà assez pour établir le mérite de l'Ouvrage que nous annonçons ; mais il en a un autre qui doit être d'un grand poids pour les admirateurs de Voltaire (& quel est l'homme qui ne l'est pas ?) c'est qu'il rassemble une quantité de Lettres & de pièces fugitives de la jeunesse du Virgile François , morceaux précieux qui n'avoient pas encore vu le jour.

S P E C T A C L E S.

CONCERT SPIRITUEL.

SELON l'usage , on a donné des Concerts au Château des Tuileries, le jour & la veille de la Nativité. On y a entendu des Symphonies de Hayden ; des Symphonies concertantes , exécutées par MM. Perignon & Guénin ; des Concerto de Violon & de Violoncelle , par MM. Dupont & Capron , Virtuoses qu'il suffit de nommer pour en faire l'éloge ; un très-beau Concerto de Bach , que Mlle. Duverger a exécuté sur la harpe , & dans lequel elle a su déployer la légèreté , l'adresse & les grâces de son sexe ; un Oratorio sur la Nativité , par M. Gossec Ouvrage dont nous avons déjà rendu compte , & qu'on entend encore avec plaisir ; plusieurs

airs de bravoure de Sacchini & de Piccini, très-favorables au développement de la voix légère & brillante de Mlle Duchâteau ; un grand air plein d'expression du Chevalier Gluck , qu'a très-bien rendu Mlle Sainte-Huberti. La manière de cette Cantatrice, est un mélange de goût François , Italien & Allemand , fort analogue au style de l'Auteur d'*Orphée* & d'*Iphigénie*. Il reste seulement à désirer, qu'elle s'applique à détacher les syllabes de ses mots , en les articulant d'une manière plus marquée : on a dû lui dire qu'il est souvent difficile de savoir dans quelle langue elle chante.

Nous croyons, avec un grand nombre d'Amateurs , qu'on pourroit varier davantage ce Concert : on y voit trop souvent reparaître les mêmes choses. Le Directeur devroit aussi donner plus d'attention au choix des morceaux qu'on y exécute , & se souvenir que la Musique de chambre perd tous ses charmes , dès qu'on la transporte sur un grand Théâtre. Les compositions musicales ont leur perspective comme celles de la Peinture & de l'Architecture : telle mélodie qui paroît riche & séduisante dans un salon de trente pieds, devient pauvre & insipide dans une enceinte de vingt toises.



ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

CE Théâtre vient de perdre un de ses plus intéressans Sujets, dans la personne de Mlle *Durancy*, morte le 28 Décembre dernier, âgée de près de 34 ans.

Fille d'un Comédien & d'une Comédienne qui ont joui, tant à Paris qu'en Province, de quelque réputation, Mlle *Durancy* parut sur la Scène dès la plus tendre enfance, & fut éclater, dès lors, les premières lueurs de cette intelligence supérieure qu'elle a déployée depuis avec tant d'avantage sur les principaux Théâtres de la France. Après avoir mérité en Province des succès déjà distingués, elle débuta pour la première fois à la Comédie Française, dans l'emploi des Soubrettes, le 19 Juillet 1759, par le rôle de *Dorine*, dans le *Tartuffe*; elle n'avait pas encore atteint sa treizième année. N'ayant pu rester à ce Spectacle, elle débuta à l'Opéra le 19 Juin 1762, par le rôle de *Cléopâtre*, dans les *Fêtes Grecques & Romaines*. Quelques années après, Mlle *Clairon* quitta le Théâtre; on voulut donner un Double à l'Actrice qui lui succédoit comme chef d'emploi, & Mlle *Durancy* fut choisie; en conséquence elle rentra à la Comédie, le 23 Octobre 1766, par le rôle de *Pulchérie*, dans *Héraclius*. Quelques tracasseries, dont nous dirons deux mots l'ayant forcée à quitter

ce Spectacle une seconde fois, elle reparut à l'Opéra le 23 Octobre 1767, & y est restée jusqu'à sa mort, quoique le vœu des Amateurs la rappelât sans cesse à la Scène de la Nation.

Peu de Comédiens ont eu plus à se plaindre des circonstances que cette Actrice, trop peu connue, & qui, par cette raison, sera sans doute trop peu regrettée; on peut même dire qu'il ne lui a manqué que d'être plus jolie pour exciter un enthousiasme pareil à celui qu'ont fait naître quelques Comédiennes plus éloignées d'elle, cent fois, par les talens que par la figure. Si une femme de Théâtre peut être réputée pour laide quand, à de très-beaux yeux, elle joint un malque très-mobile, une physionomie pleine de tout ce que l'expression théâtrale demande de nuances & de vérité, Mlle Durancy étoit laide; mais on peut avancer que les connoisseurs ne lui ont jamais fait ce reproche; & que si elle le méritoit, la noblesse de sa démarche, la grâce de son maintien, la vérité de ses gestes, l'intelligence de son jeu, la sensibilité de son ame, étoient des titres plus que suffisans pour faire oublier ce que les agréables, qui voltigeoient dans les coulisses & dans les foyers, appeloient sa laideur. La justice que nous lui rendons, au moment où elle vient d'expirer, est appuyée sur le témoignage des connoisseurs les plus respectables; nous n'en citerons qu'un, quoiqu'il ne soit plus; & nous le citons,

parce que nous pouvons montrer aux personnes qui voudront s'en assurer par elles-mêmes, les preuves de ce que nous avançons, écrites de la main de ce Juge éclairé des talens dramatiques : nous voulons parler du célèbre le Kain. Chargé d'être le médiateur entre une Actrice morte il y a quelque-tems & Mlle Durancy, qui se disputoient certains rôles des Tragédies de M. de Voltaire, il fut tellement indigné de voir la seconde sacrifiée aux brigues de la première, qu'il copia toute la correspondance relative à cette querelle, qu'il la certifia véritable, & qu'il voulut qu'elle fût remise entre les mains d'un homme doué d'assez de courage pour rendre dans l'occasion une justice authentique au talent persécuté. C'est dans plusieurs Lettres de cette correspondance que ce sublime Acteur parle de Mlle Durancy comme d'un sujet fait pour honorer la Scène Françoisse. C'est encore à propos des injustices dont cette infortunée avoit à se plaindre, que M. de Voltaire écrivoit à le Kain : « Je mourrai bientôt, & ce sera » avec le regret d'avoir vu le plus beau des » Arts vilipendé & tombé en France. » Étayé du suffrage de ces deux Hommes illustres, nous ne craignons pas d'élever notre voix pour satisfaire, en quelque façon, aux vœux d'une femme qui, pendant sa vie, n'a éprouvé que des persécutions, même à l'Opéra, dont elle étoit, au titre de Comédienne, le sujet le plus distingué. Avec une figure très-marquée, elle trouvoit le secret

de plaire dans le rôle de *Colette* : tendre & noble dans *Ernelinde*, elle étoit sublime dans *Clytemnestre*, & se faisoit encore admirer dans les rôles de la *Haine* & de *Méduse*. Ce qui prouve jusqu'à quel point elle connoissoit les effets que le Théâtre exige, c'est que dans ces deux derniers personnages, elle avoit le talent de rendre leurs caractères sans effaroucher le Spectateur par une imitation trop vraie, par conséquent trop repoussante; car il en est de la Tragédie comme du genre de l'Histoire dans la Peinture; il faut présenter la Nature toujours embellie, toujours perfectionnée par les conventions de l'Art. Tel étoit, sans aucune exagération, le talent de Mlle Durancy, à qui nous ne pouvons, comme Chanteuse, accorder les mêmes éloges. Quant à ses droits à l'estime, on peut dire qu'elle en eut de réels. Spirituelle & maligne sans méchanceté, raisonnable sans prétention, sensible, généreuse, fille pleine de tendresse & de respect, amie délicate & courageuse. Voilà quel fut son caractère; malgré ces qualités si rares, bien capables, sans doute, de faire oublier quelques défauts, elle fut malheureuse & persécutée : n'étoit-elle pas digne d'un meilleur sort ?

G R A V U R E S.

NOUVEAUX Globes Céleste & Terrestre d'un pied de diamètre. A Paris, chez le sieur Fortin, Im-

génieur & Mécanicien du Roi pour les Globes & Sphères, rue de la Harpe, près la rue du Foin. 1781.

Le Globe Céleste est de M. Messier, Astronome de la Marine, de l'Académie Royale des Sciences, &c. Ce Globe a été fait, dirigé & exécuté sous ses yeux. Toutes les positions des Étoiles y sont rapportées à l'année 1800.

M. Messier a rapporté aussi sur son Globe toutes les nébuleuses & les amas d'Étoiles qu'il a pu découvrir sur l'horizon de Paris, & dont les positions ont été déterminées, ainsi que le contour de la voie lactée, qui y est tracé avec soin; & on a fait donner aux Constellations le plus de légèreté qu'il a été possible, pour qu'on puisse voir distinctement toutes les Étoiles, & reconnoître aisément leur grandeur.

Le Globe Terrestre est donné par M. Fortin; il contient beaucoup de détails, ainsi que toutes les nouvelles découvertes connues jusqu'à présent. Les positions des principaux lieux sont assujéties aux Observations Astronomiques. Les Voyages du Capitaine Cook faits depuis 1768 jusqu'à 1775, y sont tracés avec soin.

En général, ces nouveaux Globes sont parfaitement bien exécutés. Leur prix varie suivant la richesse des montures. On en trouve à 84 liv. montés à méridien de cuivre, boussole, cercle vertical & pied à quatre colonnes verni; & montés avec méridien de carton & pied noir, 40 livres, ou 48 livres avec des pieds vernis.

ANNONCES LITTÉRAIRES.

OUSCULES *Mathématiques* de M. d'Alembert, Tomes VII & VIII, in-4°. , chacun d'environ 400 pages. A Paris, chez Jombert l'ainé, Libraire, rue Dauphine. Nous rendrons compte de cet Ouvrage.

Almanach Iconologique, année 1781, dix-septième & dernière suite, par M. Cochin. Prix, 8 liv. relié en maroquin, & 6 liv. broché. A Paris, chez Lattré, Graveur, rue Saint Jacques, vis-à-vis la rue de la Parcheminerie.

Vues Physiologiques sur l'organisation animale & végétale, par M. de la Metherie, Docteur en Médecine, Volume in-12. Prix, 2 livres 8 sols. A Paris, chez Didot jeune, Imprimeur-Libraire, quai des Augustins.

Les Livres suivans se trouvent chez Moutard, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins, 1°. *Entretiens Philosophiques sur la Religion*, 3 Volumes in-12. 2°. *Mémoires de Berwick*, écrits par lui-même, 2 Volumes in-12. 3°. *De la lecture des Livres François*, septième Partie, grandes Affaires & Plaidoyers du seizième siècle, Volume in-8°.

Traité du Globe, rédigé d'une manière nouvelle, à la portée des Enfans, par M. Lemoine, Instituteur, Brochure in-12. Prix, 1 liv. 16 sols. A Paris, chez l'Auteur, grille de Chaillot, & chez Belin, Libraire, rue Saint Jacques.

Dissertation sur le Charbon malin de la Bourgogne, ou de la Pustule maligne, Ouvrage couronné par l'Académie de Dijon, par M. Thomassin, Chirurgien de Dôle, &c. Brochure in-8°. A Paris, chez Didot jeune, Imprimeur-Libraire, quai des Augustins. On trouve à la même adresse un Ouvrage sur *l'Électricité du corps humain dans l'état de santé & de maladie*, couronné par l'Académie de Lyon. L'Auteur est M. l'Abbé Bertholon, Volume in-12.

Voyage minéralogique fait en Hongrie & en Transylvanie, par M. de Born, traduit de l'Allemand, avec quelques Notes, par M. Monnet.

Volume in-12. Prix, 3 livres relié. A Paris, rue & Hôtel Serpente.

On trouve les Ouvrages suivans à Paris, chez Bastien, Libraire, rue du petit Lion. 1°. *Placide à Malcovie* sur les Scrupules, nouvelle Edition, revue & augmentée, par Dom Jamin, Bénédictin, Volume in-12. Prix, 2 liv. 10 sols. 2°. *Anti-Dictionnaire Philosophique*, quatrième Edition, 2 Volumes in-8°. Prix, 9 liv. 3°. *Mémoires secrets Avantures galantes de Mahomet*, deux Parties. Prix, 1 liv. 16 sols broché. 4°. *La sainte Confratrie de Notre-Dame-Auxiliairice*, Volume in-12. Prix, 15 sols.

Analyse des Eaux Minérales de Saint-Vincens & de Courmayeur, dans le Duché d'Aoste, avec un Appendice sur les Eaux de la Saxe, de Pré-Saint-Didier & de Fontaine-Morte, par M. Gianetti, Médecin de Turin. A Turin, chez Briolo.

La chute de Ruffin, Poème en deux chants, in-8°. A Bouillon, & à Paris, chez les Marchands de Nouveautés.

Elémens de Métaphysique sacrée & profane, ou Abrégé du Cours complet de Métaphysique, de la Philosophie & de la Religion, par M. l'Abbé Para, Volume in-8°. A Paris, chez Cellot, Imprimeur-Libraire, rue Dauphine.

Billets de Visites, de Mariages, ornés de Vignettes allégoriques. A Paris, chez Madame Colefon, rue de la Tixeranderie, maison des trois Couronnes. Le prix de ces Billets est depuis 20 jusqu'à 39 liv. le cent.

Etat de la Noblesse, année 1781, pour servir de continuation aux neuf premiers Volumes, par

M. de la Chenaye-Desbois. Prix, 3 livres broché.
A Paris, chez Onfroi & Lamy, Libraires, quai
des Augustins.

Etrennes du Parnasse, par M. Prévost d'Exmes.
Prix, 1 livre 10 sols. A Paris, chez Fénit, Libraire,
rue Mazarine, & chez Couturier fils, Libraire,
quai des Augustins.

Almanach Mythologique & Poétique, orné de
douze figures. A Paris, chez Mérimet père, Li-
braire, quai des Augustins.

Almanach de Reims. Prix, 12 sols. A Paris, chez
Gogué & Née de la Rochelle, Libraires, quai des
Augustins.

Le bon Jardinier, par M. de Grace. Prix, 1 livre
16 sols. A Paris, chez Onfroi, Libraire, rue du
Hurepoix.

T A B L E

<i>Vers d l'Ombre de l'Im- pératrice-Reine,</i>	3	<i>Américain,</i>	10
<i>Eptre à M. le Baron de Gre- naut,</i>	4	<i>Flore François,</i>	30
<i>A Mde de la Porte,</i>	7	<i>Almanach Littéraire,</i>	35
<i>Enigme & Logogryphe,</i>	9	<i>Concert Spirituel,</i>	32
<i>Lettre d'un Membre du Congrès</i>		<i>Académie Roy. de Musiq.</i>	41
		<i>Gravures,</i>	46
		<i>Annouces Littéraires,</i>	45

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Mgr le Gardé des Sceaux, le
Mercure de France, pour le Samedi 6 Janvier. Je n'y ai
rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris,
le 4 Janvier 1781. DE SANCY.

M E R C U R E D E F R A N C E.

S A M E D I 13 J A N V I E R 1781.

P I È C E S F U G I T I V E S E N V E R S E T E N P R O S E.

É P I T R E A L'É D I T E U R D U F A K I R.

D O C T E É D I T E U R , grand-merci de vos vers ;
Un tour facile , un peu de négligence ,
Dans vos récits invite à l'indulgence ;
Et j'aimerois de vos Acteurs divers
Le choix , le ton , les portraits , le bien dire ,
Si trop d'horreur ne détruiroit moitié
De l'intérêt , de la tendre pitié
Que sans effort un doux objet inspire ,
Quand l'infortune embellit la beauté.
De ses malheurs le spectacle a des charmes ;
Mais on frémit s'il est ensanglanté ;
On veut trouver du plaisir à ses larmes.
N'auriez-vous pas mieux satisfait nos cœurs ;

Sam. 13 Janv. 1781.

C

Si, du *Fakir* punissant les fureurs, (1)
 Vous nous laissez l'innocente victime
 Se consolant, dans les bras de l'estime,
 D'un accident (si du moins c'en est un)
 Très-pardonnable, & de plus si commun !
 Pourquoi mourir ? Étoit-elle coupable
 Des attentats d'un brutal ravisseur ?
 La douce Agnès fit mieux en cas semblable.
 Parlons de vous : (2) conteur, prôneur, penseur,
 Vous voulez donc louer Aristophane !
 D'autres diroient.
 Mais moi, qui fuis le renom d'un censeur ,
 Je n'ai qu'un mot : est-ce là votre rôle ?
 Eh ! croyez-moi, ne tenez point parole ;
 Restez en paix , & laissez-y les morts ,
 (Ceci soit dit sans morgue satyrique.)
 Ah ! que plutôt, si du panégyrique
 Vous ressentez les sublimes transports ,
 Que votre main d'apothéose avide
 Sème des fleurs sur les cendres d'*Ovide* ! (3)
 Sensible & doux , caressé tour-à-tour
 Par-l'Amitié , les Muses & l'Amour ,
 Dans Amathonte il fut long-temps célèbre :
 Et le Plaisir qui creusa son tombeau

(1) Voyez le *Fakir*, Conte, chez l'Éditeur, rue des Champs-Élysées, & Dessene, Libraire, au Palais Royal.

(2) Voyez la Préface du *Fakir*.

(3) Feu M. Dorat,

Verſa des pleurs ſur ſon urne funèbre.
 Le jour, où de ſes ans s'éteignit le flambeau,
 Les Grâces gémiſſoient dans les bois d'Idalie,
 Le Pinde vit pleurer Thalie,
 Le luth d'Anacréon ſoupira ſous ſes doigts,
 Et l'aimable Érato qui peignit Roſabelle, (1)
 Célébra de l'ami qui n'étoit plus pour elle,
 Les mânes conſolés aux accens de ſa voix.

Oui : partagez ſans honte, ſans myſtère,
 De l'amitié le noble miniſtère :
 Il nous honore, il honora des Rois,
 Et Frédéric a célébré Voltaire.
 Mais terminons : grave *Célibataire*,
 Vous allez donc penſer ſur le plaifir ! (2)
 Le point, je crois, ſeroit de le ſaiſir,
 De le goûter, & ſur-tout de ſ'en taire.
 Mais puifqu'enfin Philoſophe aujourd'hui,
 Vous le trouvez à diſſerter de lui,
 A vous permis d'en paſſer la folie ;
 Et puiffiez-vous n'y pas trouver l'ennui !
 Mais ſeulement ici je vous ſupplie
 D'affecter moins un ton particulier ;
 Et ſ'il eſt vrai qu'en homme ſingulier

(1) Héroïne de l'Abeillard ſuppoſé, Roman de Mde la Comteſſe de B. . . .

(2) M. G. D. L. R. s'occupe, depuis long-temps, d'un Ouvrage intitulé : *Réflexions Philoſophiques ſur le Plaifir*, par un *Célibataire*. Cet Ouvrage doit paroître vers le mois de Février 1781.

De traits mordans vous menacez nos Dames ,
 Jeune Caton , respectez mieux les femmes ,
 Ou contre vous je suis leur Chevalier.
 Ah ! mon ami , j'ai trouvé dans leurs chaînes
 Bien d'heureux jours , souvent bien du souci ,
 Et de bon cœur je leur dis grand-merci
 Pour mes plaisirs , & même pour nos peines.

(Par M. L. C. D. L.)

*C O U P L E T S chantés à M. & Mde. . . .
 le jour qu'ils ont célébré la Cinquantième
 année de leur Mariage.*

Sur l'Air : *Elle aime à rire , elle aime à boire ,
 elle aime à chanter comme nous.*

JA M A I S , jamais les Dieux prospères
 N'ont amené de jour plus beau.
 L'Hymen ralume son flambeau
 Pour le meilleur de tous les pères.
 Ouvrons nos cœurs dans ce festin
 Au couple heureux qui nous rassemble.
 Enfans , amis , chantons ensemble
 Et nos plaisirs & leur destin.

} *bis.*

Vous qui causez notre allégresse ,
 Objets du plus doux sentiment ,
 En qui l'estime constamment
 Fut l'aliment de la tendresse ;

A côté l'un de l'autre assis,
A ce banquet de la Nature,
Vous nous retracez la peinture
De Philémon & de Baucis.

} bis.

Du spectacle qui nous enchante
Que tous les traits sont précieux !
Je vois s'exprimer en vos yeux
Une sérénité touchante.
L'hiver de vos ans est paré
Des fleurs qu'en été l'on moissonne.
La Vertu même vous couronne
Du myrthe qu'elle a préparé.

} bis.

DEPUIS l'instant où l'Hyménée
A son Autel forma vos nœuds,
Non, rien n'a trompé dans ses vœux
Votre Famille fortunée.
Doutera-t-elle que toujours
Son étoile ne fût la même ?
Il est prouvé que le Ciel l'aime,
Puisqu'il a pris soin de vos jours.

} bis.

DES bons Citoyens le modèle,
Mon père, on voit encore en vous
Le plus sensible des époux,
Et des amis le plus fidèle.
Que vos desirs soient satisfaits
Du sort qui fait votre partage.

Vous recevez ici l'hommage
De cœurs heureux par vos bienfaits.

} bis.

PAR sa beauté, par son ombrage,
Un chêne prime en nos forêts;
De jeunes plants croissent auprès;
Il les garantit de l'orage.

Ainsi nous défions les maux.

Que notre confiance est juste !

Papa, vous êtes l'arbre auguste
Qui nous couvrez de vos rameaux.

} bis.

PAR sa puissance, ou sa fortune
Souvent un mortel est cité.

Vous l'êtes, vous, par la bonté,

Par la candeur la moins commune.

Ah ! que vos destins triomphans

Méritent d'exciter l'envie,

Si le bonheur de votre vie

Tient à l'amour de vos enfans !

} bis.

DES mœurs & de la bienfaisance,

Époux, le prix vous étoit dû.

Vous avez tous deux entendu

Le cri de la reconnoissance.

Mais d'un zèle pur tour-à-tour

En vain nous avons peint les flammes ;

Il faut lire au fond de nos ames

Pour bien juger de notre amour.

} bis.

DES doux transports de ta Famille ,
 Ami, tu jouiras long-temps.
 Ainsi qu'aux jours de ton printemps
 Certain feu dans ton œil pétille.
 Toi, Maman, toujours puisses-tu
 Dire aux Confidens du ménage :
 Ses Cinquante ans de Mariage
 N'ont point affoibli sa vertu.

} bis.

(Par M. le Comte de Laurencin.)

*Explication de l'Énigme & du Logogryphe
 du Mercure précédent.*

LE mot de l'Énigme est *Quinola*; celui
 du Logogryphe est *Fumée*, où se trouvent
feu, *Fée*, *mue* (espèce de cage où l'on en-
 graisse la volaille), *Eu*, *fève*.

É N I G M E.

JE suis le bien & la richesse
 De ceux qui ne possèdent rien;
 Je suis la force & le soutien
 Du malheureux dans la détresse :
 Oui, sans moi, d'un bras furieux,
 On le verroit de ses jours odieux
 Terminer le cours déplorable.
 Mais au moment où tout l'accable,

C iv

Je parois ; mon aspect vainqueur
 Ramène le calme en son cœur.
 Lorsque l'adversité te presse,
 Lecteur , & que malgré sa foi
 L'amitié même te délaisse,
 Je reste seule auprès de toi
 Enfin , pour me faire connoître,
 Et te peindre en deux mots mon être ;
 Je ne vis que dans l'avenir ;
 Qui me perd n'a plus qu'à mourir.

(Par M. Corneille)

L O G O G R Y P H E.

DU langage François , équivoque bizarre,
 J'habite l'air , & l'onde , & la terre & le feu ;
 Je suis un vêtement dont tout sexe se pare ,
 Tantôt astre brillant & tantôt demi-Dieu ,
 Ou quadrupède adroit en Europe très-rare.
 Cher Lecteur , d'après cet aveu ,
 Vous allez bientôt me connoître ,
 Si les six pieds qui composent mon être ,
 Sont par vous mûs en tous les sens.
 D'abord vous y verrez ce qui de la Sorbonne
 Reçoit la sanction , occupe les instans ;
 Un instrument dont la forêt résonne ;
 Le vieux Jupin des peuples Allemands ;
 Le nom d'un Franciscain de science subtile ;

L'habit des anciens Pénitens ;
 Et ce métal funeste autant qu'il est utile.
 A votre esprit si vous donnez l'effor ,
 Certain trotte-menu doit s'y trouver encor ,
 Ainsi que du Japon une petite ville ;
 Ce fer qui de Cérès nous prépare les dons ;
 Un terme de fauconnerie ;
 Trois grands Hommes qui font honneur à l'Ibérie ,
 Le digne émule des dindons ,
 S'y montreront au gré de votre envie ,
 Accompagnés de treize mots Latins ;
 Le synonyme de fortune ,
 Et chez les antiques Romains
 Une monnoie assez commune ,
 Y figurent aussi ; de notre humanité
 La base enfin & la solidité.

(Par M. l'Abbé Dourneau.)



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ŒUVRES DE M. BOSCH D'ANTIC, Docteur en Médecine, Médecin du Roi par quartier, ancien Correspondant de l'Académie Royale des Sciences, Membre de l'Académie de Dijon, de la Société Littéraire de Clermont-Ferrand, & de la Société des Arts de Londres. 2 vol. in-12. A Paris, rue Serpente, Hôtel Serpente.

CE Recueil contient six Mémoires. Le premier traite *de la cause des bulles qui se trouvent dans le verre*. M. d'Antic prouve, par un grand nombre d'expériences, que ces bulles sont produites par le sel de verre, le tartre vitriolé, le sel de glauber, & le sel marin. Il explique d'une manière très-satisfaisante le phénomène des larmes bataviques, & démontre que les bulles qu'on y voit ordinairement, n'ont aucune part à ce phénomène, comme on l'avoit cru.

Le deuxième renferme des recherches *sur la cause des soufflures des métaux coulés ou jetés*. L'Auteur fait voir que ces soufflures sont dûes à une vapeur qui s'échappe de la matière du moule & du bassin, à l'instant de l'embiasement causé par le métal en fusion. Il propose différens moyens de per-

fection & d'économie sur la fonte des canons, & une méthode simple & peu dispendieuse de faire des tables de cuivre allié, sans soufflures & de telle grandeur qu'on puisse desirer, pour couler des glaces à miroir.

Le troisième, a pour objet *la perfection de l'Art de la Verrerie*. Ce Mémoire fut couronné en 1760 par l'Académie Royale des Sciences de Paris. Il peut être divisé en cinq Parties. Dans la première, l'Auteur donne une idée de l'état de la Verrerie en Europe. Dans la seconde, il traite, en homme consommé, des fourneaux & des creusets. Dans la troisième, il donne la vraie composition des terres. Dans la quatrième, il fait connoître les matières les plus propres à être converties en verre; & dans la cinquième, il jette un coup-d'œil rapide & intéressant sur les Arts qui dépendent de celui de la Verrerie.

L'Art de la Verrerie étoit livré à la routine. M. d'Antic en a, le premier, développé les vrais principes. Aussi, depuis la publication de son Mémoire, il s'est formé dans le Royaume un grand nombre d'établissements de Verreries, & le verre de toute espèce est beaucoup moins cher.

Des notes aussi curieuses qu'utiles sur le Mémoire précédent, forment la 4^e Pièce du volume.

Le cinquième Mémoire a pour titre : *Observations sur l'Art de la Fayencerie*. On peut le diviser en trois parties. Dans la pre-

mière, l'Auteur donne une idée de l'Art de la Fayencerie en France ; dans la seconde, il traite du choix, de la préparation & de la composition des terres dont on fabrique *le biscuit de fayence* ; & dans la troisième, de la préparation, des proportions & du mélange des matières dont on forme le blanc ou l'email, de la fusion, de la pulvérisation & de l'emploi du blanc, &c. D'après ce Mémoire, il seroit aisé de former avantageusement une Fayencerie.

Enfin, le sixième Mémoire est destiné à *découvrir la nature de la matière électrique*. M. d'Antic essaye de prouver, par un grand nombre d'expériences, que la matière électrique n'est autre chose que le principe colorant, le phlogistique modifié par l'acide du phosphore. Il a établi aussi d'une manière incontestable, que le verre n'est pas électrique par lui-même, qu'il doit son électricité au principe colorant qui lui est ordinairement uni. L'Auteur donne le moyen de rendre à volonté le verre électrique ou non électrique. Ce Mémoire peut être regardé comme un modèle d'analyse.

Le second volume est composé de dix-neuf pièces. La première, est un Mémoire *sur la fausse Émeraude d'Auvergne*. L'Auteur trouve à la fausse Émeraude tous les caractères du spath fusible. Il prouve que ses cristallisations tirent leur vertu phosphorique du principe colorant très-atténué & volatil dont elles sont teintes. Elles paroissent

chargées d'une plus grande quantité de principe colorant si fixe , qu'il soutient la vitrification. Elles sont fusibles par elles-mêmes. Ces deux decouvertes ont mis M. d'Antic en état de substituer , avec un grand avantage pour les Maîtres de Verrerie , le spath fusible à la chaux dans les compositions du verre ; il en a fait d'autres heureuses applications aux Arts utiles.

La seconde , est un examen , fait avec le plus grand soin, des *Eaux thermales de Chaudès-Aigues*. Ces eaux jouissent d'une grande réputation. D'après l'analyse de notre Auteur, elles n'ont presque d'autre vertu que celle qu'elles tirent de 60 degrés de chaleur au thermomètre de Reaumur.

La troisième, a pour titre : *Observation sur les Creusets d'Auvergne*. On sait combien il est important d'avoir de bons creusets , & combien il est difficile de s'en procurer. M. d'Antic n'a rien négligé pour que l'Auvergne pût nous en fournir à plus bas prix & de meilleure qualité que ceux d'Ipsen & de Hesse.

Des Observations sur l'Art d'essayer les mines par le feu , forment la quatrième Pièce. Ces Observations peuvent être divisées en deux Parties. Dans la première , l'Auteur , après avoir fait sentir l'utilité de la Docimastie , prouve évidemment que cet Art précieux a fait très-peu de progrès , qu'il est encore très-imparfait ; & dans la seconde ,

il propose des moyens simples pour le rendre aussi sûr qu'il soit possible. Ces Observations nous ont paru très-intéressantes, & supposent dans l'Auteur un grand fond de connoissances Chimiques, Minéralogiques & Métallurgiques.

La cinquième, est une *Lettre sur les Asphixies*. L'Auteur les attribue à la stagnation de l'air méphitique dans les poumons ; il est un des premiers qui ait proposé contre l'asphixie, sans exclure les autres moyens connus, l'usage de l'esprit de sel volatil. Dans une note curieuse, il démontre que l'alkali volatil n'agit ni en neutralisant ni en stimulant.

La sixième, renferme des Observations *sur la Vaisselle & Batterie de cuisine ordinaire*. On avoit inspiré au Public les plus vives alarmes sur l'usage des ustensiles de cuisine & de ménage ordinaire. M. d'Antic connoissant à fond cette matière, en appréciant les inconvéniens & en indiquant les moyens d'y obvier, est parvenu à rétablir la tranquillité dans les esprits. *Les Auteurs de la Gazette de Santé* lui ont donné les plus grands éloges à cet égard.

La huitième, est un examen critique *des expériences faites sur les spaths séléniteux & vitreux*. Le but de l'Auteur est d'établir les différences essentielles qu'il y a entre ces deux espèces de pierre, & de dissiper la confusion qui règne à cet égard dans la Minéra-

logie. Il prouve aussi que la découverte d'un acide particulier dans le spath vitreux, est due à M. Margraff.

Des Observations sur la fabrication & sur le commerce de la Potasse, forment la neuvième Pièce. L'Auteur examine, 1°. quels sont les bois & les plantes qui, réduits en cendres, donnent le plus de sel alkali fixe ou le plus pur ? 2°. Quel est le tems le plus convenable à l'incinération ? 3°. De quelle manière on doit faire l'incinération ? 4°. Quels soins demandent les cendres avant la lixiviation ? 5°. Comment on doit procéder à la lixiviation ? 6°. De quelle manière on doit faire l'évaporation ou la formation de la potasse rouge ? 7°. Quelles attentions demande la conversion de la potasse rouge en potasse blanche. Tous ces articles sont traités de main de maître. On trouvera sans doute curieuse & utile l'observation que fait M. d'Antic, que la vermoulure & le tan naturel pris avant que l'arbre soit complètement desséché ou mort sur pied, se convertit, par la combustion, presque entièrement en sel alkali fixe ; & qu'il en est à-peu-près de même des loupes ou excroissances, surtout des arbres résineux.

La Dixième Pièce a pour objet la fabrication des verres en table, façon de Bohême. Notre Auteur distingue trois espèces de verre à vitres appelées à bondine, à queue de morue, & en table ou glaces façon de Bohême :

2°. Il traite de la manière d'employer ce verre, d'en souffler *des manchons*, des cylindres creux les plus avantageux; & 3°. de la manière de les déployer, de les étendre dans un fourneau sans leur faire perdre leur poli. M. d'Antic ne paroît avoir rien négligé sur cette curieuse & importante fabrication.

Le sujet de la onzième Pièce est de la plus grande importance : ce sont des recherches sur la cause matérielle de la peste & des épidémies. N'y a-t-il, dit l'Auteur, qu'une seule cause matérielle de la peste & des épidémies ? Sont elles produites par un simple levain ? Ce levain agit-il uniquement par contagion, de manière que, si l'on pouvoit parvenir à l'anéantir, il ne fût plus dans la possibilité de se rétablir. Est-il contagieux par le seul contact du corps sain avec le corps malade ou infecté, ou par une atmosphère chargée de ses corpuscules, ou par la respiration, ou par son mélange avec la lymphe & le sang, ou par inoculation, ou par la déglutition, ou par tous ces moyens réunis ? M. d'Antic examine toutes ces questions, & conclut que ces terribles maladies doivent être attribuées à l'alkalescence des sucs digestifs, & conséquemment, que quand même on parviendroit à anéantir tout le levain de ces affreuses maladies, on n'en tariroit pas la source, puisque plusieurs autres causes peuvent les produire. L'Auteur termine son savant Mémoire

par l'histoire & le traitement d'une épiſootie dont il a arrêté les progrès.

La douzième est un Mémoire *sur les Manufactures à feu du Royaume*. L'Auteur divise ces Manufactures en trois classes. Il fait le tableau de leur état actuel, & il propose différens moyens de les perfectionner. Il traite en maître cette intéressante matière.

La treizième a pour titre : *Moyen aussi simple que peu dispendieux de rendre le Commerce de Bordeaux plus florissant*. M. d'Antic n'a prêté que sa plume à M. de l'Horrez, Capitaine de Navire. Ce Mémoire nous a paru intéressant.

Une Observation *sur l'évaporation de l'eau jetée sur le verre en fusion*, fait le sujet de la quatorzième. M. Deslandes & plusieurs Physiciens avoient cru voir que l'eau ne s'évaporoit pas sur le verre en fusion. M. d'Antic démontre que l'eau s'évapore sur le verre en fusion, comme à un moindre degré de chaleur.

La quinzième, est un extrait de l'excellent Mémoire *sur l'air fixe* du célèbre M. Bergman.

L'Art de guérir les Hernies fait le sujet de la seizième. C'est une savante exposition de la méthode du sieur Maget, que l'Auteur préfère à toutes les autres : méthode qui paroît réunir les suffrages des Médecins & des Chirurgiens.

La dix-septième, est un Mémoire *sur les différens états de l'acide dans l'économie ani-*

male. Sujet neuf & de la plus grande importance. L'Auteur prouve que l'acide se trouve dans les solides ou dans les fluides des animaux ; 1°. dans l'état concret de la plus grande fixité ; 2°. dans l'état glutineux & de la plus grande fixité ; 3°. dans l'état de liquidité & de la plus grande fixité, que n'en a l'eau dans laquelle il est dissous ; 4°. dans l'état fixé, quoique virtuellement élastique ; 5°. dans l'état actuel de l'élasticité ; 6°. dans l'état inflammable ; 7°. que ce sont différentes manières d'être d'un seul & même acide. 8°. Enfin , que cet acide n'est aucun des trois acides minéraux. Ce Mémoire nous paroît jeter beaucoup de lumières sur la théorie & sur la pratique de la Médecine.

La dix-huitième Pièce est un Mémoire *sur la nature & la cause des différentes greffes du verre.* L'Auteur distingue cinq espèces de greffes du verre. Il les attribue toutes à une seule cause différemment modifiée.

La dix-neuvième a pour titre : *Moyen de classer tous les fers communs.* Ce Mémoire nous a paru bien propre à piquer la curiosité. L'Auteur y donne un moyen certain de juger , même au tact , & les yeux fermés , de la pureté & de la bonté des différentes espèces de fer & d'acier.

Ce Recueil se fera lire avec intérêt ; on y trouvera réunies la clarté & la précision. M. d'Antic a porté l'esprit d'analyse dans toutes ses recherches. Aussi a-t-il fait un grand nombre d'utiles découvertes.

L'Auteur se propose de donner un troisième volume , qui traitera uniquement des laits répandus, & des moyens d'en détruire les accidens & de les prévenir. On fait que M. d'Antic a fait à cet égard des cures fort extraordinaires.

LE GÉNIE VENGE, Poëme , par M. Guyétand. A la Haye , & se trouve à Paris , chez les Marchands de Nouveautés. 1780.

La première Partie de ce petit Ouvrage est une espèce de Satyre des Satyres. L'Auteur l'annonce assez lui-même par les vers suivans, dont la tournure est à la fois simple & forte.

Et si le ciel en moi ne mit point cette flamme ,
 Qui forme le génie, & qui seule en est l'ame ,
 Archiloque , c'est toi que j'invoque en ces vers.
 Viens de nos vils Griffons châtier les travers :
 Viens , prends pour les guérir de l'orgueil qui les
 berce ,
 Le fouet de Juvénal & l'aiguillon de Perse.

La seconde Partie est une espèce d'apologie des Gens de Lettres les plus distingués de ce siècle. Celle-ci nous a semblé très-supérieure à la première , qui ne contient guères que des plaisanteries cent fois redites & répétées encore sans que l'Auteur y ait ajouté aucune grâce nouvelle. Il y a plus ; il les a souvent

défigurées par des expressions basses & triviales. Telles sont celles-ci entre mille autres. *Si Despréaux n'eut pincé, repincé les Cotins; un athlète, c'est-à-dire le sublime Abbé Sabatier, qui est l'Avocat du Diable, & qui aboye les Auteurs; un Livre Abécédairé; un Auteur par A, B, C. & tout cela en rime pour plus grande-élégance.*

Cette familiarité triviale dans le style gâte encore la ressemblance du portrait qu'il trace d'un Satyrique moderne.

Gilbert, d'un front d'airain, Gilbert, de porte en porte,
S'en va corner ses vers; ayant en ce métier
Colletet pour exemple, & Boileau pour croupier,
Et prêdicant gagé que l'intérêt anime
Vend à deniers comptans sa haine & son estime.

M. Guyétand peut dire pour se défendre que *corner* est ici le mot propre; cela peut-être; mais *hurler* étoit le mot Poétique; & il falloit le préférer. Au reste, il est sans excuse d'avoir associé Boileau à Colletet, & encore plus d'oser en faire le croupier d'un Satyrique qui assurément n'aura jamais rien de commun avec l'Auteur de l'Art Poétique. C'est blesser à la fois le goût, la raison & la bienséance. Les Vers suivans présentent un contraste agréable, & l'Auteur, sans sortir du ton libre & aisé de la Satyre, y prend en même-tems le ton du Poète.

Oh, j'estime bien plus ce rustre bazanné
Qui foumet à la bêche un sol abandonné.

Et fait germer le grain dont la saveur heureuse
 Ranime du courfier la fougue impétueuse,
 Qui va dans les forêts, armé d'un large fer,
 L'été, couper le bois qui me chauffe l'hiver,
 Ou qui vient de ma route, à grands coups de massue,
 En cailloux incrustés parqueter l'étendue.

.
 Citoyen en tout temps utile à sa patrie,
 En tout temps il la sert, & jamais ne l'ennuie.

On y reconnoît un imitateur heureux du
 style simple & familièrement Poétique de
 Despréaux dans ses Satyres. Beaucoup de
 gens préfèrent ses Épîtres, sans doute parce
 que le style en est plus noble & plus élevé;
 on devroit néanmoins savoir gré à ce Poète
 du goût & de la raison, qui avoit en principe
 de distinguer scrupuleusement chaque genre,
 d'avoir alors abaissé exprès le ton de sa
 Poésie, d'après les leçons & l'exemple
 d'Horace,

*Interdum urbani parcentis viribus, atque
 Extenuantis eas consulto.*

Immédiatement après le morceau que nous
 venons de citer, M. Guyérand revient en-
 core à ces Littérateurs envieux qui s'irritent
 à l'apparition d'un bon Ouvrage. Il leur
 applique une comparaison neuve & juste.

Tel on voit un hibou frappé de la clarté,
 Sous un épais sourcil où la flamme étincelle,

Rouler obliquement une louche prunelle,

Et d'un cri désastreux *soudain* remplir les airs.

Il rend ensuite hommage , comme nous l'avons déjà annoncé aux hommes célèbres de ce siècle ; & d'abord il loue M. d'Alembert par apostrophe.

Archimède nouveau , fils aîné d'Uranie ,
D'Alembert , c'est ainsi que les traits de l'envie
Ont jusques dans tes mains ébranlé ton compas ;
Mais pardonne : il est beau d'éclairer des ingrats ;
Et ce Globe étonné dont tu traças l'orbite ,
Est le Livre immortel où ta gloire est écrite.

L'idée renfermée dans ces deux derniers vers n'est pas juste. L'orbite de la terre étoit connu long-tems avant M. d'Alembert , & même avant Newton. Peut-être aussi *ébranler* n'est-il pas le mot propre : on n'ébranle que ce qui porte sur une base.

Au reste , ce sont des fautes de réflexion bien plutôt que de goût ; & nous l'observons d'autant plus volontiers , que l'Auteur mérite d'être encouragé. Il y en a plusieurs de ce genre dans le reste de l'Ouvrage. Par exemple , on est fâché de voir dans le même vers & pour le même éloge , le nom de Réaumur associé à celui de M. Francklin , qui est bien un autre homme. Réaumur étoit un respectable Citoyen , qui passoit son tems à toujours regarder , & dont le nom ne restera guères que sur les Baromètres &

sur les Thermomètres pour lesquels on a adopté en France la division des degrés. Ce défaut de justesse se trouve encore dans les vers suivans :

Molière a vu Regnard, Destouches & Piron ,
Dérober dans ses mains son masque & son crayon.

Chacun de ces Poètes célèbres a son masque & son crayon. Piron surtout, dans la Métromanie, paroît avoir saisi de bien près la touche franche & comique de Molière. Malgré cela on ne peut pas dire que l'on ait rien dérobé à Molière. Il est assis tout seul à sa place.

Bernis sur un luth d'or, monté pour les Horaces,
A chanté les saisons, les heures & les grâces.

Voilà encore un rapprochement qui n'est pas fondé en raison. Tout le monde chante les grâces, mais il n'y a que Chaulieu, Voltaire, & quelquefois Gresset qui les chantent sur le luth d'Horace. Il ne faut pas confondre le vernis d'un Peintre Eventailliste avec le coloris de l'Albane.

Au surplus, il y a du mérite à avoir fait le petit Poème que nous annonçons ; nous ne pouvons citer tous les vers piquans qui y sont répandus, ni tous les beaux endroits. L'Eloge de la Czarine régnante est bien travaillé. Celui du Roi n'est pas à beaucoup près aussi heureux. Nous invitons M. Guyé-

tand à ne jamais perdre de vue ce précepte de Despreaux ;

Le style le moins noble a pourtant sa noblesse.

à ne pas prendre le bas & le trivial pour le simple & le naturel ; enfin, à se défendre de la manie de forger de nouveaux mots, tels que *fréromanie*, *versifiseurs*. Tout cela n'est point de bon goût, & nos grands Ecrivains n'ont jamais usé de pareilles ressources. On doit l'avertir encore qu'on ne doit plus se servir à présent du nom de Tabarin, parce qu'il est inconnu depuis long-tems ; & que d'ailleurs il faut laisser le mot à celui qui, de son tems, l'a trouvé, & qui seul lui a donné du sel.

LE Grand Œuvre de l'Agriculture, ou l'Art de régénérer les surfaces & les très-fonds, accompagné de Découvertes intéressantes sur l'Agriculture & la Guerre, présenté au Roi & à la Famille Royale, par M. Montagne, Marquis de Poncins, Ancien Officier aux Gardes-Françoises, avec cette épigraphe : Et renovabis faciem terra, Pl. 103, v. 32. A Paris, chez la Veuve Duchesne, Libraire, rue S. Jacques.

L'AUTEUR de cet Ouvrage nous apprend dans sa Préface, " qu'il est des descendans de Montagne ", quoiqu'il ne porte que le nom de sa Terre, & ne s'appelle pas *Eiquem*, comme ce Gentilhomme Philosophe.

sophe. Il nous prévient encore que , “ cer-
 » rains esprits pourront regarder son Ou-
 » vrage comme prématuré, *qu’il gît beau-*
 » *coup en expérience,* ” & qu’il paroît qu’il
 en eût dû “ attendre l’entier résultat pour en
 » pouvoir rendre compte. ” Mais il invite
 ses Lecteurs “ à ne le juger définitivement
 “ *qu’après avoir expérimenté ses pratiques.* ”

Il donne dans son premier Chapitre une
 idée de la manière dont il fait valoir ses
 Terres en Forez par quarante Familles de
 Journaliers qu’il tient à ses gages, & fait
 manœuvrer avec une sorte de discipline mi-
 litaire.

Son second Chapitre est intitulé: *de la*
création & transformation des sols par l’ex-
portation des Terres. Ce que M. de Poncins
 appelle l’*exportation des terres*, est l’opéra-
 tion de transporter de bonnes terres sur un
 sol ingrat pour l’améliorer. Pour exécuter
 cette opération, qu’il n’a, jusqu’à présent,
 faite comme tout le monde qu’avec des tom-
 bereaux, il expose, page 57, “ que la ma-
 » nière la plus rapide seroit de lancer à coups
 » de canon des globes de terre paitris en
 » forme de boulet, & comprimés dans le
 » canon, si toutefois on pouvoit rendre
 » la poudre moins chère. »

Il propose d’employer de *grandes bêches*
de dix-huit pouces de longueur, qui en effet,
 avec des Ouvriers suffisamment forts pour
 s’en servir, remueroient une grande quan-
 tité de terre dans les sols qui ont un pié &

Sam. 13 Janvier 1781.

D

demi de profondeur. M. de Poncins a cependant la précaution, pour rendre plus maniable cette longue bêche, d'en diminuer la largeur.

Il propose " de confier, en temps de paix,
 " aux propriétaires des terres, lorsqu'ils le
 " demanderoient, des détachemens de Ca-
 " valerie pour le transport des terres, &
 " des Dragons & de l'Infanterie pour le
 " travail de main. Les Propriétaires seroient
 " tenus de nourrir les chevaux à la ration
 " ordonnée par le Gouvernement, qui dé-
 " termineroit aussi le poids de terre que
 " devrait recevoir chaque voiture, le nom-
 " bre de chevaux employés, & le nombre
 " de voyages que chaque voiture devrait
 " faire par jour selon la nature du travail. "

Son Chapitre cinquième, qui traite des prairies artificielles, contient plusieurs vérités que l'on trouve aussi dans d'autres Ouvrages d'Agriculture.

Il adopte le système de culture de M. Tull, proposé par M. Duhamel. On fait que cette culture consiste à laisser entre chaque sillon un sentier que l'on puisse labourer pendant que le blé pousse. M. Tull a cru que ces labours suppléeroient même à l'engrais. M. de Poncins pense que la moitié du terrain qui se trouve semée par cette méthode, produira quatre fois plus que les deux portions ensemble, si elles avoient été cultivées & semées à l'ancienne manière. Nos bons Laboureurs de Flandre, de la Brie &

du Valois n'ont pas encore adopté cette méthode.

M. de Poncins n'a pas cru devoir se borner à publier ses idées sur l'Agriculture. Il y a joint depuis la page 359 jusqu'à la page 365, des observations sur le mal de dents ; & il y a ajouté un Chapitre d'inventions Militaires. La première consiste " à cacher des
" Détachemens, des Régimens, & même
" des Divisions entières d'Infanterie, dans
" des fosses souterraines de sept à huit piés
" de profondeur , " qu'on recouvreroit de
chevrons, de lattes, de fascines & de terre. Si l'ennemi n'étoit pas averti, par ses espions, de cette manière de cacher des Troupes dans un camp qu'on auroit quité, & si les remuemens de terre ne lui donnoient aucun soupçon, il est clair qu'il pourroit être surpris.

M. de Poncins propose encore " d'avoir
" une certaine provision de pantins de grandeur naturelle & de différens uniformes ,
" que l'on feroit danser à la vue de l'ennemi
" dans des postes d'un accès difficile, dont
" on retireroit les Troupes pour les employer ailleurs. " Il a eu l'attention de faire graver une planche pour figurer aux yeux cette manœuvre.

Enfin, il a envoyé son Ouvrage au Roi de Prusse, à M. le Comte de Maurepas, à M. le Comte de Vergennes & à M. de Sartine, & il a ajouté quelques feuilles au surplus de

l'édition , pour y joindre les lettres de remerciemens qui lui ont été adressées.

LES Amours & la Mort de Didon, Poëme ,
traduit de Virgile. A Paris, chez Esprit,
Libraire , au Palais Royal.

Aujourd'hui que des Poètes d'un talent reconnu ont entrepris de traduire les Anciens, on doit s'attendre à voir une tourbe nombreuse d'imitateurs , *imitatores servum pecus* , regratter les images de la poésie antique sur des versions en prose , & s'imaginer être aussi des Traducteurs. Mais pour prétendre à ce titre, il faut avoir le sentiment le plus vif des beautés des Anciens, une connoissance exquise de leur langue , avoir dans la sienne son expression formée, joindre la flexibilité de l'imagination à l'élégance du style, en un mot , réunir diverses parties du talent dont l'assemblage n'est pas toujours nécessaire pour composer des vers de fantaisie. Le nouveau Traducteur des Amours de Didon nous paroît bien loin de posséder quelques-unes de ces qualités. On en va juger par la description de la Renommée.

Soudain la Renommée à l'aîle , aux piés agiles ,
Du rivage Africain va parcourant les villes :
Il n'est point de fléau plus rapide en son cours.
De ce monstre en allant la force croît toujours ;
Foible d'abord , la peur en son essor l'arrête ;

Mais dans les airs bientôt il élance sa tête.

Il enjambe la terre & se perd dans les cieux.

On dit qu'en son courroux, pour se venger des
Dieux,

Après l'horrible Cée & l'Encelade informe,

La terre l'enfanta. Monstre affreux, monstre
énorme!

- Sur son corps chaque plume, ô prodige étonnant !
Cache, organe secret, un œil toujours veillant,
Une bouche tonnante, une oreille dressée.
De ce monstre jamais la paupière abaissée
Ne retint le sommeil. Au milieu de la nuit,
Comprimé sous son vol l'air s'écarte avec bruit,
Et les arbres plaintifs se courbent vers la terre.
Le jour il est assis, sentinelle sévère,
Aux faîtes des palais, sur le sommet des tours,
Et remplit de terreur les Cités & les Cours.
Le faux comme le vrai, tout par lui se publie.

Nous ne rapprocherons point le Latin de
cette imitation. Il nous suffit de dire qu'en
général elle est fidelle. C'est aux Lecteurs à
juger si elle est élégante.



HISTOIRE Universelle des Théâtres de toutes les Nations , depuis Thespis jusqu'à nos jours , par une Société de Gens de Lettres. Tomes 1^{er}, 2^e Partie. Tomes 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10 & 11. A Paris, chez les Auteurs, rue Ticquetoine, la première porte-cochère à gauche en entrant par la rue Montmartre; la Veuve Duchesne, Libraire, rue S. Jacques; & Cloufier, Imprimeur-Libraire, même rue.

On a rendu compte de la première Partie du premier Volume de cet utile Ouvrage, dans le Mercure du 15 Février 1779. Nous allons jeter un coup-d'œil rapide sur les livraisons qui en ont été faites depuis ce jour jusqu'au moment où nous écrivons cet article.

La seconde Partie du premier Volume contient un court traité de l'origine de la Tragédie, quelques idées sur les Danfes des Grecs, sur leur Musique & sur leurs Chœurs; un extrait de la vie d'Eschyle, & l'analyse des sept Tragédies qui nous restent des quatre-vingt-dix ou cent dont cet homme de génie fut l'Auteur. On trouve ensuite une notice sur trois Dramatiques Grecs, Philoclès, Astydamas & Pratinas. Des sept Ouvrages de Sophocle, qui sont venus jusqu'à nous, six sont extraits dans cette seconde Partie; le septième, Électre, a été rapproché de celui d'Euripide, qui porte le

même nom. Le Volume est terminé par une note sur les prix qu'on accordoit aux Poètes & aux Musiciens vainqueurs dans les concours.

Les Tragédies d'Euripide analysées , un extrait du Cyclope , pièce satyrique de cet Ecrivain ; deux dissertations : l'une sur le genre satyrique , l'autre sur les masques qui servoient aux représentations dramatiques ; enfin , une nomenclature des Poètes Tragiques , qui ont été contemporains ou successeurs d'Euripide , composent le second Volume.

On trouve dans le troisième un examen de l'origine de la Comédie ; trois nomenclatures : la première contient les Poètes Comiques qui ont précédé Aristophane , ou qui ont vécu de son temps ; la seconde parle de ceux qui ont été ses contemporains ou qui ont vécu après lui ; la troisième traite des Poètes qui ont été contemporains ou successeurs de Ménandre. On y trouve encore un abrégé de la vie de ces deux illustres Auteurs , l'extrait des Ouvrages du premier , & les fragmens qui nous sont parvenus des productions de l'autre ; une notice sur la vie d'Aristote , un coup-d'œil sur sa poétique , & quelques idées sur Homère.

Le quatrième Volume traite des Jeux & des Fêtes des Romains , de leurs cirques , des armes de leurs Athlètes , de leurs cérémonies religieuses , de leurs sacrifices , de leurs loix. On y remarque aussi un Abrégé histo-

rique des Spectacles donnés au peuple par les Empereurs , ainsi que des principaux triomphes , avec une description des chars.

La première Partie du cinquième Volume contient des détails relatifs aux mariages , aux loix funéraires , aux tombeaux , aux Théâtres des Romains ; des observations sur leurs danses & sur leur musique. La seconde Partie de ce Volume & la première du sixième , sont composées de l'analyse des Comédies de Plaute , de plusieurs notices sur quelques Dramatiques Latins , & de l'extrait de quatre des six Drames de Térence. Les deux derniers forment le commencement de la seconde Partie du sixième Volume. Une nomenclature des Poètes Tragiques & Comiques qui ont été contemporains de Térence ou qui lui ont succédé , la vie de Sénèque , quelques observations sur ses Tragédies , & leur traduction complète , forment la fin de cette deuxième Partie , le septième Volume en entier , & la première Partie du huitième. Nous ferons un article à part de la traduction des Pièces de Sénèque.

L'Histoire de la Chevalerie , tous les détails relatifs à son institution , à son utilité , à ses abus , à sa chute ; les cours d'amour , les statuts & réglemens des Chevaliers de la Table Ronde , un choix d'anciens fabliaux , des notes sur les Spectacles Militaires & les fêtes populaires des François ; les tournois , les carousels , les naumachies , les cérémon-

nies employées lors des inaugurations des Rois de presque tous les peuples du monde : tous ces objets, & quelques autres qui concernent les entrées de nos Souverains, leurs mariages, &c. composent la seconde partie du huitième, le neuvième & le dixième Vol.

Au Volume onzième commence l'histoire de notre Théâtre. On y fait connoître les différentes troupes qui donnèrent les premiers Spectacles à Paris, comme les Confrères de la Passion, la Bazoche, les Enfans Sans souci, &c. On y donne d'assez grands détails sur la Fête des foux, sur la Compagnie de ce même nom, & les Analyses de quelques Mystères, farces ou soties dont plusieurs ne se trouvoient point dans les nomenclatures les plus connues.

Les Gravures dont sont garnis presque tous ces volumes, en font un des principaux ornemens. Elles consistent dans les Portraits qu'on a pu se procurer des plus illustres Auteurs des Théâtres Grec & Latin, en un assez grand nombre de figures copiées d'après l'antique, & dont l'étude peut rendre au costume négligé toute la vérité dont il a besoin ; les dessins du grand Cirque, de l'Hypodrome, des Théâtres de Bacchus & de Rome, &c. Elles sont en général traitées avec beaucoup de soin.

Si l'on considère les recherches immenses & de toute espèce qu'exige un Ouvrage de cette importance, la multitude d'Auteurs, de Commentateurs & de Critiques qu'il

D v

faut lire & comparer , en un mot , toutes les difficultés qui y sont attachées ; on sentira que le desir seul d'être utile a pu donner l'idée d'un pareil projet, & que son exécution demande autant de constance que de courage : on sentira encore qu'il doit s'y trouver des erreurs, & que ce n'est pas actuellement qu'une Histoire aussi étendue , & dont les matériaux étoient épars ou cachés, peut être portée à sa perfection. Il seroit donc injuste de faire de trop vifs reproches à ceux qui l'ont entreprise ; on doit d'autant moins les en affliger , qu'ils ont eu la noble franchise de publier eux-mêmes les observations qu'on leur a adressées, de convenir de leurs torts , & de les réparer autant qu'ils l'ont pu. Nous ne pouvons cependant nous dispenser de les engager à soigner davantage leur style , souvent trop négligé : nous aurons occasion de leur en fournir des exemples , en rendant compte de la traduction de Sénèque. Nous les invitons encore à ne pas laisser échapper des fautes en apparence peu graves , & qui le deviennent par la raison que tout le monde est dans le cas de leur en faire le reproche. En parlant des Adelphes de Térence , ils ont cité l'École des Pères , Comédie du Théâtre François , imitée du Drame Latin , & ils l'ont attribuée à le Grand. Cette faute est répétée cinq fois en treize pages , ce qui la rend plus remarquable. Les Auteurs de l'Histoire des Théâtres n'ignorent pas plus que nous que l'École des Pères est du Comédien

Baron : on ne peut regarder une telle erreur que comme une négligence , mais il seroit délagréable qu'on en rencontrât beaucoup de cette espèce.

On vient de publier tout récemment un second *Prospectus* de cet Ouvrage ; les Auteurs y promettent de nouveaux moyens de rendre leur Histoire intéressante. Leur intention est de substituer aux analyses qu'ils auroient été obligés de faire des Pièces de Théâtre, les réflexions singulières d'un M. le Bon, dont l'occupation unique fut de fréquenter alternativement les trois Spectacles Royaux de la Capitale, de rendre compte de ses idées sur chacune des représentations dont il avoit été le témoin, & de les comparer avec les divers jugemens qu'en portoient les Écrivains Polémiques. Ils prétendent qu'on leur a remis les mémoires de cet homme, jusqu'ici très-inconnu : quelques personnes les croiront supposés par les Historiens ; mais qu'ils le soient ou qu'ils ne le soient pas, ce cadre est très heureux, & peut devenir très-piquant.

L'affluence des Spectateurs aux Théâtres des Boulevards, le succès de quelques-uns des Drames qu'on y représente, ont donné l'idée de les faire connoître séparément. Ils peuvent en effet présenter des détails intéressans ; mais on ne sauroit trop engager les Auteurs à être avarés de citations, & à faire présider le goût le plus sévère au choix des Ouvrages dont ils parleront ; car, pour

D vj

une production un peu passable que l'on y rencontre par hasard, combien ne s'en trouve-t'il pas dont l'analyse la plus courte produiroit tout à la fois le dégoût & l'ennui? Un objet qui doit fixer leur attention, c'est la liberté qu'on s'est permise de s'emparer de quelques Pièces du Théâtre François, d'en changer les titres, d'en placer les personnages dans des conditions basses, & de les porter ensuite sur les tréteaux des Boulevards. Une chose non moins piquante seroit l'examen des raisons qui font abandonner la Scène de la Nation pour des Baladins sans talent, qui portent à applaudir chez Nicolet *le Prétendu sans le savoir*, tandis qu'on représente devant un très-petit nombre de Spectateurs *la Pupille de Fagan*, dont la farce que nous avons citée n'est qu'une platte imitation. Nous engageons les Historiens à profiter des idées que nous leur présentons; elles peuvent jeter un grand jour sur les causes de la décadence de l'Art Dramatique, & faire connoître pourquoi parmi tant d'Auteurs, de Comédiens, & de prétendus Connoisseurs, il y a si peu de talens, & un si grand nombre de mauvais Juges.

(-Cet Article est de M. de Charnois.)



S P E C T A C L E S.

ACADEMIE ROYALE DE MUSIQUE.

ON continue les représentations du *Seigneur Bienfaisant* ; & le succès de cet Opéra , qui a celle d'être équivoque après les retranchemens faits au troisiéme Acte , augmente de jour en jour d'une manière très-marquée. La cause en est simple ; l'intérêt est le ressort le plus puissant de tous ceux que peuvent employer les Auteurs Dramatiques , & on en trouve beaucoup dans ce petit Ouvrage. On a murmuré long-temps , l'on s'élève encore quelquefois contre le trop grand usage de ce qu'on est convenu d'appeler *des effets* , & l'on ne peut qu'approuver ces murmures : cependant , il faut distinguer les Scènes , & convenir que si l'on a raison de blâmer les Auteurs qui substituent le prestige de la Pantomime aux beaux développemens qu'exige le Théâtre de la raison , on doit des éloges à ceux qui ont le bon esprit de porter des situations brillantes , agréables en même-tems à l'œil , à l'ame & à l'esprit , dans un spectacle ,

Où les beaux Vers , la Danse , la Musique ,
L'Art de tromper les yeux par les couleurs ,

L'Art plus heureux de séduire les cœurs,
De cent plaisirs font un plaisir unique.

Le Seigneur - Bienfaissant est du genre de ce qu'on nomme en France l'Opéra-Comique; mais c'est le genre anobli, & présenté avec tous les accessoires qui font du ressort de l'Opéra, & qu'on a droit d'y exiger. Cet essai, dont les suites sont heureuses, prouve què le Théâtre de l'Académie Royale de Musique, est susceptible de représenter avec succès les Ouvrages de tous les genres, qu'il ne lui manque que des Auteurs capables de l'enrichir de Drames dont il a besoin, & que même une intrigue comique, mais simple, gaie sans bouffonnerie, ménagée, conduite avec art; pourroit y recevoir un accueil favorable. Il se trouveroit peut-être quelques Littérateurs assez courageux pour tenter une pareille entreprise; mais où trouver un Musicien qui veuille descendre jusqu'à la Comédie, aujourd'hui que le démon tragique s'est emparé de toutes les têtes musicales, & leur inspire du mépris pour tous les sujets qui ne portent pas avec eux la terreur ou la pitié? Quand serons-nous donc assez sages pour enrichir nos Arts des découvertes que nous apportent les étrangers, sans céder à la manie bizarre d'abandonner le caractère que la Nature nous a donné, pour en revêtir d'autres qui nous font étrangers, & qui ne font de nous que des singes mal-adroits & ridicules?

COMÉDIE ITALIENNE.

ON a représenté à ce Théâtre deux Ouvrages nouveaux. L'un est une Comédie en quatre Actes & en Prose, ayant pour titre *le Dormeur Éveillé*. Comme l'Auteur y fait des changemens considérables, nous n'en parlerons que quand on l'aura remis sous les yeux du Public. La sévérité des Spectateurs n'a point effarouché la docilité de l'Auteur, & cette conduite si louable, si peu d'usage parmi nos Artistes, nous fait une loi de l'indulgence.

L'autre est un Opéra - Comique en trois Actes, & en Vaudevilles, intitulé: *les Etrennes de Mercure, ou le Bonnet Magique*.

Un M. Géronte reçoit des Etrennes de la part de Jupiter; elles lui sont apportées par Mercure, & consistent en un Bonnet magique. Toutes les fois qu'il en sera coëffé, ceux qui lui parleront seront obligés, malgré eux, de s'expliquer sans fard. Sa fatale curiosité lui coûte cher, & lui fait trouver de la perfidie dans le cœur de ceux qu'il croyoit les plus attachés à sa personne. Voilà en deux mots l'idée des nouvelles Etrennes. Ce cadre n'est pas neuf, & la Pièce n'a point eu de succès; l'esprit & la gaité qu'on a remarqués dans plusieurs couplets, n'ont pas empêché le Public de témoigner du mécontentement sur certaines plaisante-

ries , qu'on auroit voulu voir couvertes d'une gaze plus fine & plus épaisse. Il faut espérer que cette petite disgrâce engagera les deux Auteurs de cette bagatelle , à mettre plus de travail & de circonspection dans les autres Ouvrages qu'ils se proposent de porter sur le même Théâtre.

V A R I É T É S.

MÉDAILLE CARAÏBE, frappée à Londres en 1773, pour l'Isle de *Saint-Vincent*, conquise en 1778 par les armes du Roi.

Cette Médaille, dont la possession devient un trophée à la gloire du Roi, a été mise sous les yeux de Sa Majesté par M. le Comte de *Maurepas*, à qui M. de *Montdenoix*, Intendant de la Guadeloupe, a eu l'honneur de l'adresser.

D'un côté on voit la figure de *Georges III*, Roi d'Angleterre; sur le revers, un Caraïbe, dans une posture humble & soumise, ses armes aux pieds de Minerve, qui lui présente une branche d'olivier, avec ces mots Anglois : *Peace and prosperity to Saint-Vincent*; & au bas, M. DCC. LXXIII.

A l'ombre des lauriers de France ,
Saint-Vincent, grâce à nos exploits,
Goûte le calme & l'abondance
Qu'on lui promet sous d'autres lois.

DE cette heureuse destinée
Londre avoit le pressentiment:
On s'en convaincra par l'année
De son fastueux monument.

SCIENCES ET ARTS.

DÉCOUVERTES.

JU S Q U ' A présent les Physiciens ont cru que *les corps électrisés se repoussent après s'être attirés* ; ils déduisent cet effet d'une force répulsive essentielle aux globules électriques, principe fondé en apparence sur des phénomènes invariables ; M. Marat est parvenu à reconnoître que ce principe, universellement admis, est déstitué de fondement. Voici de quelle manière. Après avoir isolé sur des cordons de soie neuve un gros fil-d'archal terminé par des boutons, il y suspend deux boules de liège à des fils égaux, de manière qu'elles se touchent, & que les fils soient perpendiculaires ; ensuite il met en contact, avec un des boutons du fil-d'archal, le crocher de la bouteille de Leyde bien chargée. A l'instant les boules s'écartent, puis elles restent en contact, quoique la bouteille ne soit pas déchargée. Or, conclut l'Auteur, si la répulsion des corps électrisés venoit d'une force répulsive essentielle aux globules électriques, le rapprochement des boules seroit impossible tant que la bouteille continue d'être électrisée, parce qu'une cause constante a nécessairement un effet constant. Mais il ne borne pas-là ses preuves. Après avoir suspendu de la même manière les boules de liège à un petit cylindre arrondi par les bouts, & vissé transversalement à l'extrémité d'un gros fil-d'archal introduit à travers un bouchon dans un grand récipient de verre, il fixe l'autre extrémité dans un trou pratiqué au

bouton du conducteur, puis il interdit tout passage à l'air au moyen d'un enduit de cire appliqué au bouchon : enfin, il fait le vuide. Dès qu'on électrise le fil-d'archal, les boules s'écartent beaucoup moins qu'en plein air. Si le vuide est porté à un haut degré, quelque violemment qu'on électrise le fil-d'archal, les boules ne s'écartent point du tout durant quinze à vingt secondes. Si leur répulsion venoit de la cause à laquelle on l'attribue, conclue encore M. *Marat*, elle devrait être plus marquée dans le vuide qu'en plein air, parce que cette cause n'y est pas contre-balancée comme dans l'atmosphère : ainsi, libres de compression, les globules électriques devroient s'écarter beaucoup plus. Puis donc que les boules restent unies, quoique fortement électrisées, le fluide électrique n'est pas doué d'une force répulsive essentielle à ses globules.

Après avoir démontré que ces globules ne se repoussent pas, M. *Marat* prouve qu'ils s'attirent, & toujours à l'aide d'expériences faites dans le vuide ; ainsi, au lieu d'être en contact, si ces boules sont espacées d'une ligne, dès qu'on viendra à électriser le fil-d'archal, elles s'attireront jusqu'à se toucher. Si elles sont espacées de six lignes, elles s'attireront & se rapprocheront de la moitié de l'espace intermédiaire. Vient-on à diminuer la quantité de fluide électrique qui afflue aux boules, simplement en approchant du fil-d'archal le bout du doigt sans toutes fois tirer l'étincelle, les boules s'attireront avec violence & se toucheront à l'instant ; ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'elles se touchent au moment où l'on approche le doigt & au moment où on le retire.

Il semble donc hors de doute que les globules électriques s'attirent mutuellement, loin de se repousser ; mais M. *Marat* ajoute que la divergence des rayons d'une aigrette n'est produite que par la

résistance de l'air ambiant ; & la raison qu'il en donne, c'est que dans le vuide porté à certain point, ces rayons se réunissent, & forment toujours des jets continus de même grosseur : or, le contraire devoit nécessairement arriver si leur divergence venoit d'une force répulsive essentielle aux globules électriques ; car plus l'air est raréfié, moins il opposeroit de résistance à ces globules, s'ils tendoient à s'écarter l'un de l'autre.

Conséquence de cette Découverte.

On fait que les Physiciens ont coutume de déduire les phénomènes de l'électricité & de l'attraction des globules électriques par toute autre matière, & de la répulsion réciproque de ces globules. En renfermant la science dans les bornes du vrai, cette découverte facilitera les moyens de ramener les effets à leurs causes, & simplifiera singulièrement les explications. Personne n'ignore que ce qui, jusqu'à présent, s'est le plus opposé à une connoissance exacte de la nature du fluide électrique, c'est qu'il échappe toujours à l'examen de l'Observateur ; ou, s'il vient à briller à ses yeux, c'est pour un instant si court, qu'il est impossible de l'observer. Or, les Physiciens n'ont trouvé d'autre moyen d'obvier à cet inconvénient, que d'augmenter le volume de leur appareil, expédient inutile ; car pour avoir accumulé une plus grande quantité de fluide sur un corps, ils ne diminuent pas la vélocité de son mouvement. Mais dans les expériences par lesquelles M. Marat démontre que les globules électriques s'attirent, ce fluide forme sous les yeux du spectateur des courans continus qu'il peut examiner à son aise, & soumettre à toutes sortes d'épreuves durant des heures entières.

Parmi les instrumens inventés par M. Marat, il

en est un dont les effets sont aussi simples que surprenans. C'est un nouvel électromètre fait d'un petit vase de verre blanc, doublé d'une feuille d'étain aux deux surfaces jusqu'à trois lignes du collet, & bouché avec du liége recouvert de cire molle. Au milieu du bouchon passe un crochet, dont l'extrémité inférieure communique avec la doublure interne, & l'extrémité supérieure se termine en bouton. Le vase se pose sur un pied-d'estal en bois doublé d'étain. De ce pied & le long du vase s'élève un tuyau de laiton, où coule une tige graduée légèrement recourbée, & terminée par un bouton qui correspond à celui du crochet, s'en approche à volonté, & se fixe à l'aide d'une vis de pression. Dès que le crochet est en contact avec le conducteur, le vase se charge constamment au même point par un même nombre de tours de roue, puis il se décharge de lui-même en plein air plus ou moins vite, à raison de la distance où sont ces boutons l'un de l'autre. Ainsi, marquant à l'oreille le résultat de chaque expérience, il devient une espèce de répétition électrique. Cet instrument ne forme pas seulement l'électromètre le plus simple, le plus exact, le plus propre à comparer la force de différentes machines électriques placées dans un même lieu, mais il devient l'électromètre le plus commode; car pour être en expérience, il n'a besoin que d'être successivement mis en contact avec les différens conducteurs, & il n'exige pas que l'Observateur soit dans l'inaction.

On conçoit bien que cet instrument est de même très propre à déterminer les temps & les climats les plus favorables à l'électricité; mais son utilité ne se borne pas-là. En adaptant au crochet des pointes plus ou moins aiguës, il sert à mesurer avec précision leur sphère d'activité. En changeant la grosseur & la distance de ses boutons, il sert aussi à détermi-

ner l'action de l'air sur le fluide électrique. En comparant la distance de ses boutons à la hauteur du mercure dans le tube de Torricelli, il sert encore à déterminer la quantité de ce fluide dans les différentes régions de l'atmosphère. Enfin, en variant la forme de ses boutons, il sert à déterminer la pression de l'air sur ce fluide accumulé dans des corps de dimensions données.

Puisqu'il détonne toujours à une distance d'autant plus grande qu'il est armé de plus petits boutons, il est hors de doute que c'est par la pression de l'air ambiant que le fluide électrique est retenu sur les corps où il s'accumule. Pour passer en masse d'un corps à un autre, il doit donc déplacer la colonne d'air interposée; plus cette colonne est considérable moins elle est déplacée aisément. De ce principe si simple découle clairement toute la théorie des pointes, théorie encore si obscure pour les Physiciens.

Moins l'air ambiant a de densité, moins il s'oppose au passage du fluide électrique. Parvenu à certain degré de raréfaction, il cesse même de s'y opposer efficacement, d'où il suit que ce n'est qu'en vertu de la pression de l'air que la bouteille de Leyde détonne; ainsi les phénomènes de la détonnation ne doivent point avoir lieu dans les couches supérieures de l'atmosphère; & d'après les expériences de l'Auteur, il est constant que la bouteille ne sauroit se charger ni détonner sur le sommet des plus hautes montagnes. On voit du premier coup-d'œil le grand jour que ces nouveaux principes doivent répandre sur la théorie de la foudre, théorie que l'Auteur se propose de donner au Public sous peu de temps.

GRAVURES.

CINQUIÈME Livraison de la Description particulière de la France, Département du Nord, Gouvernement de Bourgogne, troisième Cahier. A Paris, chez les sieurs Née & Masquelier, rue des Francs-Bourgeois. Les Éditeurs préviennent le Public que la première Partie du texte de cet Ouvrage est imprimée, & que la distribution n'en a été suspendue qu'à cause de la gravure des Vignettes : on y joindra la liste des Souscripteurs. On prie les Personnes qui voudront y être inscrites, d'envoyer leurs noms, qualités & demeures d'ici au 15 de ce mois.

ANNONCES LITTÉRAIRES.

ALMANACH nécessaire, ou Porte-feuille de tous les jours, pour l'année 1781, in-12. Prix, 3 liv. A Paris, chez Pissot père & fils, Libraires, & chez Didot, Imprimeur-Libraire, quai des Augustins. Cet Ouvrage, vraiment digne de son titre, a paru pour la première fois en 1780. Dans le Volume de cette année on trouve plusieurs articles nouveaux qui ajoutent à son utilité : tels sont le Tarif des Diamans, le Tarif du prix des Carrosses de place & des Voitures des environs de Paris jusqu'à six & sept lieues ; le Tableau comparé des poids & mesures de Paris avec ceux des principales Villes de l'Europe ; des connoissances sur les BILLETS, les Lettres-de-change, les Payemens, les Protêts & les usages de la Jurisdiction Consulaire de Paris, &c. &c. Avec ce Livre, les Particuliers seront dispensés de

recourir aux lumières des Gens-d'affaires dans un grand nombre de circonstances.

Réflexions Philosophiques sur la Civilisation, par M. de la Croix, in-8°. n°. 4. Prix, 1 liv. A Paris, chez Belin, Libraire, rue S. Jacques.

L'Art d'essayer l'or & l'argent, avec figures, par M. Sage, in-8°. Prix, 2 liv. 8 sols. A Paris, chez Didot le jeune, Imprimeur-Libraire, quai des Augustins.

Naufrage & Aventures de M. Pierre Vimet, Capitaine de Navire, nouvelle Édition, Volume in-12. Prix, 2 liv. A Paris, chez Lejay, Libraire, rue Neuve des Petits-Champs.

Les Deux Billets, Comédie en un Acte. — *Jean-not & Colin*, Comédie en trois Actes & en prose, représentées par les Comédiens Italiens. in-8° Prix, 1 liv. 4 sols chacun. A Paris, chez la Veuve Duchesne, Libraire, rue S. Jacques.

Essai sur la construction des Voitures à transporter les lourds fardeaux dans Paris, avec figures, publié par M. Feutry, in-4°. A Paris, chez Lamy, Libraire, quai des Augustins.

Dictionnaire étymologique & raisonné des Racines Latines à l'usage des jeunes Gens, par M. Court de Gibelin, Volume in-8°. A Paris, chez l'Auteur, rue Poupée, & chez Saugrain, Libraire, quai des Augustins. — *Le Dictionnaire étymologique de la Langue Grecque & François*, par le même Auteur, est sous presse; il sera dans peu distribué aux Souscripteurs.

Théâtre de M. Cailhava, 2 Volumes in-8°. Prix, 6 liv. A Paris, chez la veuve Duchesne, Libraire, rue S. Jacques; Esprit, Libraire, au Pa-

lais Royal; Barrois le jeune, Libraire, quai des Augustins; & Jombert le jeune, Libraire, rue Dauphine.

L'Amour Conjugal, in-8°. A Paris, chez Esclapart, Libraire, Pont Notre-Dame.

Quinzième Nuit d'Young, traduite en vers François, par M. L. de Limoges, in-12. A Limoges, chez Chapouland, Libraire.

Les Etrennes du Goût, ou *l'Art d'embellir les Dames*. A Paris, chez Desventes, Libraire, rue Jacob, & à Meaux, chez Prudhomme.

Histoire des Hommes, ou *Histoire nouvelle de tous les Peuples du Monde*, Partie de l'Histoire ancienne, Tome IX, in-12. A Paris, chez M. de la Chapelle, rue Basse, Porte Saint Denis.

T A B L E.

<i>ÉPI TRE à l'Éditeur du</i>	<i>Les Amours & la Mort de</i>	
<i>Fakir,</i>	<i>Didon, Poème,</i>	76
<i>Couplets chantés à M. &</i>	<i>Histoire Universelle des Théâ-</i>	
<i>Mde.</i>	<i>tres de toutes les Nations,</i>	78
<i>Enigme & Logogryphe,</i>	<i>Académie Roy. de Musiq.</i>	85
<i>Œuvres de M. Bozé d'Antic,</i>	<i>Comédie Italienne,</i>	87
	<i>Variétés,</i>	88
<i>Le Génie Vengé,</i>	<i>Découvertes,</i>	89
<i>Le Grand Œuvre de l'Agric-</i>	<i>Gravures,</i>	94
<i>culture.</i>	<i>Annonces Littéraires,</i>	106.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Mgr le Garde des Sceaux, le *Mercur de France*, pour le Samedi 13 Janvier. Je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, le 12 Janvier 1781. D E S A N C Y.

MERCURE DE FRANCE.

SAMEDI 20 JANVIER 1781.

PIÈCES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

RETOUR DE PROVENCE,

A l'Auteur de l'Hymne au Soleil.

JE les ai parcourus, ces vallons enchanteurs,
Où la figue mûrit sous son ample feuillage ;
J'admirois ce beau ciel, plus large & sans nuage, *
Où flottent les parfums des orangers en fleurs.
Mais son éclat trop vif a fatigué ma vue ;
De l'effort de mes sens mon ame est abattue.
Je regrettois le jour d'un plus doux horizon,
Les détours des ruisseaux que borde un frais gazon ;
Nos lointains, terminés en vaste amphithéâtre,
L'aspect fuyant des monts & leur chaîne bleuâtre..

TRIANON, Saint-Germain, Bellevue & Meudon,

*

Hic largior æther. VIRG.

Sam. 20 Janvier 1781.

E

Séjours dignes des Dieux & des Fils d'Henri-Quatre,
Que je vous desirois ! ô mon pays , pardon !

Tes rochers calcinés , à la cime grisâtre ,
Attristoient mes regards , effrayoient ma raison ,
Tes monts sont des volcans antiques , formidables ,
Solitaires déserts , dont les tristes échos
Ne répondent jamais à la voix des troupeaux.

Ces abysses noircis , sombres , inhabitables ,
Tous ces rocs entassés , image du chaos ,
Furent en proie aux feux , ou creusés par les flots :
J'y vois de l'Océan les empreintes durables ,
Et les conques des mers parmi tous les métaux :
Mais l'œil y cherche en vain d'utiles végétaux.
Là , sur l'aride sein d'une terre durcie ,
Est éteint pour jamais le germe de la vie ;
Là des buissons sans sève , & de foibles rameaux
Sont les fruits malheureux d'un sol sans énergie.

OH ! que j'aime bien mieux nos champêtres coteaux ,
Nos rians boulingrins , la scène des villages !...
Ces bois harmonieux , où mille & mille oiseaux
Des fruits de leurs amours suspendant les berceaux ,
Par la variété du verd de leurs feuillages
Embellissent les fonds de ces charmans tableaux.
Qu'il est doux d'habiter les riches passages
Qui de Blois ou de Tours couronnent les rivages !
Ces rivages bordés de jardins , de châteaux ,
Où respirent encor les touchantes images
Des plus rares Beautés & des plus grands Héros !

Que j'aime à m'égarer vers les sombres bocages
Que recèle *Mélé* dans son superbe enclos,
Et promener mes pas autour de ces hameaux,
Où *Dufort*, digne ami des Arts qu'il encourage,
Du sein de *Chiverny*, magnifique apanage,
Est l'espoir & l'amour des plus heureux vassaux !

Aux flots dévastateurs, qui grondent vers les plages,
A ces immenses mers, empire des orages,
Que peuplent, il est vrai, d'officieux vaisseaux,
Mais trop souvent, hélas ! couvertes de naufrages,
Marseille ! je préfère, (excuse ces aveux)
Nos lacs profonds & clairs, où sur l'azur des cieux
Se peignent renversés les mobiles ombrages,
Et le pêcheur tranquille, assis sur nos rivages,
Aux habitans des eaux tendant un piège heureux,
Et nos troupeaux, cachés dans de gras pâturages,
Et nos bleds ondoyans, & nos hameaux nombreux.

De ces piquans aspects que mon ame est charmée !
J'ai revu, sans plaisir, le frileux olivier,
Qui prête si peu d'ombre à la Bergère aimée,
Le luxe infructueux des palmes d'Idumée,
Et les jets odorans du stérile laurier.

La terrasse brûlante, & l'aride gravier
Où rougit du muscat la grappe parfumée,
Près de quelques cédras, & d'un verd citronier,
Les jardins resserrés où l'or de la Cassie

Se marie à l'argent du jasmin d'Ibérie ;
 La Grenade & ses fleurs, l'épineux jujubier ,
 Valent-ils ces beaux parcs , où l'Art & la Nature
 Frappent le sentiment aussitôt que les yeux ?
 Valent-ils ces berceaux, ces bois délicieux
 Qui voûtent dans les airs leur tremblante verdure ?
 Quand je vais y rêver , au retour du printemps ,
 Un charme universel se répand sur mes sens ,
 Il les enchante tous , il en confond l'usage ;
 Avant de la sentir je crois voir la fraîcheur.
 La lumière moins dure , à travers le feuillage ,
 Adoucit son éclat , tempère son ardeur :
 Les branchages fleuris du chevre-feuil sauvage ,
 Les suc's du peuplier , la menthe du rivage ,
 Exhalent dans les airs la plus suave odeur ;
 Enfin , l'enchantement passant jusqu'à mon cœur ,
 D'un bonheur qui n'est plus ces lieux m'offrent
 l'image ,
 Et de doux souvenirs font encor mon bonheur.

PLATANES élancés , chênes , troncs séculaires ,
 Vénérables ormeaux , sycomores pompeux ,
 Salut ; je vous revois , forêts hospitalières ,
 Daignez me recevoir sous vos toits spacieux ;
 Qu'à tout sensible cœur vos retraites sont chères !
 Ici le Laboureur , les troupeaux , leurs Bergères ,
 De l'été dévorant viennent braver les feux.
 Votre silence plaît aux amans malheureux.
 Le sage suit en paix vos sentiers solitaires ;

Satisfait d'être seul loin des pensers vulgaires,
 Le Poëte y ressent le souffle inspirateur ;
 Pour moi, (de son penchant on suit l'attrait vain-
 queur)

Je viens y déplorer les humaines misères,
 Méditer la Nature, approfondir mon cœur.
 J'y déteste, en pleurant, la démence des guerres,
 Ces grands assassinats des peuples en fureur,
 Long & tragique deuil pour les deux hémisphères ;
 Et je m'écrie : heureux qui jouit, loin des camps,
 Des charmes du repos, des douceurs de l'aisance,
 De soi-même, des arts, & des plaisirs touchans,
 Des célestes plaisirs, fruits de la bienfaisance !
 Je possède ces biens si purs, si consolans ;
 J'entends la douce voix de la reconnoissance ;
 Mes amis, avec moi, cultivent les talens.
 Leurs succès sont les miens, & les seuls où j'aspire,
 Pourvu qu'en mes écrits l'honnêteté respire,
 Qu'ils peignent les objets de mes goûts innocens,
 Que *la Porte* les lise, & leur daigne sourire,
La Porte, dont le goût dicte les jugemens,
 Je méprise les traits de l'obscur satyre.

EH ! qu'importe, en effet, que d'une foible main,
Timon, pour satisfaire à son besoin de nuire,
 Au bord de son tombeau, tende un arc incertain
 Pour percer un Auteur qu'en secret il admire !
 Ses efforts impuissans excitent la pitié,
 Et l'on rit d'un jaloux, rimeur octogénaire,

E iij

Qui, cédant aux transports d'un zèle atrabilaire,
Insulte en mauvais vers le goût & l'amitié.

Ah ! loin des froids pedans , artisans de censures ,
Dont l'effet est d'aigrir , & le but d'offenser ,
Heureux l'Auteur , qui joint dans ses doctes peintures ,
Au don de bien sentir , au grand art de penser ,
Le goût des voluptés délicates & pures ,
Et le talent exquis de nous les retracer !

« L'imagination , qu'il a tendre & flexible ,
« A tous les yeux charmés rend son ame visible.
« A peindre ce qu'il aime occupant ses loisirs ,
« Il arrive à la gloire en chantant ses plaisirs. »
Pour lui , dans ces tableaux que son pinceau nuance ,
Le travail de produire est une jouissance.

Comme il touche nos cœurs lorsqu'il répand le sien !
L'amour de la vertu devient son éloquence.

S'il raconte les jeux de son heureuse enfance ,
J'en jouis avec lui , son bonheur est le mien ;
Ses chants , faits pour charmer l'amitié confidente ,
Sans prétendre à l'éclat de la célébrité ,
Ses chants , pleins des douceurs de sa vie innocente ,
Seront tous entendus de la postérité.

Voilà l'Auteur aimé , le sage , l'honnête homme :
Tu le cherches , Reirac , & ma Muse te nomme.

(Par M. Béranger.)



AVIS AUX PEINTRES.

VOULEZ-VOUS, à la fois, faire un tableau fidèle,
Intéressant, moral sans être moins galant ?
Préparez vos couleurs; peignez, rivaux d'Apelle,
Peignez. L'occasion est belle
Pour honorer votre talent.

UNE Nymphe au svelte corsage,
Plus de charme que de beauté,
D'air noble que de majesté,
Voilà quel est le personnage
Dont le premier plan de l'Ouvrage
Doit offrir le portrait au regard enchanté.
Sur son front couronné des mains de Terpsycore,
Vous ferez respirer encore
Et la décence & la gaieté.

Les Grâces, à l'envi, s'uniront avec elle.
D'un côté Melpomène, & sa folâtre sœur,
Recevant de la Nymphe un sourire flatteur,
Paroîtront s'assurer d'une gloire nouvelle. *
Que de l'autre, l'Amour, avec un air vainqueur,
L'Arc & la flèche en main, soit mis en sentinelle.
Que sur-tout, au fond du tableau,
Vers de rustiques toits, votre savant pinceau

* Ballets de Médée, de Ninette, &c.

Représente la Bienfaisance,
 Prodiguant des secours à mille malheureux ;
 Qui, pour juste tribut de leur reconnoissance,
 Adressent à la Nymphé, & leurs pleurs & leurs vœux.

Avec ces attributs, croyez, sans méfiance,
 Que le portrait doit plaire à la Nature, à l'Art.
 N'eût-il point d'autre ressemblance,
 On y reconnoîtra Guimard.

(Par M. de Saint-Marc.)

Note de l'Auteur. Ceux qui connoissent les talens supérieurs de Mlle Guimard, s'ils ont aussi connu son ame, ou mon caractère, attesteront la vérité de ce tableau.

*Explication de l'Énigme & du Logogryphe
 du Mercure précédent.*

LE mot de l'Énigme est l'*Espérance* ;
 celui du Logogryphe est *Castor*, où se trou-
 vent cas, cor, tor, Scot, sac, or, rat, tosa,
 soc, sor, Castro, sot, cras, rosa, tros, at,
 cor, ast, rota, sat, ros, sator, os, caro,
 Cato, sort, as, os.

É N I G M E.

CONFIDENTE sûre & fidelle
 De l'Amour & de l'Amitié,
 Ne craignez point que je révèle
 Le secret qui m'est confié.

Quelquefois pourtant je babille
Tout autant ou plus qu'une fille ;
Mais mon secret n'en souffre rien.
Par mon babil jamais il ne transpire ,
Je me ferois hâcher plutôt que de le dire ;
Et pour l'avoir , il faut m'ouvrir le sein.
Mais voici bien d'autres merveilles :
Muette & bavarde à la fois ,
Je m'exprime sans bouche, & sans langue & sans voix,
Et pour m'entendre il ne faut point d'oreilles.
(Par M. P. , de Brie Comte Robert.)

L O G O G R Y P H E.

M ON tout, qu'un cerveau désœuvré
Ici décompose & mutile,
Vaudroit beaucoup mieux préparé
Par quelque Cuisinier habile.
De mes sept pieds le chef ôté ,
Je suis un habit usité
Dans mainte Église & maint Chapitre ;
Mais en n'ôtant que le dernier ,
Je suis ce qui, dans un moultier ,
Tourne bien plus que le pupitre.
(Par M. Guérin , Maître Perruquier.)



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

HISTOIRE des Gouvernemens du Nord, ou de l'origine & des progrès du Gouvernement des Provinces-Unies, du Danemarck, de la Suède, de la Russie & de la Pologne, jusqu'en 1777. Ouvrage traduit de l'Anglois de M. Williams, dans lequel on développe les ressources & l'état actuel des Gouvernemens du Nord, 4 Vol. in-12. A Paris, chez Pissot, Libraire, Quai des Augustins.

CE n'est point ici une de ces Histoires composées avec d'autres Histoires ou Annales, ou Mémoires particuliers, par un de ces Écrivains sédentaires qui n'ont jamais vu ni les Pays, ni les Peuples, ni les Personnages dont ils parlent. M. Williams, Auteur de cet Ouvrage, a imité les anciens Historiens qui voyageoient dans les lieux qu'ils vouloient décrire, & qui avoient été le théâtre des événemens qu'ils avoient à développer. Il a commencé par consacrer cinq années de sa vie à voyager en Hollande, en Danemarck, en Suède, en Russie & en Pologne. Pendant un si long intervalle, dit-il dans une Introduction très-bien faite, je n'ai jamais perdu cet Ouvrage de vue; je me suis occupé constamment de

l'étude de ces cinq Nations; j'ai voulu tout voir & tout observer, & j'ai tâché ensuite de raisonner sans prévention & sans partialité sur les faits & les observations que j'avois recueillis. Je me suis attaché, poursuit-il, à suivre les progrès du Commerce & de la Richesse, du développement & de la puissance des Etats du Nord, à montrer l'effet des Administrations foibles ou violentes, de la corruption & du désordre des Peuples, de la faction & de l'entêtement des Princes qui renversent les Gouvernemens les mieux établis. Je me propose d'exposer l'origine, les progrès & l'état actuel des Gouvernemens du Nord, d'approfondir la nature & la constitution de ces différens Etats, de montrer ce que la position, le caractère national & la Religion produisent de particulier à chacun, d'examiner le Commerce & ses sources, les usages du Peuple, les forces & les revenus qui ont aggrandi chaque Gouvernement en particulier, & les circonstances qui ont contribué aux différentes révolutions.

L'Auteur indique les sources où il a puisé, les Livres originaux qu'il a consultés, les Hommes d'Etat avec lesquels il a vécu, & qui lui ont donné des secours & des lumières. Il s'est ouvert non-seulement les Bibliothèques les plus curieuses, mais quelquefois même des Amirautés, des Douanes, des Collèges de Finance, des Archives, &c. &c. en un mot, il n'a rien oublié de ce qui

E vj

pouvoit rendre son Ouvrage utile & instructif.

On sent qu'un Ouvrage de cette importance ne sauroit être susceptible d'un extrait. Ce sont pour ainsi dire cinq Histoires différentes qui mériteroient chacune le leur. Mais il suffit de faire connoître un Livre qu'on pourroit appeler l'Histoire Philosophique & Politique du Nord, où l'Auteur remplit toutes les promesses qu'il a faites à son Lecteur dans son Introduction, qui joint au mérite d'avoir bien traité les Époques les plus brillantes de l'Histoire ancienne des Contrées Septentrionales, le mérite plus piquant de conduire le fil historique jusqu'à l'année 1777, d'entrer dans le détail des plus grands événemens dont la Russie, la Suède & la Pologne ont été le théâtre, & où l'Auteur, usant avec décence de la liberté d'un Philosophe Anglois, fait accorder le respect dû à des Noms augustes avec celui qu'on doit à la vérité.

THÉÂTRE DE M. CAILHAVA, 2 Vol. in-8°. Prix, 6 liv. A Paris, chez la Veuve Duchesne, Libraire, rue S. Jacques; Jombert fils, rue Dauphine; Esprit, au Palais Royal.

Le premier Volume de cette Collection renferme *le Jeune Présomptueux*, Comédie en cinq Actes & en vers, *le Tuteur dupé*, Comédie en cinq Actes & en prose, les

Étrennes de l'Amour, Comédie-Ballet en un Acte, en prose, *le Mariage Interrompu*, Comédie en trois Actes & en vers; toutes ces Pièces ont été représentées sur le Théâtre François.

Dans le second Volume on trouve *Arlequin Mahomet*, ou *le Cabriolet Volant*, Drame Philosophi-Comi-Tragique-Extravagant, en quatre Actes & en prose; *Arlequin cru Fou*, *Sultane & Mahomet*, Drame en trois Actes & en prose, dans le genre du précédent, dont il est la suite; *le Nouveau Marié*, ou *les Importuns*, Opéra-Comique en un Acte; *la Bonne-Fille*, Opéra Comique en trois Actes. Ces quatre Pièces ont été données au Théâtre Italien. On trouve ensuite un *Traité des causes de la décadence du Théâtre*, & des moyens de le faire refleurir. Ce Volume est terminé par l'*Égoïsme*, Comédie en cinq Actes & en vers, jouée au Théâtre François, & par un petit morceau de prose intitulé: *Discours prononcé par Molière, lors de sa réception à l'Académie Française*.

Cette Collection, de la plus considérable partie des Œuvres de M. Caillava, est précédée d'une espèce de Discours préliminaire que l'Auteur intitule, *Mémoire historique sur mes Pièces*; morceau curieux.

Nous nous bornerons à quelques détails sur les principales Pièces qui composent les deux Volumes que nous annonçons.

Le Jeune Présomptueux, ou *le Nouveau*

Débarqué, fut représenté le 2 Août 1764. Ce coup d'essai d'un jeune homme nouvellement débarqué lui-même, ne fut pas heureux. C'est au Lecteur à décider s'il méritoit de l'être ; mais nous croyons pouvoir assurer qu'on trouvera dans cette Pièce des Scènes & des morceaux dignes d'être conservés.

Le succès du *Tuteur Dupé*, qui fut joué quelque temps après, consola pleinement M. Cailhava. Cette Pièce est bien intriguée. Le comique ressort uniquement de son intrigue, & se soutient jusqu'à la fin sans le secours d'aucun ornement étranger. L'intrigue est fondée, comme celles de nos anciens Comiques, sur une ressemblance & un déguisement, & conduite par les fourberies d'un Valet non moins adroit qu'intrigant ; mais une particularité bien glorieuse pour son Auteur, la distingue de toutes les Pièces intriguées par les Valets, c'est que dans celle-ci, le Valet qui fait le nœud, fait aussi le dénouement ; perfection qui manquoit à toutes les Pièces de ce genre qu'on avoit données avant celle-ci. Le fond de cette Pièce est tiré du *Soldat Fanfaron*, de Plaute. M. Cailhava s'applaudit, avec raison, de cette heureuse imitation. *Le Tuteur Dupé* a toujours été rejoué avec succès à Paris comme à la Cour, & cet Ouvrage est du petit nombre de ceux qui, de nos jours, ont mérité de rester au Théâtre.

Les Éternelles de l'Amour ne sont autre chose que quelques Scènes allégoriques.

qu'on appelle à tiroir , ornées de chant & de danse. M. Cailhava avoue lui-même , que « les épigrammes , les madrigaux , les calembourgs galans dont ce genre vit , sont incomparables avec la bonne Comédie ». Cette bagatelle a toujours fait plaisir à la représentation.

Le Mariage Interrompu est tiré en partie de l'*Épidique* de Plaute. C'est encore une Pièce dont toute l'intrigue roule sur les fourberies d'un Valet. Elle réussit complètement. On pourra voir , dans les *Mémoires* que nous avons annoncés ci-dessus , comment elle n'est point restée au Théâtre. Le style de cet Ouvrage est simple , facile & naturel.

On pourroit cependant désirer dans cette Pièce , toute d'intrigue , que le dénouement fût , ainsi que dans le *Tuteur Dupé* , une suite nécessaire des différens ressorts que l'intrigant fait mouvoir. La réponse à cette observation est , peut-être , que dans le *Tuteur Dupé* , le Valet intrigue pour tromper un homme injuste , tyrannique & ridicule , qui , dans les principes de toute saine morale , doit être puni de ses injustices ; au lieu que dans le *Mariage Interrompu* , le Valet se joue de deux honnêtes gens que la bien-séance ne permettoit pas de rendre jusqu'à la fin les dupes ; en sorte que le dénouement naturel de cette Pièce doit nécessairement être la découverte de toutes les fourberies de l'intrigant.

A l'égard de l'*Égoïsme* , si quelques situa-

tions , dont les unes sont hardies & les autres semblent hasardées , ont rendu douteux le succès des premières représentations , celles qui ont suivi ont de plus en plus mérité à l'Auteur l'estime & l'approbation des connoisseurs. Quand , dans un Ouvrage , tel qu'une Comédie de caractères en cinq Actes , la somme des beautés l'emporte sur celle des défauts , la balance doit pencher du côté du Poète.

Arlequin Mahomet , ou *le Cabriolet Volant* , & la suite de ce Drame burlesque , sont des Pièces dans le genre des canevas que les Acteurs Italiens représentoient en improvisant. M. Cailhava n'est pas le premier qui ait essayé ses talens dans ce qu'on appelle des Arlequinades ; plusieurs de nos Auteurs célèbres , *Regnard* , *Dufreni* , &c. nous en ont laissé. Quoiqu'on ne lise guère ces sortes de Pièces , il nous semble cependant qu'on lira avec plaisir celles que notre Auteur a risquées dans ce genre.

La Bonne-Fille est une imitation de la *Buona Figliola* du célèbre *Goldoni* ; c'est au soin que M. de Cailhava s'est donné de traduire cet Ouvrage en François , que le Public doit le plaisir d'entendre la Musique que M. *Piccini* a faite en Italie sur cette Pièce. Si l'on considéroit ce qu'il a fallu de travail à l'Auteur pour faire disparaître les plus grands défauts de la Pièce Italienne , on reconnoîtroit aisément que de toutes ses productions , c'est celle qui lui a

dû coûter le plus. Mais si l'on s'arrête simplement aux imperfections qui tiennent à l'Ouvrage même, & qu'on n'en a, par conséquent, pu faire disparaître, on pensera que cette production est la plus foible de toutes celles de M. Cailhava. Cependant, il observe que la *Bonne-Fille* est, de toutes ses Pièces de Théâtre, celle qui lui a rapporté le plus d'argent. *Qu'on juge après cela, ajouta-t'il plaisamment, du mérite d'une Pièce par la recette.*

Nous croyons devoir dire ici quelque chose du *Traité des causes de la décadence du Théâtre, & des moyens de le faire refleurir*. Ce morceau est le dernier Chapitre de *l'Art de la Comédie*, en 4 Vol., que M. Cailhava fit imprimer il y a quelques années, & qui parut aussi séparément. L'Auteur, après un tableau de l'état où se trouvoit alors le Théâtre François, dégénéré de nouveau, comme on sait, par des pertes bien tristes, & des acquisitions plus tristes encore, prouve que le seul moyen d'apporter remède à tous les maux qu'il vient de détailler, est l'établissement d'une seconde Troupe de Comédiens François dans la Capitale. Cette idée révolta les Comédiens Ordinaires du Roi, comme on peut croire, & depuis ils se sont toujours opposés au succès d'un projet aussi sage. On a peine à en concevoir une bonne raison; car il est certain que peu de temps après qu'il aura reçu son exécution, ce qui ne peut manquer d'arriver tôt

ou tard, l'état de Comédien sera plus estimé & plus estimable; les Comédiens, plus honnêtes & plus laborieux, seront plus aimés & plus suivis ; & cet événement, qu'ils s'obstinent à considérer comme la source de leur ruine, seroit au contraire l'époque de leur gloire & de leurs succès. Nous n'entrons dans le détail d'aucune des raisons qui démontrent cette vérité. Le plan de M. Cailhava a été si généralement goûté. Plusieurs Gens de Lettres, jaloux de participer à la gloire qu'il ne peut manquer de recueillir quelque jour, en voyant s'effectuer la révolution qu'il a conseillée, ou craignant que ses idées à ce sujet ne fussent pas assez généralement répandues, se sont empressés de les copier ou de les modifier à leur manière, dans plusieurs Brochures qui se sont succédées depuis quelque-temps ; nous nous contenterons donc de rapporter quelques réflexions nouvelles que l'Auteur a ajoutées à sa dissertation, que les circonstances ont fait naître, & qui viennent d'elles-mêmes à l'appui de la vérité dont il veut démontrer l'évidence.

« La nécessité, généralement reconnue, dit
 » M. Cailhava, d'avoir plusieurs Spectacles
 » dans une ville immense, a fait établir sur
 » le boulevard *dix petits* Théâtres, (ce
 » nombre est un peu exagéré) que le Public
 » s'est peu-à-peu accoutumé à confondre
 » avec les grands, & que maintenant il leur
 » préfère : il n'est aucun de ces tripots où
 » le Public ne croie voir trois ou quatre

» Acteurs faits pour briller parmi les Co-
» médiens du Roi.

» Les Italiens se sont noblement chargés
» de leur enlever leurs Acteurs; *le Crispin*
» *du Bois de Boulogne* a débuté sur leur
» Théâtre, *le fameux Jeannot des Variétés*
» *Amusantes* est passé sur leur Théâtre.

» Les Comédiens François ont fait plus,
» ils ont accueilli, avec la plus grande dis-
» tinction, l'Auteur de *C'en est, de ça n'en*
» *est pas*; ils ont reçu avec acclamation
» plusieurs de ses Pièces, ils l'ont jugé digne
» d'avoir le pas sur quarante Auteurs, dont
» les Ouvrages, reçus depuis dix ans, atten-
» doient les honneurs de la représentation;
» ils ont donné deux de ses Comédies dans
» moins d'un mois, & ils n'ont pas dédaigné
» de jouer dans la dernière les mêmes Scènes,
» à peu-près, qui font *aux Variétés Amu-*
» *santes* l'ornement d'une parade. Ces
» mêmes Scènes, dérobées au boulevard, &
» applaudies sur un de ses Théâtres durant
» trois ou quatre cent représentations, ont
» été sifflées au Louvre, de sorte que nos
» Comédiens semblent n'avoir affecté de se
» rapprocher de nos Batteleurs, & ne s'être
» déclarés leurs émules que pour en demeu-
» rer vaincus. »



LA FRANCE ILLUSTRÉ, ou *le Plutarque François*, par M. Turpin, Citoyen de Saint-Malo. N^o. 3. A Paris, chez Valade, Imprimenr-Libraire, rue des Noyers.

GASPARD DE COLIGNI perdit quatre batailles , désola sa patrie , s'arma presque toujours contre son Roi , & il a la réputation d'un homme de bien , & l'histoire le place au rang des grands Capitaines ; c'est que sans doute

Ses vertus sont de lui , ses défauts sont de nous.

Il parut dans un siècle où le flambeau des Arts ne donnoit encore à la France qu'une lueur pâle & incertaine ; dans ce siècle d'héroïsme & de férocité , où le généreux la Châtenaye fit faire six balles d'or pour tuer Charles-Quint dans la mêlée , persuadé qu'il seroit indécent de tuer un Empereur avec des balles de plomb ; où un Colonel Allemand , au sac de Rome , s'étoit muni d'une corde de fil d'or pour étrangler le Pape d'une manière moins vulgaire ; où enfin , la plaisanterie des Soldats étoit encore d'enfermer le mari dans la huche , tandis qu'ils violaient la femme sur le couvercle. Témoin de tant de crimes atroces , il conçut le projet de réformer une milice composée de *brigands* , de *ribaux* , de *rustres* & de *pillards*. Il osa espérer de faire des Citoyens de ces hommes vils & flétris , que la politique avoit tirés des

cachots , pour prodiguer leur sang dans les combats , parce qu'elle étoit lasse de le répandre sans fruit sur les échafauds. Tous ces brigands n'étoient pas sans courage : à l'exemple de ces anciens Bretons , ils se peignoient le visage , & s'étudioient à se rendre difformes pour inspirer plus d'effroi. Leur malpropreté étoit une espèce d'art & de science militaire. Ils n'avoient pour vêtement qu'une chemise à longues manches , d'une toile ou d'une étoffe grossière , qu'ils ne quittoient que quand elle étoit usée. Leur vanité étoit de découvrir ce que la pudeur prescrit de voiler. Les Réitres étoient les plus ingénieux à défigurer leurs traits.... Les femmes & les enfans les prenoient pour des démons sortis des enfers.... Presque tous Luthériens , au sac de Rome , ils profanèrent ce qu'il y avoit de plus sacré ; après avoir violé les femmes de tout âge & de tout rang , après avoir souillé les demeures divines par leur lubricité , après avoir mutilé ou détruit les statues & tous les chef-d'œuvres de l'art , ils se promenèrent dans les rues , vêtus en *Cardinaux* , qu'ils forçoient à coup de sabre de leur servir d'estafiers & de laquais , vêtus en bouffons. L'exemple du mal est contagieux. On vit les mêmes scènes en France , lorsque Cahors fut surprise. Les Huguenots , vainqueurs insolens , alloient abreuver leurs chevaux vêtus des chapes des Églises , en chantant les Litanies. Celui qui marchoit le dernier étoit coëffé d'une mître ,

& faisoit les fonctions d'Évêque avec des dérisions insensées. »

La licence étoit si invétérée, qu'il falloit un bras vigoureux pour frapper tant de coupables. Coligni se chargea de ce ministère de sang. Bientôt on vit, dit Brantome, plus de soldats que d'oiseaux pendus aux branches. C'étoit sans humeur & sans caprice qu'il dictoit ces arrêts de mort. Le soldat avoit coutume de dire : Dieu nous préserve du cure-dent de notre Général ; il en avoit toujours un à la bouche, sur-tout quand il interrogeoit les coupables. Peut-être s'égara-t-il par l'idée que la rigueur excessive est un frein salutaire ; & par son principe, qu'on ne peut opérer le bien sans commencer par faire le mal : mais n'oublions pas qu'il a annobli une Milice dégradée, qui fait aujourd'hui la force & l'ornement de nos Armées.

Quoiqu'occupé à faire observer les ordonnances, il ne se dispensoit d'aucune des opérations périlleuses. Ce fut lui qui, à la tête d'une foible garnison, défendit Saint-Quentin, dont le Duc de Savoye, Généralissime des Armées de l'Empereur, formoit le siège. Coligni, incapable de conseil & de crainte, déterminé à s'ensevelir sous les ruines des remparts, fit jurer à tous les habitans de tuer le lâche qui proposeroit de se rendre. Comme le courage ne fixe pas toujours la victoire, il fut fait prisonnier, & conduit dans la citadelle d'Anvers. Pour

dissiper ses ennuis, il demanda une Bible, où il crut appercevoir la condamnation des dogmes Catholiques. Sa raison ébranlée par ces Livres, où le poison de l'erreur est caché sous les fleurs de l'éloquence, le précipita dans le parti de l'erreur. Quoiqu'il pût jouir de sa gloire & de la faveur de son Maître, dégoûté des intrigues & des mœurs voluptueuses de la Cour, il se retira dans ses terres, & c'est là peut-être qu'il jeta les fondemens de cette faction redoutable dont il devint le chef & la victime. Dandelot, son frère, s'attacha, comme lui, à la Secte nouvelle, & même, incapable de déguisement, il manifestoit ses sentimens au milieu de la Cour. « L'on avoit intercepté plusieurs de ses lettres, où il parloit de la Messe en termes scandaleux. Henri II l'appela pendant qu'il dînoit pour savoir la vérité par sa propre bouche; il lui dit : Dandelot, vous savez que je vous ai toujours aimé, il court certains bruits qui m'affligent; & comme j'ai pour vous les sentimens que méritent vos services, je veux que vous me disiez avec ingénuité ce que vous pensez de la Messe. Sire, répondit-il, je la regarde comme une impiété. Le Roi furieux de ce blasphème se lève de table, prend un plat, & en voulant le lui jeter à la tête, il blessa le Dauphin. On donna aussitôt des ordres pour le conduire dans une citadelle. » La Religion n'admet guère cette manière de raisonner & de persuader. Ce fut celle du Duc de

Guise, de ce bon Catholique qui auroit voulu rompre la tête à tous les Réformés, & sur-tout à Coligni, quoique l'amitié la plus étroite les eût unis pendant plus de six ans. Ils avoient été inséparables, avoient participé aux mêmes divertissemens, couché dans le même lit, paru dans les Fêtes & dans les Tournois, avec les mêmes habits, & tout-à-coup ils furent ennemis implacables. La cause de leur refroidissement fait honneur à l'un d'eux. Le Duc ayant consulté Coligni sur le mariage du Duc d'Aumale avec la fille de la Duchesse de Valentinois, celui-ci crut ne pouvoir mieux justifier cette confiance qu'en parlant le langage de la vérité : j'aime mieux, dit-il, une bonne renommée, que toutes les richesses qu'une femme pourroit apporter dans ma maison. Le Duc interpréta mal la franchise de son ami ; il la regarda comme la censure de son peu de délicatesse, ou comme un piège tendu pour le faire tomber dans la disgrâce ; & bientôt la cause du Ciel devint le prétexte de sa vengeance. Il se trouva le Chef de ces lâches ennemis qui achetèrent des assassins pour attenter à sa vie. « L'Amiral avoit dans sa domesticité un jeune homme, d'une famille honnête, qu'il avoit chargé du détail de ses affaires ; on intercepta une de ses Lettres, par laquelle il mandoit à des personnes de la Cour, que la portion qui devoit les délivrer de leur ennemi étoit préparée. Coligni l'ayant appelé, lui ordonna d'écrire quelques

quelques lignes sous sa dictée : il confronte les deux écritures & reconnoît le coupable. Le jeune homme convaincu , se prosterne à ses genoux , les embrasse , fait l'aveu de son crime & en sollicite un pardon qu'il obtient.

Quoique sans cesse environné d'assassins , il marchoit toujours mal accompagné ; & quand on lui en remontroit le péril , il avoit coutume de répondre : je ferai la moitié de la peur à quiconque osera m'attaquer. Un Gentilhomme Italien , qui depuis long tems servoit dans nos armées , & dont la réputation n'étoit pas bien pure , se plaignit à lui de ce qu'on faisoit courir le bruit qu'il étoit payé pour le tuer. L'Amiral lui répondit d'un ton dédaigneux : je vous crois moins capable que qui ce soit d'un coup aussi hardi. »

C'étoit dans l'adversité que ce grand homme développoit son génie fécond en moyens : calme & presque impassible , son ame étoit supérieure aux événemens , dans le moment même où le Parlement de Paris promettoit une somme de cinquante mille écus d'or à quiconque le représenteroit mort ou vif. Quoique prévoyant , il avoit un fond de candeur qui ne lui permettoit pas de croire les hommes méchans. Enfin , la cloche du Palais à minuit sonna le tocsin : une armée de bourreaux parcourt les rues. La porte de l'Amiral est enfoncée. Un domestique du

Sam. 20 Janvier 1781.

F

Duc de Guise , armé d'un pieu , se présente. Coligni lui crie : jeune-homme , tu devrois respecter mes cheveux blancs : fais ce que tu voudras , tu ne m'abrégéras la vie que de fort peu de jours. Besme , sans être ému , lui enfonce son pieu dans la poitrine , & il expire sous les poignards. Ce premier coup est le signal du carnage. Les eaux de la Seine sont teintes de sang. Le Roi , qui montre l'exemple , crie d'une fenêtre du Louvre , *tuez , tuez* ces Hérétiques.

Un Roi qui veut le crime est bientôt obéi.

Plus de deux mille François tombent sous ses yeux. Un seul Boucher , en montrant son poignard , se vante d'en avoir égorgé trois cens. Mais jetons un voile épais sur ce théâtre sanglant où le fanatisme , sous le masque de la Religion , sans pitié ni pour la nature ni pour l'humanité , enfonce son poignard dans le sein de la France.

L'intérêt que nous prenons à la gloire des Lettres , aux plaisirs du Public & à la réputation de M. Turpin , nous donne le droit de faire quelques légers reproches à l'Historien de Coligni. Son style ne nous a pas paru assez soigné ; il y a des incorrections , de la monotonie dans les tournures , & peu de variété dans le choix des expressions. Ne pourroit-on pas exiger quelques réflexions fortes & profondes du Philosophe qui peint la journée exécration de la S. Barthélemy ?

Mais si M. Turpin peut avoir quelquefois besoin de conseils, les talens doivent le dispenser de recevoir des leçons.

Le Soldat Citoyen , ou Vues Patriotiques sur la manière la plus avantageuse de pourvoir à la défense du Royaume. Gros in-8°. A Neufchatel ; & se trouve à Paris , chez Esprit, au Palais-Royal.

L'OUVRAGE que nous annonçons est celui d'un Militaire , excellent Citoyen , qui après avoir médité pendant vingt ans sur les principes qu'il vouloit développer , expose avec l'esprit , la franchise & la loyauté d'un homme de guerre très-instruit , sa façon de penser sur les abus de sa profession , & sur les moyens de les réformer.

Voici comme il débute. « Citoyens, vous
 » n'avez encore rien vu de moi. Aujourd'hui
 » j'ose me faire imprimer. Veuillez
 » accueillir les essais de mon zèle. Applaudissez
 » à ce que j'aurai pu dire de bien ;
 » & instruisez-moi sur ce que j'aurois dû
 » dire de mieux. »

L'Auteur commence ses réflexions préliminaires par une remarque très - vraie , & sur laquelle on s'est trop peu arrêté jusqu'à présent ; c'est que tous ceux qui ont traité de l'Art Militaire , supposant presque toujours de bons soldats & des armées bien

F ij

disciplinées , n'ont porté leurs vues que sur la tactique , tandis qu'il faudroit examiner d'abord si nous avons ces soldats & ces armées , & les moyens de se les procurer. L'objet des Ecrivains qui l'ont précédé , a donc toujours été de perfectionner l'Art Militaire ; le sien seroit de perfectionner les instrumens de l'Art , c'est-à-dire , les Soldats.

Mais quelles sont les causes qui forment les soldats dans chaque Nation ? L'Auteur les borne à trois : le caractère national , l'éducation , le Gouvernement. Parcourant ensuite rapidement l'Histoire Militaire de toutes les Nations guerrières ; il prouve ses assertions par des faits & d'excellentes observations ; & après avoir examiné les causes qui servirent à former les soldats de l'Asie , de la Grèce & de Rome , il semble conduire & arrêter le Lecteur à cette importante vérité : “ Que la crainte & l'espérance , dirigées avec sagesse , une excellente éducation réglée par un Gouvernement sage & prudent , concourent à créer un caractère national , & ces causes réunies , à former des défenseurs à la Patrie. ”

Il expose dans l'Avant-Propos le tableau des révolutions sans nombre qu'a effuyées notre Milice , & des abus qu'ont entraînés ces vicissitudes. Il faut lire l'Ouvrage pour se convaincre des funestes effets de cette instabilité , & de quelle importance il est de

remédier aux maux qui s'en sont toujours ensuivis.

Dans le premier Livre , il s'occupe de fixer le nombre d'hommes nécessaires pour la défense d'un Royaume. 2°. La manière de lever les soldats. 3°. Quelles devroient être leurs qualités physiques & morales. 4°. Quels moyens de rendre les enrôlemens sûrs. 5°. Les formalités nécessaires pour enrôler. 6°. Le fondement du contrat d'enrôlement & son étendue. 7°. Les peines dont la violation peut être légitimement punie. 8°. La manière de donner à ce contrat plus de force & d'authenticité. Tous ces objets intéressans annoncent à la fois un Militaire éclairé & un Citoyen sensible. « Pourra-t-on , dit-il , » s'en occuper avec indifférence ? Il s'agit » de la liberté, de la vie même des Citoyens » qui se dévouent au service & à la défense » de la Patrie. »

Le second Livre traite de la subsistance des troupes. Cet objet étant , sans contredit, le plus onéreux , & en même-tems le plus essentiel , l'Auteur propose de diminuer considérablement les dépenses , & de pourvoir beaucoup mieux à la subsistance des soldats. Ce grand secret est celui des Romains , celui encore usité en Suède , de les rendre cultivateurs. Il en prouve la nécessité , les avantages , la facilité. De-là suivent des détails sur la nourriture , la guérison , le vêtement & le logement des soldats. L'Auteur entre

F iij

sur tous ces objets dans les détails les plus intéressans.

Après avoir enrôlé des hommes & s'être occupé de leur subsistance ; il faut les employer. C'est le sujet du troisième Livre.

L'Auteur considère ces hommes sous trois points de vue ; comme Enfans , comme Citoyens , comme Soldats. Comme *Enfans* , il faut les élever ; nécessité d'une éducation nationale. 1°. Éducation physique ; exercice occasionné par le devoir ; inutilité du danger de nos exercices militaires ; exercices comme jeux. 2°. Éducation morale ; moyens d'éclairer l'esprit ; moyens de former le cœur. Comme *Citoyens* , il faut s'en servir utilement pour l'État ; avantage d'employer les soldats aux travaux publics ; travaux auxquels on pourroit employer les soldats ; dans quel tems , & comment. Comme *Soldats* , il faut s'en servir avantageusement pour la guerre ; nouvelle formation des troupes ; comment faut-il les armer ? Quels sont les développemens & les principes dont s'occupe la tactique élémentaire ? Quelles sont les applications que l'on doit faire de la tactique élémentaire à la grande tactique ? Quelle doit être la distribution des différens exercices auxquels on doit employer le soldat , relativement à l'une & l'autre tactique ?

Il falloit hier différentes parties de la constitution militaire que l'on proposoit. Alors

l'Auteur traite de la Discipline , & en fait le sujet du quatrième & dernier Livre. Il la présente d'abord menaçante , & intimidant les âmes foibles qui ne font le bien que par crainte : il fixe en même-tems les limites des peines. Souvent intimider , rarement punir , voilà sa règle. Viennent ensuite les récompenses : des grades , des distinctions , des soins pendant le service , & des retraites assurées lorsqu'on est forcé de le quitter.

Des Notes en grand nombre , & toutes intéressantes, terminent cet Ouvrage, trop difficile à extraire , & dont on ne peut bien juger qu'en le lisant avec attention d'un bout à l'autre.

S P E C T A C L E S.

COMÉDIE FRANÇOISE.

LE Lundi 8 de ce mois, on a joué pour la première fois *le Jaloux sans Amour* , Comédie en cinq Actes & en vers libres.

Lié par les nœuds sacrés de l'hymen à un objet doué de toutes les qualités capables de fixer la tendresse & l'estime , le Comte d'Orson ne connoît pas son bonheur. Assez malheureux pour ne pas aimer sa femme , il est encore assez injuste pour éprouver une jalousie aussi mal fondée que

F iv

les suites en sont cruelles. L'amour qu'il refuse à la Comtesse, il le prostitue à une de ces filles complaisantes, dont on achète les faveurs au poids de l'or. Trompé par les apparences, le Marquis de Rinvile, son oncle, croit que sa jalousie est la suite d'un amour très-tendre; mais le Chevalier d'Elcour, jeune homme étourdi en apparence, & dans le fond plein d'honneur & de vertu, connoît l'erreur de d'Orson. Amoureux de la jeune sœur du Comte, il risque de perdre l'espoir d'épouser son amante, s'il trahit le secret du frère; mais le desir de mettre fin au malheur de la Comtesse bannit toute autre considération. Il fait à son indigne rivale des propositions éblouissantes, celle-ci les accepte, il vient à bout d'en obtenir la preuve, & la remet entre les mains de son ami. Pendant qu'il agissoit, d'Orson, sur des soupçons légers, faisoit éprouver à sa femme toutes les fureurs de sa jalousie. Les explications dans lesquelles on entre, lui font voir combien ses torts sont affreux. Honteux, pénétré de remords, il se précipite aux genoux de la Comtesse, qui lui pardonne, & d'Elcour épouse Mlle d'Orson.

Nous avons vu peu de représentations plus scandaleusement orageuses que la première de cet Ouvrage. L'action, rallentie par des détails beaucoup trop étendus, a paru plus chaude dès qu'ils ont été supprimés: on a apperçu le but moral; & les détails brillans qu'on remarque dans toutes les Scènes, ont ob-

tenu des applaudissemens qui ont été plus universels encore à la troisième représentation , après laquelle nous écrivons cet article. Nous entrerons dans de plus grands détails quand cette Comédie sera imprimée.

COMÉDIE ITALIENNE.

DEPUIS quelques années les Théâtres de cette Capitale ont fait des pertes considérables. On a vu tour-à-tour disparaître nos meilleurs Comédiens , & les Auteurs les plus distingués , au moment où la décadence du goût se faisoit le plus sentir , par conséquent dans le tems même que leurs talens nous étoient le plus nécessaires. Les uns lassés des persécutions qu'ils effuyoient , ont pris le parti de la retraite , la mort nous a ravi les autres. La Comédie que l'on continue , on ne fait pourquoi , d'appeler Italienne , vient de se ressentir de la fatalité qui semble s'attacher à l'Art Dramatique , en perdant une de ses meilleures Actrices , & un Ecrivain auquel elle avoit déjà de très-grandes obligations.

L'Actrice est Louise-Frédéric-Skreuderf , épouse de M. Moulinghen. Fille d'un Directeur de Comédie , la jeune Louise parut de bonne-heure sur la Scène , & y obtint des succès , ce qui n'est pas étonnant. L'enfance porte presque toujours avec elle un intérêt qui double le prix de l'effet que produisent

F v

ses dispositions à l'intelligence. Après avoir débuté au Théâtre Italien , comme Danseuse en 1766 , elle s'y présenta comme Comédienne en 1770. Quoique sa voix fût un peu élevée dans le Dialogue , défaut assez ordinaire aux Chanteuses , quoiqu'elle phrasât difficilement les vers , les Connoisseurs lui trouvèrent un talent décidé , & prévirent qu'elle mériteroit une réputation : ils ne se trompèrent pas. Une belle entente de la Scène , une connoissance étendue du jeu muet , beaucoup de gâité , de chaleur , de naturel , une soumission exacte au costume , du zèle , de l'ardeur , une activité presque infatigable , lui concilièrent tous les suffrages , & la rendirent bientôt aussi chère à ses Camarades qu'au Public : éloge flatteur , bien rarement mérité , & qui fait autant d'honneur au caractère qu'aux talens de Madame Moulighen. Une maladie peu grave , mais mal soignée , dit-on , l'a enlevée le 25 Novembre dernier au Théâtre Italien , aux Amateurs qui la regrettent ; enfin , ce qui , sans doute , est plus fâcheux encore , à un mari qui l'aimoit tendrement , & dont elle faisoit le bonheur.

La Société Lyri-comique ne doit pas de moindres regrets à M. Thomas d'Hèle , Ecuyer , mort le 27 Décembre dernier , âgé d'environ quarante ans. Né dans le Comté de Gloucester , d'une famille distinguée , il commença par servir dans les troupes Angloises , & fut envoyé à la Jamaïque , où il resta jusqu'à

la fin de la dernière guerre. Curieux de connoître les Nations de l'Europe les plus distinguées, il quitta bientôt sa famille & son Pays, & se rendit en Italie. La beauté du climat, la réunion des merveilles que tous les Arts y ont rassemblées, ne pouvoient que captiver l'attention d'un homme avide d'acquérir des connoissances, & qui vouloit s'instruire à la source du vrai beau: M. d'Hèle y resta plusieurs années. Enfin, le desir de voir la France le conduisit à Paris vers l'année 1770. Après avoir examiné nos Arts avec beaucoup de curiosité, il fit une étude particulière de nos Spectacles; la Comédie Italienne fixa ses regards, & il résolut de travailler pour elle. Le Jugement de Midas fut son premier Ouvrage. Cette Comédie, relative à la révolution que notre Musique venoit d'éprouver, eut beaucoup de succès; mais l'Amant Jaloux qui lui succéda en eut davantage. Les Evénemens imprévus essuyèrent quelques reproches. Docile & de bonne foi, M. d'Hèle les retira, répondit à ses Critiques en profitant de leurs avis, fit reparoître son Ouvrage, & eut le plaisir de le voir presque généralement goûté. En général, les Comédies de cet Auteur sont fortement intriguées, l'action en est vive & chaude, & l'intérêt en est agréable. Ses Vers sont un peu lâches, le style de sa Prose n'est pas toujours très-pur, mais son dialogue est naturel & pressé. Loin de croire qu'il eût atteint la perfection dans le genre qu'il avoit introduit au Spectacle

Italien, M. d'Hèle parloit souvent des défauts qu'il y avoit remarqués & se propoſoit de les faire diſparoître dans les Ouvrages qu'il avoit projetés , quand une maladie de poitrine le conduſit au tombeau , à la fleur de ſon âge. Quoiqu'il ait peu travaillé , ce qu'il nous a laſſé mérite d'être étudié par les jeunes Auteurs qui ſe deſtinent au même genre que lui ; & ſi l'on veut être juſte , on conviendra que l'art de fixer la curioſité & l'intérêt par une intrigue amuſante & gaie, ſans indécence, vaut mieux que les moyens employés trop long-temps dans les Pièces à Ariètes , & qui font grimacer Thalie en lui prêtant les habitudes de ſa ſœur Melpomène.

SCIENCES ET ARTS.

*RÉPONSE de M. CAROUGE DES BORNES,
à la Lettre d'un Anonyme , inférée dans
un des derniers Numéro du Mercure.*

QUO I ! toujours des Anonymes, toujours avoir à combattre dans les ténèbres ! Certain Héros ne demandoit qu'à voir ſes ennemis pour les vaincre. Nous ferons mieux encore ; nous eſpérons vaincre les nôtres ſans les voir. C'eſt à vous M. le Défendeur anonyme d'un ſavant Académicien , qui , après s'être montré aſſaillant , ſ'eſt retiré ſubitement du combat ; c'eſt à vous , diſ-je , que j'adreſſe aujourd'hui cette réponse. J'en devois une troiſième à cer-

tain Adversaire dont l'attaque a été plus régulière; mieux combinée, par conséquent plus dangereuse que la vôtre; mais je le présume trop galant homme pour exiger que je prête en même-temps le collet à deux champions. Je crois d'ailleurs qu'en bonne règle de Tactique, on doit ne marcher aux troupes régulières qu'après avoir dispersé les hussards qui caracolent.

En effet, Monsieur, quel a été l'objet de votre démarche hostile contre M. Ling & moi? Vous êtes contraint d'avouer que M. l'Académicien dont vous devenez l'athlète auxiliaire, a été l'Approbateur, le Défenseur même de notre entreprise, & que tout l'objet de sa sollicitude se réduit à recommander qu'on ne fasse point usage de notre charbon *au milieu d'une chambre*. Tel fut, en effet, le résultat d'une seconde Lettre insérée par lui dans l'un des Mercurus du mois de Mai dernier. Il s'étoit montré plus menaçant par une première Lettre insérée dans le même Journal au mois de Février précédent. Mais, enfin, il est permis, il est très-leuable de se rectifier. On ne doit ni rougir d'une telle démarche, ni sur-tout paroître s'en repentir.

Notez bien, Monsieur, que nous n'avons jamais conseillé à personne d'user de notre charbon *au milieu d'une chambre*. Nous ne croyons cependant point cet usage dangereux, mais seulement incommode. On sait d'ailleurs que le milieu d'une chambre n'est pas l'endroit le plus opportun pour placer un foyer. Si c'est un poêle, nulle difficulté à cet égard; il est accompagné d'un tuyau qui laisse un libre cours à l'air. On pourroit même y brûler du charbon de bois sans aucun péril.

Mais je vous entends vous écrier : Et les soupapes que vous adoptez si témérairement?... A ce début, Monsieur, je devine que vous n'a-

vez jamais vu une seule des soupapes que vous censurez , autrement vous sauriez qu'elles n'arrêtent point le courant d'air ; elles n'ont d'autre objet que de resserrer un peu l'espace qui lui sert d'issue , afin de procurer au feu plus d'activité ; elles ajoutent même à celle du courant d'air , puisque la véhémence redouble en raison de cette espèce de contrainte : c'est un principe trivial en Physique ; il est bien surprenant que j'en sois réduit à l'apprendre au Défenseur d'un grand Physicien. Au surplus, Monsieur, que ne l'interrogiez-vous sur la forme de nos soupapes ? Il sait à quoi s'en tenir sur ce point comme sur leur utilité. J'avoue qu'il avoit commencé, comme vous, par les blâmer sans les connoître. J'obtins aussi la gloire de dissiper son erreur.

Nous étions l'un & l'autre au milieu d'une nombreuse Assemblée. C'étoit du charbon épuré qui échauffoit la salle. Je m'approchai de M. M . . . qu'on venoit de m'indiquer. Il n'étoit qu'à peu de distance de la cheminée. Monsieur, lui dis-je en m'inclinant , que pensez-vous de la beauté de ce foyer, de la grande chaleur qui en résulte , & des ressources que la découverte du charbon épuré offre à la France dans un temps où le bois renchérit de toutes parts , & menace de nous manquer bientôt ? Monsieur, me répondit-il du ton le plus auguste & le plus composé, je suis un de vos plus zélés partisans. — Rien de plus flatteur pour moi & ma Compagnie qu'un pareil suffrage. — Vous avez encore besoin de mes leçons. — Très-volontiers , si elles peuvent nous rendre encore plus utiles. — J'ai écrit des volumes sur le charbon. — Je n'ai point le bonheur de les connoître. — Par exemple , à quoi sert cette soupape ? Il faut laisser un libre cours à l'air. — Monsieur , cette soupape ne ferme qu'à moitié ; ainsi , le cours de l'air n'est nullement gêné par elle : jugez-en par vous-même. Alors je

lui fis voir les dimensions de cette soupape. M. M. . . . l'examina avec attention , ne me répondit pas un mot , & sortit brusquement de l'Assemblée. Elle avoit tout vu , tout entendu ; elle parut très-surprise de cette incartade silencieuse.

Quelque temps après M. M. . . . écrivit les deux Lettres dont j'ai déjà fait mention. La seconde , comme on l'a vu , détruit la première. La sollicitude doctorale du savant Académicien , se réduit à conseiller au Public de ne point faire usage de notre charbon *au milieu d'une chambre*. Mais nous l'avions encore prévenu à cet égard. Nous disons expressément , dans un avis imprimé depuis notre avis aux Maîtres de Forges , qu'il est à propos de ne pas user de ce charbon dans un poêle roulant. N'étoit-ce pas dire , & d'une manière assez claire , qu'il falloit ne l'employer autre part que dans une cheminée ou un poêle à tuyau ? Voilà donc le courant d'air bien établi ; voilà donc l'observation de M. M. . . . démontrée au moins inutile : eh ! que devient la vôtre , Monsieur ? que deviennent vos argumens contre une soupape dont vous ne connoissez pas même la forme ? Un léger coup-d'œil vous eût épargné une méprise , une injustice , beaucoup d'érudition déplacée , & à moi la peine de vous prouver que vous avez jugé sur l'étiquette du sac.

Vous n'êtes pas plus heureux dans vos autres assertions. Vous nous accusez , le sieur Ling & moi , de nous être approprié une découverte précieuse , qui , selon vous , appartient réellement à M. le Comte de Stuart , ainsi qu'à MM. de Jenfanne & Jars : selon vous , dis-je , ils sont les premiers qui aient épuré le charbon de terre en France. Vous oubliez sans doute que M. de Jenfanne a été obligé d'abandonner les charbons qu'il avoit voulu épurer dans les Cévennes. On n'a même jamais pu s'en

servir dans les fourneaux construits , à sa prière & à grands frais , dans cette contrée par les États de Languedoc.

M. Jars n'a pas été plus heureux. Sa méthode ne lui a servi qu'à faire griller les mines de cuivre.

Quant à M. le Comte de Stuart, il est, non le Maître, mais bien l'Élève du *sieur* Ling. En voulez-vous la preuve, Monsieur ? Vous la trouverez chez M. Chavet, Notaire à Paris. Il est dépositaire d'un acte passé à Sarbruck entre M. le Comte de Stuart & le *sieur* Ling. Cet acte dément votre accusation d'une manière bien formelle. Il y est dit : Que *M. le Comte de Stuart* s'engage « de donner à » *Paters Ling* le sixième de tous les bénéfices de » la préparation du charbon de terre ; & en revanche, porte le même acte, moi *Peters Ling* m'engage de donner , sans détour , au *sieur* Comte de » Stuart, sur ma parole d'honneur, la parfaite » connoissance de préparer le charbon de terre ».

Qu'en dites vous, Monsieur ? quel est celui des deux qui s'oblige d'instruire l'autre ? Quel est le Maître ? quel est le Disciple ? Vous ne pouvez rien opposer à cette preuve ; ainsi votre assertion tombe d'elle-même ; ainsi il n'est pas vrai que nous nous soyons appropriés une découverte qui ne nous appartenait pas. L'imputation est grave ; mais puisqu'elle est fautive, & que nous le démontrons, ce n'est point à nous, je pense, qu'elle doit porter préjudice.

Vous ajoutez que divers Savans ont écrit sur l'épure de la houille. Je ne l'ignore pas ; mais leurs écrits seroient peut-être encore bien ignorés sans le succès de notre entreprise. Je sais aussi qu'on épure depuis soixante ans en Angleterre ; que l'on épuroit aussi, il y a quinze ans, à Sulz Back. Quel avantage en résulteroit-il pour nous ? Ce secret n'avoit passé ni le Rhin ni les mers pour venir à notre

secours. C'étoit même un mystère impénétrable pour le savant Académicien que vous essayez de défendre. Il ne proposoit aux Parisiens que du charbon brut ; il n'essaya de mettre en œuvre que le charbon brut ; il annonça à toute la France , érayé de presque toutes nos Facultés de Médecine , que l'usage de la houille brute étoit aussi salubre qu'économique. Il n'étoit point alors agité de ces terreurs charitables qui lui ont mis la plume à la main pour écrire contre le charbon épuré. . . . En un mot, les écrits des Savans dont vous parlez dans votre Lettre, n'avoient encore produit en France que des tentatives superflues jusqu'à l'arrivée du sieur Ling. C'est ce qui est rappelé avec justice dans les Lettres-Patentes qui constituent son privilège. On y lit : « Que » plusieurs Personnes ont tenté d'épurer le charbon » de terre ; mais qu'aucune d'elles n'ayant atteint le » degré d'épurement comme Jean - Pierre Ling, Sa » Majesté lui accorde le privilège, &c. »

Il est donc reconnu, Monsieur, même par le Conseil, que le sieur Ling est le premier qui ait apporté en France le véritable secret d'épurer le charbon de terre. Il nous a transmis cette découverte, & j'ose ajouter que je l'ai mise en vigueur.

Il vous déplaît que cette entreprise, qu'apparemment vous jugez lucrative, ne soit pas confiée aux Médecins. *Vous êtes Orfèvre, M. Joffe* ; mais voyez où vous entraîne votre assertion ? Il falloit donc, depuis long-temps, confier à nos Facultés de Médecine la fabrique & la distribution du charbon de bois, reconnu si dangereux, la préparation & la distribution de plusieurs comestibles qui peuvent le devenir. Dès-lors on ne se feroit plus Médecin pour suivre l'honorable carrière des Vernage, des Lafsone, des Bouvart, &c. &c. &c. on briguerait le bonnet Doctoral pour avoir le droit d'ouvrir une Boucherie, un Cabaret. . . . Nos Maîtres Queulx

seroient obligés de prendre leurs grades, nos Boulangers de soutenir thèse avant que d'apprendre à pétrir leur pâte & à chauffer un four....

P. S. J'oubliois, Monsieur, que votre Lettre est terminée par une espèce de cartel. Vous nous offrez le combat, combat à la plume, s'entend. La lice vous est ouverte.

Chacun à ce métier
Peut perdre impunément de l'encre & du papier.

Je vous prévienis cependant, Monsieur, que je ne vous répondrai qu'autant que vous aurez dit quelque chose. C'est trop que d'avoir à parcourir les différentes Provinces du Royaume, d'y prodiguer les expériences, comme je le fais par-tout avec succès, & d'avoir de plus à soutenir une discussion qui, ne portant sur rien, deviendrait interminable.

Nota. Pour la construction des cheminées & des poëles, on pourra s'adresser au sieur Simonet, Maître Maçon, à Paris, rue S. Victor, vis-à-vis la rue de Versailles.

G R A V U R E S.

*A*NTIQUITÉS d'Herculanum, avec leurs explications en François. La cherté du grand in-folio, qui renferme les Antiquités d'Herculanum, a fait réduire cet Ouvrage en in-8°. La première Livraison que vient de publier le Sieur David, contient six planches fort bien exécutées. Le prix est de 3 liv. Au premier Avril il en publiera un second, composé de 12 planches Prix, 12 liv. Les personnes qui voudront avoir de bonnes épreuves, sont priées de se faire inscrire chez le Sieur David, Graveur, rue des

Moyers, en face de celle des Anglois. La Livraison se fera suivant l'ordre d'enregistrement.

Neptune Américo-Septentrional, contenant les Côtes, Îles & Bancs, les Baies, Ports & Mouillages, & les Sondes des Mers de cette partie du Monde, depuis le Groënland inclusivement, jusques & compris le Golfe du Mexique, avec les Îles de Sous-le-Vent & du Vent, accompagné de Plans particuliers des Ports les plus fréquentés; ou Recueil de Cartes Hydrographiques à l'usage des Vaisseaux du Roi, rédigé d'après les Cartes Françaises & Étrangères les plus estimées, rectifié d'après des Plans manuscrits authentiques & assujéti aux Observations astronomiques, dressé au Dépôt général des Cartes, Plans & Journaux de la Marine, & publié par ordre du Roi.

Quoique ce Neptune ne soit pas encore terminé, on a pensé que, pour répondre à l'empressement du Public & des Navigateurs, il convenoit de publier la partie de cet Ouvrage qui est déjà exécutée, & que les circonstances de la guerre actuelle rendent intéressante. Cette Partie contient :

I. Carte réduite des côtes orientales de l'Amérique Septentrionale, contenant celles des Provinces de New-York & de la Nouvelle-Angleterre, celles de l'Acadie ou Nouvelle-Écosse, de l'Île-Royale, de l'Île Saint-Jean, avec l'intérieur du pays. Prix, 3 liv.

II Carte réduite des côtes orientales de l'Amérique Septentrionale, contenant partie du Nouveau-Jersey, la Pensylvanie, le Maryland, la Virginie, la Caroline Septentrionale, la Caroline Méridionale & la Georgie. Prix, 3 liv.

III. Plan de l'Île Saint-Jean au Nord de l'Acadie, & dans le Sud du Golfe Saint-Laurent. — Carte de la Baie des Chaleurs, à la côte occidentale du

Golfe de Saint Laurent. — Plan du Hâvre de Ristigouche. Prix, 3 liv.

IV. Carte réduite de l'Isle-Royale. — Plans particuliers dépendans de l'Isle-Royale ; 1°. Plan du Port & des Isles au Juste-au-corps ; 2°. Plan de la Baie de Morienne ; 3°. Plan de la Rade & de la Baie de Chatecan ; 4°. Plan de l'entrée de la rivière au Saumon ; 5°. Plan de la Baie des Espagnols ; 6°. Plan du Hâvre d'Aspé. Prix, 3 liv.

V. Plan de la Ville & du Port de Louisbourg, Prix, 1 liv. 16 sols.

VI. Plan de la Baie de Gabarus, située à la côte Sud-Est de l'Isle-Royale. — Plan de la Baie de Nérichac, à la côte du Sud de l'Isle Madame ; Plan du Port Toulouse, à la côte du Sud de l'Isle-Royale. Prix, 3 liv.

VII. Plan du Fort Dauphin & de la Rade de Sainte - Anne, de l'entrée de Labrador, & de la Baie de Niganiche. Prix, 1 liv. 16 sols.

VIII. Plan du Port de Chibouctou, à la côte de l'Acadie, avec les Isles voisines. — Plan du Port de la Rivière Saint-Jean, située à la côte septentrionale de la Baie François de l'Acadie. — Plan du Port de la Hève, à la côte méridionale de l'Acadie. — Plan du Port Rochelois, à la côte méridionale de l'Acadie. Prix, 3 liv.

IX. Plan de l'Isthme de l'Acadie, comprenant le beau bassin, avec une partie de la Baie-verte. — Plan de la Baie & du Hâvre de Casco & des Isles adjacentes. Prix, 3 liv.

X. Plan du Bassin & de la Rivière du Port-Royal, ou Annapolis dans l'Acadie, sur la côte orientale de la Baie François. Prix, 1 liv. 16 sols.

XI. Carte particulière du Hâvre de Boston, avec les sondes, les bancs de sable, les rochers, les amaies, & les autres directions utiles à la navigation. Prix, 3 liv.

XII. Plan de la Baie de Narraganfet, dans la Nouvelle Angleterre, avec toutes les Isles qu'elle renferme, parmi lesquelles se trouve Rhode-Island & l'Isle de Connecticut. Prix, 1 liv. 16 sols.

XIII. Carte de la Baie & Rivière de la Delawarre, depuis les Caps James & Mai, jusqu'à Philadelphie. — Carte de l'entrée de la rivière d'Hudson, depuis Sandi-Hook jusqu'à New-Yorck, avec les bancs, sondes, marques de navigation. Prix, 3 liv.

XIV. Carte de la Baie de Chésapeake, & de la partie navigable des Rivières James, Yorck, Patowmak, Patuxen, Patapsco, North-East, Choptank & Pokomak. — Plan de la Baie Herring, en Maryland. Prix, 3 liv.

XV. Plan de la Rivière du Cap Fear depuis la Barre jusqu'à Brunswick. — Plan de la Barre & du Hâvre de Charles-Town. Prix, 3 liv.

XVI. Plan du Port-Royal, de la Rivière & du Détroit d'Aufoskée, à la côte de la Caroline méridionale. Prix, 3 liv.

XVII. Plan de la Barre & du Port d'Amelia, à la côte de la Floride orientale. — Plan de l'Isle d'Amelia, à la côte de la Floride orientale. Prix, 1 l. 16 s.

XVIII. Carte d'une partie des côtes de la Floride & de la Louisiane, contenant les embouchures du Mississipi, l'entrée de la Mobile, & les Baies de Pensacola, de Sainte Rose & de Saint-Joseph. — Carte réduite des côtes & de l'intérieur de la presqu'isle de la Floride, avec le Détroit de cette presqu'isle & le Canal de Bahama. Prix, 3 liv.

Ces Cartes se trouvent à Paris, chez Dezauche, successeur & possesseur du Fonds Géographique des sieurs Delisle & Buache, premiers Géographes du Roi, & chargé de l'entrepôt général des Cartes de la Marine du Roi, rue des Noyers, près celle des Anglois.

ANNONCES LITTÉRAIRES.

THÉÂTRE François, ou Recueil des meilleures Pièces Dramatiques faites en France depuis Rotrou jusqu'à nos jours : proposé par souscription. On nous a donné successivement, est-il dit dans le Prospectus, les Théâtres Italien, Espagnol, Allemand ; & la France, dont la Scène le dispute à celle d'Athènes, si même elle ne l'efface pas, n'a jamais eu l'avantage de voir rassembler ses Chef-d'œuvres Dramatiques en un corps d'Ouvrage. Cependant, s'il existoit un monument capable d'attester notre supériorité aux yeux de l'Europe, ce seroit le Recueil des productions immortelles de notre génie dramatique. . . . Ce monument va donc être élevé par une Société de Gens-de-Lettres, qui est bien éloignée de vouloir transcrire des Pièces de Théâtre à côté d'autres Pièces de Théâtre, & d'exécuter une entreprise de Librairie plutôt qu'une entreprise de Littérature. Le Prospectus annonce un plan sage, des vues louables & des motifs d'utilité réelle. Cette Collection ne ressemblera en rien à toutes celles qu'on a déjà publiées dans le même genre. Ce sera l'histoire générale du Théâtre François depuis son origine jusqu'à sa décadence, c'est-à-dire, depuis Arnaud Daniel, Anselme, Faydit jusqu'à Voltaire. On nous promet de ne point fouiller dans les décombres des anciennes Pièces pour en retirer des Ouvrages informes, & qui ennuyeroient les Lecteurs sans utilité. Rotrou peut être regardé comme le père de l'Art Dramatique en France, & c'est à lui qu'on doit s'arrêter. On prévoit sans doute que les Auteurs ne manqueront point de prendre la seule manière qui puisse faire valoir leur travail, celle des parallèles,

amenés avec circonspection & sagacité. Afin de faire sentir le beau moment où le génie s'éleva, & l'instant où il s'éteignit, l'ordre chronologique a été adopté de préférence, & c'étoit en effet le plus convenable & le plus clair à l'Histoire du Théâtre. On promet de joindre celle des Auteurs, qui doit être courte, parce que le cercle d'un Homme de Lettres qui aime le travail est très-circonscrit.

Le Recueil sera divisé en trois Parties, dont chacune aura sa chronologie. La première sera consacrée aux Mystères, aux Tragédies, aux grands Mélodrames. On trouvera dans la seconde les anciennes farces désignées sous le titre de *Sotties*, les Comédies & les Mélodrames du petit genre connus sous le nom d'*Opéras-Comiques*. La troisième embrassera les anciennes Moralités, les Drames, les Pastorales & jusqu'aux Proverbes. Les Auteurs ont l'attention de prévenir le Public que leur but est d'étendre la carrière de l'Art, & non de faire des Volumes. Ce ne sont pas, disent-ils, les Ouvrages que les Gens de goût savent par cœur, qu'il faut particulièrement s'occuper à rassembler, ce sont ceux qui, sans être de la première classe, étincellent cependant dans les détails de grandes beautés qui ont reculé d'un pas les bornes de l'Art Dramatique. La Collection entière sera renfermée dans environ quarante Volumes, qui n'auront pas moins de cinq cent pages. Le prix du Volume est de 4 liv. 10 sols broché, franc de port. On payera en souscrivant 6 livres, dont il sera tenu compte sur la dernière livraison; & en recevant les premier & second Volumes on payera 9 livres, & ainsi à chaque livraison double, qui se fera régulièrement tous les deux mois.

On souscrit à Lyon, chez Sulpice Grabit, Libraire, rue Mercière.

Suites des Nouvelles Historiques, par M. d'As-

naud. Tome second. Deuxième nouvelle, *la Duchesse de Châtillon*. Vol. in-8°. Prix, 3 liv. A Paris, chez Delalain, Libraire, rue S. Jacques.

Histoire Générale & Particulière de la Grèce, par M. Cousin Despréaux. Tomes 1, 2, 3 & 4. in-12. Prix, 10 liv. broché. A Paris, chez Durand neveu, Libraire, rue Galande; Benoît Morin, Imprimeur; Libraire, rue S. Jacques; & à Rouen, chez le Boucher le jeune.

Les Métamorphoses d'Ovide en vers François, Livre second, Traduction nouvelle, avec des notes, par M. de Saint-Ange. Vol. in-8°. Prix, 1 liv. 10 s. A Paris, chez l'Auteur, maison de M. le Sage, rue des Fossés Saint Germain-des-Prez; s'adresser au Relieur, dans la Cour, ou chez la Veuve Duchesne; Libraire, rue S. Jacques; & Pissot, Libraire, quai des Augustins.

T A B L E.

R ETOUR de Provence, à	<i>La France Illustre,</i>	116
l'Auteur de l'Hymne au So-	<i>Le Soldat Citoyen,</i>	123
leil, 97	<i>Comédie Française,</i>	127
<i>Avis aux Peintres,</i> 103	<i>Comédie Italienne,</i>	129
<i>Enigme & Logogriphe,</i> 104	<i>Réponse de M. Carouge des</i>	
<i>Histoire des Gouvernemens du</i>	<i>Bornes,</i>	132
<i>Nord,</i> 106	<i>Gravures,</i>	138
<i>Théâtre de M. Cailhava,</i> 108	<i>Annonces Littéraires,</i>	142

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Mgr le Garde des Sceaux; le *Mercure de France*, pour le Samedi 20 Janvier. Je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, le 19 Janvier 1781. DE SANCY.

MERCURE DE FRANCE.

SAMEDI 27 JANVIER 1781.

PIÈCES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

V E R S.

*Sur la Mort de MARIE-THÉRÈSE ,
Archiduchesse d'Autriche , Impératrice-
Douairière, Reine de Hongrie, & Electrice
de Bohême.*

THÉRÈSE n'est donc plus ! Elle a fini ses jours.
O Parque inflexible & cruelle !
Les malheureux ont perdu leur secours,
Et les Souverains leur modèle.

(Par M. Betton de Chambell'e.)



Sam. 27 Janvier 1781.

G.

*IMPROMPTU sur la nouvelle de la
Maladie de M. GRÉTRY.*

ARRIVÉ près des sombres bords,
Déjà GRÉTRY touchoit à la barque fatale ;
Quand soudain la troupe infernale
Accourt au bruit de ses accords.

Mais Caron s'écria , dans sa fureur brutale :

- » Que viens-tu faire chez les morts ?
- » Rival d'Orphée , il devrait te suffire
- » De soumettre la terre à tes enchantemens :
- » Retire-toi. S'ils écoutoient ta lyre ,
- » Ces malheureux oublieroient leurs tourmens. »

(*Par M. Reynier , de la Société d'Émulation
de Liège.*)

*A M. PRÉVILLE , pendant son séjour
à M**.*

LE grand Homme à qui la Nature
Apprit tous les secrets de l'Art ,
Toujours vrai dans son imposture ,
Plein de génie & sans écart ,
Dans cette Grèce énorgueillie
De ses talens & de ses lois ,
Nommé Grand-Prêtre de Thalie ,
Ainsi que tous ceux d'autrefois ,

Eût de sa Déesse jolie
Partagé l'encens & les droits,
Et fait expliquer par sa voix
L'oracle de la Comédie.

PINDARE l'eût au haut des cieux
Porté sur les ailes d'une Ode ;
Phidias , le Sculpteur des Dieux ,
Eût mit le Bramine en Pagode ;
Mais sans tout ce culte payen ,
Dans ces temps de Philosophie ,
On peut être un homme divin.
De la Scène immortel soutien ,
Oui , la raison vous déifie.
Du nom de Molière rempli ,
S'ouvre le Temple de Mémoire ;
Voyez-le votre recueilli
Tout auprès du sien par la Gloire ,
Ainsi qu'on place dans l'Histoire
Henri-Quatre auprès de Sulli.
Du masque changeant de la Fable ,
De Protée imitant les jeux ,
Le vôtre , moins capricieux ,
Offre un miroir plus agréable ;
Et lorsqu'il tombe , sous nos yeux
Il reste toujours l'homme aimable.
C'est lui que , le verre à la main ,
Nous attendons avec mystère.
Venez vous amuser & plaire ;

A vos lauriers, venez enfin
 Ajouter quelques brins de lierre.
 Dussiez-vous saisir nos travers,
 Assez bien dignes d'épigrammes,
 Vous aurez connu nos desserts,
 Nos beaux esprits, nos belles femmes,
 Nos grands vins & nos petits vers.

(Par M. de Choi*.)

TROP JUSTE MENACE,

A Mademoiselle B***.

Pourquoi peindre toujours l'Amour comme un
 enfant?

Je pense que la Fable en cela déraisonne,
 Et que ce Dieu seroit au moins aussi charmant.

Dans un été, même dans son automne,

Qu'en un printemps capricieux,

Qui bien qu'offrant en apparence

Tout ce qui peut séduire & le cœur & les yeux,

Est si sujet à l'inconstance,

SUR les bourasques de l'Amour,

Ainsi s'entretenoit Thémire,

Tremblante de se voir un jour

Assujétie à son empire.

Elle atteignoit l'âge où le cœur ressent

Ces mouvements secrets qu'a produits la Nature.

Et qui dans l'ame la plus pure
Font naître les desirs d'un tendre engagement ;
Mais les réflexions , aliment de sa crainte ,
Détruisoient ce desir naissant ;
Et son cœur , qui d'ailleurs n'aimoit pas la contrainte ,
Se promit bien de vivre indifférent.
Cependant les amans s'empressoient à lui plaire ;
Un sourire eût été pour eux une faveur ;
Mais rien ne touchoit la Bergère ,
Soupirs , sermens , propos flatteur ,
Les soins les plus suivis , la cour la plus fidelle ,
Rien enfin ne pouvoit adoucir sa rigueur ;
Toujours l'indifférence étoit en sentinelle ,
Et gardoit avec soin la porte de son cœur.

Ennuyé , comme l'on peut croire ,
L'Amour n'oublia point cet acte de mépris ;
Ce Dieu fut de tout temps trop jaloux de sa gloire
Pour ne pas la venger , il n'importe à quel prix.
Thémire vit sa cour changée en solitude ;

Au plaisir succéda l'ennui.
Ainsi de se venger ce Dieu fait son étude :
Il ne veut pas qu'on se passe de lui.

TEL fut le sort de la Bergère ,
Qui sans fruit perdit ses beaux jours ,
Pour avoir , dans l'âge de plaire ,
Dédaigné constamment l'offrande des Amours.

L'histoire de cette vengeance
Donne au Lecteur un salutaire avis.

Que filles , pour trouver maris ,
Doivent chasser l'indifférence.

L E T T R E à M. G A R A T.

PERMETTES, Monsieur, qu'un Compatriote de M. Mirabaud prenne sa défense à l'occasion de l'Extrait de la nouvelle traduction de l'Arioste, insérée dans le Mercure de France, N^o. 49, & qui porte votre nom. Personne n'honore plus que moi les talens & la personne de M. le Comte de Tressan ; mais son nom, son rang, ses qualités ne doivent point en imposer aux Gens de Lettres lorsqu'il est question d'apprécier ses Ouvrages. Vous devez compte au Public des jugemens que vous portez ; & parmi les Auteurs du Mercure, vous êtes un de ceux qui rendent cet Ouvrage intéressant par l'élégance & la force de votre style, & par la critique judicieuse que vous savez y répandre. Dans cette occasion vous dégradez furieusement M. Mirabaud pour relever la gloire du nouveau Traducteur. Il s'en faut bien que je sois de votre avis ; & pour ne pas me jeter dans une discussion ennuyeuse, je vais tâcher de justifier mon opinion par les deux seuls morceaux de comparaison que vous citez vous-même :

Le Donne , i Cavalier , l'arme , gli amori ,

Le cortésie , l'audaci' imprese , io Canto ,

Che furo al tempo , che passaro i mori
 D'Africa il mare , e in Francia nocquer tanto ,
 Seguendo l'ire , e i giovenil furori
 D'Agramente l'or rè , che si die vanto
 Di vendicar la morte di Trojano
 Sopra rè Carlo Imperator Romano.

Dirò d'Orlando in un medesimo tratto
 Cosa non detta in prosa mai , ne in rima ,
 Che per amor venne in furore , e matto ,
 D'uom , che si saggio era stimato prima ;
 Si da colei , che tal quasi m'ha fatto ,
 Che'l poco ingegno ad or ad or mi lima ;
 Me ne farà però tanto concesso ,
 Che mi basti a finir quanto ho promesso.

M. Mirabaud traduit :

„ Je chante les Dames & les Chevaliers ,
 „ les Amours & les Combats , la galante-
 „ rie & la valeur de ces Guerriers qui
 „ vivoient au temps où les Sarrazins pas-
 „ sèrent d'Afrique en Europe , & firent
 „ tant de maux à la France. Agramant , leur
 „ Roi , s'étoit vanté hautement qu'il venge-
 „ roit sur l'Empereur Charlemagne la mort
 „ de Trojan son père. Ce Prince , poussé
 „ par son ressentiment , & plein d'une ar-
 „ deur qu'inspire la bouillante jeunesse , fut
 „ celui qui engagea les Infidèles dans cette
 „ guerre. Je raconterai aussi de Roland des
 „ choses qui n'ont point encore été dites

G iv

» ni en vers ni en prose. Je ferai voir de
 » quelle manière l'Amour rendit insensé &
 » furieux ce Paladin, qui avoit été jus-
 » qu'alors si sage, pourvu néanmoins que
 » celle qui m'a mis au même état que lui,
 » & qui se plaît à affaiblir chaque jour en
 » moi le peu de raison qui me reste, veuille
 » bien m'en laisser assez pour finir mon
 » entreprise.

» Ce peu de mots, dites-vous, suffiroit
 » peut-être pour faire voir que Mirabaud
 » ne sentoit pas du tout le génie de l'Arioste
 » qu'il a voulu traduire. Ce n'est pas avec
 » cette prose lâche, traînante & sans cou-
 » leur qu'il faut chanter les Dames, les
 » Chevaliers, les Amours & les Combats ».

Mais M. Mirabaud ne chante pas les Dames,
 les Chevaliers, les Amours & les Combats;
 Il traduit le texte tel qu'il est avec une
 élégance convenable. Ce n'est pas sa faute
 si son Auteur débute avec cette simplicité.
 Devoit-il lui attribuer le défaut d'enflure
 dans lequel l'Arioste s'est bien gardé de
 tomber? La prose n'est ici ni fade ni traî-
 nante; elle est sans prétention comme le
 début du Poëme. Mais voyons la traduc-
 tion de M. le Comte de Tressan.

« Sexe enchanteur ! fiers Paladins !
 » Amours ! Combats ! Galanterie ! c'est
 » vous que je chante ; que mes vêts ap-
 » prennent aussi quelle fut l'entreprise au-
 » dacieuse d'Agramant, lorsqu'emporé par
 » la fureur d'une jeunesse bouillante, il sor-

tit de l'Afrique avec une armée innombrable de Maures, & traversa le Détroit pour venger sur Charles, Empereur des Romains, la mort de son père Trojan. Je dois dire en même-temps du célèbre Roland ce que ni la poésie ni la prose ne nous avoient point encore appris, & comment un Héros aussi sage fut emporté par un amour malheureux jusqu'à la folie * la plus furieuse; mais, hélas! serai-je en état de tenir tout ce que je promets, & celle qui se fait un jeu de troubler ma raison, m'en laissera-t-elle assez pour continuer mes Chants?

Que signifie, Monsieur, tout ce fracas? M. de Tressan, dites-vous, ajoute plus de mouvement & de vivacité au début de l'Arioste; mais pourquoi l'ajouter? pourquoi toutes ces épithètes accumulées que l'Arioste ne s'est jamais permises, & qu'il auroit encore moins employées au commencement de son Poème? Vous admirez *sexo enchanteur* au lieu des Dames, *Le Donne*; mais ce *sexo enchanteur* me paroît une faute. Vous qui avez lu le Poème, vous savez bien que toutes les Héroïnes que le Poète a introduites, ne sont pas du *sexo enchanteur*; car il y en a de vilaines & de méchantes: d'ailleurs, étoit-il nécessaire d'ajouter au texte: *Que mes vers apprennent aussi emporté par la fureur d'une jeunesse bouillante traversa le Détroit un Héros aussi sage, fut emporté*

par un amour malheureux jusqu'à la folie la plus furieuse. Voilà deux emporté bien près l'un de l'autre. Croyez-vous qu'il soit bien exact d'écrire qu'un homme est emporté par un amour jusqu'à la folie ? Vous applaudissez encore à cette tournure : mais , hélas ! serai-je en état , &c. Il me semble que l'expression du Poète a bien plus de sentiment : Si cependant celle qui m'a mis dans le même état que lui , &c. me permet de tenir ma promesse , & non de continuer mes Chants ; car pour les continuer il faudroit en avoir déjà achevé un au moins.

Je trouve comme vous , Monsieur , ce début plein de chaleur & de sentiment ; mais je dis que c'est une imitation , heureuse si vous voulez , & non une traduction de l'Arioste ; & en convenant qu'il y a quelque chose à désirer dans le morceau précédent de M. Mirabaud , je lui donne la préférence sur ce nouveau Traducteur.

LA Verginella è simile alla rosa ;
 Ch'in bel giardin su la nativa spina ,
 Mentre sola , e sicura si riposa ,
 Ne gregge , ne pastor se le avvicina ;
 L'aura soave , e l'alba rugiadosa ,
 L'acqua , la terra al suo favor s'inchina ,
 Giovani vaghi , e Donne innamorate ,
 Amano averne e seni , e tempie ornate.

MA non si tosto dal materno stelo
 Rimossa vicine , e dal suo ceppo verde ,

Che quanto avea dagli nomini, e dal cielo,
 Favor, grazia, e bellezza, tutto perde.
 La Vergine che'l flor, di che più zelo,
 Che de begli occhi, e della vita aver de',
 Lascia altrui corre, il preggio, ch'avea innanti
 Perde nel cor di tutti gli altri amanti.

SIA vile agli altri, e da quel solo amata,
 A cui di se fece sì larga copia.

M. de Mirabaud.

„ Une jeune fille ressemble à la rose nou-
 „ velle. Tandis que cette aimable fleur,
 „ solitaire & tranquille dans un jardin, est
 „ encore attachée à l'épine qui l'a vue naî-
 „ tre, & que les troupeaux & les Bergers
 „ n'en ont point approché; la terre, l'eau,
 „ le zéphir, la rosée, tout conspire à l'em-
 „ bellir. Les jeunes hommes & leurs Mai-
 „ tresses la desirent pour en orner ou leur
 „ tête ou leur sein; mais dès qu'on l'a cueil-
 „ lie, dès qu'elle est séparée de la tige qui
 „ la portoit, le Ciel cesse de la favoriser,
 „ les hommes n'en font plus de cas: faveurs,
 „ desirs, agrément, tout est perdu pour
 „ elle. Il en est de même d'une fille: dès
 „ qu'elle a laissé cueillir à un de ses Amans
 „ cette fleur qui lui doit être plus chère
 „ que ses yeux & que sa vie, elle perd
 „ aussi-tôt la tendresse de tous les autres.
 „ Qu'importe, après tout, que les autres

G vj

» Amans la dédaignent, pourvu qu'elle soit
 » tendrement aimée de celui à qui elle se
 » livre sans réserve. »

M. le Comte de Tressan traduit :

« *La jeune vierge est semblable à la nais-*
 » *sante rose qui brille & se repose sur la*
 » *branche épineuse dont elle est nourrie ;*
 » *tant que le troupeau ni son Berger n'en*
 » *approchent pas, le zéphir, les pleurs de*
 » *l'aurore, l'eau qui baigne le pied du ro-*
 » *sier, la terre même qui le porte, tout*
 » *contribue à lui conserver son état & sa*
 » *fraîcheur. La jeunesse de l'un & l'autre*
 » *sexe l'admire & la desiré ; l'une veut en*
 » *parer son sein, l'autre veut la placer dans*
 » *sa coëffure ; mais bientôt elle perd tous*
 » *ces avantages lorsqu'on l'enlève de la*
 » *branche verte & pliante dont les petits*
 » *dards n'ont pu la défendre. La jeune fille,*
 » *semblable à cette fleur, doit donc bien se*
 » *garder de se laisser enlever la rose qu'elle*
 » *a reçue de la Nature. Un seul Amant*
 » *qu'elle a eu la foiblesse de rendre heureux,*
 » *lui fait perdre le cœur de tous les autres.*
 » *Heureuse encore de rester aimée par celui*
 » *qui lui ravit tous les trésors de son sein.* »

Comparons à présent les deux traductions.

1°. Une jeune fille est beaucoup mieux
 que la jeune vierge ; ce dernier mot n'est
 presque plus employé que dans les Sermons
 & les Livres de morale chrétienne ; il est
 presque ridicule dans les conversations ordi-
 naires, & sur-tout dans le genre de poésie

dont il s'agit. Les Italiens disent très-élegamment *verginella* ; mais aucun Auteur estimé ne le traduira par *jeune vierge*.
 2°. J'aime mieux *rose nouvelle* que *naissante* *rose* qui brille & se repose sur la branche épineuse dont elle est nourrie. L'Arioste n'a pas dit, & auroit mal fait de dire, que la rose est nourrie de la branche épineuse. Le texte de M. Mirabaud est plus exact, plus élégant & plus conforme au texte, qui ne parle pas non plus de l'eau qui baigne le pied du rosier, ni de la terte qui porte ce rosier. Je ne crois pas me tromper, Monsieur, mais cette phrase, la terre, l'eau, le zéphir, la rosée, tout conspire à l'embellir, a bien plus de précision & de mouvement que le zéphir, les pleurs de l'aurore, l'eau qui baigne le pied du rosier, la terre même qui le porte, tout conspire à lui conserver son éclat & sa fraîcheur. Comme cela est long ! c'est une périphrase, & non une traduction. J'en dirai autant de ces mots, lorsqu'on l'enlève de la branche verte & pliante dont les petits dards n'ont pu la défendre. Tout cela n'est point dans l'original. Dès qu'on la cueille, dit beaucoup mieux M. Mirabaud, dès qu'elle est séparée de la tige qui la soutenait. . . . Pourquoi mettre en sentence la suite de cette comparaison, la jeune fille doit donc bien se garder de se laisser enlever ; &c. . . . Heureuse encore de rester aimée par celui qui lui ravit tous les trésors de son sein . . . outre qu'on ne dir pas

*rester aimé par quelqu'un, & que l'Arioste ne parle pas des trésors de son sein. Cette phrase exprime foiblement le sentiment que le Poëte a voulu peindre. " Qu'elle soit mé-
 " prisée de ses autres Amans, pourvu qu'elle
 " soit tendrement aimée de celui à qui elle
 " a su plaire " ; ou plutôt, comme traduit M. Mirabaud, qu'importe, après tout, que ses autres Amans la dédaignent, pourvu qu'elle soit tendrement aimée de celui à qui elle se livre sans réserve.*

En voilà assez, Monsieur, pour prouver que vous n'avez pas assez rendu de justice à M. Mirabaud, qui ne peut vous répondre. Je ne prétends pas faire la critique de M. le Comte de Tressan ; ce seroit fort mal payer le plaisir que j'ai toujours eu à lire ses Ouvrages. Sa traduction est ce qu'il a voulu qu'elle fût ; une traduction libre ou une imitation agréable, pleine de vie & de chaleur, du sublime Poëte Italien.

J'ai l'honneur d'être, &c.

*Explication de l'Énigme & du Logogryphe
 du Mercure précédent.*

LE mot de l'Énigme est *Lettre missive* ; celui du Logogryphe est *Brochet*, où se trouvent *rochet & broche*.

É N I G M E.

Q U O I Q U E souvent très-imposteurs ,
Nous sommes les grands précepteurs
Par qui la vérité se manifeste aux hommes.
Nous fûmes en naissant de bien grands séducteurs ,
Et par-là devînmes auteurs
Du mal que produisit la plus belle des pommes.
Que tout mortel aime à suivre nos loix !
Nous sommes en effet de si charmans Apôtres !
Mais qui se livre à nous sans prudence & sans choix ,
Qui n'écoute que notre voix ,
Nous fait souvent mourir les uns après les autres ,
Souvent même tous à la fois.

(*Par M. de Laroque, Capitaine en Second
au Régiment de Bassigni.*)

L O G O G R Y P H E.

S A N S être sphère , ou le globe du monde ,
Je suis comme eux de forme ronde.
On me fait parcourir , par jeu , par passe-temps ,
Un chemin verd , dans tous les sens.
On use contre moi d'une rigueur extrême ,
Et cependant au fond l'on m'aime ;
Malgré cela l'on me mène au bâton ,
Et l'on me met fort souvent en prison.

Lecteur, si tu me décompenses,
 Tu ne trouveras pas un grand nombre de choses ;
 De quoi te nourrir cependant ;
 Ce qui t'incommode souvent ;
 Ce qui fait loi dans l'Angleterre ;
 Enfin, le nom qu'on donne à cette terre.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ETRENNES DU PARNASSE, ou Choix de Poésies, par M. le Prévost d'Exmes. A Paris, chez Couturier fils, Libraire, Quai des Augustins, au Coq.

CETTE Collection, qui se distribue avec exactitude depuis douze ans, à la fin du mois de Décembre, peut être regardée comme un supplément à l'Almanach des Muses. Elle fut d'abord destinée à recueillir les Pièces Fugitives qui ne pouvoient trouver place dans ce dernier, & les premiers volumes n'ont en effet rien de commun avec lui. Mais après la mort du premier Rédacteur, étant passée successivement en plusieurs mains, elle cessa d'être rédigée dans cette vue, & les deux Recueils ont fréquemment admis les mêmes morceaux à la même époque. Il étoit en effet très-difficile que cela ne fût pas ainsi ; sur tout depuis que les Journaux, en se multipliant, ont fourni

plus d'occasions de rendre publiques les jolies bagatelles qui échappent de temps en temps à nos Poëtes agréables. Malgré cette ressource, les Etrennes du Parnasse sont restées très-inférieures à l'Almanach des Muses, qui, par les soins du Rédacteur, présente toujours un grand nombre de ~~Pièces choisies~~ le plus souvent avec goût, & qui y joignent encore un mérite plus piquant, pour ainsi dire, celui de la nouveauté. M. le Prévost d'Exmes, aujourd'hui Rédacteur des Etrennes, se propose de choisir dans tous les Journaux connus les Opuscules qui y auront été imprimés; de tirer, des analyses que font les Journalistes, les meilleurs morceaux des Ouvrages de Poésie dont ils rendent compte, & d'en composer en partie sa Collection. Ce projet a deux inconvéniens: le premier, de ne mettre sous les yeux du Public que des objets déjà connus ou médiocres. Le second regarde les fragmens tirés des extraits des Journalistes. Il est bien rare que leur intelligence ne tienne pas à quelques vers de liaison qui les suivent ou les précèdent, & dont le Critique donne l'idée dans son analyse. Quel agrément pourroit-on trouver dans la lecture de lambeaux décomposés, ne présentant que des pensées vagues, ou qui auroient besoin d'être éclairées par une longue notice? Aucun, sans doute; de la fatigue & de l'ennui, voilà ce qu'on éprouvera. Un moyen

plus heureux, est celui de joindre aux traductions des Poésies Italiennes, qui font, depuis quelques années, une grande partie de ce Recueil, les imitations ou traductions qu'on pourra se procurer des Poètes de toutes les Nations, de les distribuer de manière que le génie de chacun d'eux forme un contraste piquant, & capable de fixer la curiosité; mais nous engageons M. le Prévost d'Exmes à ne pas faire, comme dans le Recueil de cette année, *usage des traductions foibles, sous le prétexte de donner à connoître les Pièces originales qui méritent d'être distinguées*; car ceux qui se sont instruits des langues étrangères formant le plus petit nombre de Lecteurs, ne peuvent faire pencher la balance en leur faveur, & les autres ne peuvent tirer de ces imitations qu'une idée imparfaite; & souvent fautive, des Poètes dont la langue leur est inconnue. Nous espérons que nos remarques pourront être utiles à M. le Prévost d'Exmes, pour la suite de son choix de Poésies. Nous savons que celui de cette année a été fait à la hâte; & que le Rédacteur, pressé par le peu de temps qui lui restoit, n'a pu y donner tout le soin dont il est capable; qu'il se propose d'employer dorénavant beaucoup plus de sévérité; en un mot, de rendre les Etrennes du Parnasse dignes des regards des gens de goût. Il paroît chaque année une si grande quantité de poésies fugitives, qu'il n'est pas impossible qu'on en forme tous les ans deux Recueils agréables.

L'intelligence de M. le Prévost d'Exmes lui indiquera sans doute les moyens d'enrichir ses Etrennes de morceaux recommandables par les idées & par le style, & de les rendre dignes de leur titre.

Les personnes qui désireront y faire insérer leurs Opuscules, sont priées de les adresser, francs de port, avant le premier Novembre, à M. Fétil, Libraire, rue Mazarine, au Parnasse Italien, ou à l'Editeur, rue des Poullies, hôtel Impérial.

Parmi les Pièces qui composent le Recueil de cette année, on distingue de jolis vers à Mde de la M., qui, à *vingt-trois ans*, se *plaignoit de vieillir*, par M. de Choisy; une *Épître à l'Ombre d'un Ami*, par Mde la Comtesse de D.; de jolis Couplets de M. Moreau, ayant pour titre, *l'Heureux Ministre*; une vieille Epigramme rajustée à la moderne; *la Chanson de Roland*, imitée de l'Italien, par M. le M. de P.; *le Temple de la Mort*, imité de l'Anglois, par M. le Comte d'Hartig; & *le Mort parlant*, Conte, tiré des facéties du Pogge, par M. Harduin.

A la fin du Volume des Etrennes du Parnasse qui parut au mois de Décembre 1779, on trouve des Notices sur quelques Poètes Italiens. Ces Notices étoient trop courtes pour être intéressantes; d'ailleurs, elles ne donnoient qu'une connoissance sèche de quelques Auteurs, sans parler de l'histoire & des progrès de la Poésie Italienne. L'Editeur en a refondu une partie dans des Essais

historiques , qui commencent le Recueil dont nous venons de rendre compte , & se propose de les refondre toutes successivement dans la suite de ces Essais , qui paroîtront tour-à-tour d'année en année. Les treize Poètes dont il est question aujourd'hui , n'offrent point de détails piquans ; au moment où il ont écrit , la langue Italienne n'étoit pas encore formée , par conséquent la poésie étoit dans son enfance. On ne peut donc qu'inviter M. le Prévost d'Exmes à passer rapidement sur les objets qui ne sont pas susceptibles de donner de l'intérêt à son entreprise , & à nous rapprocher , le plus tôt qu'il lui sera possible , du temps où le goût se repose avec plaisir sur les richesses du Parnasse Italien. Qu'il n'oublie pas surtout que dans un Ouvrage de la nature du sien , il est tout aussi essentiel de plaire & d'amuser que d'instruire.

(Cet Article est de M. de Charnois.)



LETTRES de M. William Coxe, à M. W. Melmoth, sur l'état Politique, Civil & Naturel de la Suisse, traduites de l'Anglois, & augmentées des Observations faites dans le même pays, par le Traducteur, avec cette épigraphe : *Là, habite un peuple simple, bienfaisant, brave, ennemi du faste, ami du travail, ne cherchant point d'esclaves & ne voulant point de maîtres.* De Méhégan, *Tableau de l'Hist. Moderne.* 1 Vol. in-8°. de 326 pages. Prix, 3 liv. A Paris, chez Belin, Libraire, rue S. Jacques.

LA relation que M. Coxe a publiée de son Voyage en Suisse, dit M. Ramond, Traducteur de cet Ouvrage, a eu du succès en Angleterre, & me paroît faite pour être bien reçue en France : je me suis cru en droit de la traduire, parce que j'ai moi-même parcouru le pays qu'il décrit.... J'ai voyagé à pied avec un seul compagnon né dans la région que nous parcourions... & nous avons vécu en égaux avec les Bergers que nous visitons.... Avec ces titres, continue M. Ramond, il me sera permis d'ajouter aux descriptions du Voyageur Anglois.

La physique & la morale sont l'objet des recherches de M. R. & de M. C. ; les sources du Danube, de la Reuss, de l'Aar & du Rhône, les cataractes du Rhin, les lacs, les vallées & les glaciers, sont très-bien décrits dans leur Ouvrage. La vie privée des

Suisses n'est pas un des objets les moins intéressant ; on y trouve un tarif du prix des comestibles dans plusieurs cantons de la Suisse.

On est saisi d'attendrissement & d'admiration en lisant la description que fait M. R. des Assemblées générales du Canton de Glarus, qui jouit du pouvoir législatif. Une vaste prairie est le théâtre ordinaire de ses Assemblées ; un quadruple rang de bancs y forme un cercle de plus de trois cent pieds de diamètre ; les Magistrats occupent le cercle intérieur ; le Peuple, composé d'environ quatre mille hommes, tous armés, occupe les autres bancs, & l'on donne aux Cures du Canton des sièges à côté des Magistrats. Le Président debout, appuyé sur un long & lourd cimeterre, qui servit jadis à repousser les Autrichiens, est placé près du centre du cercle, avec le Greffier & deux Sergens à la livrée du Canton.

« Que l'on imagine, dit M. R., qui a
 » assisté à l'un de ces Comices, quelque
 » chose de plus imposant que ce spectacle,
 » & de plus respectable qu'une Assemblée
 » d'hommes libres réunis pour discuter leurs
 » intérêts communs, assis sur la terre qui
 » les a vu naître, qui les nourrit, & qu'ils
 » ont défendue contre le joug de domination
 » qui pèse sur le monde, ayant devant eux
 » leurs enfans qui s'enflamment déjà au
 » nom de la liberté, & qui apprennent
 » d'eux à la transmettre intacte à leur pos-

» térité. Quel édifice auroit la majesté de
 » cette vallée, protégée par les boulevards
 » naturels du pays, parsemée de cabanes &
 » couverte de troupeaux ? Tout me sembloit
 » ici digne des premiers âges des peuples.
 » Tels étoient les anciens Romains & les
 » Républicains de la Grèce. Tels étoient ces
 » vertueux Gaulois & ces braves Germains,
 » nos respectables pères. . . .

» Le Président proposa la ratification que
 » l'Ambassadeur de France attendoit à So-
 » leuse. Un objet d'aussi grande importance
 » devoit être décidé à la pluralité des voix.
 » Toute l'Assemblée s'écria unanimement
 » qu'il étoit inutile de les compter, & que s'il
 » existoit un Citoyen qui ne fût pas l'ami des
 » François, il ne falloit pas qu'il fût connu. »

Dans la même Assemblée, deux payfans,
 plus que sexagénaires, vinrent demander
 au peuple des dispenses pour épouser des
 parentes orphelines & pauvres ; plu-
 sieurs voix s'élevoient en leur faveur,
 quand un Curé prit la parole pour re-
 présenter les droits du Clergé ; il fit un
 discours plein d'érudition, pour prouver
 qu'il n'appartenoit point à un Corps poli-
 tique de s'immiscer dans les affaires reli-
 gieuses ; il demandoit au peuple le renvoi de
 cette affaire au Consistoire Ecclésiastique.
 Une opposition s'éleva : elle partoît d'un
 simple Berger. Il distingua dans les degrés
 prohibés ceux qui le sont de droit divin, &
 ceux qui le sont de droit humain ; quant aux

premiers , dit-il , l'Église n'a pas plus de pouvoir que les Laïcs pour en lever l'obstacle ; mais les seconds peuvent l'être par le Souverain. Le Berger, par cette distinction , conclut contre le Curé , que l'Assemblée pouvoit prononcer sur cette espèce de dispute : vraisemblablement il n'avoit étudié ni scholastique ni dialectique.

M. Coxe & son Traducteur , peuvent être mis au rang des meilleurs Peintres des Alpes.

ALMANACH des Muses , 1781. A Paris , chez Delalain l'aîné , Libraire , rue Saint Jacques , vis-à-vis la rue du Plâtre.

IL paroît d'abord surprenant que l'*Almanach des Muses* soit si foible cette année , puisque jamais la liste des Auteurs qui ont , pour ainsi dire , fourni leur redevance annuelle , n'a été si nombreuse. Mais la surprise cesse lorsqu'on fait attention que parmi tant d'Auteurs on ne trouve ni M. de Saint-Lambert , ni M. de la Harpe , ni M. l'Abbé de Lille , ni M. Barthe , ni M. de Chamfort , ni M. Palissot , ni M. Marmontel , ni M. Ducis , ni M. le Ch. de Boufflers , ni M. le Ch. Bertin * , ni M. le Ch. de Cuières , &c. &c.

* Auteur d'un joli Recueil de Pièces Érotiques , intitulé : *Les Amours , Élégies , en 3 Livres*. Recueil qui doit servir de pendant aux Opuscules de M. le Ch. de Parni. C'est assez en faire l'éloge.

On

On conçoit facilement que la Collection doit être d'autant plus foible qu'elle est plus volumineuse. Trop de complaisance pour les Auteurs, qui en effet sont très-honorés d'être insérés dans l'Almanach des Muses ; trop de prévention, ou du moins trop peu d'empressement à l'égard de ceux qui ne pourroient que l'honorer : voilà les deux reproches que l'on peut faire à l'Éditeur, & ce qui rend si médiocre son choix de Poésies. Avant de mettre sous les yeux de nos Lecteurs ce que ce Recueil offre de plus piquant & de plus agréable. Nous parlerons de la Pièce, sans contredit, la plus mauvaise, parce qu'elle est attribuée à Voltaire. Ce sont des vers soi-disant adressés à M. Rivarol, en Janvier 1777. Les voici.

EN vain ma Muse *surannée*
Voudroit, ainsi que vous, *rimer* des vers aisés.

Je sens que ma force est bornée.
Ma chaleur est éteinte & mes sens sont usés.

Mais vous brillez à votre aurore ;
Vous êtes l'ami des Neuf Sœurs.

Et je vois vos talens éclore
Avec les plus belles couleurs.

Seize lustres brisent mon être,
Je respire avec peine l'air ;

Mais vous commencez à paroître ;
Et l'on voit le printemps renaître
Des tristes débris de l'hiver.

Sam. 27 Janvier 1781. H

Il est visible que Voltaire n'a jamais pu faire de pareils vers, ni défigurer, d'une manière aussi maladroite & aussi grotesque, sa réponse à M. François, alors âgé de 19 ans. Voltaire n'eût jamais dit, ni en prose ni en vers, *seize lustres brisent mon être*, sans parler du reste.

Une petite Pièce bien digne de lui, c'est celle de M. le Duc de Nivernois, sur Ermenonville.

JE ne traiterai plus de fables

Ce qu'on nous dit de ces beaux lieux,

Où les mortels, devenus presque Dieux,

Goûtent sans fin des douceurs ineffables.

De l'Élysée, où tout est volupté,

Je regardois le favorable asyle

Comme un beau rêve à plaisir inventé.

Mais je l'ai vu, ce séjour enchanté;

Oui, je l'ai vu : je viens d'Ermenonville.

Voilà des vers d'un très-bon goût ; ce n'est point-là du bel-esprit faux & recherché ! Voici une autre Pièce d'un autre ton : la naïveté en fait tout le sel. Elle a pour titre, *la Bonne Journée*.

UN pauvre Clerc du Parlement,

Arraché du lit brusquement

Comme il dormoit profondément,

Gagne l'écrude tristement,

Y griffonne un appointement,
Qu'il ose interrompre un moment
Pour déjeuner sommairement;
En revanche dort longuement,
Dîne à trois heures sobrement,
Sort au dessert discrètement,
Reprend la plume promptement
Jusqu'à dix heures seulement;
Lors va souper légèrement,
Grimpe & se couche froidement,
Dans un lit fait négligemment,
Dort, & n'est heureux qu'en dormant.
Ah ! pauvre Clerc du Parlement!

On se rappelle peut-être d'avoir lu, dans une des Fenilles du jour, sous le nom de M. l'Abbé Delaunai, une Pièce intitulée: *Train de Vie d'un Poète sur son déclin*. L'Auteur de cet article reconnut le style de feu M. Dorat à la simple lecture; les Journalistes de Paris n'y virent que le bon Abbé. Quoi qu'il en soit, elle a donné occasion aux jolis vers que l'on va lire.

Quoi ! vous faites de jolis vers,
Et vous osez impunément vous plaindre ?
Quand on tient d'Apollon tous les trésors ouverts,
Un créancier n'est point à craindre ;
Des vers coulans , des vers bien faits ,
Valent bien , croyez-moi , la plus sonnante espèce.
Puissez , puissez aux sources du Permesse,

H ij

Vous acquitterez vos billets.

Loin du maître des Dieux, chassé de son empire,

Sur ce globe qu'il égaya,

Phébus les créanciers paya :

Par les sons enchanteurs qu'il tiroit de sa lyre.

Vous, cher Abbé, qui sur d'aimables tons

Montez son luth & vous faites connoître,

Imitez l'exemple du maître;

Payez aussi par des chansons.

Parmi les Pièces à distinguer dans l'Almanach des Muses, on remarque beaucoup d'Épigrammes. Voici la meilleure.

Ce Monsieur Bos, il sac, il se travaille,

Et dans son feu voyez comme il est froid !

Ce Monsieur Bos veut agrandir sa taille,

Et chaque jour il décroît, il décroît.

Profaisant & rimant par surcroît,

Ce Monsieur Bos si gai, si lourd, m'affomme !

Ah ! que n'est-il du moins ce qu'il se croit !

De par Midas ! ce seroit un grand homme.

Voilà le bon genre de l'Épigramme, le genre de Jean-Baptiste & de Piron. Celle-ci, de M. le Ch. de la Loge, est encore très-bien tournée.

HATÉ-TOI, vole, imbécille Damon :

Passé les mers : hûme dans Albion

L'épais brouillard des bords de la Tamise.

Fais plus encor : pars-tout avec éclat.
 Pékin , Moscou , Vienne , Rome , Venise ;
 Et nous dirons : ô merveille ! ô surprise !
 Il partit fort ; il est revenu fat.

Le même Auteur a fait de très-jolis vers
 pour être attachés au col d'un perroquet.

HEUREUX oiseau , vole auprès de Thémire ;
 Répète-lui ces noms si doux à prononcer ,
 Ces noms charmans dont j'aimais à t'instruire.
 Tu les diras sans les penser ;
 Et je les pense sans les dire.

La Pièce de M. Selis , cette année , est une
 Eglogue aux Ministres actuels. Elle nous a
 paru un peu foible.

D A P H N I S .

Ainsi dans nos hameaux te voilà de retour !
 Qu'as-tu vu , cher Ménalque , à Paris , à la Cour ?

M É N A L Q U E .

Dans les murs de Versailles un Roi sensible & sage ,
 A sa jeune gaité joint les mœurs du vieil âge.
 Il est bon : j'ai cru voir un Berger caressant
 Amour de qui s'ébat son troupeau florissant.
 Tout respire en ces lieux la naïve allégresse.
 Des Ministres zélés secondent sa tendresse.
 Oh ! de quel ton Paris célèbre leurs travaux !

Au surplus , le reste de l'Eglogue vaut beau-
 coup mieux ; on y remarque des vers bien faits.

H iij

Au Palais de Plutus l'austère économe :

Veille à l'argent sacré que prête la Patrie.

Ces chemins qu'en pleurant construisoit l'indigence,

Nous paieront nos sueurs & leur magnificence.

Et de tant de bienfaits , ô surprise ! ô bonheur !

Nul impôt odieux ne trouble la douceur.

M É N A L Q U E.

La ville s'applaît d'une faveur égale :

Tandis que pour abattre une fière rivale

Cent vaisseaux sont partis chargés de légions.

D A P H N I S.

Quoi ! la France est en guerre ? Ami, nous l'ignorons.

Ce dernier trait sur-tout est heureux.

Les vers de M. de la Louptière à Sophie, & ses triolets sur l'Amour & l'Amitié sont très-agréables, & nous nous ferions un vrai plaisir de les transcrire, si les uns n'avoient pas déjà été insérés dans ce Journal, & si les autres ne se trouvoient pas dans le petit Chanonnier François & ailleurs. Son Épître à une nouvelle Catholique nous a paru ingénieuse mais un peu négligée, au moins pour le style.

Le Poëme de M. Maréchal sur l'enfance, annonce qu'il n'a pas le talent des grands vers. On peut rimer avec grace & correction trente bagatelles poétiques, & être incapable de composer de suite trente beaux vers alexandrins.

Les Pièces de feu M. Dorat, de M. le Chevalier de Parni & de M. Imbert doivent être particulièrement distinguées. Ce dernier annonce qu'il va publier un Recueil de Contes, dont quelques-uns ont déjà paru dans le Mercure. Nous osons l'exhorter à les abréger beaucoup. Lorsqu'il les a insérés dans ce Journal, il n'a peut être pas eu le temps de les faire plus courts: aujourd'hui cette excuse ne seroit plus valable.

L'Épître à Damis, par M. Garnier, nous a paru la plus jolie des Poésies qui, dans ce Recueil, ont une certaine étendue. Elle mérite d'être lue toute entière, & nous regrettons de ne pouvoir donner ce plaisir à nos Lecteurs. Nous leur copierons du moins les vers de M. le Marquis de Villette, pour le portrait de M. d'Alembert.

S'IL parle, il fait prendre le ton
De Théophraste dans Athènes;
S'il tient la plume, c'est Platon,
Avec le compas, c'est Newton;
Quand on le voit, c'est La Fontaine.

Cette jolie bagatelle fait desirer que l'Editeur eût recueilli d'autres Pièces d'une Muse aussi facile & aussi ingénieuse.

Nous ne finirons point cet article sans rendre hommage à nos modernes Deshoulières, Mde de Bourdic, Mde la Marquise de la Ferandière, & Mde la Comtesse de

H ix

Beauharnois. Les Muses ne sont jamais plus intéressantes que lorsqu'elles n'ont point changé de sexe. Nous regrettons de ne pouvoir citer l'Épître à un habitant de la Cour de Mde de la Férandière, & celle de Mde de Beauharnois à M. Bailli; mais nous citerons, du moins en partie, celle de Mde de Bourdic à une de ses amies qui étoit allée aux eaux de Lan guedoc.

Je ne viens pas, belle Comtesse,
 Sur un ton fade & langoureux
 Vous conter l'ennui, la tristesse
 Que nous *respirons* dans ces lieux :
 Il faut bien quand V * * nous laisse,
 Nous voir abandonnées des Plaisirs & des Jeux
 Si l'Amour est inconsolable,
 Si l'amitié verse des pleurs,
 Ce sont-là les petits malheurs
 Que cause toute femme aimable.
 Quelle Belle n'a pas l'honneur
 De faire quelque misérable,
 Et d'affliger un tendre cœur ?
 Après tout, qu'a-t-on à vous dire ?
 Vénus change bien de climats :
 Comme Vénus n'avez-vous pas
 Des droits sur tout ce qui respire ?
 L'Univers, voilà votre Empire.
 Que Céphise, dans Aubenas, *

* Petite Ville qu'habitoit alors l'Auteur.

Végète & reste ensevelie ,
Ce n'est rien : il faut qu'ici-bas
Les laides dérobent leur vie :
Elles sont nulles dans l'état.
Toute la sphère est pour les Belles :
Rien n'est plus juste : hélas ! sans elles
Ce monde auroit-il tant d'éclat ?
Aussi, jeune Églé, je parie
Qu'en vous voyant dans le Septimanie ,
Nos empressés Barons ont fait mainte folie.
Tout en lorgnant votre gentil minois ,
L'un dira : Dieux ! qu'elle est belle !
L'autre : est-ce bien une mortelle ?
Que son sourire est gracieux !
Comme l'amour est dans ses yeux !
Qu'il est doux d'en avoir pour elle ! &c.

P. S. Le soi-disant Secrétaire des Muses continue à donner une Notice de rous les Ouvrages de Poésie qui ont paru dans l'année, & contre lesquels il prononce un arrêt sans appel en deux, trois ou quatre lignes. Son ton est toujours le même, c'est-à-dire, très-curieux. Par exemple, M. Roucher a, selon lui, *une manière large*. On ne fait pas bien ce que signifie cette *manière large*, à moins qu'il n'ait voulu dire que M. Roucher avoit de fréquens écarts.

Voici encore comment il juge le Poème

H v

de Tangu & Féline, par M. de la Harpe.
 “ *Manière souvent très - sèche, & dans*
 ” *quelques endroits une gaiété grimacée.* ” *
 Sans parler de ce style *sec & grimacé*, il est
 bien étrange qu'un homme qui n'a rien fait,
 ne fait rien, & vraisemblablement ne fera
 rien, prononce sur les plus grands talens
 avec cette morgue doctorale.

O P U S C U L E S *Mathématiques de M.*
d'Alembert, Tomes VII & VIII, in-4°.
 A Paris, chez Jombert, l'aîné, Libraire,
 rue Dauphine.

CES deux nouveaux Volumes sont le
 quinzième & le seizième de la Collection
 des Ouvrages Mathématiques de M. d'Alembert.
 Les Géomètres savent que c'est à son
 génie qu'ils doivent une grande partie des
 progrès que les Sciences ont faits en ce
 genre depuis quarante ans. Il a donné le
 premier un principe général de Dynamique,
 indépendant de toute loi de convenance, &
 de toute hypothèse métaphysique; il a
 su l'étendre le premier aux movemens
 des corps finis, qui, jusqu'à lui, n'avoient
 pu être soumis au calcul. Enfin, il l'a
 même appliqué aux fluides, dont, jus-

* Ce Poème, qu'on lit & relit avec un charme
 toujours nouveau, se trouve à Paris, chez Lambert
 & Bandoüin, rue de la Harpe.

qu'alors, on n'avoit pu calculer les mouvemens que d'après des hypothèses plus ou moins plausibles, mais toujours bien éloignées d'être susceptibles d'une preuve rigoureuse.

Ainsi, tous les problèmes des Sciences Physico-Mathématiques, que l'état actuel de l'Analyse, & la connoissance des loix de la nature, permettoient de résoudre, se sont trouvés résolus. Ceux qui intéressoient les corps fluides ou flexibles demandoient une analyse nouvelle, & le même Géomètre qui avoit trouvé ces principes, est encore celui qui a découvert cette nouvelle branche de calcul.

Mais, quelque grands que soient les premiers pas du premier inventeur, il s'en faut beaucoup qu'il atteigne au bout de la carrière. Lui-même, plus que personne, sait combien il lui reste à faire. Ainsi, les Opuscules de M. d'Alembert sont, en grande partie, le supplément de ses premiers Ouvrages. Il s'y est occupé de développer les conséquences importantes des principes & des méthodes nouvelles qu'il a inventées, de multiplier les applications de ses principes, & de perfectionner ou de généraliser les méthodes.

L'Astronomie physique doit beaucoup à M. d'Alembert. Nous avons de lui une solution du Problème des trois corps, par une méthode aussi sûre & aussi exacte que nos connoissances analytiques puissent

H vj

le permettre. Des recherches profondes sur la figure de la terre, où cette importante question est traitée dans sa plus grande généralité; une méthode de calculer les perturbations des Comètes très-ingénieuse, qui s'étend à tous les cas; enfin, une solution du Problème de la procession des Équinoxes, Problème qu'il a résolu le premier, par un de ces nouveaux principes de mécanique dont il a enrichi les Sciences.

M. d'Alembert s'est occupé aussi de l'Optique, & sur-tout de deux branches de cette Science, celle qui explique les phénomènes de la vision, & celle qui, soumettant aux calculs les loix de la réfraction & de la dispersion de la lumière, donne la théorie des lunettes acromatiques.

Le calcul des probabilités devoit plaire à un Géomètre Philosophe. Aussi cette partie des Mathématiques a-t-elle été plus d'une fois le sujet de méditation de M. d'Alembert. Comme grand Géomètre, il a soumis au calcul plusieurs questions intéressantes de cette partie de l'analyse, & entre-autres celle des avantages de l'inoculation; comme Philosophe, il a examiné les principes mêmes de la science sur lesquels les premiers Géomètres qui s'en étoient occupés, charmés des résultats ingénieux & piquans où le calcul les conduisoit, sembloient avoir évité de les rendre trop difficiles.

Il n'y a aucun de ces objets sur lequel ces deux nouveaux volumes ne renferment des

recherches dignes du nom & du génie de l'Auteur.

Ainsi, l'on trouve dans ces deux volumes des recherches profondes sur l'analyse pure, sur le mouvement des corps solides; des Mémoires sur la théorie des ressorts, sur les loix générales de l'équilibre & du mouvement des fluides, sur les perturbations des Comètes, & sur la figure de la terre; de nouvelles réflexions sur l'Optique, & une solution particulière d'un Problème sur les Probabilités, célèbre parmi les Géomètres, dont il a exercé la sagacité, sous le nom du Problème de Pétersbourg.

La liaison que les différens Mémoires qui forment ces Opuscules, ont avec les objets qui sont Traités dans les Volumes précédens, & avec les traités particuliers où l'Auteur a établi les fondemens des grandes théories dont il a augmenté la masse de nos connoissances, ne permet guères de donner dans un extrait une idée juste de ce qu'ils renferment.

D'ailleurs, le nom de M. d'Alembert est si justement illustre parmi les Savans, qu'il suffit qu'il soit à la tête d'un Ouvrage pour exciter leur intérêt, & pour qu'ils soient sûrs d'y trouver de quoi s'instruire. A la vérité, quelques hommes, les uns blessés de sa gloire, les autres plus blessés encore de son zèle pour les progrès des lumières utiles, ont, depuis quelques années, attaqué sa réputation comme Géomètre, & lui

ont disputé le rang où le petit nombre de ses contemporains, dignes de l'apprécier, l'a placé d'une voix unanime. Mais une partie de ces Critiques ignoroient absolument la Géométrie, & ne savoient pas même que l'existence du génie d'un Géomètre n'est pas une affaire d'opinion, mais un point de fait susceptible de preuves rigoureuses; & si on a vu dans le nombre de ces détracteurs quelques Géomètres médiocres, ils ne se sont point apperçu sans doute que, par cette manière de juger un grand Homme, ils donnoient la preuve la plus décisive & la plus complète de leur médiocrité, du moins aux yeux de ceux qui leur faisoient l'honneur de ne pas douter de leur bonne-foi.

L'ART du Fabricant de Velours de Coton, par M. Roland de la Plâtrière, Inspecteur-Général des Manufactures de Picardie. Vol. in-fol. avec Figures. A Paris, chez Montard, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins.

L'USAGE des Velours de Coton, répandu en France depuis 25 à 30 ans, y forme aujourd'hui une branche de Commerce très-considérable, sans être cependant aussi avantageux à l'industrie nationale qu'il le paroît au premier coup-d'œil. L'Auteur, à qui nous devons ce Traité précieux, observe que si jusqu'à présent nos Velours sont à un plus haut prix que ceux d'Angleterre, il faut l'at-

tribuer au défaut de concurrence, & au mystère que les Fabricans ont su mettre dans ce genre de travail. La publicité des opérations peut seule étendre la main-d'œuvre, & établir une concurrence de travail & de prix, essentielle à l'utilité publique. On ne compte parmi nous, dit l'Auteur, que *quatre ou cinq Fabriques de Velours de Coton; les Entrepreneurs soutiennent ces Etoffes à un prix si haut, qu'il en résulte une introduction considérable en contrebande de celles d'Angleterre, quoique la main-d'œuvre soit beaucoup plus chère en Angleterre qu'en France, & qu'elle tire, ainsi que nous, les matières premières des Colonies.*

Si depuis vingt ans M. de la Plârière eût publié les savantes recherches, il est à présumer que nous aurions aujourd'hui une multitude de Manufactures en ce genre, & qu'on n'auroit plus à craindre de concurrence étrangère. Son Ouvrage est accompagné d'une *Dissertation sur la nature, le choix & la préparation des matières, & d'un Traité de la Teinture & de l'impression de ces mêmes matières.*

Il seroit à désirer que tous nos Inspecteurs de Manufactures pussent justifier ainsi, aux yeux du Public, le choix du Gouvernement, & la confiance dont il les honore.



V A R I É T É S.

LETTRE à M. DE MONGÉS, sur une Fête qu'on célèbre annuellement à Troyes.

C'est une illusion, Monsieur, que d'imaginer que la réduction, un peu tardive, de notre ville de Troyes sous l'obéissance du bon Henri * soit l'objet d'une fête dont la splendeur & la gaieté répondent aux sentimens dont toute la nation paroît aujourd'hui pénétrée pour le Chef de la Maison régnante.

Cette fête se réduit à une Procession, invariablement fixée au Mardi-saint, parce que la réduction qui en est l'objet, date du 26 Mars de l'année 1594, dans laquelle l'âques tomboit au 31 de ce mois.

Deux files de croix voilées, le Clergé suivant sur deux lignes, en visages de carême encamailés, un reliquaire de la vraie Croix, porté sur un brancard par deux gens d'église revêtus de dalmatiques ou chappes de la couleur que prend l'Eglise dans la Semaine-sainte, des antiennes empruntées de l'office de cette semaine & de celui des Rogations, chantées sur le ton lamentable de ces solennités, quelques gens du Corps Municipal fermant la marche, deux cloches sonnant tristement à la sortie & à la rentrée de la Procession : tel est l'appareil de cette fête, que la nou-

* Lors de cet événement, un Aubergiste de Troyes avoit pris pour enseigne le Bon Henri. Cette auberge subsistoit encore en 1760. Le nom en est demeuré à la famille qui l'ouvrit : elle porte, par contraction, le nom de Barry.

celle génération n'a point vu honorée de la présence des Evêques ; fête qui semble annoncer la commémoration douloureuse de la prise de Troyes par un Conquérant barbare qui l'auroit mise à feu & à sang, & non le retour de cette ville dans les bras d'un bon & tendre père à qui elle disoit, comme S. Augustin à Dieu : *Serò cognovite, ô bonitas infinita !*

Il est sans doute étonnant que cette solennité ait été fixée au Mardi-saint. Si on l'eût attachée au 26 Mars, dans plus de la moitié des années que Pâques parcourt, du 22 Mars au 25 Avril, elle seroit tombée après Pâques. Alors la commémoration de sa résurrection concourant avec celle de N. S., Troyes auroit pu se livrer à l'alégresse & à la joie que provoque l'Eglise elle-même dans l'antienne la plus fréquente de l'office pascal (*Hæc dies*, &c.). Il auroit pu même arriver que, soit par raison de cette alégresse, soit pour débarrasser la Semaine-sainte d'une fête qui lui seroit devenue peu assortie, on l'eût remise après Pâques, lorsque le 26 Mars seroit tombé en carême.

L'arrangement contraire fut l'ouvrage de l'esprit de la Ligue, qui, dans quelques corps & chez quelques particuliers, avoit survécu à la destruction de ce monstre. Il se perpétua dans une Congrégation formée entre des chanoines & d'autres prêtres, & dans laquelle les Jésuites trouverent les plus ardens promoteurs de leurs desseins sur Troyes. * Il subsistoit encore en 1637, & nous lui devons le petit S. Lambert placé sur nos remparts, au-dessus de la glacière, en mémoire de la

* Voyez les Mémoires pour servir à l'Histoire des Jésuites à Troyes, & le premier vol. de mes Mémoires sur Troyes, page 367.

déconvenue d'un parti détaché par Henri IV, qui en 1590, le jour de la fête de S. Lambert, introduit à Troyes par le Président de Mesgrigny, & n'ayant pu tenir contre la bourgeoisie armée, avoir pris la fuite, & laissé un grand nombre de morts & de prisonniers. *

On imagine aisément, d'après l'influence de ce parti dans le règlement des cérémonies, qu'il ne négligea rien pour répandre un voile lugubre sur celle que devoit conserver à la postérité la victoire de Henri IV, & pour en faire la doubleur du spectacle que donnent, dans la *Satyre Ménippée*, les Launay, les Garibus, les Cully & les Aubri, tombant à genoux devant la croix du Légat, & entonnant à haute voix, entrecoupée de sanglots :

*O crux, ave, spes unica,
Hoc passionis tempore! ***

C'est en effet ce que chantent les antiennes prescrites d'après le Processionnal renouvelé par M. Bossuet en 1739. La première, *Exurge*, empruntée des rogations, a pour objet de détourner la colère de Dieu. La deuxième, *Salvator*, faite pour le Dimanche des Rameaux, demande à Dieu qu'il sauve son peuple, pour le mettre en état de confesser son saint nom. La troisième est un répons du Dimanche de la Passion: il implore les secours de Dieu contre les machinations & les conspirations des ennemis, en rap-

* Cette incursion coûta la vie à l'oncle d'une de mes trisaïeules paternelles de son nom, Yves le Tartier, Doyen de S. Étienne : accouru pour défendre l'entrée de son Cloître contre le Béarnois, & donnant ses ordres, la cuirasse sur le dos, le casque en tête & la lance au poing, il fut percé d'une arquebusade.

** *Satyre Ménippée*, édition des Elzevirs, page 80.

pelant celle des Princes & des Pharisiens contre J. C. Or, toutes ces antiennes qui, suivant le Processionnal, *Cantantur sine Alleluia & Gloria patri*, s'expliquent d'elles-mêmes à ceux qui connoissent l'esprit de la Ligue, & l'inimitié contre Henri IV, dont il ne put se défaire.

Tous les cœurs, aujourd'hui réunis par l'attachement & par la tendresse pour la mémoire de ce Prince, semblent demander que l'on répande sur la fête dont il est le coriphée, l'air & le ton de joie, de jubilation & d'alegresse qu'elle auroit dû prendre dès son institution; & qu'en la transférant après Pâques, dans les années où le 26 Mars tombe en carême, on l'accompagne de motets & d'antiennes assortis, pour le chant & pour les paroles, aux sentimens de ceux qui la célèbrent.

Jusqu'en 1750, la Procession du Mardi-Saint étoit précédée d'un sermon prononcé par un orateur du Diocèse. Un grand faiseur, par les mains de qui passaient alors toutes nos affaires publiques, vit dans ce sermon une amende honorable, & il en ordonna la suppression.

Dans le tems où M. le Comte de Mesgrigny-Villebertain honora la Mairie en la remplissant, il avoit rétabli ce sermon, qui depuis est tombé en désuétude. L'éloge de Henri IV, celui de Troyes & des hommes qu'elle a donnés à l'église, à la robe, à l'épée, aux arts & aux sciences, entroient dans ce discours, dont le texte étoit : *Deum time, Regem honore*, & l'objet, le devoir des sujets envers les Rois. Il offroit un sujet d'émulation aux jeunes clercs; il leur mettoit sous les yeux une matière dont les séminaires s'occupent peu; enfin, il leur inspiroit quelque intérêt pour les connoissances relatives à leur patrie & à son histoire. Ne conclutiez-vous pas aussi à son rétablissement ?

Je suis, &c. GROSLEY.

SCIENCES ET ARTS.

DÉCOUVERTES.

LÉ SIEUR TROUSSIER, Marchand Chapelier, très-zélé pour la perfection de son Art, est parvenu à établir une Manufacture de plusieurs espèces de Chapeaux qui méritent d'être connus du Public. La matière qu'il emploie leur donne plus de douceur, de finesse & de légèreté que n'en a le castor ordinaire ; ils résistent à la pluie, ne se graissent jamais, & deviennent plus fins à mesure qu'on les porte. Il en fabrique de toutes qualités, pour les Maîtres comme pour les Domestiques. Il en a de blancs à l'usage des Dames, mais qui l'emportent sur ceux d'Angleterre par la blancheur & la légèreté. On fait que ces derniers sont préférables à tous les autres pendant les grandes chaleurs de l'été.

Pour rendre toute espèce de Chapeaux absolument impénétrables à l'eau, le sieur Troussier possède le secret de les vernir * & de leur donner toutes les couleurs qu'on pourra désirer. Cette précaution au reste est absolument inutile à l'égard des siens ; il les garantit pour résister aux pluies les plus fortes. Le sieur Troussier nous semble d'autant plus digne de la confiance du Public, qu'ayant soumis ses découvertes à l'examen de l'Académie des Sciences, il en a obtenu le suffrage le plus flatteur. Voici l'Extrait tiré des Registres de cette Compagnie savante.

* L'usage de ces chapeaux est fort dangereux au soleil, à cause des émanations que répand le vernis.

« Les Commissaires chargés de suivre les opérations du sieur Troussier dans les différentes manipulations qu'il a inventées, rapportent qu'il est parvenu à former une étoffe précieuse d'une matière beaucoup plus fine que le castor, dont le travail est plus difficile, ce qui annonce que le sieur Troussier a une grande intelligence dans l'Art de la Chapellerie....

« Le sieur Troussier a fait part en même-temps d'une nouvelle méthode qu'il a suivie dans la composition des trois quarts castors, demi-castors & des autres Chapeaux où il entre des mélanges ; il nous en a montré très-sensiblement les bons effets ; & en comparant sa composition à ceux de la composition ordinaire, nous avons été convaincus que sa nouvelle méthode contribue à donner plus de solidité au corps de l'étoffe. Signé, de Montigny, Tillet, Desmarests. Certifié le présent Extrait conforme à l'original & au jugement de l'Académie. Signé, le Marquis de Condorcet. »

Le sieur Troussier demeure à Paris, rue Planche-Mibraye, vis-à-vis celle de la Vannerie, près de Saint Jacques de la Boucherie.

GRAVURES.

TABLEAU des Mathématiques, avec son explication, par L. E. E. Delisle, Maître d'Hydrographie & de Mathématique, A Paris, chez le sieur Bortin, Ingénieur-Mécanicien du Roi, rue de la Harpe. Prix, 4 liv. Cet Ouvrage a deux Parties, 1.^{re} le Tableau ou Carte Générale des Mathématiques ; c'est un espèce d'arbre dressé sur une feuille de papier que l'on nomme *grand Aigle*, détachée du Livre d'Explication ; 2.^o l'Explication, Bro-

chure in-8°. d'environ cent pages, avec figures. Ce Tableau & son Explication donnent une idée simple, méthodique & instructive des différentes branches des Mathématiques & de leurs ramifications. Dans la première Partie, sur chaque pierre d'un portique, dont la voûte couronne les branches de l'arbre, on trouve le précis du rameau qui s'y termine; dans la seconde, chaque article y est repris avec quelques détails. Les proportions & les règles de trois, quoiqu'en abrégé comme toutes les autres Parties, y sont traitées de manière que les Personnes qui ne savent que les quatre premières règles de l'Arithmétique, y trouveront les instructions nécessaires pour résoudre les questions curieuses & intéressantes qui sont insérées dans différentes Parties.

Cet Abrégé, propre à inspirer le goût des Mathématiques à tous ceux qui craignent d'y rencontrer des épines, est nécessaire à ceux qui ayant déjà des connoissances veulent s'en rappeler les principes.

Nota. Dans peu il paroîtra chez le même des *Low - Géographiques*, composés chacun de quatorze Tableaux ou Cartes & d'un Globe, avec une Instruction. Ce Jeu sera d'autant plus intéressant, qu'en amusant il aura l'avantage d'apprendre la Géographie sans aucun travail, &, pour ainsi dire, sans s'en appercevoir.

Portrait de la Reine Jeanne, Fondatrice du Collège de Navarre, gravé par Louis Jogan. Prix, 1 liv 4 s. A Paris, chez Ingouf, Graveur, rue de la Parcheminerie, vis-à-vis le passage Saint Severin.

Portrait de Fontenelle, dessiné & gravé par Savart, d'après le buste de M. Lemoine, appartenant à l'Académie des Sciences. Prix, 3 liv. A Paris, chez Chereau, rue des Mathurins.

Carte Minéralogique de France, dessinée sur les

observations de M. Guettard, gravée, par M. Dupain-Triel père. Prix, 2 liv. 8 sols. A Paris, chez Dupain-Triel, Cloître Notre-Dame.

ANNONCES LITTÉRAIRES.

COSMOGRAPHIE Élémentaire, divisée en partie Astronomique & Géographique, avec des Planches & des Cartes, par M. Mentelle, Volume in-8°. Prix, 5 liv. broché. A Paris, chez l'Auteur, rue de Seine, Hôtel de Mayence.

L'Architecture, Poème en trois Chants, par M. Maillier, Architecte, Volume in-8°. Prix, 2 liv. 10 sols, & en très-beau papier, 4 liv. 4 sols. A Paris, rue de la grande Truanderie, maison de M. Dumesnil, Apothicaire.

Poème sur la Mort de l'Impératrice-Reine, par M. de Rochefort, de l'Académie des Inscriptions, in-4°. A Paris, chez Lambert & Baudouin, Impr.-Libraires, rue de la Harpe, & Esprit, au Palais Royal.

Joannis Raoux, Nemausensis, Dissertatio Epistolaris, de Citata, Stramonio, Hyosciamo & Aconito, Vol. in-8°. Nemausi, ad Patrum Beaume, Typographum.

Réflexions importantes sur les éloges de Voltaire qui ont concouru pour le prix de l'Académie Française, par M. Laus de Boissy, in-8°. A Paris, chez Valleyre l'aîné, Imprimeur - Libraire, rue de la vieille Bouclerie.

Clémentine & Désormes, Drame en cinq Actes & en prose, par M. Monvel, représenté par les Comédiens François le 14 Décembre 1780, in-8°. Prix, 1 livre 10 sols. A Paris, chez la Veuve Duchesne, Libraire, rue Saint Jacques.

Le bon Ami, en un Acte & en prose, représenté par les Comédiens François le 17 Novembre 1780, in-8°. Prix, 1 livre 4 sols. A Paris, chez la Veuve Duchesne, Libraire, rue Saint Jacques.

Histoire Universelle, traduite de l'Anglois, Volume in-8°. Tome XXII. A Paris, chez Moutard, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins.

Histoire Naturelle de la France Méridionale, par M. l'Abbé Giraud-Soulavie, in-8°. Tome II. A Paris, chez l'Auteur, à l'Hôtel de Venise, Cloître Saint Benoît; Mérigot l'aîné, Libraire, quai des Augustins; Belin, Libraire, rue Saint Jacques.

Le Microscope moderne, pour débrouiller la Nature par le filtre d'un nouvel alembic chimique, par M. Rabiqueau, Volume in-8°. Prix, 9 liv. A Paris, chez l'Auteur, Parvis Notre-Dame, à côté du Bureau de l'Hôtel-Dieu, & Demonville, Imprimeur-Libraire, rue Christine.

T A B L E.

<i>Vers sur la Mort de la Reine de Hongrie,</i>	145	<i>Almanach des Muses.</i>	168
<i>Impromptu sur la Maladie de M. Grétry,</i>	146	<i>Opuscules Mathématiques de M. d'Alembert,</i>	178
<i>A M. Prévile,</i>	146	<i>L'Art du Fabricant de Velours de Coton,</i>	182
<i>A Mlle B***,</i>	148	<i>Lettre à M. de Mongès,</i>	184
<i>Lettre à M. Garat,</i>	150	<i>Découvertes,</i>	188
<i>Enigme & Logogryphe,</i>	159	<i>Gravures,</i>	189
<i>Etreunes du Parnasse,</i>	160	<i>Années Littéraires,</i>	191
<i>Lettres de M. William Cox,</i>	165		

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Mgr le Garde des Sceaux, le *Mercur de France*, pour le Samedi 27 Janvier. Je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, le 26 Janvier 1781. DE SANCY.



TABLEAU POLITIQUE

DE L'EUROPE, 1780 (1).

EN résumant, à la fin de chaque année, les principaux événemens dont nous avons rendu compte, nous avons essayé de donner une idée de l'état de l'Europe à cette époque, des mouvemens de sa politique & de leurs effets; nous avons tenté de saisir la situation respective de chaque Puissance, les intérêts souvent si mobiles, & qui semblent varier quelquefois d'une année à l'autre. Ils n'ont point présenté dans celle-ci de changemens sensibles; & pour ne pas étendre nos Tableaux en y ramenant sans cesse les mêmes objets, sous le même point de vue, nous ne nous arrêterons qu'aux Etats qui ont pris une part plus ou moins active aux faits que nous avons eus sous les yeux.

Pendant l'année qui vient de s'écouler, les opérations des Cabinets ont suivi le cours qu'elles avoient pris dans les deux précédentes. C'est toujours de l'occident qu'elles paroissent avoir reçu cette impulsion vigoureuse, qui s'est étendue jusqu'au Nord

(1) Notre objet dans ces Tableaux est de rassembler sous un même point de vue les principaux événemens de l'année, pour la commodité de ceux de nos Lecteurs qui sont bien-aîsés de se les rappeler, & sur-tout pour celle de nos nouveaux Abonnés qu'ils peuvent mettre au courant des faits, & de l'esprit dans lequel ils sont rédigés. Leur suite depuis 1776 offre année par année, le précis de l'histoire du tems. Nous nous proposons, à la fin de la guerre actuelle, de les réunir & d'en former un seul qui présentera le Tableau de la grande révolution dont nous sommes les témoins, & qui sera peut-être une des plus intéressantes à saisir dans ses principes & dans ses effets.

6 Janvier 1781.

2

d'où elle a réagi sur tous les autres points de l'Europe.

L'affoiblissement de l'Angleterre est enfin ouvertement devenu le vœu général. Préparé par ses querelles avec ses Colonies, il doit être effectué par la guerre qui s'est allumée d'abord dans le Nouveau-Monde, d'où l'embrasement s'est communiqué à l'ancien ; une politique sage, constante dans ses vues, & marchant toujours à son but, s'est attachée à en concentrer le théâtre sur les mers. La postérité répètera les justes éloges que la reconnaissance de l'Europe donne aujourd'hui au génie profond & bienfaisant à qui nous devons la paix de Constantinople. Le Pacificateur de l'Orient a privé l'ennemi de la France des ressources qu'eût pu lui procurer la guerre d'Allemagne, pour l'aider à retenir le sceptre des mers qui vient de lui échapper ; & la chute des maîtres impérieux qui les dominoient, doit les rendre libres & communes à toutes les Nations empressées d'en profiter, sans rencontrer les barrières que leur opposoient l'usurpation & la tyrannie.

Après les avoir convaincues que leur intérêt seul avoit armé la France, qui supportoit tout le poids d'une guerre dont elles partageroient les fruits, il falloit les déterminer à se les assurer. Les prétentions excessives de l'Angleterre, ses procédés arbitraires, l'abus qu'elle faisoit de sa force, avoient bien excité déjà des réclamations ; mais, par-tout on s'étoit borné à des plaintes, & on négligeoit le seul moyen qui pouvoit les faire écouter.

La loi générale des Nations universellement observée & reconnue, prescrit aux Puissances qui ont recours aux armes, pour terminer leurs différends, de respecter les neutres qui, étrangères à leurs démêlés, ne doivent point à leur tour en favoriser une au détriment de l'autre. Celles-ci continuent

d'être liées par leurs anciens Traités respectifs ; & l'état de guerre entre deux Nations ne change rien à l'état de paix de la troisième avec elles. Elle reste libre de porter à toutes deux les objets sur lesquels est fondé leur commerce réciproque. Elle ne s'est point engagée dans ce cas à interrompre toutes les liaisons avec l'une ou avec l'autre. Une pareille clause ne sauroit avoir été exigée ni accordée ; c'eût été consentir à fermer ses magasins & ses ports , aussi-tôt que les peuples qui les fréquentent en paix avec elle , seroient en guerre entr'eux.

C'est pourtant ce que l'Angleterre a prétendu établir. Egarée par son orgueil , & peut-être encouragée par les réclamations même , qui sont toujours inutiles , lorsqu'elles ne sont pas appuyées de l'appareil d'une vengeance prompt ; elle a été jusqu'à ordonner à ses vaisseaux de s'emparer de tout navire neutre portant en France ou en Espagne , non-seulement des munitions de guerre , mais même des marchandises de quelque espèce qu'elles soient. C'étoit dire aux Peuples neutres : Ne commercez plus avec mes ennemis. Si les ennemis avoient eu autant de démenche , ils leur auroient interdit aussi toute liaison avec l'Angleterre ; & la France , l'Espagne & la Grande-Bretagne , chaque fois qu'elles auroient été en guerre , auroient pu arrêter ainsi tout le commerce de l'Europe ; qui eût languï jusqu'au moment , où en faisant la paix , elles lui auroient permis de reprendre son cours.

Cette idée , au moins extraordinaire dans le dix-huitième siècle , & la conduite qui en a été la conséquence , ont , plus que toute autre chose , favorisé une négociation entreprise pour l'avantage général. Il s'agissoit de porter les Nations neutres à sortir de l'espèce d'indifférence où les retenoit depuis long-tems l'habitude , à rejeter la loi que l'Angleterre osoit leur imposer , & dont leur silence l'a-

voit accoutumée à se faire un droit. Il a fallu qu'au milieu des embarras de la guerre, une des Puissances belligérantes ait éveillé les autres sur leurs intérêts ; que la première, elle leur en ait fait sentir l'importance , & qu'elle les ait dirigées vers celle qui pouvoit protéger leurs titres & les faire valoir.

Depuis long-tems les Anglois humiliés cherchant par-tout, mais en vain, des alliés & de l'appui, mettoient toute leur espérance dans la principale Puissance du Nord. Ils annonçoient les secours qu'ils en attendoient en hommes & en vaisseaux, avec une confiance qui n'en imposoit plus depuis le traité de Constantinople. On auroit en effet persuadé difficilement qu'elle oublieroit l'intérêt qu'elle avoit à rester neutre dans des démêlés, dont l'issue, si elle répond au vœu de l'Europe, ne peut que lui assurer de nouveaux avantages. Maîtresse du commerce du Levant par la Mer-Noire, elle ne sauroit être indifférente à celui de l'Océan. Les Anglois qui ont traité de bonne heure avec elle, se sont emparés de tout de dernier. Ils ont profité de l'état imposant de leur marine militaire & marchande qui se soutiennent l'une & l'autre, pour obtenir des préférences exclusives, & par-là même onéreuses au peuple avec lequel ils contractoient, & qui réclame l'égalité dont le rétablissement est tôt ou tard infaillible. L'Auguste Souveraine de la Russie, sans cesse occupée du bonheur de son Empire, a achevé & perfectionné ce qu'ont fait ses prédécesseurs, dont aussi souvent elle a rectifié les opérations.

Les yeux de l'Europe se sont tournés vers elle pour assurer sur des fondemens solides la liberté des mers. Son génie fait pour saisir & exécuter les plus grandes choses, s'est empressé d'adopter un plan si digne d'elle, dont l'objet est l'intérêt général pour le présent & pour l'avenir, & dans lequel

le sien est le moindre , puisque le nombre des vaisseaux que son commerce occupe sur l'Océan , est encore peu considérable. C'est pour le bien de toutes qu'elle a entrepris de réunir les Puissances maritimes , & qu'elle s'est mise à la tête de leur confédération.

Le Danemarck & la Suède sont les premiers Etats , qui , sur son invitation , se sont armés pour la cause commune.

Le Portugal enchaîné à l'Angleterre , par l'habitude plus que par ses traités , quoiqu'il n'ignorât pas combien ils lui étoient onéreux , a paru balancer long-tems. Les ménagemens qu'on avoit pour lui , ont influé sans doute dans sa circonspection ; mais il ne les devoit qu'au besoin que la Grande Bretagne avoit de ses ports , qui lui offroient des stations commodés pour troubler le commerce des Espagnols , & des asyles où ses Armateurs pouvoient retirer leurs prises. Il a bientôt senti qu'il valoit mieux se faire un droit au respect , que de le devoir à la complaisance toujours peu durable & dépendante des circonstances qui la détruisent comme elles la font naître.

La Hollande a mis encore plus de lenteur à se décider ; on l'a vue , exhortée en vain à faire respecter sa neutralité , négocier lorsqu'elle devoit agir , & se borner à des plaintes stériles au milieu des pertes causées à son commerce , des violences exercées contre son territoire , & des outrages même faits à son pavillon. Elle étoit la plus intéressée à cette confédération , qui doit principalement son existence à l'indignation qu'a excitée par-tout la manière dont on l'a traitée ; elle a été la dernière à y accéder ; & il paroît maintenant qu'elle ne tirera pas de cette démarche tardive les avantages qu'elle lui eût procurés , si elle avoit été faite à temps.

Cet événement important préparé avec sagesse

& exécuté avec succès, ouvre un nouvel ordre de choses. Il a pu consterner l'Angleterre, mais il n'a pas dû l'étonner. Elle ne sauroit se dissimuler que sa conduite seule l'a occasionné. Quand on suit l'origine & les progrès des évènements, on a de la peine à concevoir que les Conseils de cette Nation n'aient pas prévu une révolution qu'ils auroient facilement prévenue avec de la modération & de la justice. La guerre de la Grande-Bretagne contre ses Colonies sembloit n'avoir d'abord pour objet que l'accroissement de la prérogative royale. Des intérêts de commerce ont fait entrer dans cette discussion importante la France & l'Espagne qu'elle a mécontentées, lorsqu'elle devoit les ménager. Après avoir eu l'imprudence de s'attirer ces ennemis puissans, elle a indisposé le reste de l'Europe, en lui faisant voir que du succès de la guerre actuelle dépendoit absolument la liberté de son commerce. L'insulte faite au pavillon des Hollandois ses alliés, a dû avertir les autres de se mettre en garde contre un pareil traitement. Si elle s'étoit contentée de la neutralité de la République, dont elle pouvoit tirer autant d'avantages que les Puissances à qui elle fait la guerre, l'Europe n'auroit peut-être pas eu des motifs de s'alarmer de ses projets ambitieux. Mais en voulant forcer ses alliés à embrasser une cause à laquelle elle ne peut plus suffire seule, elle a nécessité la confédération du Nord. N'ayant pas su la prévenir, elle a cherché du moins à la déconcerter. Forcée de renoncer à l'appui des Etats-Généraux, elle a voulu les détacher de l'union; & elle ne leur a déclaré la guerre, que pour les tirer de leur état de neutralité. Le projet de traité de la ville d'Amsterdam avec les Etats-Unis de l'Amérique, leur a servi de prétexte, & la lenteur des délibérations de la République l'a mise en état d'en profiter. Si cette démarche annonce de la hauteur, elle n'en impose point. Le ton même de

La déclaration décèle sa foiblesse & ses inquiétudes. En ordonnant des hostilités contre la Hollande , elle fait des vœux pour un accommodement ; elle l'invite à des négociations que l'hiver favorise , & auxquelles prendront part peut-être la Russie , la Suède & le Danemarck. Nous n'entreprendrons pas ici d'en prévoir l'issue. Si elle est favorable , les choses resteront sur le pied où elles étoient avant la déclaration. Si elle ne l'est pas , l'Angleterre n'a fait que se susciter un ennemi de plus , sans détruire la confédération qui existoit avant l'accession de la Hollande , & qui existera sans elle. Elle ne sauroit être sans effroi sur les suites qu'elle doit avoir. L'alliance des Etats neutres une fois conclue , leurs intérêts deviennent communs. L'Angleterre ne peut plus manquer à l'un sans être obligée à une réparation éclatante , réclamée par tous , qui seront non-seulement en droit , mais en état de la prescrire.

Le Ministre habile qui a conçu ce plan & qui l'a conduit à exécution , a remporté sur les Anglois la victoire la plus complète , qui ait été ou qui puisse jamais être remportée sur eux. En isolant l'Angleterre , il n'a pas seulement servi la Maison de Bourbon ; il s'est assuré des droits à la reconnaissance de l'Europe entière. La neutralité armée prépare à un ordre nouveau en politique , & à un code maritime dont l'importance & la nécessité n'ont jamais été si bien senties. Une paix solide entre les Puissances commerçantes en sera du moins le fruit ; & si , comme on a lieu de l'espérer , elle amène sur les mers & dans le commerce , une balance semblable à celle que la politique a établie sur terre entre les forces des Etats , les prétextes de guerre deviendront moins fréquens , & l'humanité devra beaucoup aux Souverains qui lui auront procuré cet avantage. La perspective que lui présente l'avenir , la console de la guerre actuelle qui paroît devoir être suivie d'un long calme.

Les opérations militaires n'ont pas eu cependant encore sur ce moment désiré, le degré d'influence qui doit le rapprocher. Elles n'ont peut-être pas non plus à tous les yeux, une apparence aussi imposante & aussi flatteuse que celles du Cabinet. Mais l'homme exercé à regarder les événemens sous leur véritable point de vue, à remonter aux causes qui les préparent, ferme l'oreille aux murmures de l'impatience, qui veut jouir avant le tems, & qui blâme en aveugle, une circonspection dans laquelle elle n'aperçoit que l'éloignement des succès, sans voir les ressorts secrets, dont la nature est d'être lente, que la sagesse emploie pour les assurer. Cette partie de notre tâche fera courte; dans la foule des faits, nous n'avons à saisir que ceux qui se lient naturellement aux événemens que nous attendons l'année prochaine.

Les avantages paroissent avoir été balancés. L'Angleterre en ravitaillant Gibraltar, n'a fait qu'en suspendre la perte. Il faut maintenant y faire passer de nouveaux approvisionnemens. Elle peut y réussir encore sans sauver cette place, dont la constance Espagnole n'abandonnera point le Blocus. Au lieu de s'opiniâtrer contre ce roc & d'y user des forces qui pourroient sans doute être employées utilement ailleurs, c'est en Amérique peut-être qu'on eût dû chercher à s'en emparer. Sa conquête & sa défense semblent plus une affaire d'honneur que d'intérêt. Gibraltar ne commande point le détroit. Cette clef de la Méditerranée ne procure à ses maîtres qu'une rade pour les vaisseaux sans lesquels ils ne peuvent garder le passage d'une mer à l'autre. Ce poste peut-être plus dispendieux qu'utile, coûte cher à ses possesseurs actuels, qui pour l'approvisionner, sont obligés de recourir en tout tems à l'Afrique. Une barrière élevée du côté de la terre, arrête, en tems de paix même, toute communication avec l'Espagne.

L'Amiral Rodney favorisé par son audace & sa

fortune, après avoir jetté des vivres dans Gibraltar, a pris la route des Indes occidentales où le théâtre de la guerre avoit été porté dès l'année dernière, & qui ont continué d'en être le principal foyer pendant celle-ci. Mais malgré ses forces & son activité, l'Angleterre n'a tiré que peu d'avantages de son séjour aux Antilles. Il s'est mesuré trois fois avec le Comte de Guichen, & trois fois son bonheur l'a abandonné. Ses revers sont constans malgré ses relations fastueuses. Il n'a ni pu, ni osé même tenter aucune conquête. L'objet de M. le Comte de Guichen n'étoit pas d'en faire de nouvelles, mais de conserver celles de l'année précédente, de couvrir toutes nos possessions, & il y a réussi.

On s'attendoit en Europe que la réunion des forces Espagnoles aux siennes, seroit suivie de quelque entreprise éclatante. On désignoit déjà les lieux vers lesquels se porteroit l'armée combinée; mais les plans concertés dans les Cabinets paroissent avoir moins été de faire une campagne active sur un point, que d'en préparer une où les forces réparties avec prudence, pourroient agir sur plusieurs à la fois, & obtenir des avantages décisifs. Les Espagnols avoient d'ailleurs besoin d'hommes & de vaisseaux à la Havane d'où ils peuvent les faire passer sur toutes les parties du continent. Cette flotte & les transports précieux & nécessaires qu'elle escorteit, n'étoient venus à la Martinique que pour assurer leur arrivée à leur destination. Ce but essentiel est rempli. Les possessions Espagnoles ont maintenant des secours à portée de courir à tous les endroits menacés & d'agir offensivement.

Sur le continent les Anglois ont remporté quelques avantages. Maîtres dès l'année dernière de Savannah, ils ont conquis cette année Charles-Town. Ils sont établis enfin dans deux endroits d'une province qui ne leur est pas mieux soumise que ne l'est celle de New-Yorck par la possession de la Capitale.

Les relations exagérées de ce triomphe & de la victoire remportée ensuite par le Général Cornwallis à Camden, n'en ont pas imposé long-tems, lorsqu'on a vu qu'aucun progrès n'en avoit été la suite ; que les troupes Américaines qu'on disoit dispersées & découragées, forçoient encore leurs vainqueurs à la circonspection ; & l'on n'a pas été surpris d'apprendre la revanche qu'elles ont prise le 7 Octobre auprès des monts Allégany sur les frontières de la Caroline & de la Virginie.

La prise du convoi enlevé par la flotte combinée sur sa route d'Europe en Amérique, a plus que contrebalancé les avantages des Anglois, quand ils seroient aussi grands qu'ils les ont annoncés. En les empêchant de recevoir les renforts, les munitions, les vivres & les équipages de campagne qu'ils attendoient, on a arrêté leurs progrès. M. de Guichen a pu quitter les îles Françaises sans les exposer, parce qu'elles ne peuvent être attaquées, & il a ramené en Europe le riche & nombreux convoi que le commerce attendoit de St-Domingue. Le Général Cornwallis ne peut poursuivre sa victoire qu'avec les secours de New-Yorck ; & ceux-ci n'ont pu partir sans affoiblir le Chevalier Clinton qui se trouve lui-même dans la situation la plus embarrassante.

L'arrivée des François a changé la face des affaires dans cette partie, où elle a réduit ce Général à l'inaction pendant toute la campagne. Les secours que cette Puissance annonce à ses alliés, devenus plus directs, vont être aussi plus efficaces ; & la curiosité Européenne avide de relations de combats, ne tardera pas à être satisfaite. Toutes les dispositions préparent à ces événemens imposans & terribles ; & la prudence ne paroît les avoir suspendus, que pour en rendre l'effet plus sûr & plus décisif.

Les François occupent maintenant Rhode-Island. L'importance de ce poste dont l'acquisition étoit indispensable si l'on vouloit marcher

à New-Yorck, étoit bien connue en Europe où le projet de s'en emparer avoit été conçu. M. de Ternay en partant de Brest, avoit emporté des instructions cachetées, qu'il ne devoit ouvrir qu'en mer & s'il rencontroit les ennemis. A l'apparition de l'escadre du Capitaine Cornwallis qui fut prise pour celle de l'Amiral Graves, qu'il savoit être prête à marcher sur ses pas, il ouvrit ses ordres; il y trouva celui de ne point attaquer les Anglois, quelque beau jeu qu'ils lui offrissent, quelque inférieurs qu'il les trouvât, & de marcher droit à Rhode-Island. Le tems pressoit; le moindre délai eût pu avoir des conséquences fâcheuses. Un combat en mer avec un convoi dont la conservation partage l'attention du Général, eût retardé sa marche à sa destination. Il ne mouilla en effet à New-Port que trois jours avant l'arrivée de l'Amiral Graves; & le Général Clinton étoit déjà de retour à New-Yorck. Ce dernier avoit abandonné Charles-Town dont la conquête avoit exigé sa présence, & qui défendue par une poignée de monde, lui avoit coûté tant de sang & de tems. A la première nouvelle de l'approche des François, il s'étoit hâté de revenir sur ses pas, dans l'espérance de les prévenir à Rhode-Island, de défendre cette île, & de les empêcher de s'y établir. Un avantage brillant mais passager, auquel eût pu aspirer M. de Ternay, eût rendu difficile & meurtrier, ou fait manquer peut-être le débarquement de l'armée du Comte de Rochambeau. La prise ou la destruction de quelques vaisseaux Anglois, n'en eût pas dédommagé. Les victoires ont un éclat qui peut en imposer aux imaginations ardentes, & aux esprits superficiels qui ne voient que le moment présent, & jamais celui qui doit le suivre. C'est par leurs effets qu'il faut les juger. Et celle de M. de Ternay eût été plus funeste à la France & à ses alliés, & plus favorable à l'Angleterre qu'une défaite complète.

Le Général Clinton qui s'est présenté devant

Rhode-Island avant que les François s'y fussent fortifiés , malgré tout l'intérêt qu'il avoit à les chasser de ce poste , n'a pas osé les y attaquer. Le hardi Rodney a renoncé lui-même à toute tentative , lorsque trompé sur la marche du Comte de Guichen , qui revenoit en Europe , il est venu le chercher dans ces parages. La petite armée du Comte de Rochambeau qui sera renforcée au printemps , & qui doit favoriser le débarquement des troupes qui vont la joindre , a l'hiver devant elle pour concerter ses opérations avec le Général Washington.

Tout se prépare pour faire partir l'année prochaine les renforts & les secours nécessaires. Déjà trois grands convois se rassemblent dans nos ports. Le Comte d'Estaing sur qui l'Europe a les yeux & en qui la nation met sa confiance , attendu dans le port de Brest avec le riche convoi des isles qu'il ramène de Cadix , & que l'on se flatte de voir arriver heureusement sous sa conduite , malgré les ennemis & les vents , partira , dit-on , avec toutes nos forces navales , pour escorter ces convois jusqu'au point où ils doivent se séparer , pour prendre la route des Indes , celle des Isles , & celle de l'Amérique septentrionale. Peut-être marchera-t-il lui-même avec l'un de ces derniers. Le vœu général est du moins de le voir commander dans les lieux où doivent se porter les plus grands coups.

L'Angleterre qui s'attend à une campagne plus active que celle qui vient de finir , entourée d'ennemis qu'elle a multipliés par sa hauteur & son imprudence , ayant maintenant à résister à la fois aux forces de la France , de l'Espagne , de la Hollande & des Etats-Unis d'Amérique , lutte contre son impuissance & redouble ses efforts. Ils devroient être prodigieux pour être égaux à ses besoins. Quelque espoir qu'elle conçoive du succès des projets qu'elle a médités sans doute , & dont l'exécution est peut-être déjà commencée contre les établissemens précieux des Hollan-

dois dans l'Inde, il est difficile qu'elle puisse diviser ses forces sur tant de points & ne pas les affoiblir par tout. Elle ne peut devoir des avantages momentanés qu'à la violation du droit des gens ; mais en faisant un tort considérable à la République, ils ne rendront pas sa condition meilleure. Elle est obligée de porter ses emprunts à 360 millions de nos livres. Sa dette qui étoit de 140 millions sterling avant la guerre actuelle, se trouve monter à présent à la somme énorme de quatre milliards & demi tournois. Le patriotisme, car on ne peut nier qu'il n'existe dans la nation, fournit encore des ressources. Mais le patriotisme qui ne manifeste son énergie que par l'argent, doit s'évanouir dès que les caisses sont épuisées ; & la durée de ses efforts pourroit être soumise au calcul.

En finissant ce Tableau de l'année, nous nous arrêtons avec douleur sur l'événement funeste qui vient de couvrir de deuil le Nord & la France. La mort de l'Impératrice Reine est une perte pour l'humanité à qui sa bienfaisance & ses vertus l'avoient rendue si chère. Le cri général de tous les cœurs sensibles est que des qualités plus belles & plus touchantes, ont rarement orné le trône. Les larmes universelles de respect, de tendresse & d'admiration sont au-dessus de tous les éloges. Cet événement douloureux excitera les justes regrets de l'Europe, sans rien changer à son état actuel. Elle ne paroît pas du moins avoir à craindre de voir troubler la paix dont la plupart de ses Etats jouissent, pendant que le feu de la guerre étendant ses ravages, brûle à la fois dans l'Amérique septentrionale, les Isles & les Indes orientales. La neutralité armée doit l'empêcher de s'étendre davantage sur les mers ; l'Autriche, la Prusse & la Russie prête à la seconder, attentives aux événements, semblent veiller pour l'écarter de la terre ; & la Grande-Bretagne qui seule auroit intérêt à l'y allu-

mer pour diviser les efforts de ses ennemis , épuisée maintenant, fournissant à peine à ses propres besoins, est hors d'état de prodiguer les subsides & l'or nécessaires pour l'exciter & l'entretenir.



JOURNAL POLITIQUE

DE BRUXELLES.

TURQUIE.

De CONSTANTINOPLE, le 20 Novembre.

ON est toujours dans l'incertitude sur la manière dont se termineront nos nouveaux différens avec la Russie. Jusqu'à présent la Porte n'a encore fait aucune réponse. Le Reis-Effendi s'est excusé sur ce qu'étant à peine revêtu de son Emploi , il ne pouvoit avoir pu se mettre , aussi-tôt qu'il l'auroit désiré, au fait d'une affaire aussi importante. On assure que M. de Stachieff l'a prié de s'en occuper particulièrement en lui déclarant que sa Souveraine attendoit promptement une réponse finale , & que convaincue de la justice de sa demande, elle étoit déterminée à faire tout ce qui seroit néces-

faire pour soutenir efficacement son honneur & sa dignité.

Le Capitan-Bacha est arrivé ici le 8 de ce mois avec sa flotte , consistant en 7 vaisseaux , & 4 galères ; il étoit accompagné d'un grand nombre de navires marchands de différentes Nations , & d'un convoi de 7 bâtimens François très-richement chargés.

La Maison Angloise de commerce , connue sous le nom de Barker & Luart , vient de manquer ; on évalue cette faillite à 300,000 écus.

D A N E M A R C K.

De COPENHAGUE , le 10 Décembre.

ON compte actuellement 110 bâtimens de différentes Nations dans le Sund , où ils attendent un vent favorable pour passer dans la mer du Nord. Parmi ces navires on en compte au delà de 60 Anglois , escortés par 2 frégates de cette Nation , nous en avons aussi 6 qui sont destinés pour les Indes Orientales.

On apprend d'Helsingor que cette quantité de navires , retenus depuis long-tems par les vents contraires , y a rendu les vivres très-chers. Le mauvais tems qui empêche les Payfans du voisinage d'apporter leurs denrées , n'y contribue pas peu en les rendant rares.

P O L O G N E.

De V A R S O V I E , le 10 Décembre.

TOUTES les nouvelles de la Wolhynie annoncent que la maladie épidémique qui s'y étoit déclarée a entièrement cessé ses ravages ; on est parfaitement rassuré dans les environs ; & les Seigneurs & les Négocians qui vont dans ce tems-ci à Dubno pour y renouveler leurs contrats , n'hésitent point à se mettre en route.

Les troupes Russes qui doivent quitter ce Royaume sont déjà en mouvement , malgré la rigueur de la saison. On apprend qu'elles ont évacué la Ville de Thorn , & nous verrons incessamment arriver quelques régimens qui doivent passer ici la Vistule.

A L L E M A G N E.

De V I E N N E , le 12 Décembre.

S. M. L. a écrit au Gouvernement de Presbourg que toutes les affaires de l'Administration de la Hongrie devoient continuer d'avoir leur cours sans le moindre changement. Comme , selon les loix de ce Royaume , le Couronnement du Roi doit se faire avant l'expiration de la première année de vacance , il se tiendra bientôt une Diète pour fixer le jour de cette Cérémonie.

On se rappelle avec attendrissement la bienfaisance & la bonté de l'auguste Princesse que nous venons de perdre ; ses sentimens

maternels ne se sont point démentis jusqu'à la fin de sa vie. On répète par tout ces paroles touchantes , les dernières qu'on lui a entendu prononcer : *S'il s'est passé sous mon règne quelque chose qui ne fût pas selon la justice , c'est sûrement contre ma volonté , parce que mon intention étoit droite.* Cette digne & respectable Souveraine , considérant que si les Théâtres restoient long-tems fermés , il pourroit en résulter de grands inconvéniens , a ordonné qu'ils fussent r'ouvertes le plutôt qu'il seroit possible ; ils le seront , en conséquence , après le premier grand deuil , qui doit durer sept semaines.

L'Empereur vient d'ordonner que l'une des deux villes & forteresses qui vont être bâties en Bohême , portera le nom de *Theresienstadt* ou *Theresianople* en mémoire de son auguste Mère.

On a placé sur l'Urne qui renferme le cœur de cette Auguste Princesse , déposé dans le Couvent des Augustins déchauffés de cette Ville , l'Inscription suivante :

Hæc Thecâ Tegitur cor augustum Maria-Theresa , Rom. Imperat. Hung. & Bohem. Reg. Pia , elementis , justa , Quod Dùm vixit , totum consecravit Deo, Subditis, Saluti publica. Mirè liberalis in Egenos , Viduas & Orphanos ; In adversis supra sexum Magnanima. Nata est anno 1717 , die 13 Maii. Obiit an. 1780 , die 29 Novembris.

Cette autre Inscription latine a été placée sur l'Urne qui renferme ses entrailles , déposées dans l'Eglise Métropolitaine de Saint Etienne.

Hic sita sunt Viscera Maria-Theresa , Rom. Im-

perat. Hung. & Bohem. Reg. Archid. Austr. Erat donec vixit Mater Reipublica Subditorum amor, Stirpis sua gloria, Augusti Throni fulcrum & ornamentum. Nata an. 1717, die 13 Maii. Obiit an. 1780, die 29 Novembris.

De FRANCFORT, le 16 Décembre.

LE Comte Frédéric de Schimmelman, Veneur de la Cour de Danemarck & Ministre près le Cercle de la Basse-Saxe, vient d'être nommé à la place du Grand-Trésorier. Son père s'occupe actuellement des moyens de remplir l'engagement qu'il a pris de fournir les fonds nécessaires à l'armement de 20 vaisseaux de ligne & de 10 frégates, ordonné pour le printemps prochain.

« Un détachement de 90 à 100 hommes d'infanterie, écrit-on, de Manheim, sorti d'ici le 7, y a ramené le 8 au soir quelques recruteurs étrangers qu'il a arrêtés à Edenkoben; ils consistent en un Officier & 4 Bas-Officiers; ils avoient 19 recrues, au nombre desquelles se trouvent quelques-uns de nos déserteurs & des sujets du Palatinat; comme il y a une défense faite à tout étranger de recruter dans l'Empire, il se pourroit que ces enrôleurs fussent punis malgré la protection dont ils s'honorent. On a nommé une Commission pour examiner cette affaire. La sévérité seroit peut-être nécessaire dans ce moment, si, comme on le dit, il y a en effet quelques autres recruteurs dans le voisinage ».

On mande de Berlin que l'Etat Militaire se propose de faire ériger dans un des plus beaux quartiers de cette Capitale la statue équestre du Roi; ce projet est dû au Prince Frédéric de Brunswick. Les dessins & le projet de ce monument ont déjà été

présentés au Roi qui les a approuvés ; on dit que l'exécution coûtera 300,000 thalers.

E S P A G N E.

De CADIX, le 5 Décembre.

Ce port ne présente aucune nouvelle. La flotte est toujours dans la Baie, mais prête à sortir au premier signal. Une lettre d'Algésiras, en date du 2 de ce mois, contient les détails suivans.

» Les travaux du camp continuent avec la même ardeur, & les ennemis n'ont pu les ralentir, quoique pendant 2 nuits, ils aient jetté une grande quantité de carcasses, grenades, &c., & tiré environ 900 coups de canon. Tout le mal qu'ils ont fait se réduit à quelques soldats tués, & un plus grand nombre de blessés par l'éclat des grenades — Du côté de la mer, ils n'ont pas moins été resserrés ; car depuis que notre Chef-d'escadre a ôté le commandement des chaloupes canonnières à celui qu'il avoit d'abord choisi, pour le donner à Chumeteo, ces espèces de radeaux qui présentent peu de surface, ne craignent pas de s'avancer fort près des batteries ennemies, & le nouveau Capitaine a désolé la baie au point que tous les bâtimens ont été obligés de se réfugier sous le mole. On a eu occasion de remarquer dans ces différentes attaques ce que plusieurs déserteurs nous ont rapporté ; c'est qu'il y a peu de canonniers dans la place ; car lorsque les batteries de la montagne tirent sur nos lignes, celles de la place restent muettes ; & lorsqu'il faut de toute nécessité que celles-ci répondent à nos chaloupes, & qu'elles les éloignent, celles de la montagne se taisent à leur tour. — Ces jours derniers le fils de Chumeteo, jeune homme plein d'ardeur qui monte un petit chébec de 4 canons, s'est emparé d'une balandre Angloise de 12, au moment où elle alloit entrer dans la baie. Elle venoit de Lisbonne avec des

rafraîchissemens, vins, médicamens, cuirs, &c. objets dont on fait que la garnison a le plus pressant besoin ; il y avoit aussi toutes les Gazettes de Madrid qui ont paru depuis le 1^{er}. Juin. — Le lendemain nos chébecs ont fait une autre prise qui leur a paru d'un grand prix quoiqu'elle fût sur son lest ; c'est celle d'un dogre Danois qui se glissa dans la place le 13 Octobre dernier. Il croyoit sans doute pouvoir sortir avec le même bonheur. Il y a apparence qu'il sera condamné, quoique le Capitaine prétende avoir été entraîné dans la baie par le courant, & qu'on l'a forcé d'y laisser sa cargaison. — Un pinque Anglois & une frégate corsaire de Mahon ont mouillé ces jours derniers dans la baie. Celle-ci n'aura pas porté de grands rafraîchissemens à la garnison ; mais nos chébecs, & sur-tout le *Capitaine du St-Antoine* qui l'a chassée, sont au désespoir de n'avoir pu l'aborder. — Nous apprenons par un matelot François, qui étoit prisonnier dans Gibraltar, d'où il a trouvé le moyen de se sauver, que le pinque a apporté des comestibles, & une petite partie de vin & d'eau-de-vie ; 50 quintaux de farine qu'il avoit à bord, ont été vendus à raison de 100 liv. tournois le quintal. Le rapport de ce prisonnier est conforme sur le reste à ce que nous savions de l'état de la garnison. Elle ne manque ni de biscuit, ni de viande salée ; mais pour tous les autres objets, elle éprouve les plus pressans besoins. Ce François nous a confirmé que toutes les fois que nos chaloupes canonnières se sont avancées dans la baie, elles ont tué beaucoup de monde à bord des bâtimens ennemis, ce qui les a obligés, comme nous l'avons dit, de se tenir dans le port. Il rapporte qu'on est persuadé à Gibraltar que l'année ne se passera pas sans que la place ne soit ravitaillée ; mais il y a lieu d'espérer que la flotte que nous avons ici y mettra bon ordre.



A N G L E T E R R E.

De L O N D R E S , le 24 Décembre.

DEPUIS le 13 de ce mois, le Ministère a reçu diverses dépêches de New-Yorck, de Charles - Town, de Québec & de la Jamaïque. Elles ont donné lieu à plusieurs Conseils qui se sont tenus, mais rien n'a transpiré de leur contenu. On s'est contenté d'annoncer, quant au premier endroit, que le Général Clinton se propose d'attaquer, avant la fin de l'hiver, l'armée du Général Washington, & celle des François établie à Rhode - Island. Il est certain qu'il seroit très-important pour lui de prévenir l'arrivée des renforts que ces derniers attendent; mais est-il à présumer qu'il le puisse? Il a été forcé de renoncer à toute entreprise pendant la bonne saison, lorsqu'il avoit toutes ses forces avec lui; peut-il avoir aucun projet dans la mauvaise, & dans un moment où il s'est affoibli par la division qu'il a envoyée avec le Général Leslie au Lord Cornwallis.

On annonce, d'après des lettres du 6 Octobre, que ce Général a toujours assez de succès dans la Caroline; mais on se garde bien de parler du contenu de celles qui sont arrivées postérieurement à cette époque. On dit que les dépêches du Lord Cornwallis du 27, offrent le détail circonstancié de la défaite & de la mort du

Major Ferguson. On ne donne pas moins de 2000 hommes au Général Sumpter qui l'a attaqué. Quant au Canada, tout y est dans la tranquillité la plus parfaite; mais une partie du dernier convoi, & la flotte marchande de 30 navires partie du Canada pour l'Europe, ont été dispersés dans le golfe de S. Laurent. De la Jamaïque, on apprend que les nouveaux régimens partis d'Angleterre ont perdu en chemin presque la moitié de leur monde par les maladies, qu'il y a beaucoup de mésintelligence entre les habitans de la Jamaïque & le Gouverneur, au sujet du projet formé contre la Nouvelle-Espagne.

« Des lettres de Sainte-Lucie, écrit-on de Corke, viennent à l'appui de ces détails affligeans. Celles du 25 Octobre annoncent la mort de 1500 hommes des plus belles troupes Britanniques. Cette mortalité est occasionnée par l'insalubrité de l'air, & par la fatigue des troupes, qui ont construit une route depuis le carénage jusqu'au Morne. Le 89^e & le 9^{re} régimens qui étoient complets à leur départ de Plymouth, ont tellement souffert tant à la construction de leurs barraques, qu'à transporter des provisions sur le sommet du Morne la Fortune, qu'il ne leur reste pas sept hommes en état de servir; ils en enterrent 15 à trente par semaine. La mortalité fait les mêmes ravages parmi les régimens qui sont depuis long-tems dans l'Isle. Ces pertes multipliées ont fait enfin prendre le parti d'employer des Nègres au transport des provisions sur le Morne ».

On attend avec la plus grande anxiété des nouvelles récentes de l'ouragan affreux que l'on a éprouvé aux Antilles. Nous savons

qu'il a fait un mal prodigieux à une flotte Angloise qui s'assembloit pour partir. On s'est hâté de détourner l'attention de nos désastres en la portant sur ceux que doivent avoir éprouvé les François. Un grand convoi qui étoit arrivé à la Martinique a été dispersé avant que d'avoir pu débarquer les troupes qu'il y conduisoit. On ne manque pas de se flatter de voir ces vaisseaux dispersés , devenir la proie de nos corsaires ; mais ce n'est pas au milieu de l'orage qu'ils ont pu faire des captures.

On dit que le Chevalier Rodney est arrivé aux Isles le 15 Novembre, & que l'Amiral Arbuthnot revient en Europe après avoir laissé le commandement de notre escadre à l'Amiral Graves.

La Déclaration de guerre contre la Hollande occupe généralement tous les esprits.

» Voici en peu de mots à quoi se réduit la querelle entre la Hollande & l'Angleterre. 1°. Les Etats-Généraux insistent sur le droit de transporter en France & en Espagne toutes les espèces de marchandises qui ne sont point contrebande , & ils appuient ce droit sur le traité de 1674. L'Angleterre dit que les Etats-Généraux n'y porteront point ces marchandises , elle les fait conduire dans ses Ports , & elle ordonne qu'on en paiera le prix. La Hollande nie ce droit. — 2°. Un certain M. Stochton, du Nouveau-Jersey , est envoyé par le Congrès à Amsterdam , pour y négocier un traité de commerce ; les Bourgmestres & les Négocians concluent ce traité , qui doit commencer à être en vigueur du moment où l'Angleterre reconnoîtra l'indépendance de l'Amérique. L'Angleterre

s'en trouve offensée ; elle demande la punition des Magistrats d'Amsterdam , sous peine de faire éprouver à la Hollande les plus violens effets de son ressentiment. — 3°. La Hollande affirme & prouve que Rodney a envoyé deux vaisseaux de guerre pour enlever de l'Île de Saint-Martin un vaisseau de l'Inde Hollandois & quatre vaisseaux Américains , au mépris de tous les traités & du droit des gens. — Telles sont les raisons pour lesquelles nous allons nous engager dans la guerre la plus extravagante avec notre allié naturel «.

Nos Armateurs qui se flattent de faire un grand profit sur le commerce Hollandois , sont ceux qui se réjouissent le plus de cet événement. Dès le 22 , le lendemain de la Déclaration de Guerre , l'Amirauté délivra 20 lettres de marque pour courir contre les Hollandois. Dès la veille , plusieurs marchands avoient acheté sur la Tamise des bâtimens armés qui sont sur-le-champ partis pour la course. L'Amirauté avoit expédié en même-tems à l'Amiral Evans , qui commande aux Dunes , l'ordre de dérachar le plus de vaisseaux qu'il lui seroit possible , pour en former une escadre volante destinée à croiser contre les navires Hollandois. Le 22 , à la pointe du jour , plusieurs mirent à la voile en conséquence de ces ordres. Le Vice-Amiral Roddam , instruit à tems , a arrêté plusieurs bâtimens de cette Nation ; 4. l'ont été à Lowes , où ils étoient entrés parce qu'ils faisoient eau , & ont été déchargés sur-le-champ , nos corsaires en ont déjà pris quelques-uns. On n'a pu en arrêter qu'un
petit

petit nombre sur la Tamise , parce que les Capitaines qui se défioient de ce qui alloit arriver , s'étoient échappés dès le 19.

On ne doute pas ici que depuis quelque tems il n'ait été expédié des ordres à nos Amiraux dans les stations des Indes & des Isles occidentales , pour attaquer les établissemens Hollandois ; l'Amiral Rodney en a vraisemblablement reçu de pareils , & à présent il est peut-être en possession de l'Isle de St-Eustache , qui est le grand entrepôt du commerce des Hollandois , & où il y a actuellement pour 6 millions de marchandises.

L'avidité de la Nation se met déjà en possession des riches établissemens de la République dans l'Inde. Elle a calculé les forces qu'elle a dans ces contrées , & voici le tableau qu'elle en présente.

» A Batavia & aux environs , 1300 soldats Européens , & 7 bataillons de Sympayes ; à Calcutta , 400 Européens & 5 bataillons de Sympayes ; à Chensura , 170 Européens & 2 bataillons de Sympayes ; à Pontegule & Isle de Ceylan , 300 Européens , & 4 bataillons de Sympayes. Dans les garnisons de l'intérieur des terres , 900 Européens , dix bataillons de Sympayes , 3 escadrons de Cavalerie , 6 compagnies d'Artillerie. Au Cap de Bonne-Espérance , 3000 hommes d'Infanterie Européenne. — Total , 6070 hommes de troupes Européennes , 3 escadrons de Cavalerie , 6 compagnies d'Artillerie , & 28 bataillons de Sympayes. — Leurs forces navales consistent aux Indes Orientales en un vaisseau de 70 canons , un de 60 , un de 50 , trois de 40 , & quelques navires de 12 à 20 canons pour le compte de la Compagnie «.

6 Janvier 1781.

D'après ce tableau , on n'apperçoit d'ici que des conquêtes faciles ; on prépare même , dit-on , déjà les vaisseaux qu'on veut envoyer pour les assurer. Le Chevalier Hugues Palliser , est chargé du commandement des forces qui doivent partir incessamment pour l'Inde.

Ces grands projets qui tournent bien des têtes , semblent préparer l'accommodement de la Compagnie avec le Gouvernement. La première , séduite par la perspective des avantages qu'on lui propose aux dépens des Hollandois , & qu'on a soin d'exagérer , se rendra moins difficile sur les fonds qu'on lui demande. C'est le Lord Macartney qui a été présenté à la place du Gouverneur de Madrass , & on ne doute point que sa nomination n'ait lieu incessamment. Les plaisans qui se rappellent qu'il commandoit à la Grenade , disent qu'il ne seroit peut-être pas à souhaiter que son ancienne connaissance , le Comte d'Estaing , passât un jour dans l'Inde , pour lui rendre une visite à Madrass où peut-être elle se termineroit comme celle qu'il en a reçue à la Grenade.

Au milieu de toutes ces belles spéculations , la rentrée de l'Amiral Darby ne laisse pas de nous inquiéter pour les flottes que nous attendons de l'Inde & des Isles. On a bien expédié des avis pour les avertir de ne pas s'exposer , mais elles peuvent ne pas les recevoir ; M. d'Estaing a pu les intercepter , & se déterminer à tenir plus long-tems la mer.

A ces inquiétudes, il s'en joint plusieurs autres, vivement senties par les bons patriotes. Nous avons multiplié nos ennemis; comment leur ferons-nous face par-tout, & comment, sur-tout, pourrons-nous nous défendre, & agir en même-tems offensivement. Le beau rêve de la soumission de l'Amérique s'évanouit. Le Général Clinton avoit sans doute joint à sa lettre du 30 Octobre tous les papiers contenus dans la malle enlevée aux Américains. Les Ministres ont donné aussi-tôt la publicité à ceux qu'ils ont jugé les plus propres à jeter le découragement dans le parti nombreux qui soutient ou favorise la cause des Américains, tant en Angleterre que dans le reste de l'Europe. Ils ont compté sur tout que la remontrance adressée par 7 Généraux de l'armée de Washington à l'Assemblée de New-Hampshire, feroit une grande sensation, quoiqu'ils en aient amorti l'effet, en retranchant la date de cette pièce. On avoit déjà jugé par cette licence que c'étoit une vieille affaire, & que l'état des choses devoit être changé. C'est ce qui se découvre pleinement aujourd'hui par la Gazette de Boston du 16 Octobre, où l'on voit que dès le 10 Août le Congrès avoit fait droit sur cette requête par un arrêté de cette date sur le rapport que le Comité lui avoit fait des mémoires des Officiers - Généraux dont il est parlé dans celui envoyé au New-Hampshire, dont on dit qu'il n'y avoit point été répandu. Cette circonstance fait remon-

rer l'époque du mémoire au mois de Juin dernier, & voilà le motif qui a déterminé le Ministère à en supprimer la date en le publiant. Cet arrêté est fait pour contenter pleinement les Généraux, & on ne doit plus être surpris que leurs noms se soient trouvés au bas de l'Arrêt de mort du Major André, ce qui paroïssoit incohérent avec l'exposé de leurs griefs contre le Congrès ; lorsqu'il sembloit que l'un & l'autre avoient été signés dans le même quart-d'heure.

» *En Congrès le 20 Août.* Le Congrès a pris en considération le rapport du Comité sur le Mémoire des Officiers-Généraux. En conséquence, il a été arrêté que lesdits Officiers-Généraux seront informés que le Congrès n'a jamais négligé de faire attention aux vertus militaires qui ont éclaté dans l'armée des Etats-Unis pendant le cours de cette guerre, & qu'il s'est constamment & principalement occupé, non-seulement de pourvoir au bien-être & à la santé de l'armée, mais aussi de satisfaire à ses demandes raisonnables, autant que les circonstances publiques pouvoient le permettre. — Que la patience & le renoncement à soi-même, le courage & la persévérance, le sacrifice volontaire de son tems, de sa santé & de sa fortune, sont les vertus essentielles que le citoyen & le soldat doivent montrer lorsqu'ils travaillent à établir la liberté dans leur patrie. — Que la modération, la frugalité & la tempérance doivent être les principaux appuis & les ornemens les plus éclatans de cette espèce de Gouvernement civil qui a été sagement institué par les divers Etats de cette union. — Qu'il a été recommandé aux divers Etats de dédommager leurs Officiers & leurs soldats respectifs, relativement à la diminution de leur paie : & que le Congrès prendra de promptes mesures pour

liquider & payer ce qui est dû à cet égard aux Officiers & aux soldats, qui n'appartiennent au contingent d'aucun Etat. — Qu'à compter du premier Août 1780, l'armée sera autorisée à recevoir la paie sur le pied établi au premier Janvier 1777, & qu'elle sera payée avec les nouveaux billets qui ont été mis en circulation, suivant la résolution du Congrès, du 18 Mars 1778. — Que désormais il sera passé aux Officiers cinq piastres par mois, en ces nouveaux billets, pour chaque ration retenue. — Que le Département de la guerre enverra au Congrès une liste des Officiers qui n'appartiennent au contingent d'aucun Etat, avec une note de la balance due à chacun d'eux, pour les payer suivant leur service passé, conformément aux résolutions du 10 Avril dernier. — Que ceux des Etats qui n'ont point dédommagé leurs Officiers & leurs soldats, suivant ce qui a été prescrit le 17 Août 1779, sont requis par les Présentes de le faire aussi-tôt qu'il sera possible. — Que la concession des terres, statué par la Résolution du 16 Septembre 1776, s'étendra jusqu'aux Officiers-Généraux dans la suivante proportion, savoir : — Aux Majors-Généraux, 1100 acres ; — aux Brigadiers-Généraux, 850. — Que les Officiers de l'armée recevront, aussi-tôt qu'il sera possible, un à-compte de deux mois de paie, pour satisfaire aux besoins actuels énoncés dans le présent mémoire.

« Arrêté du 24 Août. Que les Officiers de l'armée commandant des corps, lorsqu'ils seront campés, seront autorisés à tirer le nombre de rations de provisions (qui ont été jusqu'ici retenues) que le Commandant en chef ou le Commandant d'une armée séparée jugera nécessaire, mais qu'il ne sera rien alloué pour les rations arriérées qui n'ont pas été tirées au moment où elles étoient dues. — Que s'il paroît par la suite que la subsistance accordée en argent aux Officiers, au lieu de rations qui leur

ont été retenues, ne soit pas égale au prix des rations, on dédommagera les Officiers de ce déficit. — Que la Résolution du 15 Mai 1778, qui accorde la demi-paie pendant sept ans aux Officiers de l'armée qui auront continué le service jusqu'à la fin de la guerre, s'étendra aux veuves de ceux des Officiers qui seront morts ou qui mourront dans le service, à commencer de la date de la mort dudit Officier, pour continuer pendant le terme de sept ans; ou s'il n'y a point de veuve, ou en cas qu'elle soit morte depuis, ou qu'elle se soit remariée, ladite demi-paie sera accordée aux enfans orphelins de l'Officier qui sera mort ainsi, s'il en a laissé quelqu'un. Et il sera recommandé aux Législations desdits Etats respectifs auxquels lesdits Officiers appartiennent, de prendre des arrangemens pour que cette demi-paie soit payée par les Etats-Unis. — Que la clause de restriction comprise dans la Résolution du 15 Février 1778, qui accorde la demi-paie aux Officiers pour sept ans, exprimée par ces mots : » Et qui ne posséderont aucun office profitable dans lesdits Etats ou dans aucun deux, sera annulée.

On a beaucoup parlé des plaintes de l'Amiral Rodney contre plusieurs de ses Officiers. Nos papiers contiennent la lettre suivante de cet Amiral au Capitaine d'un des vaisseaux de sa flotte, au sujet de l'action du 17 Avril 1780, qui lui avoit écrit, pour se justifier, à l'occasion d'un ordre qui avoit été donné pour que son vaisseau ne fût point chef de file de l'escadre Angloise dans aucune action future. Elle peut jeter sur les événemens très-extraordinaires de cette journée plus de clarté que tout ce qui a été mis jusqu'ici sous les yeux du public.

» J'ai reçu la lettre que vous m'avez écrite hier , par laquelle vous m'informez que vous savez de bonne part que vous êtes nommé dans ma lettre officielle à l'Amitié , relative au combat avec l'escadre Française, le 17 du mois d'Avril dernier. Il est très-vrai que vous y êtes nommé , & il ne l'est pas moins que vous avez mal entendu , & que vous n'avez pas exécuté convenablement mon signal pour attaquer l'ennemi , conformément au 2^e article des instructions additionnelles pour le combat , qui vous enjoignoient d'arriver aussi-tôt sur le vaisseau ennemi qui vous étoit alors opposé , mais que vous portâtes vers le vaisseau de l'avant , quoique vous eussiez répondu à mon signal qui vous ordonnoit d'attaquer l'arrière garde ennemie , signal que je n'ai point changé , & auquel il étoit du devoir de tout Officier de donner la plus grande attention.

En conduisant la file comme vous avez fait , vous engageâtes d'autres vaisseaux à suivre un aussi mauvais exemple , & oubliant de la sorte que le signal pour la ligne ordonnoit que les vaisseaux fussent à deux encablures seulement les uns des autres ; l'avant-garde qui fut amenée par vous à plus de deux lieues de distance du centre, qui par-là se trouvoit exposé à la plus grande force de l'ennemi , ne fut pas soutenue convenablement.

Si j'eusse pu penser que votre conduite & votre inobservance des signaux eût procédé de toute autre cause que d'erreur de jugement , je vous aurois certainement interdit , mais Dieu me garde d'en agir de la sorte pour ce qui ne seroit qu'une faute de jugement. J'ai résolu simplement de vous ôter le pouvoir de vous méprendre de nouveau dans une occasion aussi importante que celle où se trouve le vaisseau chef de file d'une escadre Angloise qui doit le mener à une bataille en règle. Vous me permettrez , Monsieur , (& c'est une explication qui me coûte beaucoup) de vous dire sans détour , que pendant le tems que vous avez été

à mes ordres , vous m'avez donné lieu de censurer votre conduite comme Officier , plus qu'aucun autre de l'escadre (excepté le Capitaine Bateman) par votre inattention aux signaux , Monsieur , en remplissant négligemment votre devoir , & en n'employant pas tous vos efforts comme l'auroit dû le plus ancien Capitaine de l'escadre à qui il appartenait au contraire de donner l'exemple de la promptitude , de l'activité , & de la plus scrupuleuse attention aux signaux. Vous a-t-on vu agir de la sorte lorsqu'au premier signal que je fis pour former la ligne de bataille par le travers , afin de se porter ensuite sur l'ennemi , & le provoquer au combat , vous serrâtes le vent , au lieu de faire toute la voile que vous pouviez pour vous rendre à votre poste , conformément au premier article des instructions additionnelles pour le combat , donnant par-là un très-mauvais exemple à tous les jeunes Capitaines. Jugez vous-même du déplaisir que j'ai dû ressentir , en voyant que les deux plus anciens Capitaines de l'escadre que j'avois l'honneur de commander étoient les seuls que j'eusse lieu de réprimander par un signal public , en leur signifiant *qu'ils n'avoient point obéi*. Pourquoi vous êtes-vous presque toujours tenu depuis au vent de votre poste , malgré les signaux répétés que j'ai faits au vaisseau que vous commandiez ? Pourquoi étiez-vous à une distance étonnante de l'escadre le soir d'avant le combat ? Pourquoi m'a-t-il fallu vous envoyer une frégate pour vous ordonner de joindre ? Pourquoi étiez-vous hors de votre poste au point du jour , quoique le signal pour la ligne de bataille eût subsisté pendant toute la nuit ? Toute cette conduite montrait une inattention qu'on n'auroit pas dû avoir à reprocher à un Officier qui avoit été élevé dans cette bonne & ancienne discipline , par laquelle s'est toujours distinguée l'escadre occidentale , & je n'ai dissimulé la peine que me faisoit une pareille conduite , que par égard pour les services que vous avez rendus

précédemment à votre Roi & à votre pays, & parce que j'étois fermement persuadé que vous êtes un brave homme. Autrement je fais ce que je devois faire en ma qualité de Commandant d'une grande escadre.

Vous pouvez juger avec quelle peine j'écris une pareille lettre à un Officier que je connois depuis si long-tems, & pour lequel j'ai toujours eu de l'estime; mais lorsqu'il s'agit des grands intérêts de la nation, & dans un cas où le service de mon Roi & de ma patrie est confié à mes soins, je ne dois songer qu'à mon devoir, & à faire en sorte que ceux qui sont sous mes ordres s'acquittent du leur. — Ce sont deux obligations que je remplirai toujours strictement, sans faveur ni partialité.

Je suis, &c.

F R A N C E.

De VERSAILLES, le 2 Janvier.

Le 15 de ce mois, le Marquis de Ségur, Chevalier de l'Ordre du S. Esprit, Lieutenant - Général des Armées du Roi, que S. M. a nommé Secrétaire d'Etat au département de la Guerre, a prêté en cette qualité serment entre les mains du Roi.

Le 26, le Prince Doria Pamphili, Archevêque de Séleucie, Nonce ordinaire du Pape, à la tête des Ambassadeurs, des Envoyés des Ministres Plénipotentiaires, tous en manteau de deuil, eut une audience publique du Roi, dans laquelle il fit son compliment de condoléance à S. M. sur la mort de l'Impératrice - Reine de Hongrie & de Bohême. Le Prince de Tin-

gry , Capitaine des Gardes-du Corps , en manteau de deuil , les reçut à la porte en dedans de la salle , où les Gardes du Corps étoient en haie & sous les armes. Le Prince Doria-Pamphili fut conduit à cette audience , ainsi qu'à celle de la Reine , qui étoit sous un dais , tenant son cercle de Dames , par M. de Tolosan , Introduceur des Ambassadeurs ; M. de Séqueville , Secrétaire ordinaire du Roi à la conduite des Ambassadeurs , précédoit ; l'un & l'autre étoient en long manteau de deuil.

Le même jour , le Baron de Blome , Envoyé extraordinaire de Danemarck , présenta au Roi les gerfaux d'Islande ; le présent que le Roi de Danemarck est dans l'usage de faire annuellement à S. M. , fut reçu par le Comte de Vaudreuil , nommé à la charge de Grand - Fauconnier de France , & par le Marquis de Forget , Capitaine du Vol du Cabiner.

De P A R I S , le 2 Janvier.

LA présence de M. le Duc de la Vauguyon , Ambassadeur de France auprès des Etats - Généraux des Provinces - Unies , étant devenue plus nécessaire que jamais à la Haye depuis la déclaration de guerre de l'Angleterre contre la République , il est parti hier pour retourner à sa résidence , qu'il n'avoit quittée que par congé. De toutes les possessions Hollandoises , celle pour laquelle il paroît que

l'on craint le plus , est le cap de Bonne-Espérance. Nos marins sont persuadés que l'armement que l'on presse en Angleterre , & dont on donne le commandement au Chevalier Sir Hugues Palliser , ne peut regarder que cette possession importante , qui mettroit nos ennemis en état d'intercepter à leur passage les flottes qui vont aux Indes , ou qui en reviennent. On croit cependant qu'il est facile de prévenir ce coup. Les Anglois ont pu envoyer d'avance des ordres dans les Indes , pour attaquer les Hollandois ; mais l'Amiral Hugues n'a pas des forces suffisantes pour tenter de grandes entreprises , & il n'en est pas encore parti d'Europe. On peut instruire aisément nos Commandans à l'Isle de France des résolutions de notre rivale , & 5 à 6 vaisseaux de M. de Tronjolly suffisent pour défendre le Cap , où les Hollandois peuvent aussi envoyer des secours avant le départ de l'Amiral Palliser ; s'ils n'en ont pas déjà envoyé ; car il paroît qu'on s'attendoit à la Haye à ne pouvoir pas rester long-tems neutre dans cette grande querelle.

Ce n'est que par la voie de Londres qu'on a appris la nouvelle du long & terrible ouragan qui s'est fait sentir aux Antilles. Il n'est pas douteux qu'il n'ait causé bien du dommage ; mais il ne faut pas non plus s'en rapporter tout-à-fait à ce que racontent les Anglois , de ceux qu'on a essuyés à la Martinique. Il est naturel qu'ils les aient

exagérés. Selon eux, un transport François entré à Nevis, île Angloise, plutôt que de s'exposer à une perte certaine, raconte qu'il faisoit partie d'un convoi de 60 voiles, chargé de 1500 hommes de troupes, dont on n'avoit pu débarquer que 400 lorsque l'orage a enlevé & jetté au large tous les bâtimens. On ignore ce que c'est que ce convoi, car il y a long-tems qu'il n'en est parti d'Europe. Celui de l'Isle d'Aix, escorté par le *Guerrier* jusqu'au-delà des caps, & ensuite par 2 frégates, ne consistoit qu'en 33 voiles, & ne portoit pas 1500 hommes. Cet ouragan est le même qu'a essuyé l'Amiral Rowley, que l'on soupçonne, avec raison, avoir coulé bas.

Toutes les lettres particulières confirment que la flotte de l'Amiral Darby est rentrée en très-mauvais état; il n'avoit que 22 vaisseaux avec lui; on n'est pas sans inquiétude sur ceux qui lui manquent, & on juge qu'il lui faut au moins deux mois pour se radouber & se ravitailler, de manière qu'il est impossible que Gibraltar soit secouru d'ici à quelque tems.

Les avis de nos ports sont tous uniformes; calme ou vent contraire, voilà ce qui retient M. le Comte d'Estaing. Il faut pourtant que le vent de nord ou de nord-ouest n'ait pas toujours régné, puisque nous savons que le paquebot le *Royal George* n'a mis que 12 jours de Lisbonne à Balmouth, où il est entré le 15 de ce mois.

D'un autre côté , un navire sorti aussi de Lisbonne sur son lest, le 9 Novembre, n'est arrivé à Bordeaux que le 19 Décembre , ce qui prouve qu'à des latitudes voisines il y avoit des aires de vent très-différens. Ce qui est bien propre à nous rassurer sur le compte de M. d'Estaing , c'est que nous apprenons de Madrid que le 6 Décembre il a envoyé au Ferrol 2 de ses frégates pour y prendre les malades laissés l'été dernier par les vaisseaux François qui relâchèrent dans ce Port. M. d'Estaing étoit sans doute à cette époque dans ces parages ; & si son convoi avoit eu des besoins pressans , s'il eût souffert , il n'est pas douteux qu'il ne l'eût amené dans ce Port. Nous nous attendons d'apprendre à chaque moment qu'il a paru devant la rivière de Bordeaux.

» Depuis 10 à 12 jours , écrit-on de Brest , en date du 10 Décembre , il ne s'est fait aucun des mouvemens ordinaires du port & de la rade ; plusieurs flottilles attendues n'arrivent pas faute de vent. Le peu qui se fait sentir de tems en tems est contraire au retour de M. d'Estaing ; on croit que son armée est obligée de louvoyer ou de rester en panne , tant les calmes & les vents l'auront contrariée. Son arrivée détermineroit sans doute le départ de beaucoup de bâtimens prêts à appareiller de cette rade. La frégate *l'Amazone* a ordre de se disposer à partir pour ramener M. de la Peyrouse à Rhode-Island. Cet Officier va porter les instructions & les avis que M. de Rochambeau a pu demander. Cette frégate escortera un convoi ; & sera accompagnée de deux autres , que l'on croit être la *Dédaigneuse* & la *Sylphide* ».

On a parlé des prises faites par la frégate corsaire la *Calonne*, qui mit à la voile de Dunkerque le 24 Novembre dernier. On évalue à 600,000 liv. celles qu'il a faites en 15 jours. Voici le détail de cette croisière si courte & si heureuse.

» Le 24, pris & envoyé à Calais un cutter ; le 27, pris & envoyé à Cherbourg un sloop chargé de farine ; le 28, pris à l'entrée du port de Plimouth un grand longre, qui est arrivé à Morlaix ; le même jour, coulé bas un sloop venant de Jersey, sur son lest ; le 29, donné chasse à deux grands cutters, dont l'un s'est échoué & a péri entièrement, & l'autre a eu le bonheur d'échapper ; le même jour, pris & envoyé à Morlaix le brigantin le *Hopwel*, qui alloit de Londres à Belfort, chargé de thé, sucre, tafia & autres marchandises ; le 30, pris 2 vaisseaux, l'un de 150 tonneaux & l'autre de 400, le premier monté de 18 canons & chargé de bois, allant de Londres à Liverpool ; le second venant de Pétersbourg & se rendant à Bristol, chargé de fer, chanvre & planches, tous deux convoyés jusqu'au 3 Décembre, & perdus de vue la nuit par une tempête. Enfin, le 5 de ce mois pris un vaisseau de 600 tonneaux, avec lequel la frégate, dont l'équipage étoit réduit à 100 hommes, est arrivée dans le port de Brest, ayant à bord 112 prisonniers.

M. le Marquis de Polignac, premier Ecuyer de Monseigneur le Comte d'Artois, a été nommé Directeur-Général des Haras, ayant le travail avec le Roi, & 30,000 liv. d'appointement.

M. le Duc d'Orléans a nommé M. le Moine de Belle Isle, premier Secrétaire de ses commandemens, Adjoint avec survivance

de M. l'Abbé de Breteuil dans la charge de Chancelier & Surintendant des finances de la maison.

» On fait que la première qualité d'un Historien est d'être esclave de la vérité , & de n'annoncer aucun fait qu'il ne soit bien assuré de son existence ; sans cette attention , il se prive nécessairement de toute confiance de la part de ses lecteurs , objet principal qu'il se doit proposer ; il paroît que l'Auteur de la vie de Jean Bart ne s'est pas conformé à ces principes , & qu'il a induit en erreur le Rédacteur des *Avis divers ou Journal général de France*. En annonçant l'ouvrage du premier dans sa feuille du 16 Décembre 1780 , ce dernier a choisi une anecdote qui , en la supposant vraie , loin d'être à la gloire du héros du livre , ne le montreroit qu'un peu plus grossier qu'on ne l'a toujours dépeint. — Ce M. Guin , que l'on y qualifie de *Caisier* , étoit *Garde du Trésor Royal* : or , les Gardes du Trésor Royal ne paient point par eux-mêmes , ils n'ont pas même la clef de leur caisse , & tous les fonds sont à la charge du Caisier , qui en répond personnellement , & leur en rend compte , & voilà ce qu'ignoroit l'Historien de Jean Bart. M. Guin, *Garde du Trésor Royal* , & son frère , *Maître de la Chambre aux deniers* , étoient honorés des bon-
rés particulières de Louis XIV ; & par les prérogatives dont jouissoient alors leurs charges , ils travailloient directement avec S. M. , & ne rendoient compte qu'à elle , chacun pour ce qui concernoit ses fonctions ; l'un & l'autre ont laissé des descendants qui jouissent à la Cour & à la Ville de la considération qui leur est due ; ils ne peuvent voir qu'avec indifférence les autres traits qui servent d'accessoire à l'infidélité de l'anecdote dont il est question , qui ne peut être regardée que comme une fable , d'après l'Auteur lui-même , qui dit ,

pag. 120 de son Avertissement, *que chacun a eu une fable à débiter sur le compte de Jean Bart* : voilà la sienne «.

Le 26 du mois dernier, M. le Noir, accompagné du bureau d'Administration, se rendit aux Tuileries pour la distribution des grands prix de l'Ecole Royale gratuite de Dessin. M. Bachelier, Directeur, ouvrit la séance par ce discours :

MM., le Magistrat dont le zèle & l'affection nous sont si chers, vient, dans ce jour solennel, accompagné de l'Administration à laquelle il préside, applaudir à vos succès ; son amour pour vous, ses soins paternels qu'il donne à votre instruction, lui font trouver, malgré la multitude d'occupations importantes dont il est chargé, le tems de vous donner cette satisfaction, d'autant plus précieuse qu'il se fait gloire de la partager avec vous. — Le Bureau d'Administration composé des Citoyens les plus illustres par leur naissance, le rang qu'ils tiennent dans la société, & par leurs talens, s'empresse de contribuer au soutien de cet établissement, & s'impose comme un devoir le plaisir de vous donner tous les jours des nouvelles preuves du plus tendre intérêt. — Que d'obligations contractées envers la patrie, depuis l'origine de cette Ecole ; pourrez - vous jamais oublier ce qu'elle a fait pour vous ? Non, je suis votre garant, j'ose en répondre, & lui promettre la reconnaissance la plus vive & la plus affectueuse, d'après le tendre souvenir que vous conservez de l'homme célèbre, dont les mains généreuses & patriotiques creusèrent les fondations de cet établissement ? J'aime à voir votre tendresse filiale pour ce digne Magistrat, qui le premier s'est occupé des obstacles qui vous fermoient la carrière des arts mécaniques ; son courage est parvenu à

les détruire, il a ouvert la barrière à la jeunesse laborieuse, en offrant des récompenses à l'émulation ; il a fait naître l'amour du travail si nécessaire aux mœurs ? Quels moyens plus efficaces pouvoit-il choisir pour arracher à l'ignorance des Citoyens qu'elle alloit précipiter dans le vice, & livrer sans ressource à l'adversité. Qui pourra compter le nombre de ceux que cette institution sauva de la misère, garantit du besoin, & conduisit à l'honnête aisance. — Ecoutez ces hommes sensibles dire à leurs épouses, à leurs enfans, ce que vous pourriez dire un jour aux vôtres : c'est à cette Ecole que nous devons l'existence agréable dont nous jouissons ; vos descendans le répéteront aux races futures, en bénissant le nom de votre bienfaiteur. — En m'abandonnant au sentiment dont vous m'avez pénétré, j'éprouve tout le zèle de la vérité qui m'anime. Que ne puis je me livrer à tout ce qu'inspire un si grand sujet ; mais je suis forcé de m'arrêter, MM, pour céder à l'empressement du Public, qui vient jouir du triomphe dont vos travaux vont être couronnés ; puissez-vous en être assez touchés pour augmenter, par de nouveaux efforts, l'intérêt que la Nation prend à exciter votre émulation ; puisse-je voir vos progrès répondre à nos soins, à ceux de vos maîtres, & aux graces multipliées qui vous sont accordées par le meilleur des Rois.

On procéda ensuite à la distribution des grands prix, mérités par les sieurs Chiamor, Couard, Duret & Berthelot. Ils furent embrassés par le Magistrat au bruit des fanfares & des acclamations du public. 12 grands accessit & 96 prix furent aussi délivrés dans la même séance.

MM. Knapen nous ont adressé la réponse suivante à la lettre de M. de Massac, insérée

dans notre Journal du 23 du mois dernier. Monsieur, nous n'avons pas annoncé d'une manière suspecte l'ancienne édition du Recueil de M. de Massac, dont nous sommes propriétaires, & nous ne savons point sur quoi peuvent retomber les reproches du frère de l'Auteur. — Nous prions les personnes que la lettre auroit pu prévenir contre nous, de vouloir bien relire notre annonce, elles verront que nous avons observé de copier le titre de la nouvelle édition avec l'exactitude la plus scrupuleuse, & que si l'on a oublié dans l'Année Littéraire le mot *relié*, cette erreur très-involontaire est corrigée par l'*Etrata* du N°. 35. Il leur est encore aisé de se convaincre par la même Annonce qui se trouve sur le carton du N°. 31 du Journal de Littérature, & dans la Gazette d'Agriculture du Mardi 12 Décembre, pag. 799, que notre intention n'a pas été de surprendre le Public; elle n'a pas été non plus d'arrêter le débit de la nouvelle édition. Puisse-t-il payer M. de Massac des vœux désintéressés qu'il fait pour la vente des 800 exemplaires qui nous restent de la première édition du *Mémoire sur les Engrais* !

L'Affiche de Poitiers nous fournit le trait suivant.

Une pauvre veuve de cette Ville a un fils, que la misère destinoit, comme elle, à être domestique. Cet enfant profite d'un établissement où on enseigne gratuitement la jeunesse dans un talent honnête & utile. Son émulation est récompensée par ses progrès. Il mérite d'obtenir ensuite une place où il peut vivre gracieusement s'il est sage; il a le moyen de devenir un citoyen recommandable. Mais pour se rendre à sa destination, pour y paroître & s'y maintenir convenablement, selon sa situation actuelle, il a besoin d'un vêtement, de linge & d'autres petits secours. Sa mere est hors d'état de les lui fournir. Un

ancien domestique du voisinage , qui n'est ni le parrain ni le parrain de cet enfant , mais qui connoît la pauvreté & l'honnêteté de la mère , & l'émulation du jeune homme , instruit de l'embarras de l'un & de l'autre , qui pouvoit faire manquer la bonne fortune du dernier si personne ne l'aideroit sur le-champ , porte à cette femme cinquante écus , & lui dit : *Tenez , habillez votre fils ; qu'il parte , & recommandez-lui d'être bon sujet. Il me rendra cette somme lorsqu'il le pourra ; s'il ne le peut pas , je la lui donne , pourvu qu'il vous soulage dans votre vieillesse. Ce trait n'a pas besoin d'éloge.*

La réponse que MM. le Sésne & Compagnie ont reçue de Mademoiselle la Chevalière d'Eon , offre un témoignage dû à leur intégrité dans leur administration , & une assurance de l'intérêt qu'elle prend à leur entreprise , & de son empressement à concourir au succès , en leur procurant des Actionnaires , &c. ; à ce titre , elle intéresse tous ceux qui ont pris part à cet Arrangement.

» J'ai à répondre , MM. , à la nouvelle Lettre dont vous m'avez honorée le 4 de ce mois : si j'avois prévu les conséquences qui résultent de la réponse que j'ai cru devoir faire à votre demande gracieuse de nommer une de vos Frégates , je me serois bien gardée d'accepter cet honneur. Les louanges que cette désignation m'attire de votre part , donnent de mes talens & de mon mérite une idée qui ne peut s'accorder avec l'opinion que je dois en avoir. — Il est vrai que remplie d'un attachement inviolable aux intérêts de S. M. , mon zèle pour sa gloire m'a toujours fait désirer d'être utile à ma patrie. Il n'y a donc que ce sentiment , secondé de votre intelligence & de votre intégrité , reconnues dans votre administration , qui

puisse me décider à partager & à m'intéresser, autant qu'il me sera possible, dans vos travaux, dont l'objet répond si parfaitement à ma façon de penser. — Quant au choix du Capitaine de Vaisseau, des Officiers & Volontaires qui désirent se distinguer sur votre armement, je crois, MM., qu'il suffit d'ouvrir à nos Marins & à nos Militaires une carrière de gloire & d'utilité au Gouvernement, pour les voir s'y présenter en foule & acheter aux dépens de leur fortune & même de leur vie le droit de la parcourir; en sorte que je regarde ce choix bien plus difficile à faire, par le grand nombre des concurrens que par le mérite & le courage, qualités naturelles à tous les Militaires François, que je suis plus dans le cas d'applaudir & d'imiter que de juger; au surplus, je vous promets de faire tout ce qui dépendra de moi, pour répondre à la confiance que vous voulez bien me témoigner à cet égard, d'une manière digne de son objet. — J'ai l'honneur d'être, &c. *Signé LA CHEVALIERE D'EON.*

De BRUXELLES, le 2 Janvier.

LES Portugais viennent d'éprouver la vérité d'une observation que nous avons eu souvent occasion de faire; l'Angleterre n'a ménagé plus long-tems le commerce de cette Puissance que tant qu'elle a conservé pour ses vaisseaux de guerre, pour ses Armateurs & leurs prises, un asyle dans ses ports. Maintenant qu'elle n'en jouit plus, elle traite les Portugais comme les autres Nations neutres.

» Depuis la Déclaration du 30 Août dernier, écrit-on de Lisbonne, il n'y a point de mauvais traitemens que nos bâtimens marchands n'aient essuyés des vaisseaux de guerre & des corsaires Anglois. Cela a déterminé nos Négocians à réclamer la pro-

tection efficace de S. M. T. F., qui a daigné les faire assurer qu'il sortiroit au printems prochain du Tage, une puissante escadre destinée à la protection du commerce ; elle consistera en 14 vaisseaux de guerre & quelques frégates «.

C'est par ces procédés que les Anglois ont aliéné toutes les Puissances neutres de l'Europe, & qu'ils les ont forcées à armer pour y mettre un frein. Le grand but de la guerre actuelle est de les ramener à respecter toutes les Nations ; elle n'a été entreprise que pour le remplir. Et tout atteste sa nécessité & sa justice. Les sentimens de l'Europe ne sont point partagés à cet égard, & la confédération du Nord en est la preuve. Elle n'a dû sa naissance qu'aux injustices & aux vexations, & on sait quels sont ceux qui s'en sont rendus coupables.

La déclaration de guerre contre la Hollande semble n'avoir eu d'autre objet que d'affoiblir cette confédération. L'espèce d'invitation que l'Angleterre fait à la Hollande de chercher à renouer avec elle, a peut-être celui de l'amuser par des négociations qui pourront rallentir ses armemens pendant l'hiver ; mais il y a lieu d'espérer que les Etats - Généraux armeront & négocieront en même tems. S'ils veulent faire un emprunt plus considérable que celui auquel les Anglois sont obligés d'avoir recours, ils peuvent porter un coup mortel à la Banque de la Grande-Bretagne, & déranger beaucoup les spéculations de ceux qui ont déjà

fouscrit pour le nouvel emprunt du Lord North. La Hollande a déjà 20 vaisseaux de guerre armés ; dans 3 ou 4 mois , elle peut en avoir le double ; s'il est vrai que la plupart de ces vaisseaux ne peuvent pas tenir tête aux vaisseaux de ligne Anglois , ils ne causeront pas moins une diversion favorable aux Puissances alliées. On croit que d'après la politique ordinaire de l'Angleterre , elle a expédié depuis 3 mois l'ordre d'attaquer les possessions Hollandoises ; mais il se peut que pour cette fois elle n'ait pas porté sa prévoyance si loin , & qu'elle se soit toujours flattée que la République n'adhéreroit point à la neutralité armée , ce n'est du moins qu'après avoir été assurée de cette adhésion qu'elle a pris la résolution d'attaquer son ancienne alliée. Il faut croire que les descendans de Ruyter s'occuperont à faire revivre ce grand nom , & que les Négociations ne nuiront point à l'activité qui paroît maintenant nécessaire.

C'est le 25 du mois dernier , à 7 heures du matin , que le Chevalier Yorke est parti de la Haye sans prendre congé de personne. Il résidoit auprès des Etats-Généraux depuis le mois de Décembre 1751.

Suite du Traité de commerce entre la Hollande & les Etats-Unis de l'Amérique Septentrionale.

21°. Il sera permis aux vaisseaux de guerre , corsaires ou bâtimens armés des deux côtés , de conduire & transporter librement par tout où ils le jugeront à propos , les navires & effets , par eux enlevés aux ennemis , sans être obligés d'acquitter

aucuns droits aux Officiers d'Amirauté ou à quelques autres Juges. Ces prises ne pourront non plus être arrêtées ou saisies, lorsqu'elles entreront dans les ports de l'une des parties ; les Commis à la recherche & autres Officiers de ces places, ne les visiteront point, & s'abstiendront d'examiner la légitimité de pareilles captures. Mais il leur sera permis de remettre à la voile, & de conduire leurs prises aux endroits désignés dans leurs commissions, que les Commandans de tels vaisseaux de guerre, corsaires ou bâtimens armés seront obligés de produire. Mais toute retraite ou protection dans leurs ports, sera refusée à celles de ces prises faites sur les sujets, le peuple ou la propriété de l'une des parties, & si forcées par des tempêtes ou les dangers de la mer elles s'y trouvoient nécessitées, on emploiera avec vigueur tous les moyens convenables pour les faire repartir le plutôt possible.

23°. Au cas que quelques navires ou bâtimens appartenans à l'une des parties, leurs sujets ou nation, vinssent à échouer sur les côtes ou domaines de l'autre, ou à être endommagés, on donnera tout secours & assistance amicale aux personnes naufragées, ou en danger de l'être ; il leur sera accordé des lettres de sauf-conduit, pour leur libre passage & pour retourner dans leur pays natal.

24°. Quand les sujets ou le peuple de l'une des deux parties avec leurs vaisseaux, soit qu'ils appartiennent à l'Etat, soit qu'ils soient équipés en guerre, ou employés au commerce, seront forcés par les tempêtes, les corsaires, les ennemis ou autres circonstances pressantes, de chercher un asyle ou de se retirer dans quelque une des rivières criques, bayes, ports, rades ou p'ages, appartenans à l'autre partie, ils y seront accueillis & traités avec humanité & amitié, en jouissant de la protection la plus cordiale. Il leur sera permis de se rafraîchir & de faire des provisions à des prix raisonnables, de tout ce qui concerne les vivres & qui peut être nécessaire à l'entretien de leurs par-

sonnes, ou à la réparation de leurs navires, ainsi qu'à la continuation de leur route; ils ne seront aucunement arrêtés, ou empêchés de partir des susdits ports ou places, & de faire voile quand & pour tel lieu qu'il leur plaira, sans aucun obstacle ou vexation.

25°. Afin de faire fleurir davantage le commerce mutuel, on est convenu que, supposé que jamais la guerre eût lieu entre les parties contractantes, le terme de six mois, après la déclaration de guerre sera accordé aux Négocians, sujets & au peuple de chacune, dans les pays, villes & bourgs où ils pourroient être établis, pour pouvoir se retirer dans cet espace de tems, avec leurs familles, biens, marchandises & effets; de les transporter par-tout où ils jugeront à propos, ainsi que de pouvoir disposer, pendant cet intervalle, de leurs biens, meubles & immeubles, de les vendre librement, sans aucun empêchement quelconque; & en particulier, leurs personnes ne pourront pas être détenues ou molestées par Arrêt ou saisie, mais au contraire, dans cet intervalle de tems, les nations & les sujets respectifs auront & jouiront d'une bonne & prompte justice, de manière que pendant le susmentionné terme de six mois, ils pourront recouvrer leurs biens & effets confiés à la bonne foi du public & des personnes privées; & dans le cas où quelque chose en auroit été détournée, ou que l'on eût fait insulte au peuple ou aux sujets de l'une ou de l'autre partie, celle de ces parties qui aura fait quelque tort à l'autre en donnera une satisfaction convenable.

26°. Les sujets de L. H. P. les Etats-Généraux s'abstiendront de réquerir ou d'accepter des commissions ou lettres de marque de quelque Prince ou Etat en guerre contre les Etats-Unis d'Amérique, afin d'armer des navires en course à leur détriment; & si quelque individu d'une des nations venoit à accepter une pareille commission ou des lettres de marques, il sera puni comme pirate.

La suite à l'ordinaire prochain.

JOURNAL POLITIQUE DE BRUXELLES.

R U S S I E.

De PÉTERSBOURG, le 16 Décembre:

ON a célébré hier la fête du nom de l'Impératrice ; la Cour a été très-brillante & très-nombreuse , il y a eu le soir bal paré , à l'issue duquel S. M. I. fit une visite au Grand-Ecuyer de Narischkin , à l'occasion du mariage de sa fille avec le Général-Major de Sollohus qui avoit eu lieu le même jour. Elle a fait à cette occasion les promotions suivantes. Le Lieutenant-Général d'Empt a été déclaré Général en Chef ; les Généraux-Majors Prince Wolkonski , Paul Potenkin , de Hantwich , & Comte de Balmen , ont été faits Lieutenans-Généraux. Les Brigadiers Rischewuski , Tatitschew , Baron de Rosen , Reprninskoy , Comte Melin , Lang , Lodischenskoy , Patkul , Belamin , Lieven , Baron de Terfen , Comte Pierre Rasumowsky , Besborodla & Fedor Olsufieff , ont été faits Généraux-Majors. 4 Colonels ont été encore élevés à ce grade , & 27 autres ont été faits

13 Janvier 1781.

c

Brigadiers. Le Lieutenant-Général Delwig a obtenu le Gouvernement de Wibourg, & le Lieutenant - Général Kochius , celui de Kiew.

P O L O G N E.

De V A R S O V I E , le 14 Décembre.

COMME depuis quelques jours le tems s'est mis à la gelée, on apprend de tous côtés que les troupes Russes se tiennent prêtes à marcher, & qu'en plusieurs endroits elles sont déjà en mouvement; on suppose cependant toujours ici qu'elles ne continueront point leur marche qu'elles n'aient reçu auparavant de nouveaux ordres.

Le Ministre de Prusse a remis au Conseil Permanent une note dans laquelle il prévient le Roi & la République que les troupes Prussiennes rassemblées sur la frontière, n'y ont formé un cordon que pour empêcher que la contagion qui s'est manifestée dans la Wolhynie ne soit portée dans les Etats de S. M. Prussienne. Nous avons maintenant des nouvelles certaines que cette maladie a cessé dans la Wolhynie, ainsi que sur les frontières de la Moldavie, où elle s'étoit aussi déclarée, & où les troupes Autrichiennes ont également formé un cordon.

La Vistule, depuis quelques jours, charrie tant de glaces, que plusieurs bateaux du pont ont été emportés, & que ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'on parviendra à retirer les autres.

Le Comte de Braniki , Grand-Général de la Couronne , se propose de faire incessamment le voyage de Pétersbourg.

On apprend que la Porte a fait défendre aux Waivodes de la Walachie & de la Moldavie de permettre aux sujets de leurs Principautés de vendre des chevaux aux Etrangers.

A L L E M A G N E.

De V I E N N E , le 16 Décembre.

LA Bourgeoisie de cette ville a prêté ces jours derniers , à l'Hôtel-de-Ville , le serment de foi & hommage. Cette cérémonie aura lieu incessamment dans tous les pays soumis ci-devant à la domination de feu S. M. l'Impératrice-Reine.

L'Empereur s'occupe maintenant à exécuter les dernières volontés de son auguste mère. Il s'est tenu déjà sur cet objet des conseils auxquels ont assisté le Prince de Schwartzenberg , les Comtes de Hatsfeld , de Sternberg & de Kollowrath , ainsi que les Barons de Grosel , Kienmayer , Bosch , le Conseiller de Kretz & M. de Mayer , chargé des payemens.

Le 12 de ce mois l'Archiduchesse Marie-Christine , & le Duc Albert de Saxe-Teschen partirent pour Presbourg , où ils ont été tout disposer pour les services qui doivent y être faits pour le repos de l'ame de feu l'Impératrice. Ils ont commencé le 11 dans cette

capitale , & ont été continués le 12 & le 13 : on a distribué d'abondantes aumônes aux pauvres.

On dit que le Grand-Duc de Toscane doit se rendre incessamment dans cette capitale.

De HAMBOURG , le 9 Janvier.

ON fait dans tous les ports du Nord les préparatifs les plus formidables pour l'année prochaine. Les Puissances neutres confédérées se proposent de mettre en mer un nombre de vaisseaux suffisans pour faire respecter leur commerce & leur navigation. Le Danemarck , comme nous l'avons dit , doit avoir 20 vaisseaux de ligne & 10 frégates. La Suède vient d'ordonner d'équiper à Carlscron dix vaisseaux de ligne & six frégates , qui porteront ses forces à 13 vaisseaux de ligne au printems prochain. La Russie en aura , dit-on , 30. Cela ne fera pas moins de 90 vaisseaux , tant de ligne que frégates. Il est difficile que cette flotte formidable ne ramene pas les Anglois à la modération & à la justice , & qu'elle ne les force à renoncer à la prétention de l'empire exclusif des mers qu'ils ont affectée si hautement , & contre laquelle on s'étoit contenté jusquici de réclamer.

» La ville de Gera , écrit-on de Saxe , sera entièrement rebâtie dans un genre plus régulier & plus beau qu'elle ne l'étoit avant l'incendie qui l'a détruite ; elle doit tout à son Souverain , qui soigne , console , loge & entretient tous les infortunés habi-

tans. Ce Prince fournit même tout ce qui est nécessaire pour l'exécution du plan d'une nouvelle construction , & en attendant on construit pour les artisans des baraques où ils exercent leurs métiers , tandis que les marchands sont logés dans le château seigneurial. Le malheur qu'ils ont éprouvé , a tellement touché les marchands établis même chez l'Etranger , que de tous côtés on leur a commandé des ouvrages de prix , de sorte que jamais ils n'ont été plus occupés «.

On apprend de Berlin qu'on a commencé à mettre à exécution la réforme annoncée parmi les Avocats de la Cour royale & du Tribunal de la Chambre. Quelques-uns ont été nommés Conseillers-Assistans , d'autres , Conseillers de Commission. A compter du premier Janvier prochain , tous les procès qui s'élèveront seront instruits suivant la nouvelle Ordonnance concernant les procès ; mais ceux qui sont actuellement pendans , seront terminés selon l'ancienne coutume.

I T A L I E.

De LIVOURNE, le 17 Décembre.

LA frégate de guerre Russe sortie , il y a quelques jours , pour se rendre aux Isles d'Hieres , est rentrée ce matin avec trois tartanes sur lesquelles elle a ramené tout l'équipage & une partie de l'attirail du vaisseau de guerre de sa nation , qui avoit échoué sur les bancs de sable de ces Isles.

On dit ici que la division des vaisseaux

de guerre Russes , mouillés dans ce port , ainsi qu'une autre division , consistant en 5 vaisseaux de ligne & 3 frégates qu'on attend , se joindront ensemble au printems prochain , & se rendront dans l'Archipel , si les différends survenus entre la Russie & la Porte , ne sont pas accommodés pour ce tems-là.

On apprend de Rome que dans un consistoire tenu le 11 de ce mois , le Pape a élevé à la Pourpre les Préla's Manciforte , Antamori , Altamori & Akieri ; les deux premiers sont ceux que S. S. s'étoit réservés *in petto* dans le consistoire tenu en 1774.

» Notre galère-corfaire commandée par M. André Prèciari , écrit-on de Malte , est rentrée dans le port avec un bâtiment Turc chargé de grains dont elle s'étoit emparée dans les mers du Levant. Il conduisoit trois Chiaoux dans l'isle de Candie & la Morée , où ils alloient porter des dépêches du Grand-Seigneur. Le Grand-Maître a fait remettre aussitôt ces Chiaoux & leurs dépêches entre les mains du chargé des affaires de France , qui en disposera conformément aux ordres de sa Cour «.

E S P A G N E.

De CADIX , le 12 Décembre.

DEPUIS quelques jours il a fait ici un vent d'Ouest , assez violent , pour ne pas permettre à une seule voile de quitter la baie. Nous n'apprenons pas pour cela que les navires ravitailleurs en aient profité pour jeter du secours dans Gibraltar. D.

Antonio Barcelo a toujours tenu la mer , & rien n'a pu entrer dans la place.

L'ordre pour la tenue du Conseil de guerre qui doit juger M. de Ulloa , est enfin arrivé ; on en a été d'autant plus surpris , que l'on sait que dans deux comités d'Officiers-Généraux nommés à différentes fois pour examiner la conduite de ce Commandant , elle avoit été trouvée irréprochable. On doit juger en même-tems les Capitaines des deux frégates de l'escadre de cet Officier , dont l'un fut pris , & l'autre revint ici avant son Commandant. On soupçonne que c'est ce dernier qui , dans des lettres écrites au Ministre , se permit de censurer le premier la conduite de son Général.

Nous n'avons su que depuis peu de jours que le conseil de guerre tenu le 23 Novembre , à bord de la *Trinité* , avoit pour objet M. de Tilly , commandant l'escadre lors de l'expédition de Buenos - Ayres. Ce Général a été jugé n'avoir point contrevenu à son devoir & aux instructions qui lui avoient été données.

On a arrêté hier ici un Négociant fort connu , appelé D. Juan Jones , ainsi que son Caissier. Ils ont été conduits tous les deux au fort Sainte - Catherine. M. Jones passoit pour François ; mais le nom qu'il porte ne permet pas de douter qu'il ne soit originaire de la Grande-Bretagne , s'il n'y est pas né. On ne doute pas qu'il ne servît sa

Nation. On a souvent eu occasion de reconnoître que les espions de Cadix n'étoient pas des gens ordinaires ; on cite à ce sujet que M. de Solano n'a dû peut être son salut qu'à la prévoyance qu'il a eue de changer le lieu de son rendez-vous. Craignant avec raison que l'ennemi n'eût été informé de sa marche, il rassembla son convoi & ses vaisseaux lorsqu'il fut à 200 lieues des Açores ; & qu'il ne se vit plus éclairé par les corvettes de Johnstone. Là il donna de nouvelles instructions en cas de séparation ; ce fut d'atterrir à la Guadeloupe ; car s'il avoit suivi son premier projet, qui étoit d'aller reconnoître la Barbade, il seroit tombé dans l'escadre de Rodney ; & de la manière dont celui-ci s'expliqua dans le tems, il sembloit qu'il ne doutoit pas un moment que la flotte Espagnole pût lui échapper.

» Il ne s'est rien passé de bien remarquable ici, écrit-on d'Algéiras en date du 9 de ce mois. Les travaux pour perfectionner les nouveaux ouvrages, ont été conduits avec tant de célérité, qu'il ne reste plus que peu de choses à faire au chemin couvert. Du côté de la mer, les différens chébecs qui sont en station à Stétuan, à Tanger, &c. ont pris quelques petites barques. Le neveu de D. Antonio Barcelo, est le seul qui depuis 8 jours ait eu affaire avec un gros navire, qu'il a forcé d'échouer près du cap Spartel. L'équipage a eu le tems de se sauver dans sa chaloupe, & il n'étoit resté à bord, lorsque nos gens y parvinrent, que le Capitaine & deux matelots. — On ne s'est pas aperçu que la frégate-corsaire qui se glissa dernièrement dans la

place, ait apporté aucun secours; & nos soupçons étoient bien fondés, lorsque nous pensions qu'elle seroit plus à charge, qu'utile à Gibraltar. Il y a au moins quatre mois que notre Chef-d'escadre démontra deux Capitaines accusés de négligence. Ils viennent d'être jugés par un Conseil de guerre qui les a réhabilités; & l'un d'eux qui étoit resté ici, a déjà repris le commandement de la frégate qu'il montoit. — Une nouvelle fort intéressante que nous apporte D. François-Xavier Mûnos, Commandant à la station de Tanger, c'est que l'Empereur de Maroc a rendu, le 2 de ce mois, un décret qui accorde la jouissance de la baie, du port & de la ville de Tanger aux Espagnols & aux François, à l'exclusion des autres Puissances, & nommément des Anglois. Cette faveur n'est pas la seule que nous devons au Monarque Marocain; il a fait rendre en même-tems un navire qui nous avoit été enlevé sous le canon du port, & qu'un de ses Ministres, qu'il a disgracié à cette occasion, avoit jugé de bonne prise. Enfin il a mis un embargo sur tous les bâtimens de nos ennemis, & l'on ajoute qu'il va les envoyer à D. Barcelo pour qu'il les garde ou les renvoie dans Gibraltar, selon qu'il le jugera à propos. Le Consul & les Négocians Anglois n'ont pu obtenir que trois jours pour terminer leurs affaires, emporter leurs effets & s'éloigner de la ville. Nous ignorons la raison qui a porté l'Empereur de Maroc à prendre une aussi vive résolution. Il faut que la nation Angloise l'ait extrêmement mécontenté par quelques demandes ou des prétentions absurdes.

P O R T U G A L.

De LISBONNE, le 10 Décembre.

LA célérité que l'on met à l'armement

qui se fait dans ce port , ne laisse pas douter que notre Cour n'ait enfin sérieusement adopté le système général de l'Europe , relativement à la liberté & à la protection du commerce. Le traitement que les escadres & les corsaires d'Angleterre ont fait aux navires Hollandois , a prouvé suffisamment que cette Puissance ne se contenteroit jamais d'une parfaite neutralité, à moins que cette neutralité ne fût en état de se faire respecter. La différence qu'elle a mise entre la Russie & le Danemarck , relativement aux égards à observer en mer vis-à-vis les pavillons de ces deux Nations , a démontré à tous les autres qu'elle regarde leur force respective comme la mesure de la justice qu'elle leur accordera. Cette politique est si claire qu'il n'est pas étonnant que l'on ait pris des mesures propres à donner à la Grande-Bretagne des raisons suffisantes de respecter le commerce & la navigation des neutres.

L'escadre que l'on arme ici , consiste dans les vaisseaux la *Conception* de 80 canons , Commandant Joseph Sanchez de Brito ; le *Pilar*, de 70 , Bernard Ramires ; le *S. Antoine* , le *bon Succès* , la *Mercede* , le *S. Sébastien* , l'*Ajuda* , le *Proceres* , de 66 ; Commandants Guillaume Roben , Joseph de Souza , Castel Branco , Gaétan Vigano , Antoine Gianeiro , François Pitaucourt ; le *Belem* , de 56 , George Harde Castro. Les frégates le *Nazareth* , de 40 , Antoine-Joseph Pegado ; le *S. Jean* , de 38 , Antoine-Joseph de Oliveira ; le *Cisne* , de 36 , Pierre Severino.

Ces 9 vaisseaux de ligne & ces trois frégates , mettront incessamment à la voile ; après leur départ , on hâtera un second armement de 9 vaisseaux de ligne depuis 70 jusqu'à 54 canons & quelques frégates , ce qui portera les flottes combinées des Puissances neutres , à plus de 112 navires de guerre.

A N G L E T E R R E.

De L O N D R E S , le 2 Janvier.

NOUS attendons toujours des nouvelles de l'Amérique ; le Gouvernement n'a pas encore publié celles que lui a apportées l'*Yarmouth* , de 64 canons. On dit qu'il en a reçu d'autres d'un bâtiment arrivé à Corke , & parti de New-Yorck le 9 de ce mois , après l'*Yarmouth*. Ce silence fait naturellement tomber le bruit qui s'étoit répandu d'un nouvel avantage décisif , remporté par le Général Cornwallis sur le Général Gates ; il est vraisemblable que s'il étoit réel la Cour en eût reçu des détails , & qu'elle se feroit empressée de les publier. On craint bien de voir confirmer celui qui se débite de l'embarras dans lequel la défaite de Ferguson a jetté le Lord Cornwallis , & que sa jonction avec le Général Leslie , devenue nécessaire par cet événement , n'éprouve des obstacles. Ils pourront être insurmontables si les 5000 hommes envoyés par le Général Washington dans le sud y arrivent avant les

2000 que le Général Clinton détache dans la Caroline & les 1500 dans la Virginie. S'il est vrai aussi que le Général Leslie a besoin de se fortifier à Portsmouth, on ne doit pas regarder comme un engagement les sermens qu'ont prêté les habitans des parties dans lesquelles il est descendu. On ne regarde pas non plus la soumission de la Caroline comme une chose bien sûre & bien décidée; on peut en juger par les proclamations que publie sans cesse le Lord Cornwallis, & qui ne seroient pas nécessaires si en effet les premières avoient eu l'effet qu'on s'est hâté d'annoncer. La dernière que nous avons eue du 16 Septembre, prouve que ce ne sont pas les habitans les plus notables qui ont prêté serment, puisqu'on ordonne la confiscation des terres de ceux qui ont refusé de le prêter.

La Cour, dans la Gazette ordinaire du 26 Novembre, a publié les lettres qu'elle a reçues du Commodore Hotham, sur le terrible ouragan qui s'est fait sentir aux Isles. Nous en avons donné un précis dans notre dernier supplément : nous placerons ici le journal de ce qui s'est passé à la Barbade, depuis le 9 jusqu'au 16 Octobre.

La soirée du 9 Octobre, veille de l'ouragan, fut singulièrement calme; mais le ciel étoit extraordinairement rouge & menaçant; il tomba beaucoup de pluie pendant la nuit; dans la matinée du 10 beaucoup de pluie encore, & un vent violent du N. O., qui à 10 heures augmenta considérablement; à une heure les vaisseaux qui étoient dans la baie

dérivèrent ; à 4 heures la frégate l'*Albemarle*, le seul vaisseau de guerre que nous eussions alors ici, chassa sur les ancrés, & fut emportée au large, ainsi que tous les autres bâtimens au nombre d'environ 25 : à 6 heures le vent avoit abattu plusieurs arbres, & annonçoit une tempête violente ; on prit, à l'hôtel du Gouvernement, toutes les précautions possibles contre ce qui pouvoit arriver, on baricada les portes & les fenêtres, précaution inutile ; à 10 heures du soir le vent soufflant du N. N. O., s'ouvrit un passage à travers le bâtiment : comme à chaque minute la tempête augmentoit sensiblement, la famille (du Gouverneur) se retira dans le centre de l'édifice, imaginant qu'il résisteroit à la furie la plus impétueuse du vent, soit à cause de la force prodigieuse de ses murs, qui ont trois pieds d'épaisseur, soit à raison de sa forme circulaire : cependant sur les 11 heures & demie, on fut obligé de se réfugier dans les caves, le vent s'étoit ouvert un passage dans tous les appartemens, & avoit emporté la majeure partie du comble ; la famille fut bientôt forcée de quitter cet asyle ; les eaux, arrêtées dans leur cours ordinaire, s'étoient pratiqué un canal ; par lequel elles se précipitoient dans les caves, que faire ? Où aller ? L'eau étoit déjà montée à la hauteur de 4 pieds, & les débris de l'édifice tomboient de tous côtés : il étoit impossible de rester dans les caves, il l'étoit également de rentrer dans la maison ; la seule chance qui restât, étoit de gagner les champs ; ressource qui pour lors paroissoit également dangereuse ; on la tenta cependant, la famille eut le bonheur de gagner les ruines des fondemens de l'obélisque sur lequel étoit arboré le pavillon : comme immédiatement après il tomba, chacun s'occupa de son propre salut & du choix de sa retraite ; le Gouverneur & le peu de personnes qui restoient avec lui furent renversés, & gagnèrent avec beaucoup de difficulté les canons, sous les

affrès desquels ils se réfugièrent : alors leur situation fut extrêmement fâcheuse : plusieurs des canons furent déplacés par la force du vent , & ils avoient lieu de craindre que ceux sous lesquels ils s'étoient retirés ne fussent démontés , & ne les écrasassent en tombant , ou que quelque partie des ruines qui voloient autour d'eux ne mît fin à leur existence : ce qui rendoit leur position plus terrible encore , étoit la crainte que leur inspiroit le magasin à poudre , près duquel ils se trouvoient ; l'arsenal étoit de niveau avec la terre ; les armes , &c. qu'il contenoit , étoient dispersés autour d'eux ; ils attendoient , avec anxiété , le retour du jour , espérant qu'il ramèneroit le calme avec la lumière ; mais lorsqu'il parut , la tempête avoit peu perdu de son animosité , & la clarté du jour ne fit qu'offrir à l'œil épouvanté le plus triste spectacle qu'il soit possible d'imaginer ; rien ne peut être comparé à la dévastation terrible qui se présentait de tous côtés ; pas un seul bâtiment sur pied : la plupart des arbres déracinés , ceux qui ne l'étoient pas , dépouillés de leurs branches & de leurs feuilles ; le plus brillant printems devenu , dans l'espace d'une seule nuit , le plus affreux hiver ; c'est en vain que l'œil se portant sur les objets qui l'environnoient y cherchoit un asyle , celles des maisons que l'on imaginoit avoir dû être protégées par leur situation , étoient toutes plates comme la terre , & ceux de leurs malheureux propriétaires qui avoient eu le bonheur de sauver leur vie , n'avoient point d'abri à espérer ni pour eux , ni pour leurs familles. — Dès les commencemens de l'ouragan , le général Vaughan avoit été obligé d'évacuer sa maison , il fut grièvement blessé en échappant ; son Secrétaire eut le malheur d'avoir une cuisse cassée ; il n'est jamais rien arrivé qui ait causé une désolation si universelle dans l'Isle entière ; il n'est pas une maison qui n'ait pas été au moins endommagée , & dans les plantations , il reste très-peu de bâtimens sur pied : la dépopu-

lation a été très-considérable parmi les Nègres & les bestiaux , particulièrement parmi les bêtes à corne , accident qui , sur-tout dans ce pays-ci , ne peut qu'être infiniment funeste aux Planteurs ; il n'est pas encore possible de former un calcul exact du nombre d'ames qui ont péri dans cette calamité effrayante : on croit qu'il excède quelques milliers en comptant les blancs , parmi lesquels il se trouve heureusement peu de personnes de quelque condition ; plusieurs ont été ensevelis sous les ruines des maisons & autres bâtimens ; plusieurs sont tombés victimes de la violence de l'ouragan , & de l'inclemence de l'air ; un grand nombre a été entraîné à la mer , & noyé dans les vagues ; quoique les Casernes & l'Hopital aient été renversés dès les commencemens , les troupes n'ont pas souffert considérablement : on redoutoit des conséquences alarmantes de la quantité de corps morts qui couvrieroient la terre , & de ceux que la mer rapportoit sur la plage , mais heureusement ces craintes sont dissipées ; le peu d'édifices publics que nous avons est confondu dans la masse générale des ruines , les fortifications ont été considérablement endommagées ; tout ce qu'elles comprenoient de bâtiment a été démoli ; telle étoit de ce côté la violence du vent , assisté par la mer , qu'un canon de 12 livres de balle a été transporté de la batterie du Sud à celle du Nord , c'est - à - dire à la distance de 140 verges (la verge est de 3 pieds). La perte que ce pays a faite est immense , & avant qu'elle soit réparée , il s'écoulera beaucoup d'années. — Le Général Vaughan a marqué les plus grandes attentions aux habitans de Bridge-Town : il donna , le 12 Octobre , des ordres si bien entendus , & exécutés avec tant d'empressement , que tout fut tranquille dans la ville , où , sans cette précaution , tout eût été exposé au pillage des prisonniers de guerre , qui se trouvèrent élargis par la démolition des prisons , & sont actuel-

lement au nombre de plus de 800 ; dispersés dans la ville & dans la campagne. Au reste , ainsi veillés de près , ils se sont assez bien conduits , & ont été d'une grande utilité aux habitans qui leur ont donné de l'occupation *. — Le 13 Octobre, le Gouverneur se rendit à Bridge - Town , y publia une proclamation , & prit les mesures qui parurent être utiles aux habitans ; les Négocians , &c. formèrent une association , nommèrent des comités pour faire inhumer les morts , veiller à la conservation & à la distribution des vivres , &c. — Ils votèrent des remerciemens en faveur du Général Vaughan & des troupes , auxquelles ils offrirent , en reconnaissance des services qu'elles avoient rendus en protégeant leur propriété , une augmentation de 6 pences par jour dans la paie de chaque soldat. Le sieur Shirsley , Pourvoyeur de la Marine , promit d'y ajouter encore 6 autres pences (12 sols tournois). — Le 16 , on expédia un sloop à Sainte-Lucie , pour informer le Commodore Hotham de la calamité funeste qui venoit de désoler cette Isle , & le prier d'envoyer une frégate en Angleterre , pour y porter ces tristes nouvelles ».

Les Gazettes de la Cour n'ont rendu que bien faiblement l'état de détresse où ont été les Isles de la Barbarde & de Ste-Lucie. Les détails suivans , de ce qui est arrivé au Général Vaughan , en donneront une idée peut être plus juste.

Le Général pensant , d'après sa qualité de Commandant en chef des troupes , qu'il seroit indigne de lui de faire paroître la moindre crainte au mi-

(1) Le Gouverneur Cunningham , dans sa lettre du 20 au Lord Germaine , se loue beaucoup des Espagnols & de D. Pedro St-Jago , Capitaine au régiment d'Aragon , qui se sont comportés plus en amis qu'en ennemis.

lieu des horreurs sans nombre qui l'environnoient , eut toutes les peines du monde à se déterminer à quitter sa maison , accompagné d'un seul ami. A peine avoient-ils passé le seuil de la porte , que la tempête les sépara & les emporta l'un & l'autre , sans qu'ils fussent où. Le Général fut jetté dans un précipice d'une profondeur considérable , dont la pente étoit couverte des productions de l'Isle les plus nuisibles & les plus désagréables. Lorsque le Général attrapa le fond , il avoit la moitié du corps dans l'eau , & il fut trouvé le lendemain matin dans cet état , tout meurtri par sa chute , & presque épuisé de fatigue. Il n'y avoit pas cinq minutes que le Général & son ami avoient quitté la maison , qu'elle s'écroula , & sept personnes perdirent la vie par cette chute. Le Secrétaire du Général qui se trouvoit alors dans la maison , eut la cuisse cassée ; & lorsque le Général arriva le matin , il se trouva sans domestiques , & dépourvu d'argent , d'habits , de meubles & de tout ce qu'il possédoit dans l'Isle.

On lit dans la Gazette de la Cour du 30 , une lettre du Général Vaughan , une du Major-général Cuninghame & une de M. Burt.

Ce dernier, Gouverneur d'Antigua , ignoroit encore à cette date le désastre de la Barbade , & étoit fort inquiet sur le sort de cette Isle. Il parle , par oui dire , du mal arrivé aux dernières Isles Françaises. Les deux autres adressent au Gouverneur les plus fortes instances pour que le Gouvernement vienne au secours des Isles , en envoyant au plutôt des subsistances , &c. , & des secours d'argent pour se relever de leurs pertes. Cuninghame se loue beaucoup des secours qu'il a tirés des prisonniers Espagnols qui se sont conduits , dit-il , plus en amis qu'en ennemis , étant dirigés par D. Pedro ,

S. Jago , Capitaine au régiment d'Aragon. Il dit qu'aussi , il leur fait éprouver tout le bon traitement qui est en son pouvoir.

La Gazette du 2 de ce mois contient 2 lettres de la Jamaïque , écrites par le Gouverneur Dalling le 20 Octobre , le Chevalier Parker , le 6 Novembre , dont nous donnons la substance.

La partie de la Jamaïque qui est sous le vent , a souffert dans toute la journée du 2 Octobre , un désastre des plus affligeans. La mer s'étant prodigieusement élevée , elle a fondu tout à-coup sur la ville de Savanah la-mar qui a été ensevelie sous l'eau , & en se retirant , elle l'a entièrement renversée. On ne croit point qu'il ait péri plus de 300 habitans , parce qu'on avoit vu ce refoulement de la mer , & que le grand nombre s'étoit sauvé sur les hauteurs. Cet affreux événement a été suivi de plusieurs secousses de tremblemens de terre , au milieu du plus terrible ouragan , dont plusieurs Paroisses de cette partie ont tellement souffert , que les habitans se sont trouvés sans asyle. Pour comble de maux , ils se sont vus menacés d'une cruelle famine , & obligés de demander des subsistances à la ville de Kingston , qui , sur le champ , convoquée par le Gouverneur , a envoyé les secours de tout genre qui leur étoient nécessaires. Le *Phénix* , de 44 canons , s'est brisé , le 4 Octobre , sur la côte de Cuba. Plusieurs sloops de guerre se sont pareillement perdus , & d'autres sont rentrés dans le plus mauvais état ; & entr'autres , l'*Ulysses* , de 44 canons , n'ayant plus que son mât de misaine. On étoit inquiet des vaisseaux de ligne le *Thunderer* , de 74 , & le *Stirlingcaste* , de 64 , qui s'étoient détachés de l'escadre de Rowley , après le coup de vent qu'il essuya le 12 Octobre sur les Bermudes. On les suppose l'un & l'autre revenus en Angle-

terre, où cependant ils n'ont pas encore paru (La corvette l'*Alceste* étoit avoir vu le *Thunderer* à l'entrée de la Manche). Le *Grafton* est arrivé, mais dans le plus pitoyable délabrement; c'est celui dont l'équipage du *Berwick* a rapporté que ses feux avoient disparu tout à coup. L'*Egmont* & l'*Endymion*, que l'on croyoit perdus aux Isles du Vent, sont pareillement arrivés à la Jamaïque. — L'*Endymion* y a conduit deux prises Françaises, le *Duc de Brancas*, chargé de provisions pour la Martinique, & l'*Eole*, où étoient embarqués 150 hommes du Régiment de Touraine, commandés par M. de Mercy, Capitaine. Ils avoient été enlevés de la Martinique par le coup de vent du 11 Octobre. — Quoique la dernière de ces lettres officielles soit du 6 Novembre, il n'y est pas dit un seul mot des Isles voisines Françaises ou Espagnoles, d'où on peut inférer que ce désastre ne s'est point étendu jusqu'à elles. — Le Vice-Amiral Evans, qui commande aux Dunes, a écrit le 31 Décembre à l'Amirauté, que la veille, deux vaisseaux de ligne qui étoient venus de Portsmouth aux Dunes, avoient appareillé, par son ordre, pour aller attaquer un vaisseau de ligne Hollandois qui étoit derrière les sables de Goodwin, & qu'ils avoient amené ce vaisseau aux Dunes après un combat d'environ une demi-heure. Le vaisseau pris est la *Princesse Caroline*, de 54 canons, Capitaine Jean Sattrink, ayant 390 hommes d'équipage, & allant d'Amsterdam à Lisbonne. Il y a eu 4 hommes tués & 12 blessés. La *Bellone*, de 74, à qui il s'est rendu, n'a eu qu'un homme tué & deux blessés.

En déclarant la guerre à la Hollande, notre Cour ne laisse pas de paroître avoir des ménagemens pour elle; dès le lendemain de la publication de son manifeste elle fit mettre dans la Gazette ordinaire une pro-

clamation , par laquelle elle ordonne l'observation de l'article du traité de Breda , qui accorde , en cas de rupture , un délai aux vaisseaux qui se trouvent dans les ports pour se retirer.

Mais en accordant cette faveur aux vaisseaux Hollandois qui se trouvent dans nos Ports , on n'a pas laissé d'encourager & d'exciter nos Armateurs à courir sur ceux qui sont en mer , en leur distribuant des lettres de marque. Ces derniers se flattent de faire des prises considérables , parce que les Hollandois n'ont pas été prévenus à tems , & que la quantité de navires qu'ils ont sur toutes les mers ne sauroit être plus considérable. Ils ne peuvent guère être sauvés dans le premier moment ; & avant que la République ait pu mettre sur pied des forces capables de les protéger , elle en aura perdu un grand nombre. D'un autre côté , on se flatte de rallentir ses armemens par l'appas qu'on lui présente de travailler à une conciliation. On croit qu'elle négociera , qu'elle tâchera de faire intervenir les Puissances neutres ; car depuis son accession elle doit être sous la protection de la neutralité ; elle la réclamera sans doute ; notre Cour se propose bien de croiser ses négociations & de dire ses raisons ; cela entraînera nécessairement du tems & nos corsaires espèrent en profiter , si pendant les mouvemens de Cabinet on arme avec lenteur pour se défendre. Les bons citoyens ne

voient pas cette nouvelle guerre du même œil ; ils en craignent les suites.

Il est difficile qu'elles ne soient pas funestes à notre suprématie maritime. Quand nous remporterions les plus grands avantages sur nos ennemis , & qu'ils seroient même tentés de ne plus nous la disputer , il est certain que le reste de l'Europe les portera à ne pas céder ; que tout le monde prendra parti pour eux contre nous ; que lorsqu'il s'agira de traiter de la paix , toutes les Puissances maritimes que nous avons révoltées , interviendront dans la négociation , & que nous serons forcés de recevoir les conditions que l'intérêt général des nations nous dictera ; & nous ne ferons plus que partager l'usage de la mer , sur laquelle il n'y aura plus de domination exclusive. Nous ne pouvons contester que nous avons bien fait tout ce qu'il falloit pour anéantir la nôtre. Nous avons révolté l'Europe entière par nos offenses , nos violences & nos injustices ; en annonçant fastueusement que nous combattons pour ses libertés , nous avons voulu enchaîner les mers ; nous avons prouvé , par notre conduite , que nous ne croyons les traités obligatoires qu'autant qu'ils nous sont utiles ; & que nous regarderons comme ennemis tous les Etats qui n'obéiront point à nos ordres impérieux ; & nos procédés à l'égard de la Hollande en fournissent une preuve à laquelle il est impossible que nous

puissions songer jamais à répondre sérieusement.

Les papiers trouvés sur M. Laurens ne peuvent que piquer la curiosité dans les circonstances présentes, où le Gouvernement cherche tout ce qui peut justifier la manière dont il agit à l'égard des Hollandois; on lit dans nos Gazettes l'extrait suivant de ces pièces.

N°. 1. Lettre de A. Gilon, l'Agent d'Amérique, à Amsterdam, à M. Rutledge, Gouverneur de la Caroline Méridionale. Il informe M. Rutledge, qu'il s'étoit adressé à MM. de Sartine & de Vergennes, Ministres de France, pour l'achat de dix vaisseaux pour être changés en vaisseaux de guerre, deux desquels il annonce comme les plus beaux du monde, ayant 180 pieds de quille, & pouvant monter 28 canons de trente livres de balle, en une seule batterie. Il convient qu'ils auroient tiré trop d'eau pour la Barre de Charles-Town, mais il observe qu'ils seroient propres à enlever des vaisseaux ennemis, circonstance qui répondoit le mieux au projet de ce plan, qui étoit évidemment de croiser contre l'ennemi, & de rentrer ensuite dans le port sans craindre une force supérieure. Il y a dans la lettre un passage où il est dit qu'ils n'ont *jamais* eu dessein (nous présumons que ce sont les François) de leur vendre les *deux* vaisseaux ci-dessus mentionnés, ni les *dix* pour lesquels on avoit été en marché au prix coûtant, ou à une estimation raisonnable. Il termine l'article concernant les vaisseaux, en faisant l'observation suivante à M. Rutledge: « Il y a dans les » ports de France plusieurs vaisseaux qui seroient » notre affaire, mais d'après les difficultés que j'en » ai déjà éprouvées, je suis très-persuadé que je » ne recevrai aucun secours de ce côté-là ». (Il veut parler de M. de Sartine & de M. de Vergen-

nes, d'après les demandes du Docteur Franklin & d'Arthur Lée). — Comme il ne lui reste plus d'espérance à ce sujet, Gillon propose d'acheter, par échange, des marchandises propres aux marchés Américains, comme fer, des han pecks, des clous, des cordages, des cables, des ancrs, &c. & en cas qu'il lui reste quelque chose de l'argent qui lui est confié, il a dessein d'en acheter du linge, des souliers, des bas & des chapeaux, qu'il enverroit sur différens vaisseaux à Saint-Eustache. Après avoir expliqué tout ce qui a rapport aux Affaires du Commerce en question, & les arrangemens qu'il conviendrait de prendre pour couvrir les effets qu'on doit embarquer; sa lettre contient l'observation suivante très digne de remarque. — » Les difficultés que j'ai » éprouvées en France me persuadent qu'elle ne vou- » dra jamais que l'Amérique ait une marine, sans » quoi elle auroit certainement vendu les dix vais- » seaux qu'elle a ici & qui ne font rien, parce que » cela n'auroit pas diminué ses forces, comme ses Mi- » nistres me l'ont dit au printems dernier, lorsque » je leur ai proposé un projet qui auroit secouru » la Georgie au mois de Mai dernier; mais la » France s'est toujours constamment opposée à ce » que vous eussiez des vaisseaux ». — Gillon parle ensuite de la négociation pour un emprunt d'un million de florins sur le crédit des Colonies Américaines, & il paroît qu'il n'est arrêté que par une ratification de pouvoirs, pour constituer la sûreté des Prêteurs, & autoriser l'Emprunteur à promettre cinq pour cent pendant dix ou quinze ans; c'est à-dire, qu'il falloit que l'emprunt fût garanti par le Congrès. Il est essentiel, dit-il, que les pouvoirs arrivent à tems, ce qui produiroit un million de florins en six semaines, même quatre millions avec un peu plus de délai. — Il informe en outre M. Rutledge que les Hollandois, depuis neuf mois, désiroient d'avoir sur les lieux quelque personne convenable-

ment autorisée par le Congrès, non pas comme Ministre Public, mais pour pouvoir, d'après de plus sûrs éclaircissemens, jeter les fondemens d'un traité lorsque la matière seroit plus mûre. La difficulté pour l'emprunt est qu'il n'étoit pas venu directement d'Amérique, mais qu'il sera *Francisé*. Si le président Laurens pouvoit venir, il obtiendrait une somme considérable. — P. S. *Beaumar-chais* ne veut encore rien payer, ni fournir *aucun compte*.

N°. 2. Lettre de J. D. Vander Capellen, Bourguemestre d'Amsterdam, à H. Laurens, Ecuyer, aujourd'hui prisonnier à la Tour, datée du 8 Avril 1778. Il commence par déclarer son attachement à la cause dans laquelle les Etats - Unis d'Amérique sont engagés. Il félicite M. Laurens au sujet des succès du Général Gates, sur l'armée de Burgoyne. Il dit qu'il a ouvertement manifesté ces sentimens, lorsque la situation des Américains étoit très-problématique, & il témoigne la plus grande satisfaction du traité conclu depuis peu entre la France & la République des Etats-Unis d'Amérique, traité qui doit placer cette République au niveau de toutes les autres Puissances indépendantes du monde. — Après différentes expressions qui se ressentent de la chaleur de l'enthousiasme, & qui annoncent un véritable esprit républicain, tel qu'il se manifesta dans les Etats de Grèce & de Rome, il rend compte à M. Laurens du parti qu'il a pris dans l'assemblée des Etats-Généraux, sur le mémoire présenté de la part du Roi de la Grande-Bretagne, & par lequel il demandoit la brigade Ecossoise à leur service. Il récapitule ensuite les divers efforts qu'il a faits pour empêcher que l'on se prêtât à cette demande, & il se félicite d'avoir fait terminer l'affaire en sa faveur, au point que le consentement donné seroit accompagné de cette condition, que ces brigades ne serviroient point hors de l'Europe.

l'Europe. Il expose d'autres soins qu'il s'est donnés dans cette affaire, dont les détails contiennent la justification de la conduite des Colonies sur les principes établis par Price, Locke, Hutchinson, dans les propres lettres de M. Laurens, au Gouverneur Shirley. Il a fait faire & traduire en Hollandois des extraits de ces Auteurs; il les a fait imprimer avec des préfaces qu'il a composées, & dans lesquelles il applique leurs argumens à la contestation actuelle. Il finit par des offres de service, par inviter M. Laurens à réfléchir sur l'idée d'un emprunt en Hollande, sur le crédit du Congrès, soit à un fort intérêt pendant un certain nombre d'années, soit avec l'engagement de ne jamais réduire l'intérêt que le principal ne soit payé.

N°. 3. Seconde Lettre de M. Vander Capellen. Elle est adressée à M. Trumbrull, Gouverneur de Conecticut, & datée du 6 Septembre 1748. Il l'informe qu'il lui a écrit au mois d'Avril précédent & qu'il a reçu une lettre du Congrès écrite au mois de Juin 1777, pour être expédiée par M. T.; mais cette lettre quoique d'une date si reculée ne lui a été remise que le Mardi d'avant la date de sa lettre à lui Vander-Capellen. Le seul article de cette lettre qui mérite d'être rapporté, c'est que cette lettre qui lui est parvenue l'a amplement dédommagé de tout ce qu'il a souffert pour s'être mêlé des affaires de l'Amérique. Il dit dans un P. S. que pour donner l'exemple, il a placé 20,000 liv. argent de France, dans la négociation pour les Etats-Unis, qu'il a déterminé plusieurs habitans de sa province à venir pareillement au secours des Américains, & qu'il espère avoir la même influence dans d'autres endroits où il a des liaisons. » Je préférerois, dit-il, un prêt de 100,000 liv. fourni par 50 personnes à un million donné par un seul particulier ». Il dit ensuite ce qu'il pense de la négligence ou de l'inattention des Américains, de ce qu'ils ne tirent point

13 Janvier 1781.

d

parti de l'avantage remporté sur Burgoyne, de leur jalousie contre les François, & de leurs divisions intestines qui augmentent parmi eux le nombre des Royalistes. Il fait ensuite une comparaison très-peu avantageuse pour les Colonies Américaines de leurs efforts avec ceux de la Hollande contre l'Espagne & des Suisses contre la Maison d'Autriche. Il déploie toutes ces circonstances & rapporte les embarras sans nombre & presque insurmontables où il s'est jeté par son amitié pour les Etats-Unis, & par le zèle ardent avec lequel il soutient leurs intérêts. Sa lettre est terminée par les deux paragraphes suivans que nous rapporterons comme un échantillon de son zèle républicain.

» Encore un mot & je finis. On devoit publier
 » & répandre en Amérique un pamphlet contenant
 » l'histoire ou l'héroïsme avec lequel certains peu-
 » ples & particulièrement les modernes ont défendu
 » leur liberté. — Les Juges de Harlem, de Leyde,
 » de St-Jean de Lohne (en France), le courage des
 » Génois lorsqu'ils ont chassé le Général Botter, &
 » sur tout la fameuse bataille de Morgarten dont on
 » trouve la relation dans Simer de *Repub. Helve-*
 » *tiorum*, Orateur estimé dont je vous envoie
 » quelques-unes des pages les plus remarquables.
 » Lisez M. ce qui est contenu dans la 7^oe & les suivan-
 » tes. — N'y a-t-il point de vrais Héros en Améri-
 » que comme en Suisse ? Parmi une nation douée
 » de qualités & de vertus si brillantes, ne se trou-
 » vera-t-il pas un nombre suffisant de citoyens, qui
 » jaloux de la gloire de mourir par un coup d'é-
 » clat, termineront ainsi une guerre qui met en
 » danger leur liberté & détruit leur pays par le fer
 » & par le feu ? Pourquoi l'Amérique n'auroit elle
 » pas sa phalange sacrée comme Thèbes ? Rien affu-
 » rément ne seroit plus naturel ».

Au milieu des affaires embarrassantes que nous avons au-dehors, nous ne sommes

point tranquilles au-dedans ; l'agitation est toujours la même en Irlande , & il est douloureux que le Comte de Carleisle parvienne à la calmer , s'il a emporté , comme on le dit , à son départ des ordres sévères , qu'on n'est pas étonné que la Cour ait donnés , mais qu'on seroit très-étonné de voir réussir ; l'exemple de l'Amérique est trop récent.

Pour faire face à tous nos embarras , il faut des sommes immenses ; le Lord North sera forcé de porter plus haut l'emprunt qu'il avoit projeté ; & il n'est pas aisé de trouver de l'argent. Les Hollandois ne nous en prêteront sans doute pas comme par le passé ; la querelle que nous leur cherchons doit les alarmer , & l'état de nos fonds n'est pas propre à leur donner de la confiance. Des embarras sourds viennent ajouter à nos inquiétudes. Il s'est répandu grand nombre de faux billets de banque ; s'il faut en croire les bruits publics , peut-être exagérés , on ne s'en est apperçu qu'après en avoir remboursé pour un million sterl. Le Gouvernement , pour ne pas répandre l'alarme , a essayé de faire face à tout & de ne rien ébruiter.

F R A N C E.

De VERSAILLES , le 9 Janvier.

LE Roi a nommé à l'Abbaye Régulière du Pin , Ordre de Cîteaux , Diocèse de Poitiers , Dom de Cressac , Religieux Profès du

même ordre, & Prieur de l'Abbaye de Charon, sur la nomination & présentation de Monseigneur le Comte d'Artois, en vertu de son appanage; & à celle de St-Ambroise Ordre de St-Augustin, Diocèse de Bourges, l'Abbé Bourlet du Vauxelles, Vicaire-Général d'Autun, Lecteur & Bibliothécaire de Monseigneur le Comte d'Artois, sur la nomination & présentation de ce Prince, en vertu de son appanage.

Le 29 du mois dernier, le Comte de Vaudreuil prêta serment entre les mains du Roi, pour la charge de Grand-Fauconnier de France, vacante par la mort du Marquis d'Entragues.

Le Marquis du Pleffis-Châtillon, Capitaine de Cavalerie, eut l'honneur d'être présenté le 17 par le Duc de Fleury, Gentilhomme de la Chambre. Le 13, MM. Mesnard de Chouzy, de Fontanieu, Papillon de la Ferté, Mercier de la Source & Tessier, Commissaires-Généraux de la Maison du Roi, & M. Randon de la Tour, Trésorier-Général de S. M., eurent l'honneur d'être présentés au Roi par M. Amelot, Secrétaire d'Etat, ayant le département de la maison du Roi.

De P A R I S , le 9 Janvier.

UN eourier arrivé de Brest à Versailles Dimanche au soir, a apporté la nouvelle de l'arrivée de M. le Comte d'Estaing, avec sa flotte, dans cette rade, où il a

mouillé. le 3. Les lettres de cette date contiennent les détails suivans :

» Deux bâtimens Hollandois qui nous avoient annoncé le premier de ce mois que la flotte & le convoi de M. d'Estaing étoient sur nos parages , ne s'étoient pas trompés ; car hier 2 , nous vîmes entrer le *Magnifique* , qui , ayant une voie d'eau , avoit pris le devant. Ce matin , on a signalé toute l'armée , & dans la journée nous l'avons vu reparoitre successivement. M. le Comte d'Estaing seroit arrivé 4 ou 5 jours plutôt , s'il avoit mieux aimé courir nord que sud ; mais il avoit des traîneurs à attendre , & il a voulu disposer tout son convoi non loin d'ici , de manière que chaque division gagnât le plus promptement possible le port où elle est attendue. Deux vaisseaux & quelques frégates ont été chargés de les escorter. La flotte est dans un meilleur état qu'on n'auroit osé l'espérer , après une traversée aussi longue , & par des tems aussi orageux. On peut dire qu'elle n'a point de malades , puisque le petit nombre de ceux qui sont sur les escadres ne sont attaqués que du scorbut , dont ils seront guéris en mettant pied à terre. Le seul Officier qu'elle a perdu depuis sa sortie de Cadix , est M. de Saint-Marsault , Capitaine de vaisseaux , qui est mort ce matin en entrant dans le port. — Il n'est guère possible d'avoir déjà des détails de cette traversée. Nous savons seulement que des vents contraires ont retenu M. d'Estaing dans le Golfe pendant 27 jours. Notre avant-garde , si l'on en croit quelques rapports , a vu à diverses fois l'armée Angloise ; le Général a fait tout ce qui étoit humainement possible pour le joindre ; mais contrarié par le mauvais tems , sans cesse obligé de louvoyer , & Darby ayant le vent , il n'a jamais pu l'attaquer. Il ne l'a abandonnée que lorsqu'il l'a vu fuir à toutes voiles dans la Manche. La conduite de ce convoi , dont il ne s'est pas égaré

un seul navire , par les tems les plus orageux & les brumes les plus épaisses , fait un honneur infini à M. le Comte d'Estaing. Tous les Officiers donnent aussi les plus grands éloges aux chefs des divisions , & particulièrement à M. de Vaudreuil , qui a partagé ses vivres avec l'*Amphion* & avec d'autres qui en avoient besoin. Il n'y a guère que les vaisseaux de M. de Guichen qui exigent de grandes réparations. Nous avons 6000 charpentiers ici , où ils attendoient la flotte , & qui vont s'en occuper. Nous espérons qu'à la fin du mois tous seront en état de remettre à la voile ; les vivres & les provisions sont préparés de manière qu'il n'y a plus qu'à les transporter à bord. — Le *Calonne* , corsaire de Dunkerque , nous a amené deux navires ; il en a envoyé un troisième à Morlaix. Outre ces prises , il a débarqué ici le Major Smith , Officier de l'armée de New-Yorck , qu'il a pris pour ôtage en rançonnant pour 60,000 liv. un bâtiment que , faute de monde , il n'a pu amariner ».

Des lettres de St-Malo & de Granville annoncent que depuis quelque tems on préparoit sur la côte , dans le plus grand secret , une expédition dont on ignoroit l'objet , mais qu'on a su depuis être Jersey. Le port de St-Malo avoit fourni beaucoup de bateaux plats. Le tout se rassemblait à Granville. La légion de Luxembourg , étoit le corps qui devoit s'embarquer sous les ordres du Baron de Rullecourt. Des lettres de St-Malo en date du 30 Décembre , ajoutent ces détails sur cette expédition , qui paroît une affaire de particulier à laquelle le Gouvernement ne prend aucune part.

» Les chasse-marées , les gabarres , & autres bâtimens rassemblés à Granville , requrent leur monde

avant-hier, & à l'entrée de la nuit, cette flotille portant environ 1200 hommes, s'éloigna. Les vents & le calme la contrarièrent, & à la pointe du jour elle étoit entrée dans les rochers de Choufey; n'ayant plus alors l'espoir d'arriver avec la marée, elle a cherché Cancale, où elle est mouillée aujourd'hui. On lui a envoyé d'ici du biscuit & de la viande; car la troupe n'avoit, dit-on, de vivres à bord que pour deux repas. Ce qui a pu presser son retour dans cette rade, c'est l'approche d'une frégate jugée Angloise, mais qui n'étoit que le corsaire *Madame* de Granville. Le Baron de Rullocourt est venu ici cet après midi. Ce contre-tems ne l'a point refroidi; & il compte profiter de la première occasion favorable pour exécuter son projet. Il a des canons, du mortier, & s'il parvient à débarquer son monde, quelques troupes qui sont prêtes pourront s'embarquer sur le champ pour le seconder.

Une seconde lettre de Saint-Malo, en date du 4, offre ces nouveaux détails :

« La petite flotille mouillée à Cancale, remit à la voile le 31; & comme toute la journée du lendemain se passa sans qu'elle nous eût donné de ses nouvelles, nous crûmes qu'elle pouvoit avoir débarqué son monde à Jersey. Nous avons appris depuis qu'elle s'étoit arrêtée à Choufey, où elle est encore, attendant, dit-on, que la grande marée lui facilite l'exécution de son projet. Nous lui avons envoyé ces deux derniers jours des vivres & autres provisions dont elle manquoit. Ce retard pourra lui être funeste, si elle s'obstine à vouloir approcher de Jersey. Il est bien difficile que l'ennemi n'ait pas été averti de ses desseins, & qu'il n'ait pas pris ses précautions pour les faire avorter. — Parmi les Officiers de la Légion de Luxembourg, il y a un Indien, Mir Saeed, Officier au service du Grand-Mogol, venu en France, avec M. Chevalier, & qui a voulu, à toute force,

aller tuer les Anglois. Il s'est affublé d'un beau doliman bleu , qui est la couleur de l'uniforme de la Légion , & il n'a de nos Officiers que les épauletttes ; il conserve toujours son turban avec une bande d'étoffe verte , en qualité de descendant de Mahomet. On raconte qu'il disoit l'autre jour : *Moi manger Cochon , moi boire vin , & par conséquent moi Chrétien ; moi conserver toujours turban , parce que moi sang du grand Prophète.* On ne vouloit pas qu'il allât à Jersey , mais il a fallu céder à ses instances. On dit qu'il commande dans l'Indostan un corps de 6000 cavaliers , qu'il y jouit d'environ 150,000 de nos livres de rente , & qu'il a été fort utile à M. Chevalier dans son passage à Suez. C'est un homme d'environ 45 ans , qui paroît fort vigoureux. La résolution qu'il a prise de venir s'instruire en Europe , annonce de l'esprit & de l'ardeur. Aucun de ses compatriotes ne lui en avoit donné l'exemple «.

» Un violent coup de vent du sud , écrit-on d'Algésiras en date du 12 de ce mois , ayant éloigné nos croiseurs , 4 bâtimens Mahonnois ont profité de ce moment pour se glisser dans la baie , où nous les voyons décharger les provisions qu'ils ont apportées , & qui consistent , sans doute , en toutes sortes de rafraîchissemens & d'objets de première nécessité. La tourmente a fait périr une de nos chaloupes canonnières , dont l'équipage n'a été sauvé qu'avec la plus grande difficulté «.

Cet avis vient à l'appui de ce qu'on a eu plus d'une fois l'occasion d'observer : il ne suffit peut-être pas de bloquer le Détroit pour empêcher tout secours d'entrer en détail à Gibraltar ; il faudroit avoir encore quelques frégates & quelques chébecs dans la Méditerranée pour les intercepter , & établir une station devant Mahon.

On arme à St-Malo la frégate la *Duchesse de Polignac*, de 106 pieds de quille, 120 de longueur absolue, & 30 pieds 6 pouces de bau. Les Armateurs sont MM. Marion & Brillantais. Le nom du Capitaine, M. Guidelou, est fait pour inspirer la plus grande confiance.

Cette Frégate, construite depuis plusieurs mois, porte en batterie 26 canons, dont 10 de douze, & 16 de huit, & sur les gaillards, 4 de six, & 8 obusiers de 12; en tout 38 bouches à feu, non compris les pierriers, &c. Elle aura environ 300 hommes d'équipage. — Ce Vaisseau construit pour la plus grande marche, est mâté, son grément couplé, & les Armateurs sont pourvus de tous les articles nécessaires à son armement, de manière qu'ils peuvent se flatter de le faire sortir aussi-tôt que la Société sera remplie; ce qui ne doit pas tarder, puisqu'il reste peu d'actions à placer, la majeure partie l'ayant été à Saint-Malo même, par la confiance qu'on a dans cet armement. — Le Capitaine de cette Frégate a donné en 1779 les preuves les plus satisfaisantes de capacité, d'expérience & de prudence sur la Frégate *Monsieur*, de Granville, qu'il commandoit à sa première course, pendant laquelle il a triplé le capital de l'armement, & amené en France 543 prisonniers & 120 canons; ce qui lui a mérité l'épée du Roi. — Le fonds de la Société est fixé à 150 Actions de 2000 liv. chacune, subdivisée en demi & quarts d'Actions, formant en total une somme de 300,000 liv. valeur estimée de l'armement, & qui servira de répartiteur dans tous les cas prévus par l'Article XV de la Déclaration du Roi du 24 Juin 1778, dérogeant seulement les Armateurs à l'Article XXV, qui fixe les avances à donner aux Equipages. — MM. Marion, freres, voulant donner à leurs Souscripteurs toute la satisfaction possible, s'obligent de déposer entre les

maines des personnes dénommées ci-après, des duplicata de tous les comptes d'armement, & des liquidations qui seront faites par les Amirautes, au moyen de quoi chaque Intéressé pourra examiner le tout par lui-même.

On souscrira chez les mêmes personnes, & chaque Souscripteur sera obligé d'y déposer la somme qu'il aura souscrite, quinze jours après sa signature, soit en argent comptant, soit en Lettres de Change, ou autres effets à une usance. On y délivrera des Actions à chaque Intéressé, & il y recevra sa portion dans les prises au prorata de sa mise. On souscrira à Paris chez MM. Vincent, rue Vivienne; J. Cottin & fils, & Jauge, rue de Richelieu; le Couteulx & Compagnie, rue Montorgueil; J. Dupont fils, rue des Vieilles Audriettes; Perouteau-Delon & Compagnie, rue Montmartre, Banquiers; & chez MM. Dufrenoy, rue Vivienne; Margantin, rue S. Honoré; le Fevre, rue de Condé, Notaires. — A Versailles, chez M. Blaizat, Libraire du Roi & de la Reine, rue Satory. A Rouen, MM. le Couteulx & Compagnie, le Bourg freres, Papillon. A Nantes, MM. Canel, Meslé & Bernard, Charette & Ozanne. A l'Orient, MM. Galabert freres, Bondeville. A Saint-Malo, Marion & Brillantais, Marion freres.

Les Armateurs se proposent de doubler leur Frégate en cuivre, si celui qu'ils attendent arrive à tems; comme cette opération, en procurant plus de marche au Bâtiment, occasionnera aussi plus de dépense, dans ce cas le répartiteur sera de trois cens trente mille livres. — On croit devoir prévenir que la saison présente est la plus favorable pour la Course; & que tous les Corsaires, sortis depuis le mois de Novembre dernier, sont merveille, puisqu'il arrive journellement de leurs prises dans les Ports de Brest, Morlaix, Saint-Malo, le Havre & Dunkerque.

On dit que les Anglois ont pris sur nos atterages la corvette le *Chevreuil*, qui ve-

nant de la Martinique, nous apportoit sans doute les détails de l'horrible ouragan du 10 Octobre. Les nouvelles de Londres nous apprennent qu'il s'est fait sentir sur toutes les Antilles, & qu'il a péri plusieurs personnes à St-Eustache. L'Isle a été entièrement couverte d'eau, & toutes les marchandises ont été détruites. A la Grenade, tous les bâtimens ont été jettés au large; mais il y en avoit heureusement fort peu. Nous ignorons ce qu'est devenu notre convoi arrivé la veille à la Martinique, & qui peut être celui du *Guerrier* ou celui du *Magnanime*.

On apprend de Brest que M. de la Peyrouze quitte le commandement de l'*Amazone* pour prendre celui de l'*Astrée*, frégate neuve qui doit le conduire à Rhode-Island.

» L'Evêque de ce Diocèse, écrit-on de Boulogne-sur-Mer, désirant y faire fleurir la vertu, vient d'établir dans chaque Paroisse où ce Prélat est Seigneur, un Prix de sagesse, sous le nom de second Prix de la Rosière, en faveur des filles pauvres & vertueuses. Ce Prix est de 100 écus, & celui de la Paroisse de S. Nicolas, de la ville épiscopale, est de 500 livres. Le jour de la fête de ce Saint, on a distribué ce dernier Prix. Parmi les trois filles qui avoient été présentées au Prélat, comme les plus vertueuses, il a cru devoir la préférence à celle qui, à mérite égal, étoit orpheline de père & de mère qu'elle avoit perdus à l'âge de 16 ans, & qui, quoique privée des secours de trois frères, matelots au service de S. M., & vivant seule, n'a dû sa subsistance qu'à son travail, & l'estime publique qu'à ses vertus ».

Les crimes qui ne se multiplient malheu-

reusement que trop prouvent la nécessité de veiller à la réforme des mœurs. Le Volume des Causes Célèbres qui vient de paroître (1) offre un exemple funeste des tristes effets de leur dépravation dans l'histoire du Procès du jeune scélérat qui a depuis peu assassiné dans cette Capitale une fille publique.

» Lorsque nous rédigeons (dit M. Desessarts) l'histoire du procès de la maquerelle d'Orléans, & que nous faisons des vœux pour que la Justice arrêât le torrent de la dépravation des mœurs, nous étions bien éloignés d'imaginer que, sous peu de jours, un jeune débauché donneroit à la capitale l'exemple d'un crime atroce. La prompt punition du coupable, & la juste sévérité du supplice auquel le Parlement vient de le condamner, sont des monumens de la sagesse de cet auguste Tribunal & de son attention à veiller à la tranquillité publique. — Il paroît que ce jeune homme avoit la passion la plus forte pour le libertinage. La veille du jour où il a commis son crime, il étoit monté dans la chambre d'une fille publique, qu'il avoit rencontrée dans la rue Jean-Saint-Denis. Cette prostituée avoit exigé trois livres pour prix de sa complaisance. On assure que cette convention faite avant de monter, fut rompue sans humeur, & que le jeune libertin descendit de la chambre sans aucune contestation. Le lendemain au soir (c'étoit le 14 Novembre dernier) ce jeune homme, en passant dans la rue Jean-Saint-Denis, aperçut

(1) On souscrit pour ce Journal, qui a pris une nouvelle forme au commencement de cette année, chez M. des Essarts, Avocat, rue Dauphine, hôtel de Mouy, & chez Méricot, Libraire, quai des Augustins. Prix de la Souscription 24 liv. pour la Province, & 18 liv. pour Paris, franc de port.

la même fille chez laquelle il avoit monté la veille ; il l'aborda, & parla quelque tems avec elle. Dans ce moment, une des camarades de cette fille passa à côté d'eux ; le jeune libertin lui proposa de monter chez elle ; sa proposition fut acceptée. Lorsqu'il fut dans la chambre, il offrit à la fille la même somme qu'il avoit offerte la veille à sa camarade, à condition qu'elle quitteroit ses vêtemens. Cette condition fut acceptée & exécutée. On assure que Boucher, qui avoit vu la fille accrocher une montre d'or à sa cheminée, conçut le projet de la lui voler. Comme il avoit, dans une de ses poches, un rasoir, il s'en saisit, & en porta plusieurs coups au col de cette fille, qui avoit heureusement une cravate très-épaisse. Elle se débattit, & parvint à arracher le rasoir des mains de son assassin. Elle eut encore assez de force pour ouvrir sa fenêtre, & jeter le fer ensanglanté dans la rue *en criant à l'assassin*. Le jeune homme prit alors son couteau, dont il porta plusieurs coups à la victime de sa barbarie ; mais ne pouvant parvenir à lui donner la mort, & entendant du bruit, il ouvrit la porte, & descendoit l'escalier, lorsqu'il fut arrêté par deux hommes qui étoient montés aux cris de la fille assassinée. Le scélérat, en fuyant, avoit encore à la main son couteau ensanglanté. Au tumulte qu'excitoit un pareil événement, la garde accourut, & trouva la fille baignée dans son sang, & prête à expirer. On la conduisit aussi-tôt à l'Hôtel-Dieu pour lui administrer les secours qu'exigeoient ses blessures. — » Le corps du délit étoit constant, & les preuves de l'assassinat évidentes. Cependant l'assassin a eu l'audace de soutenir qu'il n'étoit pas coupable : il a nié que le rasoir lui appartînt, & qu'on l'eût rencontré tenant son couteau à la main. Il a ajouté que c'étoit la fille qui avoit voulu se tuer elle-même, & que le rasoir trouvé dans la rue étoit

sous le chevet de son lit. On l'a confronté avec la fille à l'Hôtel-Dieu , & il a persisté à lui soutenir que c'étoit elle qui s'étoit mutilée. — » Cette défense , aussi audacieuse qu'inconséquente , auroit pu répandre des doutes sur le véritable auteur du crime ; mais le rasoir ayant été reconnu pour appartenir à Boucher , étant d'ailleurs prouvé , par deux témoins , qu'il avoit été rencontré dans l'escalier , tenant à la main son couteau ensanglanté , tous les nuages ont été dissipés , & Boucher a été convaincu de l'assassinat dont il étoit accusé. — » Tous les pères de famille , dit M. Desessarts , en apprenant le supplice de ce jeune scélérat , doivent trembler en pensant aux suites effrayantes de la débauche. Etre capable de commettre , à seize ans , un crime aussi atroce que celui dont nous venons de tracer , en frémissant , l'horrible tableau ; quelle preuve plus forte de la dépravation des mœurs & de la nécessité de veiller sur le dépôt précieux de l'honnêteté publique. Qu'il nous soit permis , en finissant , de faire des vœux pour que les Règlemens & les Loix qui punissent le libertinage , soient sévèrement exécutés. Ces vœux sont conformes à une Ordonnance qui a été publiée depuis peu dans cette Capitale , & qui est un nouveau monument de la sagesse éclairée du Magistrat qui est le chef de la Police , & du desir qu'il a d'arrêter le torrent de la corruption. — On lit dans le même Volume les détails de la contestation qui s'est élevée entre la veuve de *Jean - Jacques Rousseau* , & un Marchand de musique , au sujet d'un Recueil d'airs & de romances de J. J. , intitulé : *Les consolations des misères de ma vie*. — On y trouve encore la cause d'un Religieux , accusé d'avoir abusé de l'empire qu'il avoit sur l'esprit d'une vieille dévote , pour lui suggérer un testament en faveur de son neveu.

L'Affiche de Dauphiné contient les dé-

tails d'un procès criminel , d'une nature fort étrange , & qui par cette raison mérite d'être cité.

Un particulier de Lo-leve vivoit , depuis la mort de sa femme , avec une de ces filles complaisantes , qui ne font , du sentiment le plus doux de la nature , qu'un commerce avilissant. Cette liaison offensoit sa belle-mere , qui haïssoit avec tout l'emportement de son sexe , la favorite , moins à cause du scandale , que parce que , à l'entendre , il falloit lui attribuer la mort de sa fille , victime , disoit elle , d'une excès de sensibilité sur l'abandon de son mari. Elle en exigea le sacrifice , & son gendre , qui attendoit d'elle une riche succession , y consentit. Mais quelque-tems après , la nymphe délaissée reprit son ancien empire. Ce retour excita le plus vif ressentiment dans l'ame de sa belle-mere ; elle le poussa jusqu'à l'atrocité ; elle voulut faire assassiner la maitresse de son gendre. Un berger accepta cette commission dangereuse sur l'appas de 500 liv. qu'on lui promit. Il voulut s'associer un compagnon ; celui qu'il choisit sortoit des galères. Devenu plus timide ou plus prudent depuis sa punition , il proposa de profiter de la récompense promise , & de ne pas commettre le crime. La fille , qu'ils alloient assassiner , mise dans la confiance , leur prêta sa croix d'or & son clavier d'argent , qui étoient les signes auxquels son ennemie devoit reconnoître qu'ils avoient exécuté ses ordres , & elle promit de rester cachée. La Dame , sûre de sa vengeance , chicana les meurtriers sur le prix , & ne leur en donna que la plus petite partie , qu'ils partagèrent avec la fille , qui se montra aussitôt , & porta plainte devant les Tribunaux.

Cette singulière affaire embarrasse , dit-on , les Juges & les Jurisconsultes ; le code pénal en effet n'a pas tracé une marche bien précise à cet égard ; ni sévi contre un crime qui n'a point été exécuté ,

& où il n'existe par conséquent point de corps de délit. Toutefois l'intention de l'accusée est manifeste, & cette intention est un crime qui ne doit pas rester impuni ; mais avant d'en venir là , il faut qu'il soit constaté, & c'est ici que se présente une autre difficulté. — Ceux que l'instigatrice avoit armés contre la vie de la plaignante , sont des témoins uniques, des témoins dès-lors nécessaires dans ces sortes de crimes occultes ; mais leur témoignage peut-il être reçu ? Ils ont été , par rapport à cette dernière, ses dénonciateurs ; c'est sur leur parole simplement qu'elle poursuit son adversaire. Ils avouent avoir accepté l'affreuse commission , & en avoir reçu le prix ; ils décèlent donc eux-mêmes leur indignité. D'ailleurs ils sont intéressés à soutenir leur délation , pour ne pas être punis comme calomniateurs ; leur foi est donc justement suspecte. On ne manquera pas d'ajouter que le galérien est un homme que la loi a déclaré infâme, &c. &c. C'est sur quoi l'Arrêt qui interviendra répandra de nouvelles lumières.

On lit dans une lettre de Toulouse , en date du 23 du mois dernier , un évènement bien funeste arrivé la veille. Un Crocheteur imprudent laissa sur un fourneau , de l'Auberge des trois Colonnes , Fauxbourg St Cyprien , un baril de 120 livres de poudre. Il y avoit sans doute encore du feu dans le fourneau ; la poudre s'est enflammée : l'explosion a fait sauter la maison. Une famille entière , composée de 11 personnes & 4 étrangers ont été écrasés sous les décombres. On a travaillé sur-le-champ à déblayer , & le 23 on avoit déjà retiré plusieurs cadavres.

Il paroît des Lettres-Patentes du Roi, données à Versailles le 22 Juillet dernier, & enregistrées au Parlement le 22 Août suivant; elles sont au nombre de 8, & portent Règlement pour la fabrication des étoffes de laine dans les Généralités d'Amiens, d'Auvergne, de Champagne, de Tours, de Poitiers, de Bourges & d'Orléans. S. M. ayant déterminé par ses Lettres-Patentes du 4 Juin 1780, les loix de Police concernant les étoffes de laine qui seroient dans le cas d'être revêtues du plomb de Règlement, & ayant annoncé qu'elle fixeroit par des tableaux particuliers pour chaque Province ou Généralité ce qu'on devoit observer tant pour les matières qui doivent être employées dans ces étoffes, que pour leur apprêt, elle le fait, dans les Lettres-Patentes que nous annonçons, d'après les divers renseignements qui lui ont été fournis sur les usages observés dans les principaux lieux de fabrique..

Arrêt du Conseil d'Etat du Roi, du 17 Septembre, portant établissement de Bureaux pour la visite & la marque des étoffes de laine qui se fabriquent dans les villes de la Généralité de Paris, conformément aux dispositions des Lettres - Patentes du premier Juin. — Autre du 25 Novembre, qui ordonne la surseance de la vente des offices de Jurés-Priseurs, ordonnée par Edit de Février 1771 — Deux autres du 26 Novembre, par lesquels S. M. acceptant l'abandon fait par la Dame Comtesse de Ligny, du droit de Péage à elle appartenant dans sa Seigneurie de Courtenay, & de celui appartenant au Marquis de S. Paul, dans son Marquisat de S. Paul, éteint & supprime lesdits Péages.

Les numéros sortis au tirage de la Loterie Royale de France, du 2 de ce mois, sont:
51, 31, 11, 75, 35.

De BRUXELLES, le 9 Janvier.

LA déclaration de guerre contre les Hol-

landois , a fait beaucoup de sensation dans les Provinces-Unies. On ne doute pas du motif de l'Angleterre ; les papiers trouvés dans la malle de M. Lautens & le plan préparatoire de traité concerté de la part de la ville d'Amsterdam avec un Commissaire du Congrès , ne sont qu'un prétexte. L'affoiblissement de la neutralité armée est le véritable but que se proposent les Anglois , & ce n'est qu'en apprenant l'accession de LL. HH. PP. qu'ils se sont décidés à rompre. La satisfaction qu'ils demandoient avec hauteur n'avoit point été refusée ; on voulut s'assurer si elle étoit due , Il falloit que l'affaire fût examinée selon les loix fondamentales de la République. Les Députés de la Hollande , dans une séance du 23 , déclarèrent à l'Assemblée que les Etats de la Province avoient unanimement arrêté avant de prendre une résolution définitive sur la réponse à faire au Chevalier Yorke , de requérir l'avis de la Cour de Justice de Hollande , au sujet de la position sur laquelle il étoit si fortement insisté dans les Mémoires , & de la question s'il se trouve dans les papiers dont on se plaint , rien qui soit contraire à la constitution & à la forme du Gouvernement de la République qui puisse donner lieu de procéder criminellement contre les personnes dénommées. La Cour doit envoyer au plutôt son avis , malgré les Vacations , & suspendre toute affaire pour ne s'occuper

que de celle-là. Les Etats-Généraux agréèrent, cette ouverture ; M. le Greffier Fagel fut, chargé d'en donner communication à l'Ambassadeur Britannique ; ce Ministre refusa de la recevoir, & on l'expédia par un pinque au Comte de Welden à Londres. On n'y avoit pas reçu cette réponse lorsque le Conseil de St-James a déclaré la guerre.

» On se flatte encore ici, écrit-on de la Haye, que la rupture avec l'Angleterre n'aura pas de suite. Les partisans que cette Puissance a conservés, & qui sont en petit nombre depuis les injures qu'elle a faites à la République, se fondent sur l'article du Manifeste du Roi, qui annonce des dispositions à écouter des propositions raisonnables s'il en est faites. Ils observent, avec complaisance, que le Chevalier Yorke n'a pas quitté sans regret une ville où il a résidé près de 20 ans, qu'il s'en est éloigné avec lenteur, que parti de la Haye le 25, il a resté tout le jour à Rotterdam ; que le 26 il a dîné à Papendreche, & couché à Sliedreche, & que ce n'est que le 27 qu'il a continué sa route vers Breda, pour passer à Bruxelles, où il attendra de nouveaux ordres de sa Cour. On ne peut pas mettre plus de tems à un voyage qui devoit être fort court. On est persuadé en général que la Cour lui a donné l'instruction secrète de ne pas se presser, qu'elle compte sur des ouvertures de la part de la République ; peut-être songe-t-elle à l'amuser par des apparences de réconciliation, à répandre de la division dans ses Conseils, & à suspendre par ce moyen les préparatifs qu'elle doit faire pour sa défense. Mais c'est un piège dans lequel il est à présumer qu'on ne se laissera pas prendre. Si le Cabinet de S. James a ordonné après coup qu'on observoit le Traité conclu à Breda en 1664, il n'y a que les navires qui sont dans les ports Britann-

ques qui en profiteront; ceux qui sont en mer sont maintenant poursuivis par les corsaires, & il y a quantité de lettres de marques expédiées ».

Selon des lettres plus récentes, les Etats-Généraux prennent toutes les mesures que la prudence exige. Le 26 du mois dernier, le Stadhouder fit la proposition suivante à l'Assemblée.

Il représenta que dès l'année passée il avoit fait part aux Provinces qu'il étoit d'avis que l'on équipât 50 à 60 vaisseaux, & que l'on augmentât les forces de terre jusqu'à 50 à 60 hommes par compagnie; que les places frontières fussent mises en état de défense convenable & les magasins pourvus des munitions de guerre nécessaires, afin de pouvoir conserver à la République la jouissance de ses droits: qu'il avoit vu avec satisfaction que pour ce qui regarde la marine, elle avoit été mise en quelque sorte en un meilleur état, & qu'il se flattoit que les Etats de toutes les provinces la fortifieroient encore pendant l'année prochaine, puisque l'on ne pouvoit pas être actuellement trop sur ses gardes; qu'il étoit pareillement nécessaire de mettre la République en état de défense du côté de la terre, & qu'il espéroit que l'on y songeroit sérieusement, que les frontières seroient fortifiées & les magasins pourvus du nécessaire &c., qu'autrement il ne pouvoit répondre pour les suites; qu'il jugeoit qu'il étoit de son devoir de mettre sous les yeux des Confédérés, la situation de la République, & qu'en conséquence on ne pourroit rien lui imputer, puisqu'il avoit averti d'avance, si la République venoit à souffrir du dommage par sa négligence; & enfin que si ses avis avoient été suivis, les Puissances belligérantes auroient plus ménagé la République.

On assure que les Colléges d'Amirauté de la République ont déjà fait le rapport

de leur travail. Suivant ce que l'on en rapporte , on portera à 94 ou à 96 le nombre des vaisseaux armés qui seront en mer l'été prochain. L'augmentation des troupes de terre sera de 20,000 hommes. On ouvrira un emprunt pour faire face aux dépenses que ces armemens exigent , & en attendant on a continué pour deux mois la perception du droit connu sous le nom de *Double Last en veil Geld*.

PRÉCIS DES GAZETTES ANG. , du 3 Janvier.

La Gazette de Londres du 31 a publié une proclamation pour régler la distribution des prises sur les Hollandois , & un ordre pour que tous les vaisseaux des Provinces - Unies , qui en qualité de neutres avoient été autorisés par acte du Parlement à se charger des productions de la Grenade , & Grenadines , de Saint Vincent & de la Dominique , puissent jouir encore de cette liberté pendant un délai de quatre mois.

L'enthousiasme excité par le Manifeste contre la Hollande commence à perdre un peu de son feu. On s'apperçoit , comme après un rêve , que le moment auroit pu être plus favorable. La glace fermant l'entrée des Ports des Provinces-Unies depuis le mois de Décembre jusqu'au mois de Mars , aucun Vaisseau ne revient , passé Noël , des possessions éloignées. Tous les Vaisseaux pour les deux Indes sont partis , & s'il y en a quelques-uns dont les expéditions ayent été plus tardives , les cargaisons en sont assurées en Angleterre , de sorte que l'on peut dire que les sept huitièmes en appartiennent aux Anglois.

Lorsque le Comte de Welderen a eu sa dernière Audience du Roi , il a adressé à S. M. un discours

dont voici la substance : » J'ose assurer Votre Ma-
 » jesté , & je la supplie de croire que dans ma lon-
 » gue résidence en ce pays, je m'étois fait une telle
 » habitude de chérir ses intérêts & ceux de la mai-
 » son royale de V. M. qu'il n'y a pas un individu au
 » monde qui soit plus fortement attaché que moi à
 » votre personne ou à l'Angleterre, mais en même-
 » tems c'est avec la peine la plus sensible que je dois
 » assurer V. M. que de toutes les Puissances confé-
 » dérées avec lesquelles elle est malheureusement en
 » guerre, je suis pleinement convaincu qu'il n'y en
 » a point qui définitivement soit pour Elle un plus
 » dangereux ennemi que mon pays «.

Le 31, entre sept & huit heures du matin, cet Ambassadeur est parti avec la Comtesse son épouse pour Harwich, où il s'embarquera pour Helvoets-luys.

On assure que le Général Clinton demande un renfort de dix mille hommes, & que c'est seulement pour agir sur la défensive.

Une abondante quantité d'équipages de campagne, plusieurs milliers de paires de souliers, de bas & de couvertures, beaucoup de belle artillerie de fonte, de mortiers, d'obusiers, pour servir en campagne, sont à bord des Vaisseaux du service de l'artillerie à Portsmouth, & destinés pour l'Amérique.

L'expédition projetée contre quelques-uns des établissemens Espagnols, & dont la gloire étoit réservée au Colonel Fullarton, a changé d'objet. Son régiment, celui de Hubertson, le second bataillon du quarante-deuxième, & six compagnies du soixante quinzième régiment, vont former un petit corps d'armée aux ordres du Général Meadows que l'on suppose destiné à attaquer l'établissement Hollandois au Cap de Bonne-Espérance, & la conduite

en sera confiée au Commodore Johnstone, qui escortera une des deux divisions de Vaisseaux que la Compagnie envoie à l'Inde. La tâche la plus difficile de ravitailler Gibraltar paroît être réservée au Chevalier Palliser.

Un Officier, qui est arrivé à Douvres le 31 Décembre de Gibraltar, d'où il est parti à la fin de Novembre, assure que la disette de provisions fraîches y est telle, & dure depuis si long-tems, que si cette Place n'en reçoit pas très-incessamment, il faudra de toute nécessité qu'elle se rende avant trois mois.

Il est arrivé à Edimbourg des Lettres de New-York, du 12 Novembre. Les deux armées étoient en présence sur les deux bords de la rivière de Hudson. Il étoit venu du Sud des plaintes amères de la part du Lord Cornvallis, sur ce qu'il n'avoit reçu de renforts ni de la Grande-Bretagne, ni de New-York, après en avoir demandé à tant de reprises, & surtout de ce que le Général Leslie avoit été envoyé à la Virginie, tandis que si on l'eût destiné à renforcer le Lord Cornvallis, il ne seroit plus question de rébellion dans les Carolines Méridionales. — Le Colonel Américain Davidson y entra le 14, & il s'empara de vingt-cinq chariots chargés que les Anglois avoient été obligés de laisser à cinq milles de la ville. Davidson d'une part, Summer Adavie, & Morgan, d'une autre, se mirent à leur poursuite. La défaite du Corps de Ferguson est très constatée, ainsi que la mort de ce Colonel Anglois. Le 29 Août, le Chevalier de la Luzerne est revenu à Philadelphie, du voyage qu'il avoit fait à Boston & à la grande armée.

Le 12 Novembre, deux régimens étoient prêts à s'embarquer pour la Virginie; un fort détachement

de l'armée Angloise devoit passer l'hiver dans des casernes établies à Kingsbridge.

» Voici quelques nouvelles de Philadelphie du 4 Novembre. Le détachement de 5000 hommes que le Général Washington a confié au Général Green, a dû s'embarquer aux sources d'Elk, au fond de la baie de Chésapeak, & de-là descendre jusqu'à Hampton, pour empêcher le Général Leslie de s'y établir. Mais à son arrivée il aura trouvé ce poste abandonné, car on assure que Leslie informé de son approche, a jugé qu'il rendroit plus de service au Lord Cornwallis, dans la périlleuse situation où il le savoit, s'il lui menoit sa petite armée par la rivière du Cap Féar. On ajoute même qu'à son départ, il a pu voir les démonstrations de joie que faisoit éclater tout ce même Pays où il avoit mandé que sa venue avoit fait tant de plaisir. Le bruit couroit à Philadelphie, le premier Novembre, que le Colonel Clarke avec un corps de Caroliniens & de Georgiens avoit surpris Augusta au moment où le Commandant de cette Place étoit en Traité avec les méridionaux. On dit que le Colonel Clark a mis les uns & les autres en déroute, & qu'il a chargé 300 chevaux des effets & des présens ramassés à ce poste.

Le Général Leslie avoit fait un premier débarquement de 800 hommes à Portsmouth, & un autre dans le Comté de la Princesse Anne. Le 23 Octobre, il mit à terre mille hommes d'infanterie & 100 de Cavalerie à Newport. Ce détachement avoit pris possession de Hampton.

Le 12 Octobre, le Lord Cornwallis, qui avoit quitté le Vaxaa, & qui s'étoit établi à Charlotta le 26 Septembre, évacua cette ville avec précipitation, pour se retirer vers Charles-Town.



JOURNAL POLITIQUE DE BRUXELLES.

TURQUIE.

De CONSTANTINOPLE, le 30 Novembre.

LA plupart des vaisseaux marchands arrivés dans ce port avec le Capitan-Bacha, dont ils avoient rencontré la flotte sous la protection de laquelle ils s'étoient mis, étoient chargés de comestibles de toutes les espèces. Les autres apportoit des marchandises; les 7 François qui viennent de Marseille avoient en particulier toutes sortes d'étoffes de soie.

On fait dans plusieurs endroits de l'Empire des préparatifs tels qu'on les feroit à la veille d'une guerre. Les citoyens paisibles ne laissent pas d'en être alarmés. Le bruit se répand ici que les Russes se sont emparés de Derbent, forteresse située sur la mer Caspienne; ils paroissent, dit-on, n'avoir pas renoncé à leurs vues sur la Géorgie; & si, comme on le prétend, le Prince Régnant est disposé à se soumettre à l'Impératrice de Russie, il est tout simple que cette Princesse le soit à son tour à en profiter.

20 Janvier 1781.

c

R U S S I E.

De PÉTERSBOURG, le 12 Décembre.

Le 7 de ce mois la Fête Militaire de l'Ordre de S. George a été célébrée à la Cour. Tous les Chevaliers présens ont eu l'honneur de dîner avec l'Impératrice ; & le soir il y a eu bal paré. Parmi les personnes qui ont eu part aux promotions qu'elle a faites le 5 à l'occasion de la fête de son nom , le Comte d'Ostermann , frère du Vice-Chancelier , a été nommé Sénateur ; M. Alexey Melgunoff a été décoré de l'Ordre de S. André , & le Contre-Amiral Borissow qui commande l'escadre Russe dans la Méditerranée , de celui de Ste-Anne.

Le 8 S. M. I. a fait l'honneur au Général-Major & Chambellan de Landskoy , de le revêtir des marques de l'Ordre Polonois de l'Aigle blanc. Elle a accordé une terre en Livonie à Madame de Lilienfeld qui a accompagné les Princesses de Brunswick , d'Archangel en Jutlande.

En conséquence d'un Oukase du Sénat , en date du 21 du mois dernier , le Lieutenant-Général Jacobi , ci-devant Gouverneur d'Astracan , a été chargé de régler tout ce qui concerne le nouveau Stadhouderat de Saratow , dont le Général-Major Polibanon est nommé Gouverneur effectif. Ce nouveau Stadhouderat qui renferme le Gouvernement de S. Pétersbourg est le 2^{ie} en rang ,

& est divisé en 9 cercles qui sont Saratow , Chwalinsk , Walsk , Kasnetz , Atkarsk , Patrovsk , Serdevsk , Bolachewsk & Kaminsk. Les appointemens des personnes qui composent les différens Tribunaux de ces cercles , montent annuellement à la somme de 112,103 roubles.

S U È D E.

De STOCKHOLM, le 12 Décembre.

LE 2 de ce mois , M. Wroughton , Envoyé extraordinaire de S. M. B. eut une audience particulière du Roi , & lui remit une lettre de son Souverain qui le prioit de revêtir ce Ministre du cordon de l'Ordre du Bain. Cette cérémonie eut lieu le 5 de ce mois. Dans le Chapitre que le Roi tint le 27 du mois dernier , il nomma Chevalier de l'Ordre de l'Epée , M. Harald Christiern , Major de Marine , commandant la frégate *l'Aigle Noir* , la même qui défendit au mois de Juillet dernier sur les côtes d'Angleterre , un convoi de bâtimens de sa nation , contre des cutters Anglois qui vouloient le fouiller , & les éloigna à coups de canon.

Le Général Wrangel qui avoit donné le premier projet de l'établissement des brasseries d'eau-de-vie pour le compte de la Couronne , & qui en avoit eu jusqu'ici la direction , vient de se démettre de ce poste dans lequel il est remplacé par le Comte

de Rosen , ci-devant Grand-Ecuyer de la Reine.

P O L O G N E.

De V A R S O V I E , le 25 Décembre.

L'EVÊQUE de Cujavie eut l'honneur de présenter au Roi la semaine dernière un manuscrit très-rare, en langue Grecque , contenant tous les détails de la vie de l'Empereur Charlemagne. S. M. en acceptant ce présent qu'elle a fait placer dans sa bibliothèque , gratifia le Prélat d'une belle bague de diamans.

Le Docteur Moller , qui a été envoyé en Wolhynie , écrit que ce n'est pas la peste qui a régné dans cette Province , mais des fièvres qui n'ont cependant pas enlevé beaucoup de monde , puisque de 3000 personnes qui se trouvèrent enfermées dans le cordon formé par les troupes , il n'y en a eu que 55 qui soient mortes ; & encore ont-elles moins été victimes de la maladie que de la négligence avec laquelle elles ont été soignées. Mais si la Wolhynie a été préservée de la peste , la ville de Balta , habitée par les Tartares , ne l'a pas été , le Général Witte , Gouverneur de Kaminiek a mandé à la Cour que la peste régnoit dans cette ville , & à Josefodtod , place du Domaine de la République , ainsi que dans 4 villages des environs ; qu'il avoit fait investir aussi-tôt les lieux infectés par des troupes , & que 174 personnes étoient mortes de cette maladie. Il ajoute que les mesures efficaces qui ont d'abord été prises ont eu le meilleur succès ; mais que cependant le cordon n'avoit pas encore été levé ; on espère que le froid secondera les précautions prises pour empêcher le fléau de s'étendre.

A L L E M A G N E.

De V I E N N E , le 5 Décembre.

ON fait déjà à Presbourg les préparatifs du Couronnement de l'Empereur en sa qualité de Roi de Hongrie. On croit que cette cérémonie aura lieu au printems prochain.

On apprend de la même ville que le 19 de ce mois la Communauté Evangélique a témoigné ses regrets de la manière la plus touchante, à l'occasion de la mort de l'Impératrice. Le catafalque élevé dans son Eglise étoit de la plus grande beauté; on y chanta des cantiques analogues à cette triste circonstance, & on y prononça une Oraison funèbre qui arracha à tous les assistans des larmes dont on n'auroit pu tarir la source, si on ne leur avoit rappelé en même-tems qu'ils retrouveroient dans Joseph II tout ce qu'ils avoient perdu.

De H A M B O U R G , le 30 Décembre.

M. de Gros, Ministre de Russie, a remis à la Régence de cette ville, une copie du Traité signé le 9 Juillet dernier à Copenhague, entre les Cours de Russie & de Danemarck, & ratifié par la première le premier Août; au bas de ce Traité se trouve l'accession de la Suède, & l'on voit par la date de cet acte que celle de la Hollande ne pouvoit encore y être jointe.

On écrit de Copenhague, qu'un corsaire Anglois ayant enlevé, sous le canon du port

de l'Isle Ste - Croix , un navire marchand François , a été pris lui-même à son tour par une frégate Danoise , conduit à Ste-Croix , & jugé de bonne prise.

» S'il faut en croire quelques avis , portent des lettres de Coblentz , l'Electeur a fait prendre possession du Comté de Blankenheim , sur lequel la Maison Palatine formoit ci-devant des prétentions en vertu de la dépendance du Fief des Comtes de Blankenheim à l'égard des Ducs de Juliers. Ces derniers & leurs successeurs , les Comtes Palatins , ont toujours prétendu que Blankenheim étoit un Fief relevant de Juliers , & les Comtes de Blankenheim ont , au contraire , soutenu qu'on les avoit considérés dans toutes les occasions comme relevant immédiatement de l'Empire ».

La déclaration de guerre de l'Angleterre contre les Hollandois ne fait pas moins de sensation dans le Nord que dans la République même. Personne ne s'attendoit à cet acte de vigueur ou de désespoir ; mais les opinions sont partagées sur les suites.

» Selon quelques personnes , on trouvera peut-être quelques moyens pour arranger les choses de manière que l'on n'en vienne pas à la dernière extrémité. Mais le plus grand nombre croit qu'une guerre entre ces deux nations est inévitable , & que même en ce moment les hostilités sont commencées en Asie de la part des Anglois. Comme il leur a été facile de prévoir la tournure que prendroient les affaires en Hollande , on les connoît assez pour être persuadé qu'ils se seront préparés d'avance à porter des coups sensibles à cette République , avant qu'elle pût se mettre en état de les parer. Quoi qu'il en soit de cette démarche hardie de la part des Anglois , la hauteur impérieuse avec laquelle ils ont demandé satisfaction des torts que la République pouvoit avoir

avec eux , tandis qu'ils ont gardé un silence dédaigneux sur ceux dont elle a demandé réparation ; la présomption avec laquelle ils semblent provoquer la Hollande , & chercher à s'attirer un nouvel ennemi sur les bras , tout cela fait encore mieux sentir la nécessité d'une confédération bien unie & bien armée pour réprimer des prétentions qui ont outre-passé les bornes du courage & d'une confiance mesurée en ses propres forces. On est fort curieux de savoir le parti que prendront les Puissances du Nord ; & si elles ne jugeront pas que depuis son accession à la Confédération , la République doit jouir de la protection stipulée. La déclaration de guerre est postérieure à cette accession ; & selon le Traité , on ne peut attaquer une des Puissances alliées , sans les attaquer toutes ».

Selon les lettres de Constantinople. Il y est beaucoup question d'un commerce à établir sur le Danube. Il seroit très-avantageux aux sujets de diverses Puissances , & sur-tout à ceux de l'Allemagne , auxquels il offriroit un débouché pour plusieurs articles de leurs fabriques , dont l'acquisition deviendrait beaucoup plus aisée & moins coûteuse aux Turcs que par le passé.

On lit dans une lettre de Vienne les détails suivans , sur les derniers momens de l'Impératrice ; on y revient toujours avec cet intérêt qui fait trouver du plaisir dans les larmes , & qui est l'unique consolation des âmes sensibles & profondément affectées.

» S. M. demanda les sacremens le Dimanche 26 Novembre , avec la tranquillité d'une prédestinée (on dit ici d'une héroïne) , je ne trouve pas ce mot à sa place ; je n'ai jamais vu mourir de Héros , &

ce que j'en ai vu ne ressemble nullement à cette mort d'une bienheureuse. Figurez-vous l'immortelle Marie-Thérèse, entourée de ses enfans, marchant au-devant du Saint-Sacrement jusqu'à la porte de son anti-chambre. Elle avoit prévenu ses enfans de ne pas troubler l'auguste & touchante Cérémonie par des cris. Après la Cérémonie elle les remercia de la violence qu'ils s'étoient faite, & les pria de ne pas troubler ses derniers momens par leur douleur. Depuis le Dimanche jusqu'au Mardi 29 qu'elle est morte, l'Empereur n'est pas rentré chez lui; il a couché tout habillé dans l'anti-chambre de sa mere. Fidèle à ses volontés, il quittoit la place quand les larmes le suffoquoient. Les Princesses moins fortes que lui, ne purent paroître si souvent dans la chambre; elle leur a écrit trois fois pendant les quatre jours; quand elles étoient auprès d'elle, elle parloit de choses indifférentes. Le Mardi matin 28, on lui donna l'Extrême-Onction: elle bénit ses enfans; en bénissant l'Empereur, elle lui recommanda sa Famille, ses Peuples, & singulierement les Pauvres. . . . *mes pauvres Pensionnés, mes pauvres Orphelins !* . . . Elle lui fit promettre de ne rien changer aux aumônes de sa cassette, le chargea de sa bénédiction pour ses enfans absens & ses petits-enfans, parla de sa mort comme d'une affaire d'Etat qu'il falloit arranger; ordonna ses obsèques & son enterrement; elle ne changea rien à l'ancienne étiquette, parce qu'on ne la peut rendre plus modeste, mais elle défendit à ses enfans d'y assister. L'Empereur a fait obéir ses sœurs; lui & son frere se sont trouvés à cette Cérémonie. Sa tranquillité ne s'est point démentie. L'Empereur ne put s'empêcher de lui témoigner son admiration. — L'état où je suis, répondit-elle, avec un sourire de bonté, est l'écueil de ce que l'on appelle grandeur & force, tout disparoît dans ces momens. La tranquillité où vous me voyez, vient de celui qui fait la pureté de mes vœux, Pendant un Règne pénible de quarantè

années, mon intention constante a été de faire le bien. — J'ai aimé & recherché la vérité ; peut-être ai-je été trompée dans mon choix ; mes intentions ont pu être mal comprises, encore plus mal exécutées. Mais celui qui fait tout a vu le fond de mon cœur. La tranquillité dont je jouis est une première grace de sa miséricorde qui m'en fait espérer d'autres. Je n'ai jamais fermé mon cœur aux cris des malheureux. C'est la plus consolante idée que j'aie dans mes derniers momens. — Il faudroit un volume pour rendre toutes les paroles édifiantes, admirables & même consolantes qu'elle a dites pendant sa courte maladie. Voilà la femme forte, qui rira au dernier jour. Cette Princesse qui, dès les premières années, avoit fixé les yeux & l'attention de l'Europe, qui a été admirée pendant son Règne dans les évènements malheureux, comme dans les plus glorieux, qui étoit grande sur le Trône, étonnante dans la vie privée, s'est surpassée à sa mort. — Vous savez qu'elle avoit fait construire son tombeau plus de vingt ans avant sa mort. Peu-après celle de l'Empereur, elle fit faire son cercueil ; peu de personnes savoient cette particularité ; toutes ignoroient qu'elle avoit fait elle-même son habit mortuaire ; on en a trouvé toutes les pièces serrées & arrangées avec le plus grand soin : les femmes qui étoient le plus dans la faveur lui ont vu coudre cette robe funèbre en secret ; respectant ses ordres, ce n'est qu'après sa mort qu'elles ont parlé de cette particularité «.

I T A L I E.

De LIVOURNE, le 22 Décembre.

LA frégate de guerre Hollandoise la *Briel*, Capitaine Gerard Wond'huys, montée de 30 canons & de 130 hommes d'équipage,

est entrée ces jours derniers dans cette rade, où elle attend l'escadre de sa nation. C'est pour attendre aussi celle de la sienne, qu'une frégate de guerre Suédoise continue de mouiller dans ce port.

On apprend de Rome que le Cardinal Boxador y est mort dans la 78^e. année de son âge. Il avoit été ci-devant Général de l'Ordre de St. Dominique, & avoit été élevé à la Pourpre en 1775. Le Cardinal de Simoni est aussi mort à Terni, âgé de 66 ans.

« Malgré les espérances que l'on avoit conçues, écrit-on de Lisbonne, de voir bientôt terminer ici les affaires concernant les bâtimens Hollandois qui y ont été conduits par des corsaires Anglois, ces affaires traînent toujours en longueur, & l'on ne peut prévoir quand elles finiront. — Le 4 de ce mois, vers les deux heures du matin, on ressentit ici une secousse de tremblement de terre; mais elle n'a causé aucun dommage. — L'attention du public est toujours fixée sur le sort que pourra éprouver le Marquis de Pombal. On continue d'examiner sa conduite, en conséquence de nouveaux ordres de la Cour donnés à ce sujet ».

A N G L E T E R R E.

De L O N D R E S , le 6 Janvier.

LA Cour garde toujours le silence sur ce qui se passe dans l'Amérique Septentrionale; après avoir annoncé l'arrivée du Général Leslie dans la Virginie, elle s'est tue sur ses progrès; les papiers Ministériels ont bien parlé de la soumission des habitans de

cette Province , de la prise de possession de Williamsbourg ; tout cela étoit très-facile ; on entre aisément dans des Villes ouvertes & sans défense , & les habitans cèdent toujours à des forces supérieures , mais ce ne sont pas là de grands avantages ; on perd ordinairement en s'éloignant tout ce qu'on a conquis en paroissant. Si les nouvelles particulières qu'on a reçues sont fondées , cette expédition dont on se promettoit tant n'a rien tenu ; le Général Leslie a été forcé de quitter la Virginie comme l'avoit fait précédemment le Général Mathew ; le Lord Cornwallis a eu besoin de lui pour se maintenir dans la Caroline Méridionale , & il n'est pas bien assuré qu'il y réussisse , même après cette réunion. Telle est à-peu-près la situation des choses dans cette Province qu'on disoit soumise depuis la victoire de Camden.

Si la Gazette de la Cour se tait sur ces détails qui ne sont assurément pas agréables , elle multiplie ceux que l'on reçoit des isles & qui ne le sont pas davantage. Aux détails qu'on a déjà donnés des effets du terrible ouragan du mois d'Octobre nous joindrons ceux-ci. Le Capitaine Harvay du sloop le *Hazard* , écrivoit ainsi le 9 du même mois à 7 milles au-dessus de Savanah-la-Mar.

« Lorsque le coup de vent survint , j'avois trois ancres mouillées ; mais voyant qu'il augmentoit , je fis couper le mât à deux heures ; à quatre je dérivai , & pris un ris , je coupai nos cables , &

écrivai dessus ; nous perdîmes notre gouvernail & la chaloupe , & nous fûmes alors jettés sur un banc de sable qui se trouvoit à environ trois fois la longueur du sloop , distant de la côte ; si un gros arbre ne nous avoit pas arrêté , nous aurions été emportés probablement un demi-mille plus loin. Ce coup de vent est le plus fort que j'aie jamais essuyé. L'imagination ne peut s'en représenter la force : la veille du jour où il survint , quoiqu'il ventât très-fort , je fis mettre à terre des marchandises de la quantité de onze chargemens de chaloupe ; il eût été à désirer pour les propriétaires que je n'eusse pas été si actif , tout ce que j'ai à bord étant en bon état , je n'ai pas besoin de vous apprendre le sort de ce qui a été débarqué. — Quatre jours après j'arrivai à la ville , & je fus témoin d'un spectacle qui me fit oublier mes fatigues , & le danger auquel j'avois été exposé , quantité de gens étendus morts dans les rues , & privés de sépulture. L'infection de ces cadavres est si insupportable , qu'il y a du danger à en approcher ; si on n'envoie pas immédiatement quelques secours , la peste se déclarera probablement.

On lit dans une autre lettre datée du Fort Royal de la Grenade :

» Nous avons essuyé dans cette Isle les plus grands coups de vent dont on se souviene. La mer étoit agitée plus qu'elle ne l'a jamais été. Le vent dura 48 heures , & la mer s'éleva tellement qu'elle emporta la plus grande partie des maisons & une partie de la baie. — Meritz , Hardmans , & M. Ashburner , & Hyde & Compagnie sont ruinés. Les maisons de M M. Robert Threllfall & Compagnie ont reçu beaucoup de dommage , ainsi que les maisons de M. de Bonnett , situées à l'extrémité inférieure de la ville , & toutes les autres maisons de ce côté , excepté celle que M M. Palmer & Pegus occupent , laquelle est en grand danger. La plus grande partie

des bâtimens qui étoient dans le carénage ont été jettés à la côte. Je vous envoie ci-joint une liste de tous ceux dont je puis me souvenir. Le quai de M. M. Edmund Thomson & Compagnie, a été emporté, ainsi que celui de M. de Tucedly. Toutes les maisons dans la ville étoient pleines d'eau, & le vent étoit si fort que les tuiles de la plupart des maisons furent arrachées, & une maison de la colline fut emportée ; toutes les provisions depuis ont été détruites, ainsi qu'une grande partie des cannes à sucre ; un grand nombre d'ouvrages, de bâtimens & de maisons de Nègres ont été rasés, quelques biens dévastés ; la rivière a détruit la propriété entière de quelques habitans. La mer est toujours haute ; elle a monté jusqu'à la maison de M. M. Bartlet & Compagnie. — Nous avons reçu des nouvelles de Saint-Vincent, qui portent que tous les bâtimens avoient été jettés à la côte. Une frégate Françoisise, appelée la *Junon*, y a péri ; toutes les munitions & provisions ont été perdues.

On ajoute à cette lettre l'état suivant des dégâts causés par cet ouragan au carénage du Fort Royal de la Grenade.

Le vaisseau le *Phoenix*, Capitaine Nonnings, appartenant à la ville d'Amsterdam, ayant à bord 98 Barriques de sucre, 3 barriques de café, & 40 balles de coton, jetté à la côte, plein d'eau. Un homme de noyé, le coton sauvé. — Le vaisseau le *Comte de Duras*, appartenant à Pierre Lamstic, perdu. — Le vaisseau *Anne Gertrude Margarette*, Capitaine Trump sur son lest, perdu. — Le vaisseau *les deux Sœurs*, Capitaine Toufneau, de Bourdeaux, ayant à bord 80 barriques de sucre, 25 barriques de café, tout perdu. — Le *Royal Corse*, appartenant au Capitaine Lange, de cette Ile, ayant à bord 71 Barriques de sucre, & 50 sacs de café, jetté à la côte. — Le vaisseau le *Prince Frédéric*.

Adolph , Capitaine Landstroom , de Stockholm , ayant à bord 205 barriques de sucre & 19 balles de coton , le vaisseau perdu ; mais on espère sauver la cargaison. — Le vaisseau l'*Elizabeth l'Hélène* , Capitaine Bray , de Rotterdam , les chaînes du grand mât & du mât de mizaine , les lisses de passavant , le mât de perroquet de fougue , le bâton de foc , &c. , emportés. — Le senau *Abigail* , Capitaine Traller , d'Amsterdam , ayant à bord 20 barriques de sucre , & 50 balles de coton , jetté à la côte , mais on espère sauver la cargaison — Le senau le *Neptune* , d'Amsterdam , perdu ; il avoit à bord 30 barriques de sucre , qu'on espère sauver. — Le brigantin *Thrée Friends* , Capitaine Lunbury , de Saint-Eustache , ayant à bord 95 barriques de sucre , le bâtiment & la cargaison perdus , & deux hommes tués. — Un sloop de Saint-Eustache , jetté à la côte , & perdu un schooner , nommé le *Reaseau* , Capitaine Emely , le côté de babord au - dessus du grand pont , le beaupré emporté. — Le schooner l'*Adonis* , Capitaine Richardson , appartenant à M. Jennings , de Saint-Eustache , a perdu ses ancres & ses cables. — Le vaisseau la *Margaret* , Capitaine Godjins , ayant à bord 300 barriques de sucre , & 46 balles de coton , emporté sur le Znipne à la baie. — Le vaisseau le *Zeureight* , Capitaine Anne Luickes , ayant à bord 300 barriques de sucre , jetté à la côté , à Grand-Povre , totalement perdu.

Tous les avis s'accordent à porter nos pertes au plus haut degré ; nous ne savons pas si bien quelles sont celles qu'ont faites les François. Ce qu'on en dit est assez vague , comme Kingston & Port-Royal dans la Jamaïque n'ont point souffert , il est à présumer , que les isles de Cuba & de St-Domingue ont été épargnées ; il est intéressant

que nous soyons instruits de la situation de nos ennemis comme de la nôtre , pour prendre nos mesures en conséquence ; l'espoir que nous avions de voir tenter quelque chose par l'Amiral Rodney à son retour s'évanouit ; & nous ne devons pas nous flatter d'apprendre aucune affaire importante de long-tems. Les renforts que lui conduisoit le Contre-Amiral Hood n'ont pas été à l'abri de l'inconstance des élémens ; c'est ainsi que cet Amiral rend compte de son désastre à l'Amirauté dans une lettre à bord du *Barfleur* en mer , le 11 de ce mois par la latitude 46-14. N. longitude 27-35. O.

Je fis route sans aucun accident jusqu'à hier au soir , que le vent souffla au S. & S. S. O. avec autant de force que jamais je me souviens. Par bonheur ce coup de vent fut de courte durée ; au point du jour , les vaisseaux de ligne & le convoi étoient fort dispersés , & un vaisseau de ligne fut apperçu loin sous le vent , n'ayant que le mât de misaine debout ; je portai dessus , c'étoit le *Monarca* : toutes les ferrures du grand porte-hauban furent emportées , & le grand mât tomba à la mer ; le mât d'artimon & le petit mât de hune suivirent bientôt ; il ne fait point eau , mais il auroit été fort imprudent de mener un vaisseau dans l'état où il est , aux Indes Occidentales. J'ai ordonné au Capitaine Gell de se rendre à Plimouth , & je vais tâcher de faire remettre cette lettre - ci à bord , quoique la mer soit si élevée qu'aucune chaloupe ne peut approcher du vaisseau. Le vent est maintenant N. , ainsi j'ai tout lieu d'espérer une courte traversée.

On a remarqué que le Contre-Amiral avoue

que son convoi a été dispersé; dans l'extrait de sa lettre on ne voit pas un passage par lequel il apprenne qu'il se rassemble; & s'il s'y en trouvoit un; il seroit bien étonnant que le Ministère eût oublié de le joindre. On s'étonne même qu'il n'en ait pas ajouté un qui pût au moins donner cet espoir.

Depuis la déclaration de guerre contre les Hollandois, on a pris une quantité incroyable de leurs bâtimens. Ils en ont un si grand nombre en mer & le coup a été si rapide & si inattendu, qu'il n'est pas étonnant que nos armateurs aient fait ce qu'ils appellent de grands coups. Mais ces avantages particuliers pourront coûter cher à la nation. Elle a un ennemi de plus & elle sent depuis long tems qu'elle en avoit déjà trop; elle peut en avoir encore davantage; il faut voir comment les Puissances neutres prendront cette démarche, & si en conséquence du traité de confédération elles se borneront à soutenir les Hollandois par des négociations, ou d'une autre manière plus efficace. Nous n'ignorons pas qu'elle sont révoltées de notre hauteur; que c'est contre nous personnellement qu'elles se sont réunies, pour nous forcer à les respecter; elles nous avoient donné une leçon qui devoit nous ramener à la modération & à la justice, & nous avons démontré en déclarant la guerre à la Hollande que nous ne sommes pas encore disposés à revenir sur le passé. On pourra

finir par nous regarder comme des enfans incorrigibles que trop de condescendance agâtés , que les menaces ne ramènent pas , & avec lesquels il faut absolument en venir aux voies de fait.

Notre longue liste de griefs & de plaintes contre la Hollande , dit un de nos Papiers , n'en impose à personne ; on fait qu'avant d'en avoir reçu des sujets de leur part , nous leur en avons donné de toute espèce & de très graves. Ils peuvent nous répondre en général de cette manière :

« Lorsque un Royaume est divisé avec lui-même , & qu'une de ses parties est en guerre ouverte contre l'autre , une Puissance voisine , quelque étroite que soit son alliance avec ce Royaume , ne peut , sans danger , s'immiscer dans la querelle , si ce n'est pour tâcher de s'entretenir en bonne intelligence avec les deux Parties , sur tout lorsque la Puissance dominante ou le Cabinet de ce Royaume défuni paroît ne pas agir sérieusement , mais au contraire vouloir le faire un jeu d'une guerre civile , jusqu'à ce que les rebelles , ou soi-disant tels , aient acquis assez de force & d'importance pour attirer l'attention des grandes Nations , & pour s'unir avec elles par les nœuds de l'alliance & de l'amitié la plus étroite. L'offense alors devient trop grave & trop compliquée pour qu'une République située comme l'est la Hollande , puisse prendre aucune part active dans la querelle , ou prêter quelque assistance à l'autre partie de cette Nation défunie. En jouant le rôle d'auxiliaire , elle ne tarderoit pas à devenir partie principale dans la guerre , à s'exposer aux incursions , déprédations & invasions d'un voisin formidable , & à mettre

ainsi la propre existence en péril, sans aucune perspective sensible de soutien ou de protection solide contre de telles attaques. La faiblesse avec laquelle la Grande-Bretagne s'est conduite dans tout le cours de cette affreuse Tragédie, n'est guère propre à inspirer de la confiance pour le support que la Hollande peut en attendre dans le cas d'une rupture avec la France. La défense personnelle étant la première loi de la nature & de la politique, & cette loi étant au-dessus de toutes les autres loix & traités quelconques ; elle nous empêche de nous mêler d'une querelle dont nous ne connoissons pas le principe — Quant à l'ordre de représailles sur nos sujets, c'est une expression absolument déplacée, attendu qu'il n'est pas même à supposer que nous ayons fait aucune capture sur des propriétés Britanniques, événement qui seul pourroit donner quelque fondement à des représailles. Les Anglois à la vérité se sont permis beaucoup de déprédations qui auroient pu nous autoriser à des représailles, mais nous nous sommes contentés de prendre les voies de négociation & de remontrances amicales, quoique le droit de représailles soit de notre côté «.

La partie saine de la Nation est bien loin d'approuver notre conduite à l'égard de la République.

» Nos Ministres viennent de se conduire avec elle, comme ils ont fait depuis quelques années avec l'Amérique. Dans le Nouveau-Monde, ils ont cherché, par leurs Agens, à brouiller le peuple de Boston avec ses Chefs, le peuple de Massachusset ; mais qu'en est-il arrivé ? C'est que tous ces peuples ont formé ensemble une souveraineté indépendante qui deviendra un jour l'asyle des arts & de la liberté, l'école de la science militaire, & donnera autant d'admiration que de jalousie au reste du monde. A

présent nos sages Ministres. font tous leurs efforts pour brouiller Amsterdam avec la Régence , les autres villes de Hollande avec Amsterdam , & les six autres Provinces avec la Hollande. Le Ministère paroît n'avoir d'autre maxime de gouvernement que de *diviser & de corrompre* , mais il prend les mesures si gauchement , qu'il produit l'union par-tout , excepté en Angleterre. Selon toute apparence , les choses tourneront en Hollande comme en Amérique , & nous verrons bien-tôt les sept Provinces-Unies aussi indépendantes que les treize Etats-Unis d'Amérique «.

» Nous devons dans ce moment de crise, ajouter un autre papier, envisager sérieusement & mûrement les suites fâcheuses dont se voit menacé ce pays , si la neutralité armée se croyoit obligée de se déclarer contre nous , & de mettre les Hollandois à l'abri de notre ressentiment.

» Un tel évènement n'est point du tout improbable. Qui pourroit affirmer avec quelque degré de certitude que les Puissances neutres n'ont pas signé l'Alliance générale ? En supposant que non , cette alliance est fondée sur des principes qui nous rendent inévitablement les agresseurs , & la conduite que nous avons tenue jusqu'à présent est telle , qu'il semble que nous désirions d'être regardés par tous les Etats de l'Europe sous ce point de vue. Qui se rangera donc du côté d'un peuple qui a tellement perdu tout sentiment d'honneur national , qu'il ne cherche qu'à se rendre odieux. Cet honneur ne seroit-il pas extravagant ? qui prendroit volontairement part à une querelle où il n'y auroit que du deshonneur à gagner pour des bras cassés. — Je trouve souvent assez singulier que nous , qui nous sommes glorifié si longtemps , & à si juste titre , de nos prérogatives , nous nous efforcions avec tant d'âpreté à entamer , ou plutôt à anéantir celles du monde entier. Les Puiss-

Esclaves, nègres ne sont nos ennemis qu'autant que nous les rendons tels. Leur grand & seul objet est de porter leurs marchandises paisiblement au meilleur marché. N'ont-elles pas le droit de défendre leur propriété contre les rapines exercées de gaieté de cœur par les pirates & les corsaires. Il est aujourd'hui évident qu'elles sont déterminées à le faire en dépit de toute résistance. Pourquoi songerions-nous à donner la loi à des nations entièrement indépendantes de nous ? Pouvons-nous espérer qu'elles se soumettront passivement à notre volonté, contre leur propre intérêt. Agirions-nous de la sorte en leur place ? — Notre querelle avec les Hollandois dérive clairement de ce qu'ils ne veulent point, par pure complaisance pour nous, renoncer à une branche très-lucrative de commerce, & s'exposer au ressentiment d'une nation qui peut leur faire autant de mal que nous. Les Confédérés doivent nécessairement conclure de cette circonstance décisive, que si nous ne les traitons pas de la même manière, c'est que nous sommes retenus par le sentiment intérieur de notre propre impuissance ; ils en doivent conclure aussi que ce peuple industrieux & gravement lésé mérite leur encouragement & leur appui. — Comment est-il possible de continuer la querelle contre un tel ennemi, ou d'éviter la ruine qui nous a menacé depuis si long-tems ? Adieu donc la souveraineté des mers ! Notre commerce ne sera-t-il pas conséquemment réduit à rien ? D'où attendrons-nous un revenu, lorsque la source en sera tarie ? Sans ce revenu, comment payer l'intérêt de nos dettes, par quels moyens soutenir notre propriété numéraire, & comment lors de l'anéantissement de ce grand bien chimérique d'unanimité nationale, prévenir une révolution totale ?

On ne perd pas de vue les grands projets qu'on suppose que le Gouvernement a

formés contre les établissemens Hollandois dans les Indes. Dès le 20 Décembre, des expès ont été expédiés au Général Munro, pour lui ordonner d'attaquer les possessions de la République. On a expédié en même-tems à l'Amiral Rodney le cutter le *Perséus*, doublé en cuivre, & excellent voilier. Ce n'est plus l'Amiral Paliser qui ira en Asie exécuter ces grandes entreprises; on dit qu'on a proposé au Commodore Johnstone, de s'en charger; mais on ne dit pas encore s'il l'a accepté. Quel que soit le Commandant qui se rendra dans l'Inde, il doit partir incessamment une escadre qui y conduira le nouveau Gouverneur de Madràss, le Lord Macartney, les Régimens des Colonels Fullarton & Humberston; le second bataillon du 42^e. régiment, 6 compagnies du 75^e. Cette escadre composée de 5 vaisseaux de ligne, 7 autres de moindre force, & chargée d'un train considérable d'artillerie, de munitions de guerre, &c. tentera, en passant, de s'emparer du Cap de Bonne-Espérance, & de là se rendra à Batavia. Tels sont du moins les projets qu'on débite, & dont on destinoit l'exécution à Sir Palliser, au sujet duquel on prétend qu'il y a de grandes divisions dans le Conseil.

La protection que lui accorde le Lord Sandwich, dit un de nos papiers, a causé plus de rumeur dans le Cabinet qu'aucune autre affaire qui y ait été portée depuis le commencement de la guerre. Le parti de Bedford fut d'abord très-divisé à ce sujet. Les

Lords Gower & Weymouth qui ont donné leur démission , avoient pris vivement les intérêts de M. Keppel , qu'ils regardent comme un grand homme persécuté. Ceux qui haïssoient secrètement le prétendu protecteur , s'apercevant que leur propre pouvoir dépendoit de son existence , ont secondé ses vues avec la plus grande chaleur. C'est à cette occasion que le Lord Chancelier Thurlow s'est conduit en homme qui joint la probité la plus étroite au plus grand courage. Il observa qu'il avoit accepté sa place dans la vue de soutenir l'administration , mais seulement autant que sa conduite lui paroîtroit raisonnable. » En conséquence , ajouta-t-il , je ne donnerai point mon appui à des divisions qui finiront par causer la ruine. Je contraindrai de tout mon pouvoir à faire réussir certains objets , mais je m'opposerai avec la même vigueur à toutes mesures qui ne tendent qu'à satisfaire des vengeances ministérielles ou des ressentimens particuliers ».

On assure qu'en effet le Lord Turlow a refusé de sceller la commission de l'Amiral Palliser ; & si , comme on le dit , on nomme un autre Chancelier , celui-ci pourra bien être moins difficile , & la créature du Lord Sandwich , en ce cas , iroit encore aux Indes.

» Nos sages & honnêtes Ministres viennent de faire la découverte la plus heureuse. Après les réflexions les plus mûres , ils se sont enfin aperçus que toute les difficultés qu'ils éprouvent aujourd'hui , tous les obstacles qu'ils rencontrent , toutes les affaires qu'ils ont sur les bras , ne proviennent que de *factions* , qui par elles-mêmes ne sont rien. Toute la rebellion qui fait tant de ravage dans l'Amérique Septentrionale , n'est qu'une petite *fac-*

tion, une *façtion* pitoyable, fanatique; car la plus grande partie du peuple y est fidèlement attachée au Roi. Toute la haine que les François nous portent, ne provient que d'une petite & misérable *façtion*. La guerre que nous fait l'Espagne, ne provient que d'une petite & indigne *façtion* François, qui prévaut à la Cour de Madrid. Tout le tumulte, toutes les associations d'Irlande, ne proviennent que d'une méprisable *façtion* de mécontents dans ce Royaume. Toutes les pétitions & les associations des Comtés d'Angleterre, sont l'ouvrage d'une petite & mécontente *façtion* de l'Opposition dans le Parlement, laquelle n'a d'autre but que d'accrocher quelque place; & il paroît aujourd'hui, par le manifeste & la déclaration du Roi, que nos vigoureux Ministres ont découvert que le manque de foi & la conduite irrégulière des Hollandois à notre égard, ont été amenés par une petite *façtion* François dans cette République; & si nous avons à faire la guerre à quatre ou cinq autres nations, cela proviendra indubitablement de quelque *façtion* de peu de conséquence. Enfin, au moyen de tant de petites *façtions* semblables, nous nous voyons sur le point de perdre pour jamais ce glorieux rang de supériorité que nous tenions parmi les peuples de la terre. Au reste, si ce malheur nous arrive, ce ne sera pas la faute de nos Ministres. Ce sont de *bonnes gens* & de *grands hommes* qui ont fait tout ce qui étoit en leur pouvoir pour s'opposer aux petites *façtions* dont nous venons de parler.

L'Amirauté a publié le 2 que le *Jason*, de 32 canons, rentré à Plimouth, avoit pris le 23 Décembre un corsaire François de Saint-Malo, de 4 canons de 3, appelé l'*Industrie*. Le 5, elle a publié que le Chevalier George Collier, Capitaine du *Canada*, a pris le 14 Décembre un corsaire

nommé le *Duc de Valois* , de 8 canons & 75 hommes d'équipage , qui n'étoit sorti que depuis huit jours de Saint - Malo , & n'avoit fait qu'une seule prise qui lui a été enlevée ; elle a été informée le même jour que le brûlot l'*Infernal*, Capitaine Merrick , s'étoit perdu sur les écueils , en cherchant à rentrer dans la rade de Spithéad.

Il y a eu , dit-on , un violent combat à la hauteur du Cap , entre une frégate Françoisse & la *Vestale* , de 32 canons. La *Vestale* a été fort maltraitée , mais la frégate françoise , quoique de force supérieure , a été obligée de se retirer en très-mauvais état , au grand honneur de l'équipage Anglois (1).

Le Comte de Welderen , Ambassadeur des Etats-Généraux des Provinces - Unies , est parti d'ici le 31 du mois dernier , pour retourner en Hollande par la voie d'Ostende. Il a emmené avec lui son épouse qui est angloise , & sœur du Chevalier John Griffin , Général au service du Roi.

On parle beaucoup d'un ambassadeur extraordinaire qui doit être envoyé à Vienne pour faire à l'Empereur des complimens de condoléance sur la perte de son auguste Mère , & pour le féliciter sur son avènement au gouvernement de ses Etats. Le Comte de Huttingdon est désigné pour cette mission , si sa santé lui permet de l'en-

(1) Si cette frégate Françoisse est la *Minerve* , qui sortoit de Brest , il est clair qu'elle n'a pas été prise.

reprandre. On ne manque pas de raisonner à perte de vue sur cette ambassade. — „ Comme la Grande-Bretagne , dit un de nos papiers , s'est brouillée avec toutes les nations maritimes de l'Europe , il se pourroit qu'elle eût l'ambition de se faire un allié par terre ; mais il est à craindre qu'elle n'y réussisse pas “.

„ Quelque révoltante que puisse être la perfidie des Hollandois à notre égard , & quelque graves que soient leurs provocations , il faut espérer que dans cette circonstance nos Ministres n'ont pas négligé la précaution nécessaire pour la sûreté de l'Etat & pour la leur propre. En effet , sans qu'un des préliminaires ci-dessous , on ne peut s'empêcher de convenir que notre levée de bouclier vis-à-vis de la Hollande , seroit le comble de la démence. — Voici donc ce que je suppose.

1°. Une alliance offensive & défensive avec quelque grande Puissance du Continent , directe & publique , ou secrète & éventuelle.

2°. La plus exacte neutralité de la part des autres Puissances , jusqu'à ce que l'évènement indiqué ait lieu.

3°. Un Traité avec la Cour de Lisbonne.

Sans les deux premières de ces conditions , il faudroit que la G. B. soutînt elle seule la guerre contre toute l'Europe , ce qui certainement doit paroître impossible à tous les gens qui pensent. Et sans la dernière , la froide neutralité du Portugal équivaldroit à-peu-près à un état d'hostilité. Dans ce cas , la Grande-Bretagne n'auroit pas un seul port qui lui fût ouvert depuis Archangel , jusqu'au Détroit de Gibraltar “.

Le Prince-Evêque d'Osabrug est parti le 31 du mois dernier , à huit heures du matin ,

20 Janvier 1780.

f

pour son voyage d'Allemagne, qui, dit-on, doit durer trois ans. Il est accompagné du Colonel Grenville & de quelques autres Officiers.

La Maison du Prince de Galles, qui est actuellement dans la dix huitième année de son âge, est formée. Ce Prince parut le jour de l'an à la Cour, pour la première fois, accompagné de sa suite particulière. Il n'habitera cependant pas encore de palais séparé, il continuera d'occuper des appartemens dans ceux du Roi.

F R A N C E,

De VERSAILLES, le 16 Janvier.

LE Roi a nommé à l'Abbaye d'Obazine, Ordre de Cîteaux, Diocèse de Limoges, l'Abbé de Béarn de Béon, Aumônier ordinaire de Madame Adélaïde de France; & à celle de Chaumont-la-Pisson, Ordre des Prémontrés, Diocèse de Rheims, l'Abbé de Saint-Fare, Sous-Diacre du Diocèse de Paris.

Le 7, LL. MM. & la Famille Royale ont signé le contrat de mariage du Marquis de Massac, Lieutenant des Vaisseaux du Roi, avec demoiselle de Bongars.

Le même jour, la Duchesse de Narbonne & la Marquise de Laval ont prêté serment entre les mains du Roi, la première, en qualité de Dame d'honneur; & la seconde, en celle de Dame d'atours de Madame Adélaïde de France. Le même

jour ; M. de Fontette fils , Conseiller au Parlement , a prêté serment entre les mains de Monsieur , pour la place de Chancelier de ce Prince , en survivance de M. de Fontette , Conseiller d'Etat. Il a eu ensuite l'honneur d'être présenté au Roi par Monsieur.

Le 14 de ce mois , la Comtesse de Bavière Grosberg a eu l'honneur d'être présentée au Roi , à la Reine & à la Famille Royale , par la Duchesse de Mailly.

De P A R I S , le 16 Janvier.

M. le Comte d'Estaing est arrivé à Paris depuis quelques jours ; depuis ce tems il a été plusieurs fois à Versailles ; on présume qu'il y est venu prendre des ordres pour la campagne prochaine , & qu'il ne tardera pas à retourner à Brest. Suivant des lettres de ce port en date du 8 de ce mois , les vaisseaux *l'Auguste* , le *St Esprit* , le *Northumberland* & le *Sceptre* devoient mettre à la voile le lendemain 9 pour une croisière de quelques jours. La frégate la *Fine* étoit rentrée , les bassins garnis de reverbères , & on travailloit sans relâche aux réparations des vaisseaux destinés à sortir incessamment ; ils ne tarderont pas à être en état à tous égards.

» Enfin les 24 navires de ce port , écrit-on de Nantes , en date du 6 , qui étoient dans le convoi de M. d'Estaing ont mouillé avant-hier au bas de notre rivière en bon état , & par un fort beau tems. Les Officiers & les passagers qui sont arrivés

ici font les plus grands éloges de cet excellent Général, qui a eu pour tous les navires marchands des attentions étonnantes. Il leur a fait donner des vivres de son escadre autant que cela a été possible ; il a attendu ceux qui ne marchaient pas bien afin de n'en pas perdre un seul ; enfin on est enchanté de ses soins. Le 1^{er}. de ce mois, l'escadre étant à 50 lieues de Belle-Isle, on aperçut une flottille Angloise dans le Sud-Ouest à 8 heures du matin ; & malgré la brume la frégate la *Cérés* compta 20 & quelques voiles. M. d'Estaing ordonna aussitôt à M. de Guichen de courir d'un bord, & à M. de la Motte-Piquet de courir de l'autre, tandis que lui-même poursuivait en droite ligne ; on ignore s'il aura réussi à envelopper la flottille. Il a laissé aux navires marchands pour les escorter, les vaisseaux & frégates au soin particulier desquels il les avoit confiés en partant. Elle étoit sans doute plus que suffisante, puisque l'on n'y avoit à craindre que des corsaires (1) cc.

On mande de Marseille qu'il va partir incessamment une flotte de cent voiles pour les Echelles du Levant, & il en partira une de 60 pour nos îles aussitôt qu'on lui aura accordé un convoi. Le commerce de cette ville est pour le moins aussi brillant qu'en tems de paix. Le voisinage de l'Italie lui est d'une grande ressource pour se procurer des matelots ; elle fait à peu-près tout le commerce du Levant ; celui des Anglois y est nul depuis la guerre.

(1) La flottille dont on parle devoit être celle qui étoit sortie le 24 Décembre de Portsmouth pour les Îles, sous le convoi du *Portland* de 50 canons, la *Ste-Monique* de 36, & la *Licorne* de 32.

Les nouvelles de l'expédition de Jersey ne fauroient être plus vagues. On fait que le 5, à 4 heures du soir, le Baron de Rullecourt avoit appareillé de Chouzay, & qu'il avoit exécuté son débarquement à la pointe de la Roque à 2 heures du matin.

« Selon le rapport du cotter le *Folchston*, l'un de nos bâtimens d'observation, écrivoit-on de Saint-Malo le 7, le débarquement s'est fait par surprise, les sentinelles de la côte ont été égorgées; un village où M. de Rullecourt a trouvé de la résistance a été brûlé, le Gouverneur de l'Isle surpris dans une maison de campagne, les batteries de la côte prises à revers & le canon de ses batteries conduit sur des hauteurs & employé à battre le Fort de Sainte-Elisabeth qui couvre le port Saint-Helier, & on avoit apperçu quelques petits bâtimens Anglois autour de l'Isle ».

« Une autre lettre du 9, contredit tous ces détails, à l'exception du débarquement qui s'est fait en effet avec 7 à 800 hommes; le reste de la troupe & l'artillerie n'ont pu suivre & sont revenus à Grandville le 7, avec à-peu-près tous les bateaux de l'expédition. On n'avoit point entendu tirer de canon. On attendoit avec impatience des nouvelles de M. de Rullecourt qui n'en avoit point encore donné ».

D'après d'autres lettres du 11, on assuroit que les troupes de M. de Rullecourt restées en arrière, avoient passé à Jersey avec les munitions, que le Commandant de Saint-Malo avoit eu ordre de se rendre à Granville, & les régimens de Royal-Roussillon & Royal-Corse en garnison, l'un à St-Servant & l'autre à Dinant, avoient eu ordre de se tenir prêts à marcher. Mais cela est d'autant plus douteux, que cette entreprise est une affaire de particuliers dont

le Gouvernement ne se mêle point. La prise de Jersey n'offre presque aucun autre avantage que le pillage. Sa conservation n'est pas possible, parce qu'il n'y a point de forteresses où l'on puisse placer des dépôts de vivres, de munitions & d'artillerie. Le voisinage de Grenesey met toujours les Anglois à portée de revenir avec des forces supérieures à celles qu'on y mettroit. La possession de cette dernière Isle assureroit seule la conservation de Jersey ; mais sa conquête demanderoit 12,000 hommes au moins, un train d'artillerie considérable, parce que les forteresses qui la défendent exigent la façon d'un siège en règle. On saura bien tôt à quoi s'en tenir sur les détails de cette expédition, & nous pourrons les placer encore à la fin de ce Journal.

On lit dans une lettre de Nantes, du 9 de ce mois, les détails suivans :

» Le vaisseau de Bordeaux, le *Maréchal de Mouchy*, est arrivé le 6 de ce mois du Cap, d'où il étoit parti le 5 Décembre. Il est très-richement chargé. Il a été chassé aux atterrages par un vaisseau de 64, & ne lui a échappé qu'en se jettant entre des rochers, où l'ennemi n'a pas osé le suivre. Voici les nouvelles qu'en a donné un ami qui a passé sur ce vaisseau. — Le 13 Août, arrivé au Cap 2 polacres, parties de Marseille le 17 Juin. — Le 11 Septembre, arrivée de l'*Unicorne*, frégate Angloise de 20 canons de 9 en batterie, & 6 de 4 sur les gaillards, prise par l'*Andromaque* ; & du *Chat*, brick de 14 canons, pris par l'escadre de M. de Monteil. — Le 29 Septembre, arrivée d'une goëlette Angloise de 16 canons, prise par le cutter du Roi le *Serpent*. — Du 28 Octobre, arrivée du vaisseau le *Sabran*, de Marseille, Capitaine Maurgues, qui a apporté la nouvelle de l'ouragan qui a eu lieu à la Martinique, & l'a fait chasser sur ses ancres. On dit qu'à cette époque un vaisseau

Anglois a péri sur le Lamentin ; la frégate la *Junon* , sur la côte de Saint-Vincent , avec une prise de 24 canons qu'elle avoit faite , & 15 hommes ont été perdus. Sept des bâtimens que l'ouragan avoit fait déradar à la Martinique , sont arrivés au Cap. On a sçu que 4 autres ont péri corps & biens ; on a sauvé les équipages de 2 autres ; & 4 ont été pris par une frégate que le vent avoit déradé de Sainte-Lucie , & conduits à la Jamaïque. L'*Eole* de Nantes en est un ; il avoit 350 hommes du régiment de Touraine , & 60,000 livres d'effets , appartenant à ce régiment. Un autre des bâtimens déradés à la Martinique , a péri sur la côte de Saint-Domingue , où l'on a sauvé l'équipage & la cargaison. Un est arrivé à Jacmel à Saint-Domingue , un aux Cayes , & un à Saint-Louis. Quatre autres , ayant à bord 8 à 900 hommes , ont relâché à Porto-Ricco , & ont été conduits à la Martinique par M. d'Albert de Saint-Hipolyte , commandant la division de 4 vaisseaux de ligne , que M. de Monteil a envoyé aux Isles du Vent , & qui ont appareillé le 16 Octobre. Ces vaisseaux sont la *Victoire* , de 74 canons , le *Caton* , le *Réfléchi* & le *Solitaire* , de 64. Ceux qui restent à Saint-Domingue sont le *Palmier* , l'*Intrépide* , le *Destin* , de 74 ; l'*Actionnaire* , le *Triton* , de 64 ; les frégates l'*Attalante* & l'*Andromaque* , de 32 ; les corvettes l'*Unicorne* , la *Nayade* , de 26 ; les corvettes le *Serpent* , de 18 ; la *Levrette* de 16 , & le *Chat* de 14 «.

Certains remèdes , même les plus spécifiques , sont souvent abandonnés , parce que les malades , & notamment les enfans , les trouvent répugnans au goût , & ne peuvent en supporter la simple infusion. La Coralline de Corse , excellent

vermifuge , eft dans ce cas. M. Réal, Apothicaire à Chaumont en Baffigny , s'eft occupé avec fuccès à rendre plus facile & plus commode l'ufage de ce médicament ; il en compofe une gelée & un fyrop qui n'offrent plus rien de défagréable ; & fous cette nouvelle forme , il conferve toute fa vertu , comme on l'a heureufement éprouvé dans fa pratique , M. de la Riviere , Docteur en Médecine à Chaumont, cet habile Chymifte , a publié lui-même la manière de tirer cette gelée de la Coralline , dans la Gazette de Santé (1). L'importance & l'utilité de ce procédé nous déterminent à le transcrire.

» Faites bouillir pendant une demi-heure une once de coralline de Corfe dans une livre d'eau ; paffez avec expreffion ; ajoutez à la colature une once de fucré , clarifiez le tout fclon l'art , avec douze grains de colle de poiffon. Faites rapprocher la liqueur fur un feu doux , jufqu'à pellicule. Il faut alors la couler dans un vafe où elle doit refroidir. On peut l'aromatifer fi on le juge à propos ».

On lit dans une lettre de Touloufe les détails fuivans d'un fait bien horrible & bien atroce.

» Il vient de fe paffer dans notre voifinage un événement qui fait friffonner , & qu'on a de la peine

(1) On fouscrit , pour cette Gazette intéreffante , chez Méquignon , Libraire , rue des Cordeliers. Le prix de l'Abonnement pour l'année eft de 9 liv. 12 f. , port franc par tout le Royaume.

à croire , quelque évidentes qu'en soient les preuves. Un Maire de la ville de Mauvaisin , avoit épousé une jeune demoiselle , jolie comme un ange ; elle n'avoit pas de fortune ; il y a peu de jours que cette créature , aidée de sa domestique , a assassiné son mari. On l'a trouvé percé de 50 coups de couteau. Les premiers coups lui avoient été portés pendant qu'il dormoit. Il paroît qu'il lui étoit resté assez de forces à son réveil pour se débattre. Après avoir consommé cet horrible assassinat , la veuve avoit fait ensevelir le cadavre , & pris heure pour l'enterrement ; elle avoit même déjà adressé aux parens ses billets d'usage : mais malheureusement pour elle , un frère du défunt fit opposition à l'enterrement , & requit une descente du Juge. Cette formalité a été remplie ; elle a dévoilé le crime , & on travaille à présent à instruire cette procédure «.

Nos yeux se détournent avec horreur du spectacle que leur offre ce crime. Nous placerons ici une lettre de Tours , qui offre un tableau plus satisfaisant.

» Votre Journal , Monsieur , me paroît destiné à répandre tout ce qui peut contribuer à l'encouragement des Arts & des Sciences. Le patriotisme de ceux qui les cultivent & les bienfaits du Gouvernement qui les cherchent pour les récompenser , sont plus faits que toute autre chose pour produire ce bon effet , & je me flatte que ce titre suffira pour mériter à ma lettre la place que je lui demande dans votre Journal. — Un Maître de Dessin de cette Ville (M. Rougeot), enthousiaste de son Art , & convaincu du besoin que tous les autres , & sur-tout les plus utiles , tels que la Menuiserie , l'Orfèvrerie , la Serrurerie , &c. ont de lui , ouvert , il y a trois ans , son Ecole à tous les jeunes gens que leur for-

f 5

tune pouvoit éloigner de ce secours nécessaire. Il ne tiroit d'ailleurs des fruits de son travail journalier que de quoi fournir aux dépenses de salle, de lumière, &c. qu'entraînoit cette généreuse entreprise, & son unique ambition étoit d'acquérir, ou plutôt de justifier l'estime de ses Concitoyens dont il jouissoit déjà. Il n'appartenoit qu'au Gouvernement d'acquitter la dette de la reconnaissance publique, & il l'a fait. L'Ecole gratuite de Dessin vient d'être érigée en Académie Royale, avec 500 livres d'appointemens, & deux années payées d'avance. Cet exemple de justice annonce des dispositions bien propres à soutenir les espérances de quiconque voudroit faire en faveur de l'émulation indigente des avances de générosité. Sans doute que les récompenses d'une Administration bienfaisante & éclairée viendront bientôt l'avertir qu'il usurpe ses droits, & que c'est à elle qu'est réservé l'honorable privilège de donner aux Arts une protection gratuite.

Nous avons annoncé le cours de commerce qui se fait aux Consuls, & quel en est l'objet. M. Benoit, homme très-estimé dans sa profession, qui s'est chargé de ce cours, a prononcé le 4 Novembre, dans la Salle d'Audience du Consulat, un discours très-intéressant, dont nous citerons ce morceau.

» Nous vous parlions, MM., il n'y a qu'un instant, des Monarques, nos suprêmes bienfaiteurs, & à qui devons-nous plus d'hommages & de reconnaissance, qu'au Souverain assis aujourd'hui sur le Trône. Voilà le rigide défenseur des Loix, leur Arge tutélaire. Oui, MM., ses premiers soins, en prenant le Sceptre dans ses mains, ont été pour la conservation & les progrès du Commerce. Il s'est

armé du glaive ; ce n'est point pour se couvrir d'une gloire stérile, pour ravager, pour conquérir de vastes domaines , c'est pour défendre & soutenir les droits du Commerce , & en assurer la liberté à la France & à l'Europe entière ; non content de nous protéger, il nous crée des appuis dans de dignes Ministres qu'il inspire ; c'est sous ses glorieux auspices qu'ils sont chargés d'examiner les Ordonnances sur le Commerce & de dresser un nouveau corps de Loix & de Règlemens. Puisse ma foible voix se mêler aux acclamations publiques pour bénir un règne qui annonce tant de splendeur au Commerce ; je ne vous en ai donné , MM. qu'une image imparfaite «.

L'Académie Royale des Sciences ayant entendu le rapport de MM. de la classe de Chymie , sur une question relative aux essais d'or , en a ordonné l'impression , parce qu'il étoit important d'éclairer le public sur cet objet , & de rassurer promptement le commerce ; nous en extrairons ici le motif & le résultat.

Plusieurs Chymistes modernes & d'une réputation méritée, ont avancé que l'acide nitreux , quoique très-pur , pouvoit dissoudre une certaine quantité d'or ; cet effet a paru devoir influencer sur la sûreté de l'opération importante du départ. L'Administration a envoyé sur cette opération plusieurs questions à l'Académie , & lui a demandé sa réponse. La classe de Chymie a été chargée de s'occuper de cet objet , & de faire toutes les opérations convenables pour la mettre en état de répondre d'une manière précise. Le départ consiste à séparer , avec toute l'exatitudo dont la Physique est susceptible , l'or & l'argent alliés ensemble ; il est fondé sur la propriété qu'a l'acide nitreux de dissoudre parfaitement l'argent & de ne point dissoudre l'or. Pour déterminer

si la découverte publiée par plusieurs Chymistes modernes, pouvoit influencer sur la pratique usitée dans le départ d'essai, & répandre de l'incertitude sur le résultat, on a fait cette opération en se servant d'acide nitreux très-pur, à l'action duquel on a soumis un alliage d'or & d'argent fait dans les proportions convenables. Après chaque opération, on a retrouvé très-juste la quantité d'or employée. Le résultat a été le même dans les opérations de départ; on s'est servi d'acide nitreux plus concentré que pour les opérations ordinaires, & on n'a pas eu la moindre diminution sur le poids de l'or qui étoit connu. — Nous ne prétendons pas conclure de ces faits que, dans aucun cas, l'acide nitreux, même le plus pur, ne puisse faire éprouver alors quelque très-foible déchet. Lorsque nous rendrons compte de nos expériences, nous en rapporterons plusieurs, dont il résulte que l'acide nitreux le plus pur se charge de quelques particules d'or. Mais nous pouvons assurer dès-à-présent que les circonstances nécessaires à la production de cet effet, sont absolument étrangères au départ d'essai; que dans ce dernier, lorsqu'on le pratique suivant les règles & l'usage reçu, il ne peut jamais y avoir le moindre déchet sur l'or; qu'enfin cette opération doit être regardée comme portée à sa perfection; qu'il n'y a rien à craindre en la faisant comme on l'a toujours faite jusqu'à présent, & qu'au contraire il pourroit y avoir de très-grands inconvéniens, si on vouloit y faire la moindre innovation.

Anne-Gabrielle le Veneur de Tillieres, veuve d'Alexis-Magdelaine de Châtillon, Duc de Châtillon, Pair de France, Grand-Bailli d'Haguenau, Chevalier des Ordres du Roi, Lieutenant-Général de ses armées,

Gouverneur de la personne de feu Monseigneur le Dauphin , est morte ici le 3 de ce mois , âgée de 81 ans.

Le sieur Sara s'étant appliqué depuis longtemps à donner à son Rouge végétal toute la perfection dont il étoit susceptible , est enfin parvenu à le rendre de la plus grande beauté , & d'une qualité supérieure à tout ce qu'on a fait jusqu'à présent. Loin de causer aucune altération dans les traits les plus délicats , son usage offre l'avantage rare & précieux de conserver la fraîcheur de la peau , d'y entretenir le premier velouté de la jeunesse , & de le rétablir quand on l'a perdu. Pour la commodité du Public , le sieur Sara a établi deux dépôts de ce Rouge végétal , l'un au Magasin de Porcelaine , au coin de la rue de l'Echelle & de celle du petit Carrousel , vis-à-vis la porte qui conduit aux Tuileries ; & l'autre , chez Mademoiselle Gayant , Marchande Parfumeuse , rue Saint-Martin , vis-à-vis la rue Oignard.

De BRUXELLES , le 16 Janvier.

LE Comte de Welderen , Ambassadeur des Etats-Généraux à la Cour de Londres , débarqua le 6 de ce mois à Ostende , d'où il repartit peu de tems après pour se rendre à la Haye , où il doit être actuellement. Le Prince d'Orsnabrug arriva dans le même port un quart-d'heure après l'Ambassadeur Hollandois.

Selon les lettres de la Haye , le Duc de la Vauguyon , Ambassadeur de France , y arriva le 7 de ce mois au matin , & eut le même jour une conférence avec le Baron de Polland , Seigneur de Gleinthus , qui pré-

fidoit cette semaine l'assemblée des Etats Généraux de la part de la Province d'Overyffel.

La République s'occupe à prendre les mesures nécessaires pour se mettre en état de défense ; la Province de Gueldres, sur la proposition du Stadhouder , a déjà donné son consentement pour augmenter les forces de terre de la République à 50 ou à 60000 hommes , & au-delà s'il en est besoin ; ce ne sont pas peut-être tant les forces de terre qu'il est instant d'augmenter , que les forces navales. Jusqu'à présent , du moins , la République n'a pas à craindre d'être attaquée en Europe ; c'est sur mer , c'est dans ses établissemens lointains qu'elle a besoin de se mettre en état de résister à ses nouveaux ennemis. Selon une liste des forces maritimes qu'elle doit avoir cette année , elles monteront à 94 bâtimens de guerre de toute grandeur ; savoir , 2 vaisseaux de 70 canons , 9 de 60 , 15 de 50 , 2 de 44 , 1 de 40 , 14 de 36 , 13 de 20 , 5 chaloupes , un vaisseau hospital , 4 pataches , 12 gros bâtimens armés , & 16 plus petits. Le nombre d'hommes qui doivent en former les équipages , est de 18490.

Les Etats-Généraux ont donné des ordres pour empêcher tous les vaisseaux de guerre Anglois , & les Armateurs , d'entrer dans les eaux de la République , & pour agir contre eux sur mer. Le placard relatif à ces

ordres , sera publié incessamment , quoil que les Députés de la Province de Zélande aient jugé qu'il n'étoit pas encore nécessaire.

» Nous attendons , écrit-on de la Haye , la réponse de L. L. H. H. P. P. au manifeste de la Cour de Londres ; elle ne peut tarder ; on dit qu'elle est faite , & qu'elle consiste en 26 articles , qui détruisent pleinement les sophismes de l'Angleterre , ce qui n'est pas assurément difficile. La conduite de cette Puissance est connue de toute l'Europe , & ses procédés dont on a été généralement révolté , ont répondu d'avance ; si l'on est étonné d'une chose , c'est de la patience de la République à les supporter , & de ce qu'elle ne s'est pas mise en état de déclarer la guerre la première. — Elle n'a point encore expédié de lettres de représailles ; la nation attend avec impatience le moment de courir à son tour contre l'ennemi qui la provoque. On a ouvert déjà à Leyde , à Rotterdam & à Amsterdam , des souscriptions pour armer des bâtimens en course ; ils ne tarderont pas à être prêts aussi-tôt qu'ils seront autorisés. On est étonné qu'ils ne le soient pas encore. Cette lenteur annonce qu'on conserve un reste d'espoir d'un accommodement. Mais en attendant cet accommodement , les Anglois désolent notre commerce ; & ceux qui perdent ne seroient pas fâchés de prendre leur revanche. Quelques personnes pensent que les Etats - Généraux attendent des réponses de la Cour de Russie , avant de se déclarer ; ils ont fait part à cette Puissance de ce qui se passe , & ils se flattent , sans doute , encore de la protection de la neutralité armée à laquelle ils ont accédé avant la déclaration de guerre. Ce parti pris par les Puissances neutres pourroit changer , en effet , la face des affaires , & l'Angleterre auroit à se repentir d'une démarche faite avec bien de la précipitation & de

la légèreté. Mais il ne faut pas prévoir les événemens ; & le tems ne peut tarder à nous apprendre si les espérances de la Hollande sont fondées , & jusqu'où elles peuvent l'être. En attendant elles ne laissent pas de séduire bien des esprits. On débite assez généralement ici , & quelques-uns de nos papiers l'annoncent même déjà , qu'un courier Russe , arrivé ici le 29 du mois dernier , après avoir inutilement tenté de passer à Londres sur une barque de Scheveningue , est parti le 3 d'Hellevoetsluis. Il va porter , dit-on , des ordres très-précis à son Ministre , de faire les représentations les plus graves sur la manière dont on en use avec la République , & de déclarer qu'en conséquence du Traité qui venoit d'être conclu , la Russie devoit ses secours aux Hollandois , qu'elle leur enverroit des vaisseaux dès que les glaces leur permettroient de sortir des ports du Nord , & qu'en attendant , elle rappelleroit ceux qu'elle a dans la Méditerranée «.

On a appris , avec reconnoissance , en Hollande , que la France aussi-tôt qu'elle a été instruite de la déclaration de guerre de la Cour de Londres , a envoyé dans tous ses ports des couriers pour avertir les patrons Hollandois qui s'y trouvoient , & qu'elle a fait passer à tous les Consuls l'ordre de donner le même avis à tous les bâtimens Hollandois.

On assure que dans la crainte que les bâtimens que l'on pourroit expédier de la Hollande pour porter aux deux Indes la nouvelle de la rupture des deux Puissances , ne soient interceptés dans le canal , on a eu la précaution d'envoyer en diligence divers Exprès qui doivent partir de plusieurs ports de France , afin que l'on soit instruit le plutôt possible

de cet événement dans toutes les possessions éloignées de la République.

On a dit dans plusieurs Papiers Hollandois, & nous l'avons répété, que lorsque M. Fagel, Greffier, porta au Chevalier Yorke la résolution des Etats-Généraux, de renvoyer la satisfaction demandée & la punition des coupables à la Cour provinciale de justice, cet Ambassadeur refusa de la recevoir. On dit à présent qu'il en prit la communication & y fit sur-le-champ la réponse suivante:

« En vous remerciant, Monsieur, de la communication que vous avez bien voulu me faire de la part des Etats-Généraux, je me trouve obligé de vous observer : que s'agissant d'un attentat commis par les Régens d'une des principales villes de l'Etat, contre la dignité du Roi & les droits de sa couronne ; d'un attentat aussi contraire aux engagements de la République envers la Grande-Bretagne, qu'à la constitution même des Provinces-Unies ; d'un attentat enfin avoué publiquement par les coupables, & soutenu d'une manière inattendue par la Régence de leur ville, malgré le désaveu des Etats-Généraux, & les raisons notoires qui rendent leur conduite injustifiable à tous égards, cette affaire est d'une nature trop délicate pour ne pas exiger une satisfaction prompte & proportionnée à l'offense, loin de pouvoir admettre des procédures juridiques, équivoques : c'est pourquoi je croirois manquer essentiellement à mon devoir, d'après les ordres précis que j'ai d'insister fortement sur la satisfaction immédiate, réclamée dans le Mémoire que j'ai eu l'honneur de présenter le 10 Novembre, si j'osois prendre sur moi d'envoyer à S. M. une réponse dilatoire, & nullement satisfaisante ; d'au-

tant plus que L. H. P. ont un Ministre à Londres ; à portée , si elles le trouvent à propos , d'annoncer à ma Cour leurs dispositions à cet égard. »

Ce fut d'après cette réponse que la résolution fut expédiée au Comte de Welderen ; elle ne partit que le 23 au matin ; elle avoit été prise la veille , & dès le 21 les Anglois avoient publié leur déclaration de guerre

PRÉCIS DES GAZETTES ANG. , du 9 Janvier.

La Gazette de la Cour a donné le 6 l'Extrait d'une Lettre du Général Haldimand au Lord Germaine , datée de Québec le 25 Octobre , avec un P. S. du 4 Novembre. — Il y rend compte du succès d'une expédition dans laquelle le Major Carleton a pris les 10 & 11 Octobre les petits forts Anne & George , avec les Américains qui en formoient la garnison , quoiqu'il ne s'y soit point établi , & qu'il soit revenu au fort de la Chevaliere. — Il rend compte dans le P. S. de l'excursion faite par le Chevalier Johnson jusque sur la riviere de Mohawk. Il dit , que quoique les Américains en eussent été avertis par deux Sauvages Onéidas , le Chevalier Johnson a cependant rempli son objet , mais avec plus de difficulté , ayant trouvé une grande résistance. Il a dévasté une grande étendue de pays , & entr'autres les établissemens de *Schoari* & *Stone Arabia*. Il a eu plusieurs rencontres avec l'ennemi les 17 , 18 , 19 , 20 & 23 Octobre , & a toujours remporté l'avantage. Dans un de ces combats près de *Stone Arabia* , le Colonel Brown , Américain , a été tué avec une centaine d'Officiers & d'hommes. Suivant l'état qu'il donne , les Américains ont eu 106 tués , dont un Colonel & un Lieutenant , & 68 prisonniers dont deux Capitaines. — Aux forts Anne & George , les Américains ont eu 27 tués , dont un Capitaine & deux Lieutenans , deux blessés , & il leur a été pris deux Capitaines , deux Lieutenans , & 114

Soldats. La perte des Anglois devant ces forts a été de 3 tués, 6 blessés & 2 manquans. Celle du Chevalier Jonhson, sur la riviere Mohawk, est de 9 tués, 3 blessés, 61 manquans, dont 3 Capitaines. — Cette dernière affaire sur la Mohawk est aussi rapportée dans la Gazette Américaine, d'après une Lettre d'un Officier écrite de Caqwawaga le 24 du même mois. — Il y est dit que le 23, le Général van Renssellew, avec la milice & les levées du Colonel Dulew, attaqua le Chevalier Johnson, dans le Comté de Tryon; qu'après un rude combat de trois quarts-d'heure les Anglois prirent la fuite, & gagnèrent l'autre bord de la rivière abandonnant leur butin, leur bagage & leurs prisonniers. Si le jour eût duré une heure de plus, tout ce corps Anglois auroit été pris. L'action a été générale & vigoureuse. Le Colonel Brown a été tué le matin dans une escarmouche. Les Anglois ont dévasté tout le pays, & le 10 Octobre, le district de Schoary. Les habitans ont gagné les forts où ils sont en sûreté. Le Gouverneur du Connécticut se trouvoit le 23 à Caqwawaga: il faisoit une marche forcée pour se joindre au Général van Renssellew, & poursuivre l'ennemi, qui ne pouvoit gueres échapper aux Américains.

» Le 5, un Etranger a été arrêté à Londres, examiné par le Lord Hillsborough & envoyé à la Tour. Il est accusé, dit on, d'avoir entretenu une correspondance avec les ennemis; mais il pourra être difficile de prouver qu'il ait eu d'autres informations, que celles qu'il a pu tirer des papiers Anglois, qui lûs avec intelligence & assiduité, se trouvent contenir le secret de chaque partie de l'Administration, sans qu'il soit possible à l'Etat d'y remédier. Dans la guerre dernière, un Prêtre Irlandois, nommé Hanley, fut pareillement arrêté; & même son procès lui fut fait; mais le Ministère

convaincu qu'il n'avoit puisé que dans les Gazettes le fond de la correspondance, ne put point le traiter comme espion, & se contenta de lui ordonner le bannissement «.

Une Gazette extraordinaire publiée le 9, à sept heures du soir, contient les détails suivans. — Aujourd'hui est arrivé le sieur Waugh, Lieutenant d'Invalide, au Bureau du Lord Hillsborough, de la part du sieur Irving, Lieutenant au Gouvernement de Gernesey, qui envoie une lettre que lui a écrite le sieur Corbett, Lieutenant au Gouvernement de Jersey, de laquelle ce qui suit est un extrait. — « Vous saurez que les François sont arrivés ce matin, vers les deux heures, & qu'ils ont pris terre entre deux postes si éloignés, qu'ils n'ont point été apperçus des gardes. Ils sont venus à travers champs, & à six heures du matin ils étoient dans la Place du Marché. (de Saint-Hilier). Sur les sept heures ils m'ont fait prisonnier ; mais j'ai été heureusement remis en liberté par la bravoure & l'intrépidité des troupes & de la milice, & alors le Commandant m'a informé qu'ils se rendoient prisonniers de guerre. Ils ont été tous pris, tués ou blessés. Le pauvre Major Pierfon a été malheureusement tué vers la fin de l'affaire, après s'être signalé à la tête d'une troupe de braves gens qui le suivoient «.

P. S. Nous avons environ 500 François prisonniers : il y en a eu quelques centaines tués, & autour de cent blessés. Le reste a jeté ses armes & s'est sauvé dans le pays ; mais je compte les avoir tous demain. Notre perte peut se monter à 50 tués & être la moitié de ce nombre blessés. Mon ami Mulcaster s'est comporté comme à son ordinaire. Je n'ai point eu de blessure ; mais mon chapeau a été percé de deux balles. J'enverrai les détails demain matin en Angleterre : faites passer ceci si vous pouvez «.

Suivant divers détails qui circulent , en attendant celui qu'a promis le sieur Irving , les François avoient voulu se retrancher dans la Ville de St-Hilier , au centre du Marché , ce qui étoit la plus désavantageuse position qu'ils pussent prendre. Sur les deux heures après midi , les Anglois attaquèrent une de leurs redoutes où il y avoit quatre canons de 9 , & qui fut bien-tôt prise. Les François qui la défendoient y perdirent 150 hommes , quoique l'attaque n'en ait coûté que quatre aux Anglois. Les troupes Angloises , & 5000 des plus excellentes milices , s'étoient formées sur les hauteurs , & alloient fondre sur les François , lorsqu'ils se sont rendus prisonniers de guerre «.

Suite du Traité de Commerce entre la Hollande & les Etats-Unis de l'Amérique Septentrionale.

27°. Il ne sera permis à aucuns corsaires étrangers qui n'appartiendroient point aux Sujets de L. H. P. , ni aux citoyens des susmentionnés Etats-Unis d'Amérique , lesquels pourroient être munis de commissions de la part d'un autre Prince ou Etat ennemi de l'une ou de l'autre des parties contractantes , d'équiper leurs navires dans les ports de l'une ou de l'autre des parties en question , ou d'y vendre les captures qu'ils pourroient avoir faites , ou de quelqu'autre manière quelconque , d'y troquer leurs navires , marchandises ou autres effets chargés ; en outre il ne leur sera pas permis de s'y procurer des provisions de bouche , excepté celles absolument nécessaires pour pouvoir aborder au port le moins éloigné du Prince ou de l'Etat , dont ils auront obtenu une commission.

28°. Il sera libre & permis à tous les sujets de L. H. P. & aux citoyens , au peuple & aux habitans des susdits Etats-Unis d'Amérique , de naviguer avec leurs bâtimens en toute liberté & sûreté (sans aucune distinction du Propriétaire des marchandises chargées) de tous ports quelconques , vers les places

appartenantes à ceux qui sont actuellement ennemis des sept Provinces-Unies de Hollande ou des Etats-Unis d'Amérique, ou qui pourroient le devenir par la suite. Il sera encore permis aux susdits citoyens & habitans, de naviguer avec la même liberté & sécurité avec les susdits bâtimens & marchandises, & de négocier en venant des places, ports & villes appartenant aux ennemis de l'une ou l'autre partie, sans aucune opposition ni empêchement, non seulement en allant directement d'une telle place neutre, mais aussi d'une même nature, soit qu'elles se trouvent sous la juridiction d'une seule Puissance, ou celle de plusieurs. Par la présente il est encore stipulé que les vaisseaux libres affranchissent aussi les marchandises, & que tout ce qui se trouvera à bord des navires appartenans aux sujets des confédérés respectifs, sera regardé comme libre, quoique la charge entière, ou une partie d'icelle, appartînt aux ennemis mutuels : les effets de contrebande seuls exceptés. On est aussi convenu de la même manière, que pareille liberté doit aussi être étendue aux personnes trouvées à bord d'un navire franc, lesquelles, quoiqu'ennemies de l'une ou des deux parties, ne pourront être enlevées d'un pareil navire franc, à moins que les susdites personnes ne soient militaires pour lors au service de l'ennemi.

29°. Cette liberté de commerce & de navigation s'étendra sur toutes sortes de marchandises, à l'exception de celles qui sont connues sous la dénomination de contrebande ou effets prohibés ; & sous cette qualification d'effets de contrebande, doivent être compris, armes, grosse artillerie, bombes avec leurs fusées, & autres choses y appartenantes, boules à feu, poudre à canon, mèches, canons, boulets, piques, épées & glaives, lances, hallebardes, mortiers, petards, grenades, salpêtre, mousquets, balles à fusil, casques, cuirasses,

cottes de maille & autres objets de cette nature, servant à l'armement militaire, crocs à mousquet, gibernes, chevaux avec leurs harnois, enfin tout autre attirail militaire quelconque. Quant aux marchandises suivantes, elles ne doivent pas être comprises au nombre des effets de contrebande ou prohibés : savoir, toutes sortes d'habillemens, ainsi que tous autres objets, manufactures de laine, chanvre, lin, soie, coton, ou autres matières ; toutes sortes d'effets portatifs, avec les matières que l'on emploie ordinairement à les fabriquer ; or & argent monnoyé ou non-monnoyé, étain, fer, plomb, cuivre, métal, de même que froment & orge, toutes sortes de grains & légumes, tabac, toutes sortes d'épiceries, viande salée & fumée, poisson salé, fromage, beurre, biere, huile, vins, cidre, sucres, sirops & toute sorte de sel, & en général toutes les provisions servant à la nourriture de l'homme & au soutien de la vie ; en outre, toutes sortes de coton, chanvre, lin, gaudron, poix, térébenthine, cordages, cables, voiles, de la toile à en faire, ancres & parties d'icelles, ainsi que des mâts, planches, bords, poutres de toutes sortes d'arbres ; toutes autres choses servant, soit à la construction ou à la réparation des vaisseaux, & tous les autres effets quelconques, qui ne sont pas travaillés en forme de quelque outil ou instrument, propre à la guerre sur terre ou sur mer, ne seront pas regardés comme étant de contrebande, encore moins ceux qui sont déjà faits & employés à d'autres usages, attendu que tous ces objets doivent être rangés parmi les marchandises innocentes, ainsi que tous autres effets, qui ne sont pas compris ou désignés parmi la précédente énumération des marchandises de contrebande ; de manière qu'ils pourront être transportés en toute liberté, par les

Sujets & Habitans des Confédérés respectifs, même aux Places appartenantes à l'ennemi, à la seule exception des Villes ou des Places, qui, lors du transport desdits effets vers elles, se trouveroient assiégées, bloquées ou enveloppées.

30°. Afin de prévenir toute espèce de dissension & de difficulté, au cas que l'une des Parties pût être en guerre avec une autre Puissance, les navires & bâtimens, appartenans aux Sujets ou habitans des autres Alliés, seront munis de lettres de mer ou passe-ports, exprimant le nom, la propriété & la capacité du vaisseau, de même que le nom, la place ou résidence du Patron ou commandeur de ce navire, pour qu'il en puisse apparoir que le bâtiment appartienne réellement aux Sujets & habitans de l'une des Parties; lequel passe-port sera dressé & délivré conformément au modèle annexé à la suite de ce traité. Ces passe-ports devront aussi être renouvelés chaque année, c'est-à-dire, si le bâtiment rentre dans cet espace de tems. On est encore convenu, que de pareils navires étant chargés, doivent non-seulement être pourvus des passe-ports susmentionnés, mais encore de certificats, contenant les différentes parties de la cargaison, le lieu d'où le navire a mis à la voile, & celui de sa destination; afin qu'il en conste, si quelques effets prohibés ou de contrebande s'y trouvent chargés; lesquels certificats seront dressés, dans la forme accoutumée, pardevant les Officiers de la place d'où le navire ou bâtiment partira, & si quelqu'un juge à propos ou convenable de spécifier dans les certificats sus-mentionnés, les personnes auxquelles appartiennent ces effets, il pourra le faire librement.

La suite à l'ordinaire prochain.



JOURNAL POLITIQUE DE BRUXELLES.

R U S S I E.

De PÉTERSBOURG, le 12 Décembre.

UN Courier , dépêché par le Ministre de cette Cour à celle de Vienne , nous a apporté la nouvelle de la mort de l'Impératrice douairière , Reine de Bohême & de Hongrie. La douleur publique que cet évènement a causée , prouve combien les vertus de cette grande Princesse la faisoient aimer & respecter , des Nations même qui ne la connoissoient que par la voix de la renommée. L'Impératrice en a été vivement touchée ; & sur-le-champ , sans attendre la notification formelle de ce décès par le Ministre de l'Empereur , elle a ordonné que la Cour prendroit un deuil de 6 semaines. Le divertissement d'une mascarade qui devoit avoir lieu hier à la Cour a été contremandé.

27 Janvier 1781.

P O L O G N E.

De VARSOVIE, le 25 Décembre.

ON se rappelle l'affaire du Baron Julius & la manière dont elle a été terminée ici : il paroît qu'elle va avoir des suites fâcheuses. Le Baron de Thugut , Ministre de la Cour de Vienne , avoit déclaré verbalement au Général Comte Mokronoski & au Comte Chreptowickz , Vice-Chancelier de Lithuanie , que S. M. I. exigeoit une satisfaction au sujet du jugement rendu contre le Baron Julius , & que si elle étoit refusée ou différée , les terres de Załascik , qui appartiennent au roi , & celles de plusieurs Magnats , situées dans le même district , seroient confisquées. On s'étoit toujours flatté que ces menaces resteroient sans effet , & que l'on trouveroit les moyens de terminer cette affaire à l'amiable , sans réformer le jugement contre lequel réclame la Cour de Vienne. Un Exprès , arrivé le 24 de ce mois , nous a appris que la terre royale , a été en effet confisquée ainsi que quelques autres , & en particulier celle du Prince Lubomirski, Castellan de Cracovie. Ce dernier est un de ceux qui avoient signé le décret rendu contre le Baron Julius. On espère cependant que ces confiscations pourront être bientôt levées ; mais en attendant qu'elles le soient , les personnes qui ont des biens dans

le cordon Autrichien ne sont pas sans inquiétudes.

L'Empereur a nommé Gouverneur Général des Royaumes de Gallicie & de Lodomerie le Comte Zamoïski. Ce Seigneur est celui qui avoit rédigé le nouveau Code de Loix que la dernière Diète a refusé d'approuver.

On apprend que les troupes Russes ont déjà évacué Cracovie, Posen & Thorn, & qu'elles se disposent à quitter également la Lithuanie.

Un détachement Prussien est en chemin pour l'Ukraine, où il a ordre d'acheter des chevaux de remonte.

A L L E M A G N E.

De V I E N N E , le 6 Janvier.

ON assure que l'intention de l'Empereur est de nommer quatre Ministres d'Etat qui présideront chacun un département, & lui feront rapport des affaires qui en dépendent. Le Public nomme déjà le Prince de Kaunitz, aux affaires intérieures & étrangères; le Comte de Laszy, à la guerre; le Comte de Hatzfeld, aux finances, & le Comte de Sinzendorff, à la Justice.

L'Empereur travaille sans relâche dans son cabinet. Son dessein est, dit-on, de demander aux Etats d'Autriche leur avis concernant le redressement de plusieurs griefs. Il a confirmé de son propre mouvement les

privilèges du Royaume de Bohême. Il commence à assister le soir aux assemblées qu'il honoroit de sa présence avant la mort de son auguste mère ; mais il n'a pas encore paru à la grande qui se tient chez le Prince de Kaunitz.

» Le 7 du mois dernier , écrit-on de Constantinople , une décharge d'artillerie annonça le Bairam. Tant qu'il dure , les Mahométans ne tuent que des moutons blancs , dont la viande se distribue aux pauvres. Cette fête est encore remarquable par l'hospitalité qu'on voit exercer partout. L'usage des gens riches est d'inviter beaucoup de personnes , de les traiter somptueusement , ainsi que leurs domestiques , & de ne les renvoyer qu'avec des présens en argent & en habillemens. Cette fête ne dure que trois jours ; mais pendant ce tems on tue près d'un million de moutons blancs , & on n'est pas étonné qu'il en coûte quelquefois 7 à 8000 piastras aux particuliers riches qui veulent la célébrer avec magnificence.

De HAMBOURG , le 5 Janvier.

LE Baron Van-Hogguer , Ministre des Etats - Généraux des Provinces - Unies près le cercle de la Basse-Saxe & les villes Anféatiques , a fait publier ici la déclaration suivante.

» Les Etats-Généraux des Provinces - Unies des Pays-Bas ont trouvé bon & résolu d'envoyer ordre à tous les Ministres , Consuls , Agens & Commissionnaires de L. H. P. d'ordonner , au nom de L. H. P. , à tous les Patrons des navires marchands , appartenant aux sujets de leur Etat , de

Ameurer dans les places où ils se trouveront à présent, & de n'en faire voile sans des ordres ultérieurs, pour aucune autre destination que pour les ports de la République, sous peine de perdre l'assurance qu'ils auront en Hollande, & d'être responsables des pertes qu'éprouveront les marchandises, par leur désobéissance & leur témérité, & cela jusqu'au tems où L. H. P. auront pris les mesures nécessaires pour leur envoyer des convois qui protégeront leur retour. Il leur est aussi défendu, sous les mêmes peines, de passer par la Manche. Ceux qui voudront revenir dans les ports de l'Etat, doivent faire voile derrière les Isles Britanniques, & retourner ainsi dans leur pays.

Selon des lettres de Varsovie, on y a été instruit que la mésintelligence survenue entre les Cours de Pétersbourg & de Constantinople, a été heureusement dissipée par les bons offices de l'Ambassadeur de France à la Porte, de manière que la bonne harmonie est maintenant établie sur un pied solide.

« Nous apprenons de Constantinople, écrit-on de Vienne, que le Capigi Bachi, ou Chambellan du Grand-Seigneur, parti d'ici pour aller demander sa tête à Apri, Bacha d'Alep, a été la victime de cette commission délicate; il s'est rendu à Alep sous le vain prétexte de confirmer le Bacha dans sa dignité, & de lui remettre une péliste. Mais le Bacha instruit du véritable motif de son voyage, l'a fait massacrer à son arrivée; il a même, dit-on, rassemblé un corps de troupes assez considérable pour causer des alarmes. On assure que les Consuls & les Négocians Européens établis à Alep, craignent beaucoup les suites de ce soulèvement ».

On lit dans un de nos Papiers, que l'Im-

pératrice de Russie a expédié un Courier à son Ambassadeur à Londres , avec ordre de faire la déclaration suivante à S. M. B.

» S. M. I. n'a rien de plus à cœur que de vivre en bonne intelligence avec l'Angleterre , mais la dignité de sa couronne & l'intérêt de ses sujets ne lui permettent pas de souffrir les violences exercées contre ses vaisseaux ; elle est étonnée , ainsi que toute l'Europe , de recevoir de bien meilleurs traitemens de la part de la Maison de Bourbon , que des Anglois , qui ont en Russie des privilèges que n'ont pas les autres Nations ; quoiqu'elle ait suffisamment fait entendre ses intentions au sujet d'une neutralité parfaite , ils n'ont cependant pas suspendu ces mauvais traitemens. S. M. I. ne peut plus les supporter ; elle ne veut point reconnoître le Tribunal Anglois qui s'est arrogé le droit de juger des vaisseaux enlevés ; elle demande en conséquence , sans procédures , ni délai , ni protestations , une restitution complète de ses vaisseaux , sans quoi elle sera obligée de recourir aux moyens violens ».

Si cette nouvelle est aussi vraie qu'elle est vraisemblable , le parti Anglois perd tous les jours de son crédit. L'Impératrice a déclaré , ajoute-t-on , il y a quelques jours , qu'elle persistoit dans le plan de neutralité sans vouloir jamais s'en écarter , & a mal accueilli un Mémoire de l'Ambassadeur Britannique sur ce sujet , qui a été trouvé , dit-on , conçu en termes peu convenables.

I T A L I E.

De R O M E , le 30 Décembre.

LE Roi de Suède a fait remettre depuis

(151)

peu au Pape une lettre , dans laquelle il le remercie du présent que S. S. lui a fait d'une excellente copie d'un manuscrit de la bibliothèque du Vatican , & de l'accueil gracieux qu'elle a fait , il y a trois ans , au Duc d'Ostrogothie son frere. Le manuscrit dont il est question , est un Recueil des Loix de la Suède du 8^e siècle.

Le Collège des Cardinaux vient de perdre encore le Cardinal Marefoschi , mort dans la 67^e année de son âge. Il avoit été élevé à la Pourpre en 1770 par Clément XIV. Il vaque actuellement 9 chapeaux sans compter les 3 que le St. Pere s'est réservés , *in petto*.

A N G L E T E R R E.

De L O N D R E S , le 15 Janvier.

DE toutes les nouvelles que la Cour a reçues depuis un mois de l'Amérique septentrionale , elle n'a publié que les dépêches du Général Haldimand , Gouverneur de Québec , en date du 25 Octobre , dans lesquelles il ne rend compte que de l'expédition du Major Carleton , contre les forts Anne & George qu'il a pris , mais dans lesquels il ne s'est point établi , ce qui réduit cette entreprise à une excursion dont l'avantage ne vaut pas la peine d'être compté , puisqu'il n'a pas de suites. On en peut dire autant de celle faite sur la Mohawk par le Chevalier Johnson , où il n'a fait que ravager le pays.

Tout ce qu'on fait de New-Yorck, c'est que l'Amiral Rodney en est parti le 15 Novembre pour retourner aux îles ; que les François sont inattaquables dans Rode-Island ; que l'Amiral Arbuthnot est toujours avec 12 vaisseaux dans la baie de Gardners ; que notre escadre regrette beaucoup New-Port , qui est le seul port de ces côtes où elle pouvoit trouver un abri sûr & des facilités pour se réparer , qui lui manquent à New-Yorck.

Quant à la Caroline méridionale , on garde le silence le plus profond ; & il paroît à tout le monde du plus mauvais augure. On se contente de dire que le Lord Cornwallis a été indisposé , ce qui l'avoit empêché de poursuivre ses opérations. Mais s'il n'a pu les continuer , il eût pu du moins conserver la position dans laquelle il étoit , & tout confirme que la défaite du Colonel Ferguson a déconcerté ses projets , que sa situation à Wacław n'étoit ni sans danger , ni sans désagrément ; il a été obligé d'appeler le Général Leslie pour qu'il vienne le renforcer avec toutes ses forces ; ce qui délivre la Virginie de nos troupes & réduit à rien cette prétendue conquête annoncée avec emphase. La jonction de ces deux Généraux ne sera pas sans difficultés. Il faut que le Général Leslie se rembarque pour quitter cette province qu'on disoit qu'il avoit soumise , pour aller débarquer à l'embouchure de Cape-Fear-River dans la Caroline septentrionale,

près des frontières de la méridionale. La distance de Cape-Fear à Wacław est de 130 milles ; cet espace est bien long & bien difficile à traverser dans un moment où tout le pays est sous les armes. On remarque ici que nos Généraux ne sont pas merveilleux en plans de guerre. On demande pourquoi le Chevalier Clinton a envoyé dans la Virginie un corps dont on avoit le plus grand besoin pour agir dans la Caroline méridionale. On observe que jusqu'à présent ils n'ont fait qu'éparpiller leurs troupes , attaquer plusieurs points , sans songer à s'assurer des avantages solides sur aucun. Cette guerre a fourni plusieurs preuves de la manière légère avec laquelle ils concertent leurs opérations. On se rappellera toujours que quand le Général Burgoyne s'avançoit du Canada par l'Hudson, le Général Howe s'en alloit à Mariland , & le Général Clinton s'éloignoit d'un autre côté pour marcher à Philadelphie ; ils sembloient avoir pris toutes les précautions possibles pour empêcher leur réunion qui devoit être leur grand objet , & qui seule eût empêché le désastre de Burgoyne & ceux qui en ont été la suite. Les gens de guerre en Europe en suivant nos opérations sur la carte , ont ri quelquefois aux dépens de nos Généraux. C'est peut-être pour ne pas les égayer encore qu'on se tait sur ce qui se passe dans la Caroline. Pour justifier ce silence on apporte quelquefois des raisons bien extraordinaires ; & c'est à ce titre que nous ne pouvons nous em-

pêcher de rapporter celle que l'on donne aujourd'hui.

» On n'a point reçu de lettres du Lord Cornwallis par le dernier paquebot. Ses dépêches avoient bien été apportées à bord du bâtiment dans le port de Charles-Town ; on les déposa à l'endroit ordinaire dans la grand'chambre ; mais lorsque le paquebot est arrivé à Falmouth, le Capitaine a dit que les lettres avoient disparu, & qu'il ne pouvoit imaginer de quelle manière elles avoient été emportées. Ces dépêches, dit-on, étoient du 30 Septembre.

La Gazette de Pensylvanie, du 3 Octobre, contient la lettre suivante du Chevalier du Buisson aux Généraux Smallwood & Gist ; elle est datée de Charlotte le 26 Août.

» Mes chers Généraux, ayant reçu diverses blessures dans l'action du 16 de ce mois, je fus fait prisonnier avec l'honorable Major-Général, le Baron de Kalb, avec qui je servoais, comme son Aide-de-Camp & son ami. J'ai assisté cet homme illustre dans les derniers momens de sa vie, qu'il termina après avoir langui peu de tems, ayant reçu, dans cette action, 11 blessures qui causèrent sa mort le 3e. jour. Je satisfais avec plaisir aux derniers ordres du Baron, qui m'a chargé de présenter ses plus tendres complimens à tous les hommes de sa division. Il a exprimé tout le plaisir que lui a fait le témoignage que l'armée Angloise a rendu à la bravoure de ses troupes, & combien il avoit été charmé de la résistance vigoureuse qu'elles avoient opposée à des forces supérieures, quoique le reste de l'armée nous eût abandonnés. Il a donné les plus grands éloges à la bravoure du régiment de Delaware, & des compagnies d'Artillerie attachées aux Brigades, ainsi qu'à la valeur qu'a montrée toute la division qu'il avoit l'honneur de commander.

Nos nouvelles des Isles sont toujours rem-

plies de détails affligeans des suites de l'ouragan qu'on y a éprouvé; on n'a pas moins souffert sur mer que sur terre. Un Officier à bord de la *Princesse Royale*, écrit ainsi de la Jamaïque, en date du 3 Novembre.

« Nos vaisseaux ont prodigieusement souffert depuis notre arrivée ici. L'Amiral Rowley étoit sorti avec la flotte destinée pour l'Angleterre. A son retour, il essuya un très-grand coup de vent dans lequel toute son escadre souffrit beaucoup. Tous les vaisseaux furent démâtés, & la plupart jettèrent plusieurs de leurs canons à la mer. L'*Hector* de 74, ne sauva que 2 de ses canons. Notre vaisseau n'étoit point sorti avec l'Amiral, parce qu'il étoit alors en radoub. Vers le commencement du mois dernier, nous eûmes ici une secousse de tremblement de terre. La perte causée par le dernier ouragan n'est pas encore connue. Le *Phénix*, frégate de 40 canons, a été jettée à la côte de l'Isle de Cuba, & entièrement perdue, ainsi que plusieurs autres petits bâtimens. La plupart des Cultivateurs de ce pays-ci sont ruinés. La Ville de Savanah-la-Mar est entièrement détruite, & un grand nombre de ses Habitans & de ses Propriétés ont été emportés par les vagues ».

Un Officier qui étoit à bord du *Phénix*, commandé par le Chevalier Hyde Parker, rend compte ainsi du naufrage de ce bâtiment à la côte de Cuba le 10 Octobre.

« Nous fûmes entraînés par la violence de la tempête, vers la côte de Cuba; pendant que nous étions saisis d'effroi à la vue du danger de périr contre les écueils, le vent nous poussa dans une crique entre deux rochers. Nous étions tellement serrés dans cette position qu'il nous fut impossible de manœuvrer le vaisseau pour la changer. Il fut démâté & presque aussitôt rempli d'eau. Il devint alors dan-

geroux d'aller à bord ; & malgré la défense de notre Commandant le Chevalier Hyde Parker , plusieurs de nous en coururent les risques. Je savois dans quelle partie de la grand'chambre se trouvoient les coffres , & les boîtes concernant des articles absolument nécessaires dans notre situation. En conséquence de nos ordres les matelots plongèrent avec beaucoup de succès , & rapportèrent plusieurs denrées qui nous mirent en état de vivre commodément pendant 9 jours dans l'Isle. La tempête nous favorisa en ce qu'elle jeta sur la côte quantité de poissons & surtout d'écrevisses de mer , en sorte que nous eumes abondance de nourriture. Nous perdîmes près de 70 hommes dans la tempête. Les Espagnols nous rangèrent plusieurs fois dans leurs chaloupes & petits bâtimens. L'Amiral fit établir deux autres gros canons près de la crique , & nous étions si bien fortifiés que nous aurions pu repousser des forces considérables. Vers le neuvième jour , nous travaillâmes à équiper une chaloupe qui fut envoyée à la Jamaïque. Un vaisseau nous transporta en sûreté à Montégo.

St-Eustache, la principale des Isles Hollandoises , dans les Indes Occidentales , a aussi prodigieusement souffert.

« La *Blonde* , lettre de marque Françoisé , écrite de cette Isle , en date du 25 Octobre , allant d'ici à Nantes , notre Gouverneur se sert de cette occasion pour envoyer ses dépêches. Ce seront les premières de cette nature qu'on aura reçues en Hollande ; elles n'annoncent pas moins que la destruction de cet établissement , jadis fertile & florissant , causée par un ouragan des plus terribles , qui s'est fait sentir le 10 & le 11 de ce mois. — Vouloir décrire les horreurs du 11 , est une tâche trop difficile. Je détaillerai tout ce qui s'est passé depuis la matinée du 10 jusqu'à celle du 11. — Le 10 , à 11 heures du matin , le ciel s'obscurcit soudainement de toutes parts ; il paroisoit aussi noir que

la nuit. La pluie , le tonnerre & les éclairs , commencèrent en même-tems. — Dans l'après-midi , le vent augmenta , 7 vaisseaux furent jetés à la côte , près la pointe du Nord , & brisés sur les rochers ; ils étoient destinés pour l'Europe , & tout le monde périt , Officiers & Matelots. Dix neuf autres vaisseaux coupèrent leurs cables & prirent le large ; un seul est revenu dans un état affreux. Nous craignons que les autres n'aient pas résisté à la tempête. — Pendant la nuit , toutes les maisons situées au Nord & au Sud de l'établissement , furent démolies & entraînées à la mer par les vagues , ainsi que les habitans. Quelques-uns seulement se sauvèrent ou se traînèrent au haut des montagnes , en se cachant dans de grands trous ; ma femme & moi-même nous étions du nombre. Je la portai , nuds comme nous étions , sur mon dos , en me traînant à quatre pattes ; & graces à Dieu , nous nous sauvâmes miraculeusement — Les maisons situées à l'Est & à l'Ouest , & les plantations qui en dépendent , ne furent point endommagées. Plusieurs habitans s'y réfugièrent , croyant qu'ils seroient en sûreté ; mais hélas ! dans l'après midi du 11 , le vent sauta tout-à-coup à l'Est , & dans la nuit il souffla avec une double fureur , & rasa toutes les maisons , magasins , cases des Nègres , Sucreries , Baraques , Eglises , & les autres édifices qui se trouvèrent sur les plantations de MM. Ooster , Rooker Vanlewis , Vastoon , Murraw , le Breton , Van Coërfec , & la ville & plantations d'Oudelbergues , le village de Troubéen , & la vallée de Colster. Les principaux édifices qui sont restés en place , sont le nouveau & le vieux fort , les Baraques & l'Hopital , ainsi que les Cathédrales , & quatre autres Eglises. On estime que 4 à 5000 habitans ont péri dans cette malheureuse occasion. — La perte en argent ne sauroit être évaluée , encore moins fixée d'une manière certaine à présent.

Toute la Place représente un monceau de ruines. Les Blancs sont ensevelis à terre, mais les Nègres ; par l'ordre du Gouvernement & du Conseil d'Etat ; sont emportés à six milles au moins en mer , où on les jette , avec de grosses pierres attachées aux pieds , pour prévenir tous les accidens fâcheux qui pourroient avoir lieu , si on les enterroit sur la côte , vu le grand nombre de ceux qui ont péri.

— Le Gouverneur approprie le Fort , les Eglises ; pour y recevoir les habitans , les ustensiles & les provisions qui pourront être sauvés des ruines. Il se forme un comité de sûreté , composé du petit nombre des principaux Négocians qui restent ; le Gouverneur en est Président. L'objet de ce comité est de faire exécuter les ordres avec promptitude & humanité «.

Il y a lieu de croire que des désastres si accablans suspendront les opérations militaires dans les Isles ; le plus pressé est de venir au secours des malheureux qui ont souffert. On fait des vœux pour que l'Amiral Hood ait pu réunir tous ses transports & les conduire dans ces contrées dévastées , où les munitions qu'ils portent pourront être utiles , en attendant les secours qu'on doit y faire passer : on se flatte toujours que la tempête lui a fait peu de mal. Un Officier à bord du *Monarque* , qui a accompagné cette flotte , & qui est de retour à Portsmouth , donne les détails suivans de cette tempête.

Nous sommes arrivés dans l'instant , grâces à Dieu , après avoir éprouvé l'une des plus affreuses tempêtes dont j'aie jamais été témoin depuis trente ans que je connois la mer. L'évènement est du 10 du mois passé. Nous étions alors 300 lieues envi-

ren à l'ouest des Isles Sorlingues ; aucun signe ne nous l'annonça , elle éclata tout-à-coup avec furie. La partie de l'Arcasse est entièrement détruite. Tout ce qui se trouva dans la grand'chambre & la dépense , fut emporté par les vagues , jusqu'aux cuillers , assiettes , &c. Le grand mâât & le mâât d'artimon tombèrent à la mer , ainsi que le petit mâât de hune , & tout le gréement de l'avant ; 2 hommes furent tués & 14 blessés par la chute des vergues , qu'on ne put dégager à tems ; le vaisseau de l'Amiral perdit sa poulaine , son beaupré & la garniture de ce mâât. Le *Belliqueux* , vaisseau neuf , Capitaine Fitzherbert , perdit son mâât d'artimon , mais il ne reçut aucun autre dommage. Nous laissâmes l'escadre le lendemain pour revenir en Angleterre avec des mââts de fortune ; tous les autres vaisseaux de S. M. étoient alors en bon état , n'ayant point reçu de dommage essentiel ; si notre carène n'eût pas été très-solide , nous aurions péri. L'Amiral Hood doit être rendu en ce moment-ci aux Indes Occidentales.

Notre querelle avec les Hollandois deviendra probablement la source d'une guerre très-sanglante aux Indes Orientales. Les établissemens de Malda , Hugley & Dalla , dans le Bengale , sont habités conjointement par les Anglois & les Hollandois , qui y ont des comptoirs. Aussi-tôt que la nouvelle de la rupture y sera parvenue , ce voisinage sera bien incommode aux uns & aux autres. On ne doute pas que cette nouvelle n'ait été expédiée de bonne heure , & par toutes les voies possibles. On dit , & en général ce bruit obtient assez de confiance de la part de ceux qui connoissent notre Gouvernement , que dès le commencement du mois

d'Octobre dernier , deux avisos furent expédiés pour Madraff & Calcutta , où ils portent l'avis d'une rupture inévitable avec la Hollande , & l'ordre de déclarer la guerre dans l'Inde à cette nation. L'un de ces bâtimens eut ordre de porter au large , en dirigeant sa route à l'ouest & l'autre droit au sud , afin de ne pas rencontrer l'ennemi. On ajoute que la déclaration de guerre dans l'Inde doit se faire au mois d'Avril prochain. En conséquence les vaisseaux qui reviennent d'Asie , ou qui s'y rendent , ne relâcheront plus au cap de Bonne-Espérance ; l'Isle de Madagascar sera dorénavant le lieu de relâche entre Ste-Hélène & les Indes. Il semble aussi que cette guerre contre la Hollande étoit résolue depuis plus de trois mois ; on assure du moins que l'Amirauté a déclaré aux Négocians que l'Amiral Hood étoit chargé d'ordres hostiles contre les possessions & les bâtimens des Hollandois aux Indes Occidentales.

Cette nouvelle guerre n'est guère goûtée que des armateurs & des corsaires , qui se flattent de faire leur fortune : le reste de la Nation ne la voit pas du même œil ; les Hollandois peuvent-être pour nous des ennemis très-redoutables. Rien ne les empêche de redevenir ce qu'ils ont été ; pour rabattre un peu l'effervescence de ceux qui affectent de les mépriser , on a fait un tableau du fameux combat livré en 1665 , qui dura 4 jours , avec beaucoup d'acharnement

& des chances diverses ; il trouve naturellement sa place ici.

« Louis avoit ordonné au Duc de Beaufort son Amiral , de mettre à la voile ; on croyoit que l'escadre Françoisise à ses ordres , composée de plus de 40 vaisseaux , entreroit dans la Manche. La flotte Hollandoise , au nombre de 74 voiles , commandée par Ruyter & Tromp , étoit en mer , & alloit le joindre. Le Duc d'Albemarle & le Prince Rupert commandoient l'escadre Angloise , qui n'excédoit pas 74 voiles. Albemarle , auquel ses succès sous le Protecteur avoient inspiré trop de mépris pour l'ennemi , proposa de détacher le Prince Rupert avec 20 vaisseaux , pour aller combattre le Duc de Beaufort. Le Chevalier Georges Ayſcue , qui connoissoit à merveille la bravoure & les talens de Ruyter , protesta contre la témérité de cette résolution , mais l'autorité d'Albemarle prévalut. Le reste des vaisseaux Anglois mit à la voile pour aller livrer combat aux Hollandois , qui voyant l'ennemi s'avancer rapidement contr'eux , coupèrent leurs cables , & se préparèrent à le recevoir. L'action qui suivit est l'une des plus remarquables qui aient été citées dans l'histoire , soit que nous considérions sa longue durée , ou le courage avec lequel elle se livra. Albemarle justifia en quelque sorte , par sa bravoure , la témérité de son plan. Un jeune héros animé par la gloire & l'ambition , n'auroit pas pu déployer plus d'activité que cet Amiral , qui étoit alors sur son déclin , & qui étoit parvenu au faite des honneurs. Nous n'entrerons point dans de menus détails ; il suffira de rapporter les principaux événemens de chaque journée de ce combat. — Le premier jour , les Chevalier William Berkeley , Vice-Amiral , Chef de file de l'avant-garde , tomba au milieu des ennemis , fut accablé par le nombre , & son vaisseau pris. Il fut trouvé lui-même mort dans sa chambre , tout cou-

vert de sang. Les Anglois avoient le dessus du vent sur l'ennemi , mais comme le vent souffloit avec tant de force qu'ils ne purent se servir de leur batterie basse , ils ne retirèrent qu'un foible avantage de cette position. Les boulets des Hollandois touchèrent principalement leurs voiles & lo grément , & peu de vaisseaux furent coulés bas ou fort endommagés. Le boulet ramé étoit alors une nouvelle invention attribuée communément à de Witt. Le Chevalier John Harman montra beaucoup d'activité en ce jour. L'Amiral Hollandois Evertz fut tué en se mesurant avec lui. La nuit sépara les combattans. — Le second jour , le vent étoit un peu diminué , & les vaisseaux ayant plus de stabilité , le combat devint plus terrible. Les Anglois reconnurent alors que la valeur la plus héroïque ne sauroit tenir lieu de la supériorité du nombre contre un ennemi qui est bien dirigé , & qui ne manque pas de courage. De Ruyter & de Tromp , rivaux en gloire , & ennemis par faction , se montrèrent à l'envi l'un de l'autre ; & de Ruyter eut l'avantage de débarrasser & de sauver son rival , qui avoit été enveloppé par les Anglois , & qui se trouvoit dans le plus grand danger. Seize vaisseaux joignirent l'escadre Hollandoise pendant l'action , & les Anglois étoient si désesparés , que leurs vaisseaux en état de combattre étoient réduits à 28 , & ils se trouvèrent obligés de gagner leurs côtes. Les Hollandois les suivirent , & étoient sur le point de renouveler le combat , lorsqu'un calme qui survint un peu avant la nuit , y mit obstacle. — Le lendemain matin , les Anglois furent obligés de continuer leur retraite , & ils firent les dispositions convenables pour cet effet. Les vaisseaux désesparés eurent ordre de s'étendre de l'avant , & seize de ceux qui avoient le moins souffert suivirent en bon ordre & en imposèrent à l'ennemi. Albemarle lui-même forma l'arrière-gar-

de , & montra une contenance audacieuse à ses ennemis victorieux. Le Comte d'Ossory , fils du Comte d'Ormond , jeune homme plein de bravoure , qui alloit chercher de la gloire & du danger dans tous les combats qui se livroient en Europe , étoit alors à bord de l'Amiral. Albemarle lui avoua qu'il étoit déterminé à faire sauter son vaisseau & à périr glorieusement , plutôt que de se rendre à l'ennemi. Ossori approuva ce dessein désespéré. — Vers les deux heures , les Hollandois avoient joint leur ennemi , & étoient prêts à renouveler le combat , lorsqu'on apperçut une nouvelle escadre dans le Sud , faisant force de voile pour atteindre le lieu de l'action. Les Hollandois se flattoient que Beaufort étoit arrivé pour couper la retraite aux vaincus , & les Anglois espéroient que le Prince Rupert venoit pour tourner la chance du combat. Albemarle , qui avoit reçu avis de l'approche du Prince , fit route vers lui. Par malheur le Chevalier George Ayscue , qui montoit un vaisseau de 100 canons , le plus gros de l'escadre , toucha sur les sables Galloper , & ne put recevoir aucun secours de ses compatriotes , qui se hâtoient de rejoindre le renfort. Il n'eut pas même la consolation de périr avec gloire , & de venger sa mort sur ses ennemis. Ils se disposoient à l'attaquer avec des brûlots , & il fut obligé d'amener. Les matelots Anglois virent avec la plus grande indignation la nécessité où ils étoient de se rendre prisonniers. — Albemarle & le Prince Rupert résolurent de tenir tête à l'ennemi ; le lendemain matin le combat recommença avec des forces plus égales , & avec la même bravoure des deux côtés. Après une longue canonnade , les escadres combattirent de près avec beaucoup d'acharnement , jusqu'à ce que le brouillard les eût séparées. Les Anglois se retirèrent dans leurs ports. — Quoique les Anglois , par leur courage opiniâ-

tre , aient acquis la principale gloire dans ce combat , il est un peu douteux de quel côté se rangea la victoire. Les Hollandois prirent quelques vaisseaux , & ayant emporté quelques avantages apparens , ils exprimèrent leur joie par tous les signes de la victoire ; mais les Anglois s'étant réparés en peu de tems , & ayant mis en mer avec des forces plus redoutables que jamais , & avec plusieurs vaisseaux que les Hollandois s'étoient vanté d'avoir brûlés ou détruits , l'Europe vit que ces deux braves Nations étoient engagées dans une querelle où la supériorité de l'une ou de l'autre resteroit long-tems indécise.

En général plusieurs citoyens voient avec peine cette rupture ; l'article suivant , inséré dans tous nos papiers , contient peut-être des rêves auxquels n'ont jamais pensé les Puissances à qui l'on suppose des projets de conquête ou de reprise de possession ; mais il offre en même-tems l'expression des sentimens des gens sensés , sur les suites que doit avoir cette rupture , & c'est une raison pour nous de le citer.

La confédération des Puissances sur le Continent , & la dernière accession de la Hollande à cette confédération , ont pour objet plusieurs points qui n'ont pas encore été découverts par le Ministère Anglois. Je vais lui en apprendre un ; en 1607 , une grande partie de New-Jersey & de la Pensylvanie , a été possédée par les Suédois bien avant que les Anglois y eussent jamais paru. Les noms de leurs Villes qu'ils y ont conservé jusqu'à ce jour , le prouvent , tels que Cassimer , Helsenburg , & autres. Il est également certain que la Nouvelle - Amsterdam , appelée maintenant New-York , ainsi que Long-Island , & une partie de

New-Jersey, ont été possédés & cultivés d'abord par les Hollandois en 1608, & appelés les nouveaux Pays-Bas ; ils jouirent de cette possession pendant 60 ans, & la langue qu'on y parle le plus aujourd'hui, est l'Hollandois. Plusieurs même des Ecclésiastiques sont tirés de la Hollande. — En 1667, leurs guerres terribles avec la France, qui fut secondée par notre Roi Charles II, pensionné par elle, obligèrent les Hollandois à céder les nouveaux Pays-Bas, c'est-à-dire, la Nouvelle-Yorck & New-Jersey à l'Angleterre, ainsi que la partie Suédoise située sur la Delaware, qui avoit été cédée auparavant à la Hollande. —

Mais les affaires de l'Europe ayant pris une autre tournure, il a été arrêté par un traité conclu entre les Etats-Généraux & les Etats-Unis de l'Amérique, que la Hollande reprendra ses anciens droits sur les nouveaux Pays-Bas, appelés Nouvelle-Yorck, sur le New-Jersey, & une partie de la Pensylvanie ; pour cet effet, elle s'engage à joindre ses armes ce printems à celles de France & du Congrès ; & ces Provinces, après avoir été réduites, seront abandonnées entièrement, & en pleine souveraineté, pour toujours, aux Etats-Unis de l'Amérique Septentrionale, la Hollande se réservant un commerce libre dans ce pays, avec le droit de pêcher sur les bancs de Terre-Neuve.

— Par ce traité, toute l'Europe est unie étroitement, & s'arme contre nous ; je veux dire, la France, l'Espagne, l'Amérique, la Russie, la Suède, le Danemark & la Hollande : tous ces maux qui nous menacent ont été attirés insensiblement sur ce pays par Bute & son disciple North, qui ricanait, en entrant dans la Chambre des Communes, lorsqu'il vint y annoncer la déclaration de guerre de l'Espagne. Insensible au danger éminent dans lequel il a plongé ce Royaume par une guerre avec notre ami naturel & notre meilleur allié (la

Hollande), il s'égaiera sans doute de nouveau ; & pour fournir aux dépenses de la guerre , il commencera par confisquer tous les millions que les Hollandois ont dans nos fonds ; mais dans un tel cas , les grands alliés se vengeront sur les Isles que les Anglois ont aux Indes Occidentales. Que le Ministère ne se flatte point d'engager le Roi de Prusse à marcher dans les Domaines de la Hollande ; il est beaucoup plus porté pour cette République , même par les liens du sang , que pour ce Royaume ; mais en supposant même qu'il fût enclin à sauver ce pays , l'Empereur d'Allemagne , ainsi que l'Impératrice de Russie l'obligeront à rester tranquille. Tels sont les malheurs qu'on a attirés sur ce pays , sans compter la perte immense de notre commerce.

Depuis la publication de la Gazette extraordinaire de la Cour du 9 de ce mois à 7 heures du soir , on ne parle que de la prise & de la reprise de Jersey. L'extrait de la lettre du Gouverneur Corbett a rabattu beaucoup de l'importance que nos papiers ont affecté de donner à cette expédition ; cela n'empêche pas qu'ils ne la présentent encore sous un point de vue très-grave qui , s'il n'est pas vrai , flatte du moins la vanité nationale. La Gazette de Kent offre les détails suivans.

» Les François débarquèrent le 6 , à deux heures du matin , au *Banc du Violet* , à 4 milles de la Ville. Ce lieu , environné de rochers , n'étoit pas désigné pour le débarquement ; mais la marée les y poussa. Quatre ou cinq bâtimens de transport ayant à bord des troupes , périrent , ainsi qu'un corsaire & quelques autres bâtimens armés qui devoient couvrir le débarquement , qui s'effectua entre les 2 postes que les François surprirent , après quoi ils

marchèrent vers la Ville, où ils prirent poste dans la place du marché; ils s'assurèrent de toutes les avenues, envoyèrent un parti à la maison du Gouverneur, qui fut investie. M. Corbett instruit de leur approche, avoit envoyé déjà avertir le 83^e. régiment, qui étoit à la baie de Grouville, & le 95^e. , lorsqu'il fut fait prisonnier & conduit au Baron de Rullecourt, à l'Hôtel-de-Ville, sur le marché. On le requit aussi-tôt de signer une capitulation, lui offrant des conditions honorables pour les troupes & pour l'Isle, s'il la rendoit, ainsi que les Forts, & menaçant, en cas de refus, de brûler la Ville & de passer tous les habitans au fil de l'épée. M. Corbett représenta qu'étant prisonnier, sa signature étoit inutile, parce qu'elle ne pouvoit lier l'Officier qui commandoit à sa place. Bientôt après l'avis arriva que les troupes s'assembloient, & le Général François renouvela ses menaces de mettre la ville en feu. Le Gouverneur signa pour la sauver, & parce qu'il savoit que cette capitulation n'engageoit à rien. On exigea alors de lui qu'il allât, avec un fort parti, demander la reddition du Fort Elisabeth. La garnison rejetta cette proposition, & tira sur le parti, dont plusieurs hommes furent tués, & entr'autres, un Officier qui eut la cuisse emportée. Cette troupe se retira, & le Gouverneur fut encore obligé d'aller faire la même proposition aux troupes qui s'étoient déjà formées sur les hauteurs, & qui la rejetèrent également; elles chargèrent M. Corbett, qui étoit sur sa parole, de dire au Général François qu'elles l'attaqueroient dans vingt minutes. Celui-ci exigea que son prisonnier l'accompagnât & partageât les risques du combat. Il le mena en conséquence au milieu du feu; mais quelques minutes après le Général François reçut une balle à la bouche qui lui emporta le menton, & reçut en même-temps d'autres blessures. Le Major Corbett, dont le chapeau avoit

été percé de deux balles , le ramena à l'Hôtel-de-Ville , où il mourut. Vers ce tems , les François incapables de résister aux troupes réglées & à la milice , lâchèrent le pied. Le second de l'armée Françoisse pria le Major Corbett de reprendre son commandement , en déclarant qu'il se rendoit prisonnier de guerre avec ses troupes. Ce ne fut qu'avec peine que le Gouverneur , secondé d'un autre Officier , parvint à faire cesser le feu. Plusieurs François avoient déjà mis les armes bas & s'étoient enfuis dans la campagne. — Pendant ce tems , le Capitaine Campbell , avec une partie du 83^e. Régiment , venant de la baie de Grouville , étant joint par le Colonel Messewy , à la tête de la milice , & quelque artillerie , attaqua à la Roque un corps ennemi faisant partie du second débarquement. Plusieurs furent tués , quelques-uns s'enfuirent dans le pays , & le reste se rendit prisonnier. Beaucoup de chaloupes pleines de troupes qui tentoient de débarquer , après avoir essuyé le feu de l'artillerie , regagnèrent quelques bâtimens armés envoyés pour les protéger. Plusieurs partis allèrent à la poursuite des traîneurs , dont on amenoit un grand nombre d'heure en heure , & on ne doutoit pas qu'ils ne fussent tous faits prisonniers en peu de tems. Le Colonel Pierson fut tué au moment où les François lâchoient le pied. Nous avons eu 50 hommes de troupes réglées & 20 de la milice , tués , un grand nombre de blessés , parmi lesquels plusieurs personnes de marque.

On ne manque pas d'ajouter à ces détails que les papiers trouvés sur le Baron de Rullecourt annonçoient un nouveau débarquement plus considérable pour seconder le premier. Selon d'autres lettres on porte le nombre des François à 3 ou 4000 hommes. Et il est de fait que ce n'étoit qu'une incursion de
particuliers

particuliers dont la Cour de France ne s'est mêlée en aucune manière, & qui avec des lettres de marque qu'ils avoient obtenues, avoient levé quelques hommes & avoient débarqué dans l'isle. Les troupes qu'ils ont employées à l'invasion de Jersey étoient d'environ 900 hommes; celles qui étoient restées au nombre de 200 à la garde des bateaux s'en sont retournées avec les bâtimens qui les avoient toutes amenées. Il est tout simple que les 700 hommes qui ont pénétré dans l'isle aient cédé aux troupes réglées que nous y avions & à la milice qui les renforçoit. On peut juger par le nombre des François que leur entreprise se bornoit à une invasion qui devoit finir par leur retraite après avoir pillé ce qu'ils auroient pu. Une pareille expédition faite par le Gouvernement ou de son aveu auroit été exécutée avec d'autres forces & sur un autre plan, par des troupes réglées, conduites par des Officiers, & protégées par des vaisseaux. Il est très-certain que les aventuriers qui ont risqué d'aller à Jersey, n'avoient pas un bâtiment armé pour couvrir leur débarquement, pas même un seul corsaire qui les ait accompagnés. Toute l'artillerie qu'ils avoient avec eux consistoit en 4 pièces de canons de 4, & 2 mortiers de 8 pouces; ce n'est pas avec cela qu'on attaque des forts & qu'on peut espérer de les écraser. Le Gouvernement Britannique paroît mieux instruit de la nature de cette expédition; & on dit qu'il se bornera aux détails qu'il a pu-

bliés dans sa Gazette extraordinaire & qu'il n'en donnera pas d'autres.

Depuis la rentrée de l'Amiral Darby on travaille sans relâche à réparer les vaisseaux qui , par le travail qu'ils exigent ont infiniment souffert ; mais on ne parle point de sa croisière ; nos papiers cherchent à suppléer à ce silence par divers détails de la rencontre qu'il a faite de l'escadre Française ; on ne manque pas d'ajouter qu'il a fait tous ses efforts pour la combattre ; que les ennemis ont toujours évité de s'engager , & que les vents ne l'ont pas assez favorisé pour les y forcer ; mais la Cour se tait sur ces détails ; & s'ils avoient quelque apparence de vraisemblance , elle n'auroit pas eu la modestie de les supprimer.

Le Commodore Johnstone a accepté le commandement de l'escadre destinée pour l'Inde ; le Chevalier Palliser se trouve par-là privé de l'espoir de servir de long-tems. Le Commodore a déjà eu l'honneur d'avoir une conférence avec le Roi. Il est toujours question d'envoyer des secours à Gibraltar , & on dit que le Prince Guillaume-Henri sera encore à bord de la flotte chargée de cette commission. Il reste à désirer que celui qui la commandera soit aussi heureux que l'a été l'Amiral Rodney.

F R A N C E,

De VERSAILLES , le 23 Janvier.

Le Roi a nommé à l'Abbaye de Mau-

Buiffon, **Ordre de Cîteaux**, **Diocèse de Paris**,
Madame de Baynac, **Abbesse de S. Loup**
d'Orléans, même **Ordre**, & à celle de **S.**
Loup, même **Ordre**, **Diocèse & ville d'Or-**
léans, **Madame de Peguilhan de Larboust**,
Religieuse Professe au Paravis, **Ordre de**
Fontevrault, **Diocèse de Condom**.

Le 14 M. de Pollinchove, a prêté serment
entre les mains du Roi pour la place de
premier Président au Parlement de Douai.
Le même jour la Comtesse François d'Escars
a eu l'honneur d'être présentée à LL. MM.
& à la Famille Royale, par la Comtesse Pe-
ruse d'Escars, ainsi que la Comtesse de
Choiseul-Stainville, par la Marquise de Choi-
seul-la-Beaume; la Comtesse Hipolyte de
Choiseul par la Vicomtesse de Choiseul,
Dame du Palais; la Baronne de Montes-
quiou par la Marquise de Montesquiou; la
Marquise de Coëtlogon par la Comtesse
de Sabran; la Marquise de Vintimille par la
Comtesse de Vintimille, & la Comtesse du
Dognon par la Comtesse de Montmort.

MM. Moreau & Desmaisons, Archi-
tectes du Roi, de l'Académie Royale d'Ar-
chitecture, eurent l'honneur de mettre le
même jour sous les yeux de S. M., le modèle
en relief du nouveau bâtiment du Palais à
Paris. Ils furent présentés à S. M. par M.
Neker, Directeur-Général des Finances. Ce
modèle a été exécuté par M. Rascalon, Scul-
pteur.

De PARIS, le 23 Janvier.

LES armemens destinés à protéger les grands convois qui doivent partir incessamment, se poursuivent avec la plus grande activité. On travaille jour & nuit à Brest dans tous les bassins, éclairés par des réverbères, & où les ouvriers se relèvent pour ne point suspendre les travaux. Des lettres du 14 annoncent qu'il y a déjà 19 des vaisseaux ramenés par M. le Comte d'Estaing, qui sont prêts, ce qui en fait 28 avec ceux qui étoient depuis long-tems en rade.

Les mêmes lettres portent que le 9 il est sorti 4 vaisseaux de ligne, 2 frégates & 2 cutters, pour une courte croisière. On les croyoit chargés d'aller chercher la division des 6 bâtimens vivriers, aux ordres de M. de Macnemara, qu'on avoit envoyée pour ravitailler l'escadre de M. le Comte d'Estaing; cette division, dont on étoit en peine, est rentrée le 12; le même jour on a vu arriver aussi tous les vaisseaux que le Vice-Amiral avoit chargé de l'escorte du convoi.

Aux détails que nous avons donnés, d'après des lettres de St-Domingue, nous joindrons ceux-ci, tirés des Affiches Américaines du Cap, du 14 Novembre.

Nous avons enfin des nouvelles de M. le Chevalier de Monteil, & depuis quelques jours nos alarmes sont dissipées. Il a, comme on peut le penser

après le tems qu'il vient d'essuyer ; grand besoin de ramener son Escadre dans le Port ; mais il croit nécessaire de tenir la mer pour être à portée de donner des secours aux malheureux échappés à la tempête & qui seroient poussés sur nos côtes. Voici ce que nous avons appris de ses opérations. — Sorti le 10 du mois dernier , pour nettoyer la côte infectée de Croiseurs ennemis , ce Chef-d'Escadre avoit , dit-on , pour objet de favoriser l'arrêlage d'un convoi qu'on attendoit d'Europe , d'escorter jusqu'à la pointe de Mayssi une flottille allant à la Havane , & de troubler un peu la sécurité avec laquelle les Anglois de la Jamaïque s'éloignent de leurs côtes ; mais l'ouragan a dérangé ses projets en poussant son Escadre à la hauteur de Porto-Rico , où il a été forcé de relâcher plusieurs jours à la pointe de l'Aiguade , ayant cependant toujours l'attention de tenir plusieurs Vaisseaux à la mer pour protéger le passage des bâtimens françois : c'est-là que M. de Monteil apprit le désastre du convoi déradé de la Martinique. Renonçant alors à tous projets hostiles qui l'éloigneroient des parages , où il prévoyoit que les Navires de ce convoi alloient être poussés , il a sacrifié la gloire brillante de faire du mal à l'ennemi , à celle plus solide & plus digne d'un bon Citoyen , de secourir les Sujets du Roi ; il a établi à cet effet différentes croisières qui ont eu le plus heureux succès , & ont été très-utiles , soit par leur secours soit par leurs avis , à nombre de Bâtimens françois , alliés ou neutres. — Ayant sçu que quatre Navires , du convoi dispersés avoient fait côte au sud de Porto-Rico , le Chef - d'Escadre y envoya sur le champ une Frégate pour leur donner toute l'assistance dont ils pourroient avoir besoin : il fit passer ensuite au sud de Saint-Domingue le Vaisseau du Roi l'*Actionnaire* , pour la sûreté des Navires qui y seroient jettés ; & c'est sans doute aussi dans les mêmes vues qu'il a expédié pour une mission particulière

quatre autres Vaisseaux qui vraisemblablement l'ont depuis rejoint : enfin , on ne peut rien ajouter aux soins que ce Général a pris pour la conservation des Bâtimens du commerce dans cette malheureuse circonstance. — L'Escadre du Roi , continuant sa croisière , eut connoissance , le 5 de ce mois , d'un Vaisseau de guerre Anglois & d'une Frégate de la même Nation , & leur donna chasse pendant 36 heures. Ceux-ci doublés en cuivre & de la marche la plus avantageuse ont échappé , malgré tous les efforts qu'on a faits pour les joindre. On alla reconnoître ensuite trois voiles qui se trouvèrent être les Navires l'*Union* , le *Comte d'Artois* & l'*Elisabeth* faisant partie du convoi. L'Escadre les a escortés jusqu'à l'entrée de la rade où ils ont mouillé le 8.

» Le navire les *Trois-Graces* , de Liverpool , écrit-on de Saint - Malo , pris le 6 Juillet dernier , & amené ici le 9 par le corsaire *Madame* , de 46 canons , armé à Grandville par M. Deslandes , sous le commandement de M. Langlois , vient d'être déclaré de bonne prise par Arrêt du Conseil du Roi , du 7 de ce mois. — Ce navire , appelé ci-devant la *Jeune Agathe* de Bordeaux , du port de 300 tonneaux , avoit été pris ci-devant par les Anglois. Dès ce moment , il n'étoit jamais sorti des mains des propriétaires Anglois. Il étoit commandé par un Capitaine & un Lieutenant habitués depuis plusieurs années en Angleterre , & engagés au service de cette Puissance ; l'équipage étoit presque tout entier Anglois , devoit revenir dans un des ports de cette Nation , & avoit en outre cinq François prisonniers à qui il avoit promis une récompense s'ils s'embarquoient sur ce navire , qui s'étoit procuré par fraude un passeport & un pavillon Hollandois , & qui , à la faveur de deux pièces informes , démenties par d'autres actes ou par des faits contraires , prétendoit colorer son apparence neutre. Cependant le 9 Août

dernier , il intervint au Conseil des Prises un Jugement qui , sur l'apparence du passe-port Hollandois , prononça la main-levée du navire & de sa cargaison (tabac , cacao , gingembre & plomb). M. Deslandes en a interjetté appel au Conseil Royal des Finances , qui vient de lui adjuger cette prise , qui est la seule que le corsaire *Madame* ait pu faire à sa première croisière , à cause des mauvais tems continuels qu'il a essuyés , & de la quantité des neutres qu'il a rencontrés. Cependant cette frégate a fait cinq rançons , & pendant vingt-sept jours qu'elle a croisé dans le Nord de l'Irlande , elle y a mis à la côte plusieurs navires Anglois , dont-elle a brûlé partie. Ce corsaire est maintenant dehors , sous le commandement du même Capitaine M. Langlois «.

On mande de l'Orient que la frégate *l'Ariel* , commandée par le Commodore Paul-Jones , appareilla de ce Port le 18 Décembre dernier pour l'Amérique Septentrionale. On prépare dans ce Port un armement pour l'Inde , dont le *Serapis* , le *Brisson* , les *Amis* & le *Maurepas* , feront partie : le premier sera commandé par M. Roche , les 3 autres sont frétés par le Roi pour l'Isle-de-France.

» M. de Lattre-le-Grand , Capitaine du corsaire le *Furet* , de Dunkerque , montant 8 canons , 10 pierriers & 35 hommes d'équipage , a rançonné sur les côtes d'Irlande trois bâtimens , dont il a retiré 3300 guinées , qu'il a déposées à Brest , à son arrivée dans ce port. Il avoit pris de plus le brick la *Providence* , Capitaine Brook-Bant , venant de Dublin , & allant à Corke , chargé de bœuf salé , sucre , douves & barriques. Ce bâtiment disoit qu'il avoit été rançonné le 11 Décembre dernier , par un corsaire Américain ; mais M. de Lattre

ayant bien examiné le billet de rançon qu'on lui présentoit, le soupçonna de faux, & conséquemment il amena en France sa prise, qui est arrivée à Brest le 29 du même mois. Dès que le Capitaine du *Furet* eut touché terre, il fit sa déclaration à cet égard, & le lendemain le Capitaine du brick & son équipage ayant été interrogés par le Juges de l'Amirauté de Brest, le Capitaine Anglois a avoué la fausseté du billet qu'il avoit fourni; il a même avoué que le billet avoit été fabriqué & imprimé à Dublin, qu'il en avoit encore à son bord deux de la même espèce : en effet, ils y ont été trouvés. Par cet aveu, la prise est restée au profit du *Furet* & de ses Actionnaires : on l'estime 60 à 70,000 liv.

Le *Patriote*, corsaire de Granville, & le *Bougainville*, de St-Malo, ont appareillé le 5 de ce mois de ce dernier Port, le premier pour commencer sa croisière & le second pour continuer la sienne.

On mande de Toulon qu'on y arme les frégates l'*Alceste*, la *Vestale* & la *Boudeuse*.

La corvette du Roi la *Blonde* a été lancée le 5, & la *Brune* ne tardera pas à l'être. Il y a encore sur les chantiers deux autres corvettes qui doivent en sortir à la fin de Février.

Les navires de Bordeaux qui étoient dans le convoi de M. d'Estaing, écrit-on de Nantes, y sont arrivés le 5 de ce mois, sans avaries, au nombre de 41. Les Capitaines disent, ainsi que ceux de ce port, qu'ils ne peuvent assez reconnoître les attentions & les bons traitemens de ce Vice-Amiral. — La satisfaction que nous avons eue de voir arriver les navires de ce port qui étoient sous le convoi vient d'être diminuée. Les vents d'Est forcés & les glaces que

nous avons depuis quelques jours , ont fait échouer plusieurs de ces bâtimens , & entr'autres le *Jean-Marie* , le *Tobie* , la *Baronne de Bage* & le *Majestueux*. On craint que les chargemens n'en soient endommagés. — Le chébec le *Singe* , de Marseille , qui est parti du Port-au Prince à la fin d'Octobre , avec 120 hommes , est de relâche à la côte d'Espagne «.

Le Ministère , à la première nouvelle de la déclaration de guerre de la Grande-Bretagne contre la Hollande , s'empressa , comme nous l'avons dit , d'en faire donner avis à tous les bâtimens marchands de la République qui se trouvoient dans nos Ports. Le 25 Décembre le Ministre de la Marine adressa la lettre suivante à M. Mistral, Commissaire général des Ports & Arsenaux de la Marine en Normandie.

» Je vous prévien, M., que l'Angleterre a déclaré la guerre à la Hollande , par un Manifeste qui a paru à Londres le 21 de ce mois ; comme il est très-important que tous les Capitaines des navires Hollandois soient instruits promptement de cette nouvelle , j'écris en conséquence aux Commissaires & Syndics des Classes du département du Havre. S. M. a donné des ordres pour que les Commandans de ses vaisseaux , frégates & autres bâtimens de guerre , prennent sous leur protection , toutes les fois qu'elle sera réclamée , les navires des Etats-Généraux qu'ils rencontreront en mer. Il faut que les Capitaines des corsaires François aient la même attention. Vous les informerez de la volonté du Roi à cet égard.

Parmi les discours qui ont été prononcés à Versailles à l'occasion de la mort de l'Im-

pératrice Reine , on a distingué ceux de M. de Nicolai , premier Président de la Chambre des Comptes. Nous nous empressons de les faire connoître à nos Lecteurs , qui , après les avoir lus , ne seront pas étonnés du succès qu'ils ont eu. Le premier a été adressé au Roi.

» SIRE , l'hommage que l'on doit à la cendre des Souverains que le Ciel fit naître pour l'exemple de la terre & le bonheur des Peuples , c'est de publier l'histoire de leur vie ; le récit de leurs actions immortelles leur sert de panégyrique ; la renommée les consacre à la reconnoissance de leur siècle , elle dispute , elle assure même en leur faveur le jugement de la sévère , mais équitable postérité. Voilà , SIRE , le tribut que demande la mémoire de l'Auguste Impératrice que nous pleurons ; elle repousseroit un autre éloge. Née sur le Trône , & bientôt appelée à partager la Couronne Impériale , voyez-la , SIRE , lutter long-tems contre les événemens & presque toute l'Europe , mais toujours supérieure aux revers , déployer dans l'adversité l'énergie de sa grande ame. Enfin , un ordre de destinées plus heureuses vient d'éclorre , il semble que l'héroïsme de MARIE-THÉRÈSE ait sur la politique le même empire que sur les cœurs , les intérêts opposés se concilient & les Puissances rivales deviennent alliées : l'Histoire se chargera de peindre la dernière guerre ; pour nous , SIRE , nous aimons à nous arrêter à ces tems dont le souvenir sera toujours cher aux François. La paix est déclarée , & le repos de l'Impératrice va faire le bonheur du monde. Elle ne se bornera point dans l'intérieur de son Palais aux soins de son Empire ; ministre des décrets de la Providence , elle y forme des Souverains , elle prépare une Reine à la France : ainsi l'Épouse & la Mère des Césars aura vu son

Auguste Maison s'assoit sur les Trônes & régner sur les plus belles contrées. C'est au sein des prospérités les plus éclatantes, qu'adorée de ses Peuples, respectée, admirée de ses voisins, laissant aux Rois un modèle, des regrets, un long souvenir de ses vertus aux Nations, elle a terminé sa carrière. Rien n'a manqué, SIRE, à la gloire de l'Impératrice, mais il a manqué à son bonheur de voir naître de son sang l'héritier de cet Empire : sans doute, la Providence, sensible à nos vœux, réserve ce bienfait à cette époque brillante & prochaine, où la France pourra, en bénissant dans son Roi le Père de ses Sujets, révéler en même-tems le Pacificateur & l'Arbitre de l'Europe.

Le second a été adressé à la Reine.

» M A D A M E, nous venons offrir à V O T R E M A J E S T É le tribut de nos larmes. L'hommage que nous rendons à la mémoire de l'Impératrice, est l'expression de la douleur publique : l'éloge des bons Rois est dans tous les cœurs ; leur perte laisse l'Univers dans le deuil, & le monde les pleure comme font leurs Sujets. Ne vous refusez point, M A D A M E, à nos consolations ; puissent du moins notre admiration & nos regrets adoucir la rigueur de votre sacrifice : conservez-vous pour reproduire parmi nous votre Auguste Mere. Les jours de Votre Majesté appartiennent à la France, & leur durée est le gage de la prospérité de notre Empire & du bonheur du Roi.

M. Serain, Chirurgien au Château de Canon, nous a fait passer les détails suivans :

» En aplaniissant un monticule, dans le lieu où je réside, à cinq lieues en deçà de Caën, les ouvriers trouvèrent à deux pieds de profondeur, des ossemens humains, du charbon & des anneaux en assez grand nombre, pour faire croire que ce terrain avoit servi de sépulture. Arrivés vers le mi-

lieu de cette éminence , ils découvrirent successivement sept fosses situées à quatre pieds de distance l'une de l'autre ; les six premières contenoient des squelettes entiers , dont les têtes étoient situées vers le levant , & sous chacune d'elles étoit un anneau de cuivre rouge de deux pouces de diamètre & de deux lignes d'épaisseur. Le septième squelette avoit ceci de particulier , que sa tête dirigée vers le nord posoit sur deux anneaux , qui ne différoient qu'en ce que l'un avoit quatre pouces de diamètre , & l'autre placé dans le centre du premier avoit deux pouces. Je conserve une de ces pièces , qui est très-chargée de verd de gris , & sur laquelle je n'ai découvert aucunes traces d'inscription. Toutes ces fosses contenoient en outre du charbon , qui , à la couleur près , ressembloit beaucoup à l'amiante. — On sait que la coutume de mettre du charbon dans les fosses sépulchrales , ou même dans les cercueils , a eu lieu jusques vers le douzième siècle ; mais j'ignore ce que signifient ces anneaux , quels peuples & quelle religion avoient cet usage , dans quels tems il a fini , pourquoi cette différence dans la position des cadavres , dans le nombre & la grandeur des anneaux. Je supplie les personnes instruites des anciens usages , de déposer dans votre Journal ce que leurs recherches leur auront appris sur ce sujet «.

Le 28 Novembre dernier , M. Treslet , dit Lacrimosa , Bourgeois de Gannat , Généralité de Moulins , renouvela son mariage après 52 ans , dans l'Eglise des Religieuses du lieu. Il a 82 ans & sa femme 84. La cérémonie fut faite par M. l'Abbé Bourdichon , Prêtre , Doyen , Sous-Chantre & Communaliste de la Communauté de Ste-Croix de Gannat , âgé lui même de 84 ans.

Une foule innombrable y assista. Le couple fut reconduit chez lui au son des tambours, des fifres & des hautbois, on y avoit préparé un grand repas après lequel il y eut bal qui fut ouvert & clos par les mariés qui parurent fort joyeux de la Fête qu'ils donnoient & dont ils étoient l'objet.

» S. A. S. Monseigneur le Duc de Penthièvre, écrit-on de Tréport, à la première inspection qu'il a faite de son Comté d'Eu, ayant vu avec peine la triste situation du port de Tréport autrefois florissant, (mais qui depuis long-tems abandonné à lui-même, n'offroit plus qu'une retraite aux plus petits vaisseaux,) a daigné s'en occuper. — S. A. en a fait elle-même un examen particulier au mois de Septembre 1777, avec M. Deceffart, Ingénieur du Roi en Chef pour les Ponts & Chaussées, & les Ports Maritimes de Commerce de la Généralité de Rouen, elle a ordonné d'exécuter à ses propres frais, une écluse de chasse capable de débarrasser le port du galet dont il étoit encombré. — Cette écluse construite en pierre de taille ayant un débouché de plus de 400 pieds superficiels, a été commencée au mois de Mai 1778, & totalement finie & exécutée au mois de Septembre 1780, d'après les projets & sous l'inspection de M. Deceffart, Ingénieur du Roi; la conduite du travail & les détails de l'exécution ont été confiées à M. de Lamblardie, Ingénieur du même Corps, au Département de Dieppe. — Les avantages que cette écluse a déjà procurés depuis sa perfection, font regarder ce monument de la bienfaisance du Prince, comme un renouvellement de l'ancienne splendeur dont a déjà joui le Tréport. — Le chenal de ce port débarrassé en partie par la chasse des écluses depuis le peu de tems qu'elles jouent, fait dire à tous les marins des environs,

qu'il en fera un de relâche pour tous les bâtimens qui, suivant la côte de France, en ont besoin au nord & à Saint-Vallery-sur-Somme, des bancs duquel il n'est éloigné que de trois lieues ; il ne sera pas moins utile aux bâtimens qui venant du nord & contrariés par les vents, sont souvent forcés de retourner à Boulogne ou Calais, faute d'une retraite voisine après le passage des bancs de Somme ; le commerce n'auroit plus rien à désirer pour ce port, si les jettées en bois qui en forment l'entrée étoient prolongées & réédifiées ; on ose l'espérer des bontés d'un Roi qui ne s'occupe que du bonheur de ses sujets. Il monte actuellement dans les grandes mers de vive eau à marée haute, vingt-deux pieds d'eau à la tête de la jettée d'amont, & douze à treize dans la morte eau ; lorsque par l'effet des écluses & le prolongement des jettées, leur tête touchera la laisse de basse-mer, il montera alors trente-trois, à trente-quatre pieds d'eau dans les vives eaux, & vingt-cinq environ dans les mortes eaux, ce qui donnera lieu aux navires marchands, de quelque grandeur qu'ils soient, d'y relâcher en tout tems. Je me flatte, M., que vous voudrez bien rendre publique cette lettre par la voie de votre Journal, comme intéressant la marine entière, & comme un foible témoignage de nos sentimens respectueux de reconnoissance pour un Prince qui a voulu, à quelque prix que ce soit, relever & rétablir le commerce des pêches fraîches & salées dans un port que quelques années de plus d'abandon à lui-même, auroient forcés les vaisseaux à abandonner entièrement ; *Signé RUBION.*

Le sieur Rubion, Négociant à Eu, & Armateur à Tréport, où il a maison, offre aux bâtimens tant nationaux qu'étrangers qui relâcheront à Tréport, & n'y auront pas de connoissance, tous les secours dont ils pourront avoir besoin, soit en vivres, argent, &c. & se charge de procurer aux derniers des interprètes de leur nation «.

On lit dans l'Affiche de Limoges du 10 de ce mois , qu'il existe , à Saulgone dans un moulin appartenant au Comte de l'Eippeau , une Meunière âgée de 100 ans. Cette femme dont la santé n'a jamais été altérée , & qui est sans infirmités , remplit encore elle-même les fonctions de son état. Elle lit facilement sans lunettes & va à pied les Dimanches & Fêtes entendre la Messe à un quart de lieue de sa demeure.

Celle du Maine parle d'un autre centenaire. C'est un Tisserand habitant le bourg de Béthune , à une lieue de la Trimouille en Poitou ; il est âgé de 108 ; jusqu'à l'âge de 104 , il a exercé son métier & il l'exerceroit encore si sa famille ne l'avoit pressé de se reposer. Son occupation habituelle est d'aller rendre visite à ses voisins qui ne peuvent se lasser d'admirer sa bonne constitution.

Agathe-Jeanne-Marie , fille mineure de Bernard O-Reilly des Princes Souverains d'Hy-Briand-Drefny , l'une des premières branches de la race royale la plus illustre de l'Irlande , de l'Ecosse & de l'Angleterre , est morte en cette ville le 14 de ce mois , rue des Coutures-St-Gervais.

Le Roi ayant , par son Ordonnance du 12 Juin 1780 , assujetti à l'ordre des Classes pour le service de ses vaisseaux , tous les Bateliers & Pêcheurs de la riviere de Loire & de celles affluentes , a fixé par une seconde , en date du 1er. Novembre dernier , les lieux & paroisses dont chaque département & quartier des Classes doit être composé.

Le Roi réunit d'abord au quartier de Nantes plusieurs Paroisses. Les autres, situées sur les bords de ces rivières, sont partagés en 4 départemens. Le premier, qui est celui d'Angers, renferme 3 quartiers, celui d'Angers, celui d'Ingrande & de Saumur. Le département de Tours est le second, renfermant les quartiers de Tours, de l'Isle Bouchard, dépendant du premier, & de Selles en Berri. Le département d'Orléans est le 3^e. contenant le quartier d'Orléans. Le quatrième département, qui est celui de Nevers, n'a qu'un seul quartier non plus.

Arrêt du Conseil d'Etat du Roi du 25 Novembre 1780, qui lève la surseance de la vente des Offices des Jurés-Priseurs, ordonnée par Edit de Février 1771. — Ordonne Sa Majesté qu'il sera procédé par le Receveur des Revenus Casuels à Paris, & par les Préposés dans la Province à la vente des Offices des Jurés-Priseurs, vendeurs de biens-meubles, supprimés & recréés par l'Edit du mois de Février 1771 dans toutes les Villes, Bourgs & Lieux où il y a Justice Royale. — Ces Offices seront établis dans chaque Bailliage ou Sénéchaussée, au nombre qui sera jugé nécessaire. — Ils pourront être levés par un ou plusieurs Acquéreurs, mais seulement pour la totalité dans chaque Bailliage ou Sénéchaussée, en tel nombre qu'ils soient divisés.

A la suite de cet Arrêt est l'état annexé, contenant la fixation collective des Offices qui pourront être établis dans chaque Bailliage ou Sénéchaussée, avec la faculté de la diviser en autant de parties qu'il sera demandé d'Offices dans chacun de ces ressorts & les Pourvus ne seront point tenus à résidence. — Les Pourvus ou Propriétaires des Offices supprimés par l'Edit de 1771, seront préférés, mais à la charge par eux de lever la totalité des Offices du ressort du Bailliage ou Sénéchaussées où ils se trouveront situés, & de payer la finance dans trois mois, à compter du jour de la publication du présent Arrêt, sur laquelle

finance il leur sera tenu compte de ce qui pourra leur être dû pour le remboursement de 1771 , ils seront exempts de nouvelles provisions , prestation de serment , &c. — Les Acquéreurs pourrout faire exercer lesdits Offices par des Commis ou Préposés à la charge , &c. Sont dispensés les Pourvus du droit de Centième denier dont il leur est fait don & remise , & même exempts de ce paiement annuel jusqu'en Décembre 1788 , en payant le 24^e denier du prix de la finance. Les droits de Marc d'or & de Sceau des premières provisions seront modérés au tiers. — Les Jurés-Priseurs de la Province du Haynault continueront d'exercer leurs Offices & de compter des quatre deniers pour livre de la vente au Régisseur de Sa Majesté , si mieux n'aiment dans trois mois pour tout délai , payer , par augmentation de finance , le montant des fixations de Bailliage & Prevôtés de ladite Province , portées en l'état annexé au présent Arrêt.

Les numéros sortis au tirage de la Loterie Royale de France du 16 de ce mois , sont : 56 , 74 , 80 , 41 & 83.

Plusieurs de nos Lecteurs ayant désiré la note des paiemens de l'Hôtel-de-Ville de Paris , nous indiquerons à l'avenir à la fin de chaque semaine les lettres où en sont les payeurs. Hier ils en étoient tous à la lettre L.

De BRUXELLES , le 23 Janvier.

SELON les lettres de Lisbonne , les Anglois retirent journellement de ce port les prises Hollandoises qu'ils y ont amenées , pour les conduire en Angleterre. La nouvelle de la déclaration de guerre contre la République y a fait beaucoup de sensation. Les Né-

gocians qui employoient encore les navires Hollandois , parce qu'on les assuroit à un prix raisonnable qui vient d'augmenter prodigieusement , refusent à présent de leur confier des marchandises , & ils viennent de faire décharger celles qu'ils avoient déjà fait embarquer & qui étoient prêtes à partir.

Une lettre de Venise offre une nouvelle preuve de la constance Angloise dans des principes qu'on a souvent reprochés à cette nation , qui a depuis long-tems accoutumé les ennemis , que son orgueil & son imprudence lui ont attirés , à voir attaquer leurs possessions long - tems avant que la guerre leur ait été déclarée.

» Il vient d'arriver à Venise (sur la fin du mois dernier) six Officiers Anglois , dans l'état le plus misérable , ayant à peine les vêtemens nécessaires , & qui ont trouvé de foibles secours dans la charité de leur Ministre & de leur Consul qui ont été si souvent la dupe de toutes sortes d'aventuriers , qu'on ne peut s'étonner si leur bienfaisance est circonspecte. Ceux-ci cependant doivent être distingués. Voici ce que l'on raconte de leur mission & de leur malheur. La Cour de Londres , pressée de faire parvenir à l'Amiral Hugues dans l'Inde , la nouvelle de la rupture avec la Hollande , & l'ordre d'attaquer les possessions de la République avant qu'on s'y doutât qu'elles pussent être menacées , avoit fait partir ces Officiers qui devoient se rendre par terre dans ces contrées , & se séparer pour porter des ordres dans tous les endroits où il étoit important qu'ils arrivassent promptement. Sur les côtes d'Egypte , le vaisseau qui les portoit fut pris par un corsaire Dulcignote , qui dépouilla les exprès Britanniques , & leur enleva leur argent , leurs hardes & leurs dépêches ,

Après bien des traverses, un voyage pénible que le défaut d'argent a rendu très-long, ils sont venus à Venise, d'où ils ont envoyé la relation de leur aventure à la Cour de Londres, & où ils attendent les fonds nécessaires pour continuer leur route, de nouvelles instructions & de nouveaux ordres pour remplacer ceux qu'ils ont perdus.

Il est facile à nos Lecteurs en calculant à peu-près le tems qu'il a fallu à ces Officiers pour se rendre de Londres dans le port d'Italie où ils se sont embarqués, celui qu'ils ont dû mettre pour arriver sur les côtes d'Egypte où ils ont été pris, & pour revenir ensuite à Venise, de découvrir à-peu-près l'époque de leur départ d'Angleterre. Elle a dû précéder, au moins de plusieurs mois, le 21 Décembre, date précise de la publication de la déclaration de guerre contre la Hollande. On en conclura que dès long-tems elle étoit résolue dans le Conseil Anglois, & que ce n'est pas sa faute, si elle n'a pas été précédée par des hostilités dans l'Inde.

Cette conduite de l'Angleterre n'étonnera pas l'Europe pour qui elle n'est pas nouvelle. On ne seroit peut-être pas surpris non plus, si cette Puissance imaginoit de se libérer avec la République en s'appropriant les 60 millions sterl. qu'elle lui doit, ou en suspendant du moins le paiement des intérêts.

« Ce seroit sans doute une merveilleuse opération, observe un papier estimé; l'effet des 200 lettres de marque délivrées à des corsaires, n'approcheroit jamais de cette rare capture. Les capitalistes Hollandois se flattent que l'Angleterre n'en viendra pas à cette extrémité; mais sur quel fondement? Ce ne peut être que sur la bonne-foi des

Anglois , ou sur la considération de leur propre intérêt , attaché au maintien du crédit national. Ces fondemens sont bien foibles & bien précaires quand on les examine de près. Quelle bonne foi , quelle fidélité dans les engagemens peut-on attendre d'un ennemi déclaré , qui , lorsqu'il faisoit des professions d'amitié , ne s'est pas fait gloire de montrer ni délicatesse , ni justice «.

Les souscriptions ouvertes à Amsterdam , à Rotterdam & dans quelques autres endroits pour armer en course , se remplissent tous les jours. Le zèle des peuples s'empresse d'augmenter ce fonds qui est déjà considérable , & qui sera employé sur le champ lorsque les Etats-Généraux auront délivré des lettres de repréailles qu'on croit ne devoir pas tarder.

» On vient de recevoir ici , écrit-on de la Haye , des nouvelles très-favorables de Pétersbourg. On débite que l'Impératrice a non-seulement appris avec satisfaction l'accession des Etats-Généraux à la neutralité armée , mais qu'elle n'a pas même refusé d'assurer leurs possessions dans les Indes Orientales , & qu'elle a déclaré qu'elle défendrait le pavillon de la République avec le même intérêt que le sien. On ajoute que la Suède est dans les mêmes sentimens , & que la première démarche de la confédération sera de demander à l'Angleterre la restitution de tous les vaisseaux pris depuis la signature de la neutralité. Si cette démarche a lieu , on est curieux de savoir le parti que prendra la Grande-Bretagne. Il seroit bien étrange , sans doute , qu'elle osât se faire des ennemis de plus ; mais après sa conduite à l'égard de la Hollande , lorsqu'elle avoit déjà trois Puissances sur les bras , il semble que ses imprudences ne doivent plus étonner. En attendant , la République ne doit rien négliger pour se mettre en état de faire face à son ennemi. Le

patriotisme ne peut manquer de se réveiller , & ce sont les occasions qui font naître les guerriers & les héros ; on a déjà vu un vaisseau de la République , résister à des forces supérieures , & les contraindre à fuir devant lui. Une lettre d'Hellervoetsluis , nous apprend d'un autre côté , que le vaisseau de guerre le *Rotterdam* & la *Catharina-Hendrica* , de la Compagnie des Indes , destinés pour Batavia , ayant rencontré un vaisseau de guerre , & deux cutters Anglois , les ont combattus jusqu'à l'approche de deux corsaires François qui accouroient pour les seconder , & dont l'apparition a fait prendre la fuite aux Anglois. Le vaisseau de guerre Hollandois a continué sa route pour un port de France , & celui des Indes , a poursuivi son voyage à sa destination «.

Les négociations qui se préparent , & les évènements qui doivent en être la suite , fixent l'attention de l'Europe empressée d'en apprendre le résultat. On se flatte toujours que la paix en sera l'effet , & que cet heureux évènement doit être rapproché. Les spéculatifs ne manquent pas de s'égarer sur cette perspective riante , & de former des plans qui doivent la rapprocher. A les en croire , on reviendra au projet d'invasion , qui n'a pas été formé sérieusement lorsqu'on l'a annoncé , & qui n'étoit que comminatoire , si l'on peut se servir de cette expression , lorsqu'on paroïssoit tout disposer pour l'exécuter. Il ne pouvoit l'être dans ce tems , sans forcer les Hollandois à se déclarer pour l'Angleterre à qui leurs traités leur faisoient une loi de donner leurs secours aussi-tôt qu'elle seroit envahie. Le parti pris par le Roi d'Angleterre de suspendre d'abord ces traités , &

ensuite de les annuler en déclarant la guerre à la République , a changé la face des choses , & la Grande-Bretagne pourroit maintenant être attaquée dans ses foyers , sans espérer aucun appui , & rester réduite à elle-même pour se défendre. D'après ces suppositions les politiques s'empressent d'imaginer de grandes entreprises , de beaux rêves peut-être , dans lesquels nous ne les suivrons pas. Nous nous contenterons de rapporter les faits , notre tâche n'est pas de les prévoir.

On dit que le Comte de Welderen en arrivant à Ostende alla loger dans la même auberge où étoit depuis quelques jours le Chevalier Yorke , avec lequel il eut une courte conférence ; il partit ensuite pour la Haye. On a remarqué , comme une chose particulière à Anvers , que le Duc de la Vauguyon & le Comte de Welderen se rendant tous deux à la Haye , & le Chevalier Yorke quittant cette ville , ont passé une nuit à Anvers dans le même logement.

On lit dans un Papier public étranger , que M. Olavidés , ancien Gouverneur de Séville , devenu célèbre par ses malheurs , & le jugement sévère que l'Inquisition a rendue contre lui , est arrivé à Toulouse où il doit , dit-on , passer l'hiver , en attendant la saison de se rendre aux eaux qu'on lui a conseillées pour sa santé. Il faut , si cela est , qu'il ait eu de puissans amis auprès du Grand-Inquisiteur pour obtenir cette permission.

PRÉCIS DES GAZETTES ANG. , du 17 Janvier.

Le 28 au matin , il fut dépêché un courrier du

Bureau du Secrétaire d'Etat , au Ministre de S. M. à la Cour de Berlin. Ce courrier est chargé de matières de la plus grande importance , en réponse à des dépêches reçues le 5 au soir.

Il court divers bruits sur le *Thunderer* , de 74 , & le *sterling-Castle* , de 64. Suivant les uns , ils sont perdus ; suivant d'autres , ils sont arrivés à New-Yorck dans le plus triste état ; c'est ce que l'on assure plus particulièrement du *Thunderer*.

Le 8 au matin , le Ch. James Wallace est parti de l'Amirauté de Portsmouth. Il a ordre de prendre toutes les forces navales qu'il jugera convenables , ainsi que le 14^e. & le 97^e. régimens , & un fort détachement de troupes de marine. On croit qu'il aura appareillé le 8 au soir avec le *Nonfuch* , de 67 , le *Buffalo* , de 60 , & le *Romney* , de 50 , 3 frégates , 2 sloops & 4 cutters. Le vent ayant été bon du N. N. E. N. , il doit être arrivé à Jersey le 9 au soir. Les sloops & cutters toucheront à Gernesey pour y prendre le bataillon du Lord Séaforth.

— Divers corps de milices des parties occidentales de l'Angleterre , avoient demandé avec instance à être envoyés à Jersey. Comme on appréhende une entreprise plus sérieuse sur ces Isles , assez naturelle à concevoir , pour laver la double disgrâce que les armes Françaises ont reçues , on va s'occuper à les mettre dans le meilleur état de défense.

La Gazette de la Cour du 13 a publié une proclamation datée de la veille , qui ordonne l'observation d'un jour de jeûne & de prières pour l'Angleterre le 21 Février , & pour l'Ecosse le 22. Cette pièce est dans le style ordinaire. Il y est parlé du desir que doit avoir la Nation d'obtenir le pardon de ses péchés multipliés , de toucher Dieu par son humiliation , d'implorer son assistance & d'en obtenir le retour de la paix ! Toutes expressions qui ont droit de surprendre de la part d'une Nation si avide de piraterie , si insoutenable dans son orgueil , si

injuste dans ses prétentions , & si constamment ennemie de la paix.

Le Lord North a reçu, le 16, les Députés intéressés au commerce des Indes Occidentales. Il s'est tenu le 12 une assemblée de ces Négocians, à l'effet de délibérer sur les moyens les plus efficaces de faire passer des secours à ces malheureuses Villes. Il y fut arrêté qu'il seroit présenté une pétition au Parlement.

Le Lord Effingham, qui n'avoit point paru depuis l'émeute du 8 Juin, & que bien des gens prétendoient avoir été tué dans la bagarre, vient d'arriver à Londres; de la campagne du Duc de North-folk, son parent, où il a passé l'été. On voit bien par les diverses résolutions de l'association d'Yorck, que ce Seigneur est plein de vie. Ces résolutions, qui sont de la plus grande vigueur, ont été prises dans l'assemblée du comité tenu à Yorck les 3 & 4 de ce mois. Leur objet est toujours la réforme de la corruption qui s'est introduite dans le Parlement, dont le seul remède consiste à rétablir l'égalité dans la représentation, & à réduire à 3 années la durée des Parlemens.

Les prisonniers François à Jersey sont, dit-on, déjà arrivés en Angleterre en deux divisions, l'une à Falmouth & l'autre à Plimouth.

Six des vaisseaux de la Compagnie des Indes sont partis des Dunes le 8. Le *Spithéad*, sous le convoi de la *Bellone*, de 74, de la *Minerve*, de 38, & de quelques autres moindres frégates. — L'*Union*, de 98, & le *Marlborough*, de 74, restent aux Dunes.

Les six vaisseaux de l'Inde sont le *Lord North*, le *Chatham*, le *Queen*, l'*Effex*, l'*Osterly* & le *Chapman*.

Il y a grande apparence qu'une escadre ne tardera point à partir avec cette flotte. Elle sera sans doute chargée de secours à jeter dans Gibraltar.

JUN 4 - 1937

